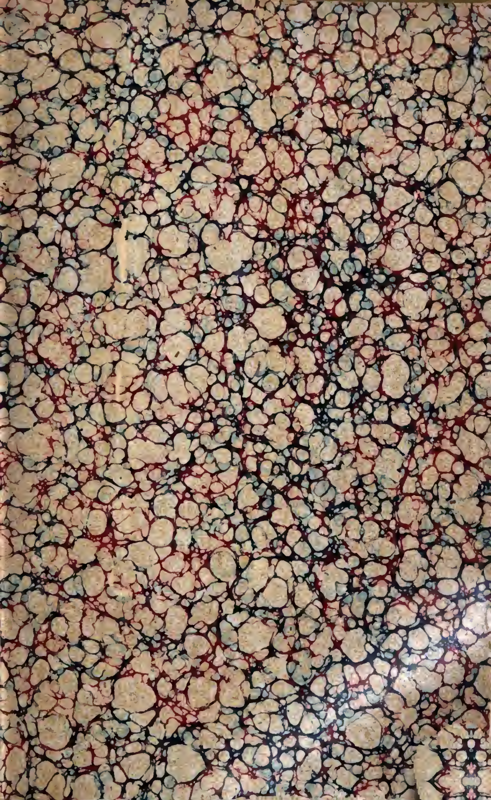

ALLI









LE JEU DE LA MORT



LE

JEU DE LA MORT

PAR

PAUL FÉVAL



[illegible]



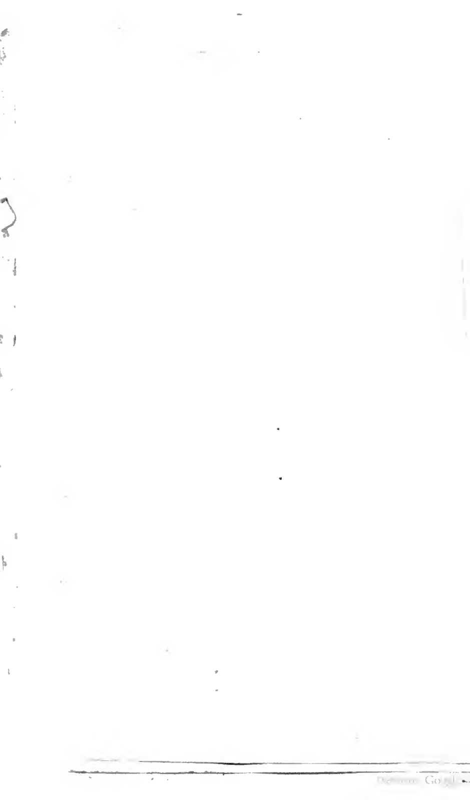
PARIS

Hte BOISGARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE DU CLOÎTRE-NOTRE-DAME

—

1858



LE JEU DE LA MORT

LA LOGE

(Suite)

Il fallait sortir de là. Paoli secoua son embarras d'emprunt, et releva ses jolis yeux bruns qui risquèrent un sourire.

— Ma chère dame, dit-elle, je suis vraiment bien touchée de l'accueil excellent que vous me faites... Vous le dirais-je, tout à l'heure, en voyant l'enthousiasme de vos admirateurs, je craignais...

— Vous étiez dans la salle? interrompit Lovely dont le beau visage se rembrunit légèrement.

— Oui, chère dame... Et vous avez là de mes fleurs... Je n'ai pu résister, voyez-vous... J'étais tellement sous le charme...

— Merci, madame, interrompit froidement Lovely.

La Milanaise aimait mieux cela. C'était une transition.

— Comme j'étais chargée d'une mission près de vous, reprit-elle, — j'ai voulu vous entendre au moins une fois... car j'avoue mon crime... je ne connaissais pas celle que tout Paris idolâtre.

La bonne opinion que Lovely avait conçue de sa visiteuse s'en allait tout doucement.

Et c'était assez le compte de la visiteuse. — La transition se faisait.

— Je vais rentrer en scène bientôt, madame, dit Lovely, — et si vous avez quelque chose à me communiquer...

Paoli rapprocha son siège et arrangea son crêpe de Chine. Cet exorde muet est absolument de rigueur.

— Chère dame, commença-t-elle, voici ce qui m'amène... Un homme que j'aime et que j'estime d'une façon toute particulière, et qui a le malheur d'être aveugle...

Mais cette pauvre Paoli n'avait pas de chance. Tout l'effet de la transition fut manqué, ce simple mot *aveugle* ramena d'un seul coup Lovely à ces sentiments de bienveillance expansive qui gênent si fatalement une négociation.

Elle rougit et ses yeux s'animèrent.

— Un aveugle! s'écria-t-elle en prenant la main gantée de la Milanaise. — Madame, encore une fois, je vous remercie d'être venue à moi... Un aveugle! oh! c'est là une souffrance cruelle et sans consolation, madame!... Je sais... J'ai connu une personne... qui était aveugle... et bien malheureuse!... oh! bien malheureuse, ajouta-t-elle en baissant les yeux et d'une voix qui tremblait; — bien malheureuse!

Paoli ne savait où prendre la cause de cette émotion soudaine et si profonde qu'elle ressemblait à de l'angoisse.

— Vous souffrez, chère dame? murmura-t-elle.

— Non, madame .. c'est un souvenir... J'ai vu de près le malheur dans ma vie... et peut-être...

Elle retint une parole prête à s'échapper de son cœur, puis elle ajouta en souriant tristement :

— Mais à présent que je suis heureuse, à quoi bon revenir sur les douleurs du passé... Oui, oui, j'aime les aveugles, madame; pour soulager un aveugle, je donnerais jusqu'à mon dernier morceau de pain!

— Que vous êtes bonne! mon Dieu! que vous êtes bonne! s'écria la Milanaise, — et que vous avez dû être aimée!

Elle prononça ces derniers mots plus bas et comme timidement.

Lovely retira sa main sans affectation.

Peut-être le premier rayon de lumière se fit-il en elle en ce moment.

Mais la pensée qui lui vint, elle la repoussa, car elle reprit:

— Dites-moi bien vite, madame, ce que je puis faire pour ce pauvre homme... Est-ce de l'argent qu'il lui faut?... des soins?... Si c'est de l'argent, je vous donnerai tout ce que j'ai... si ce sont des soins, eh bien! je vous aiderai, madame... Nous le consolerons... nous l'aimerons...

— Si vous l'aimez un peu, murmura Paoli, ce sera pour lui plus qu'une consolation, ce sera le bonheur.

Comme Lovely la regardait, étonnée, elle rapprocha encore son fauteuil et continua rapidement:

— Écoutez!... Il est seul et il souffre... il vous aime... il a plus de cinquante mille livres de rentes!...

FOUR

Lovely n'interrompait point.

La Milanaise poursuivait :

— Plus de cinquante mille livres de rentes, chère dame!... pas d'héritiers directs... Cinq cents louis ne lui coûtent pas plus à donner qu'un billet de cent francs... C'est un homme comme on n'en trouve plus!

Et comme Lovely gardait toujours le silence, elle prit tout à fait courage.

— Chère enfant, continua-t-elle, prononçant enfin le mot consacré, je sais que l'intérêt ne vous guidera point... c'est comme moi, croyez-le bien... tout ce que j'en fais, c'est pour obliger... mais il est jeune encore... et fort joli homme... A ce théâtre où vous vous cachez... car vous vous cachez, chère enfant... les appointements ne doivent pas être le Pérou... Et voyez comme c'est agréable!... un aveugle qui ne vous connaîtra même pas... et qui, en cas de brouille, — il faut tout prévoir, — ne pourra jamais vous compromettre, si vous êtes dans une position délicate, comme on le dit. — Ma parole, si ç'avait été une affaire ordinaire, je n'aurais pas osé vous en parler, tant votre réputation de vertu me faisait peur... mais je me suis dit : C'est une occasion unique!... et la chère enfant me saura peut-être bon gré...

A mesure que la Milanaise parlait, sa volubilité augmentait. En un moment, comme le regard de Lovely la gênait, elle se mit à égaliser les plis de sa robe, sans cesser de haranguer.

Quand elle releva les yeux, elle s'arrêta court, tant la figure de Lovely était changée.

Représentez-vous tout ce que les révolutions ont laissé de plus auguste au monde : la fille exilée des rois, par exemple, et mettez-la, jeune et belle, dans la suprême majesté de son malheur, en face d'une insulte lâche.

L'insulte, elle n'y croira pas d'abord. Longtemps après l'outrage reçu, vous verrez à sa lèvre le royal sourire.

Puis, quand il n'y aura plus à douter, quand elle comprendra, elle ne maudira point. Sa bouche restera close. L'insulte émoussée a glissé sur le pur diamant de son cœur. — L'insulte est là, sous ses pieds, dans la poussière.

Lovely, la pauvre cantatrice, n'était pas la fille d'un roi, mais son âme avait la souveraine beauté de son visage. Elle avait été longtemps à comprendre, bien que, peut-être, dans cette

position où la nécessité l'avait jetée, plus d'une fois un outrage pareil fût venu jusqu'à elle.

Mais il y a des habitudes qu'on ne peut prendre.

Lovely avait sa conscience qui valait une couronne. Lovely était grande parmi les créatures de Dieu. Son héroïsme obscur avait la dignité des hautes infortunes.

Quand elle comprit enfin, ce fut son regard qui parla, son regard tout seul. Sa bouche demeura fermée.

Et son regard parla si fièrement, que la Milanaise recula, décontenancée.

— Chère dame, balbutia-t-elle, je n'ai pas voulu... je vous supplie d'être bien persuadée...

Lovely se leva et salua.

Son doigt tendu ne montra même pas la porte. Elle salua. Ce fut tout.

La Milanaise était chassée !

Et dans ce regard de Lovely, tout à l'heure encore si doux et si bon, il y avait tant d'écrasant dédain, mêlé à tant de dignité calme, que ce mot vint à la pensée de la Milanaise elle-même : Une reine.

Reine de théâtre, hélas!

Madame Paoli gagna la porte à reculons. Elle subissait violemment l'influence de cette supériorité hautaine; elle était vaincue et comme aplatie sous le poids de sa courte honte. Mais, parmi son trouble, il y avait de la colère, une colère d'Italienne, venimeuse et terrible.

Sur sa bouche pâlie, les paroles de menace se pressaient.

Elle voulait outrager encore, puis elle voulait railler, parce que toutes les femmes savent bien que le sarcasme est mille fois plus cruel que l'outrage.

Elle cherchait quelque insulte bien empoisonnée, bien barbelée qui pût rester dans la chair meurtrie.

Et Dieu sait qu'elle pouvait trouver, la jolie dame. Vaincue qu'elle était, il lui restait surtout sa parfaite expérience.

Jugez plutôt! Elle ne menaça point. Elle n'insulta point. Mais, sur le seuil, répondant enfin au salut de Lovely par une révérence dans les formes, elle dit froidement et poliment :

— Si vous vous ravisez, ma chère dame, comme c'est la coutume, vous me trouverez toujours disposée à vous être agréable, chez madame la marquise Oliva de Beaujoyeux, rue de l'Ancienne-Comédie, n°... Demandez madame Paoli.

Elle avait le dernier mot, en définitive. Cela lui rendit une espèce de sourire.

Elle descendit l'escalier étroit.

Lovely était retombée sur son divan. Ses yeux étaient fixes et ses lèvres tremblaient fiévreusement.

— Mes enfants! murmura-t-elle; oh ! mes pauvres enfants!... s'ils savaient ce que souffre leur mère!...

— Madame Lovely! cria le garçon de théâtre dans l'escalier, — l'entr'acte est commencé; on vous attend.

Elle prit un des bouquets qui jonchaient le carreau, et descendit, pâle comme une statue.

La Paoli put entendre de loin les frénétiques bravos qui éclatèrent quand le rideau se leva.

Madame Paoli n'avait eu garde de repasser par le foyer des acteurs. Bien lui en prit, car on avait organisé d'avance un triomphe pour célébrer son *four*.

Paoli se jeta dans sa voiture à la demi-journée, et nous devons avouer que là elle se dédommagea amplement de la violence qu'elle s'était faite.

— Bégueule! bécasse! brute! s'écria-t-elle.

Et autres épithètes qu'il ne nous est pas permis d'écrire.

Car madame Paoli, la jolie ambassadrice, était, quand elle voulait, plus grossière qu'un portefaix en goguette.

Elle avait tout pour elle, cette charmante jeune femme!

— Sacrrr!.. accentua-t-elle en tournant au boulevard, — ça ne se passera pas comme ça...

— Je la ferai siffler comme une chienne! reprenait-elle. — Ah! elle verra!... Je dépenserai mille francs, s'il le faut, en pommes cuites, trognons de choux et gamins...

Quand Paoli arriva au bout du Pont-Neuf, la grande fièvre était passée. Elle ne jurait plus sacrrr!...

On faisait cercle autour de notre ami Yaume dans l'antichambre de madame la marquise de Beaujoyeux. On lui avait demandé sans doute des renseignements sur son maître, car il pérorait ainsi qu'il suit:

— Ça ne fait pas de doute que Philippe est censément un nom comme un autre, ayant comme moi des Olivier en quantité, et des madame Charles... mais si vous ambitionnez de savoir pourquoi, censé, on l'a sobriqué de Mazurke, je vais vous l'entreprendre..,

— Oui, oui, dit-on, monsieur Yaume.

Et un cocher lettré ajouta:

— Nous l'ambitionnons avec ardeur!

— C'est pas l'embarras, dit Yaume; — Mazurke est le nom de la contredanse du pays dans le théâtre de la guerre, comme l'on appelle censément cette partie de l'Europe, où les jeunes demoiselles portent des éperons et des bottes, par conséquent, pensez bien... Je l'ai vu danser, la Mazurke, tout près de sa patrie, où l'on l'a inventée dans le principe, tout à fait du commencement que l'on n'en avait jamais entendu parler ailleurs .... C'est assez joli, censé, si on aime ce genre-là... Voilà donc qu'est bon, par rapport au capitaine... Eh bien, quoi! c'est à cause que il la pinçait plus agréablement que vous censément, qu'on l'a affublé comme il est dit,

— Il la pince donc bien agréablement? demanda le cocher lettré.

— Oh que oui! répliqua Yaume, — et d'autres talents que je ne m'étends pas dessus, n'étant pas ici le lieu favorable... que partout aux jeux de cartes il fait sauter les banques!...

— Peste! interrompit-on avec une admiration équivoque.

— En tout bien tout honneur, acheva Yaume.

— Toujours!... dit le cocher.

Et l'honorable assemblée demeura profondément convaincue que Mazurke était un grec, ce qui ne diminua en rien l'estime qu'on pouvait avoir pour son caractère.

OU MAZURKE DANSE

Yaume, cependant, avait son idée.

Il reprit d'un ton très insinuant.

— Ça vous a-t-il fait du plaisir, ce que je vous ai dit?

— Beaucoup, monsieur Yaume, répondit la livrée.

— C'est pas l'embarras... Alors, je vous demanderai, censé, sans l'exiger de votre complaisance, entre camarades de la même profession civile, une chose que j'ambitionne drôlement depuis un peu de temps.

— A vos ordres, monsieur Yaume!

— Je vous l'implique, bref, en deux mots, censé, pour ne pas vous abuser... J'ambitionnerais, si ça ne vous offusionnait pas, de savoir ce que c'est qu'un socialiste.

— C'est un rouge, répéta le cocher lettré.

— Un rouge? répéta Yaume.

Et il ajouta à part lui:

— Avec ça qu'il est justement pas mal pâlot, M. Philippe!

— Dites donc, reprit le cocher, — d'où venez-vous donc pour demander des choses comme ça, monsieur Yaume ?

— Censément, monsieur Joseph, reprit Yaume, je viens d'au-delà des lignes de frontières et de douanes...

— A la bonne heure!... les socialistes sont des personnes qui sont communistes...

— Ah! fit Yaume, c'est pas l'embarras... et les communistes?...

— Les communistes?... parbleu! ce sont des montagnards.

— Bien, bien! fit encore Yaume, — oh! oh!... censément, nous y voilà... Et les montagnards?

— Tout le monde sait ça... Les montagnards, c'est l'extrême gauche, monsieur Yaume.

— Ah! diable! murmura l'ancien pâtour dont la tête travaillait; — sapré mâtin!... c'est donc ça!... Et l'extrême gauche?

— Des lampions! s'écria le cocher à bout de politique.

— Comment! des lampions! se récria Yaume.

Et la livrée de rire.

En ce moment, madame Paoli traversa l'antichambre, le sourire aux lèvres. Depuis le bout du Pont-Neuf, elle avait eu le temps de se remettre tout à fait.

— Eh bien? demanda la marquise en la voyant rentrer au salon.

— Eh bien! chère bonne, répondit Paoli, — j'ai été admirablement reçue... Vous sentez qu'on ne refuse pas ces choses-là!

— Est-elle aussi belle qu'on le dit?

— Mais oui... un peu passée... A la scène elle doit être encore superbe.

— Toi, tu as échoué! pensa la marquise *in petto*.

Car les femmes se mentent toujours entre elles et ne se trompent jamais.

Paoli drapa le fameux crêpe de Chine blanc de cet air qui veut dire : Faites des questions, faites! J'ai creusé la situation : mes réponses sont toutes prêtes...

Mais la marquise n'était pas en train de multiplier ses interrogations. Elle avait toutes les peines du monde à cacher sa préoccupation Et d'ailleurs, elle pouvait craindre que Paoli, usant de représailles, ne lui demandât trop péremptoirement la cause de ce trouble subit et de cette grande pâleur qui l'avaient prise à la vue du capitaine Philippe.

Et peut-être que la charmante Oliva n'avait pas encore trouvé

une histoire suffisamment colorée, pour expliquer ce fâcheux détail.

Du reste, l'occasion était vraiment belle pour ne point se fatiguer de mutuelles enquêtes. Les salons Beaujoyeux se trouvaient dans tout l'éblouissant éclat de leur agrément. Les nièces, au grand complet, inondaient la salle de bal, fleuries, joyeuses, folles, adorables. Quelques étudiants, de ceux qui ont des pensions sortables, faisaient office de danseurs. L'habit bleu lorgnait, rouge comme un coq et capable de se livrer aux plus dangereuses étourderies.

Ah bien ! si vous lui eussiez parlé en ce moment du châle-tapis, des cinq demoiselles à écharpes de barége et du garçon, il vous aurait un peu reçu, l'habit bleu !

Et houp! il avait dansé un quadrille avec Rose Cerceil. Il lui avait parlé de sa *localité* et un peu politique. Rose Cerceil lui avait montré les trente-deux perles de sa jolie bouche, en un sourire enchanteur.

— Eh houp ! Il ne touchait plus la terre, l'habit bleu ! à bas sa femme ! à bas ses cinq demoiselles ! à bas son garçon et les huit parapluies !

Outre ce bonnetier et les étudiants riches, je vous prie de croire qu'il y avait là de purs gentlemen.

Vous ne croiriez pas que l'habit bleu, qui était décidément un fabricant de pessaires, eut un instant la pensée abominable d'épouser Rose Cerceil !

Nous n'aurions pas dû vous le dire, mais l'indignation nous a emporté cette fois.

Parbleu ! Mazurke avait dansé, lui aussi, avec Rose Cerceil, car il aimait à danser, ce Mazurke, et c'était vraiment à force d'enlever de jolies tailles entre ses bras robustes, qu'il avait conquis son surnom. Mazurke avait polké avec Amélie de Crécy, avec Marie d'Azincour, avec Mathilde de Poitiers.

Ces trois célèbres batailles se trouvaient représentées, chez madame de Beaujoyeux, par trois nièces gentilles à croquer.

Mazurke leur avait dit sa façon de penser entre deux coups de talon. Elles le trouvèrent ravissant et se le disputaient sans trop de cérémonie.

Mazurke, qui était bon prince, se donnait tout à toutes, un peu plus aux plus jolies.

Il s'amusait comme un bienheureux depuis deux heures qu'il était là. Amélie, Rose, Marie, Mathilde l'aidaient à oublier qu'il



n'était pas venu chez madame de Beaujoyeux pour mériter une fois de plus son surnom.

De temps en temps, il avait vu, car il voyait tout, les yeux de la maitresse de la maison fixés sur lui avec une expression bien étrange. Mais il était habitué à cela. Et du reste, tout le monde le regardait ce soir : il était le lion de la fête.

Dans le salon de jeu, Romblon s'oubliait au lansquenet, comme Mazurke s'oubliait au bal. Bonnin le rentier, Peignon dit Pompes Funèbres, le docteur Desbois et Oscar de Beaujoyeux faisaient le plus grave de tous les whist.

Oscar n'était pas trop de mise, mais quand on a besoin d'un partner, on prend ce qu'on trouve.

Quand la magnifique pendule Louis XVI du grand salon sonna onze heures, Mazurke sembla s'éveiller tout à coup. Il s'arracha aux sourires croisés de Rose Cerceil et des trois batailles pour gagner la pièce où l'on jouait.

Il n'eut besoin que d'un seul coup d'œil pour reconnaître Romblon-Ballon à la description que M. Baptiste lui en avait faite.

Mazurke lui toucha l'épaule et le salua :

— Pourrais-je vous entretenir un instant, monsieur Romblon? dit-il.

— Tiens! s'écria Monsigny,—puisqu'on joue, nom d'un bleu, on joue... Romblon gagne, il ne peut pas s'en aller.

Mazurke jeta un regard à ce brave M. de Monsigny et sembla consulter ses souvenirs.

Romblon s'était levé.

— Monsigny! dit-il; les affaires, vous savez... je n'ai pas l'habitude de faire Charlemagne... je vous la donnerai une autre fois.

— Sous-entendu : la revanche.

— C'est assommant! gronda l'étudiant de quinzième année. — il me déplaît, celui-là, moi!

Mazurke voulut bien ne pas entendre.

— Vous êtes le monsieur qui... que ?... demanda Romblon.

— Oui, répondit Mazurke.

— Bon! fit le gros homme.

Et il se prit à rouler du côté de la salle de danse.

— Mignonne, dit-il à l'oreille de la marquise, — donnez-nous votre boudoir et un bol de punch, voulez-vous?

Oliva fit un signe d'assentiment.

Mazurke et Romblon entrèrent dans le boudoir.

— Ouf! soupira Romblon en s'asseyant sur une chaise, parce que les fauteuils étaient tous beaucoup trop étroits pour lui, — je suis un peu épais, comme disait papa... mais ça ne fait rien... quand je sue, je m'essuie... là! — Dites donc! nous avons donc à causer, nous deux?

— Beaucoup.

— Bon!... J'aime à causer, moi... papa aimait ça aussi.. comment vous appelez-vous de votre vrai nom?

— Mérieul, répondit Mazurke.

— Bon! s'écria Ballon, — chez Jean-de-la-Mer!... Ah! diable!... un vieux brave qui ne faisait rien comme les autres... Eh bien! monsieur Mérieul, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

OU QUELQUES MASQUES TOMBENT

Romblon et Mazurke étaient seuls dans le petit salon où nous avons vu naguère les intimes réunis. Ils s'asseyaient auprès de la table à thé où Romblon appuyait ses coudes.

— Monsieur, dit Mazurke, j'ai désiré me mettre en rapport avec vous, parce que je dois croire que vous pourrez me renseigner sur certains faits et sur certains personnages...

— Bon! bon! interrompit Ballon. — Quels faits, dites donc, vous, et quels personnages?

— Les faits qui ont rapport à la succession de feu Jean Créhu, et les personnages portés sur son testament.

— Oh! bon! bon!... Papa savait toutes ces choses-là... et bien d'autres..... mais moi, voyez-vous, pas fort... Pouh!...

On apporta le punch avec des gâteaux et deux carafes de madère.

— Bon! dit Romblon au domestique; nous sommes en affaires..... qu'on ne nous dérange pas.

— Aimez-vous boire, vous? reprit-il en s'adressant à Mazurke.

— Je m'enivre régulièrement tous les soirs.

— Ah diable!... touchez là!... Vous avez l'air d'un fameux trotteur!... Moi, je n'ose pas trop m'échauffer, à cause de mon embonpoint... Tenez... Pouh-ou-ouh!... Il y a bien des gens qui sont jaloux de moi et qui disent : Est-il gras, ce Romblon!... Pouh!... Eh bien! ça a son mauvais côté, parole sacrée!... A la vôtre, mon pays!

— A la vôtre, mon cher monsieur Romblon!

Ils burent.

— Bon! s'écria le gros homme, qui déboutonna un peu son gilet de nankin pour faire plaisir à son ventre; — comme ça, vous êtes un petit paysan du bourg de Vesvron?

— Précisément.

— Ah diable!... Pouh-ouh! Je n'en crois pas un mot; mais je vais faire semblant, pour abréger les préliminaires. . Papa disait toujours... Pouh!.. Ne discutez pas : c'est peine perdue. Et quel homme c'était, papa!... Savez-vous que vous êtes rudement beau garçon, mon pays?

— Bien obligé...

— Pas de quoi! Nous allons certainement faire un tas d'affaires ensemble.

Le petit salon qui servait de boudoir à la marquise était situé à l'angle saillant de deux corps de logis qui composaient les appartements Beaujoyeux. Il donnait, d'un côté, sur la salle de bal, dont il était séparé seulement par un entre-deux, et, de l'autre, sur le salon de jeu.

La porte qui s'ouvrait sur le salon de jeu était vitrée; un rideau épais la recouvrait en dedans du boudoir.

Romblon et Mazurke entendaient parfaitement le bruit de ces deux pièces voisines. Ici la musique des contredanses, là les fastidieuses et invariables exclamations des joueurs.

Ce double bruit protégeait, du reste, leur entretien contre les oreilles indiscrètes, à supposer qu'il y eût chez la marquise des oreilles de ce genre.

Tout au plus aurait-on pu mettre l'œil à la serrure dans le demi-jour de l'entre-deux et regarder.

On aurait vu deux hommes attablés, l'un admirablement beau, franc et gaillard, l'autre rouge et jaune, avec de petits yeux normands qui clignotaient, indécis, — du punch fumant et des verres tantôt pleins, tantôt vides.

Au bout de trois verres, la conversation était à peu près assise.

Romblon disait :

— Moi, voyez-vous, le cœur sur la main, tout rond! la franchise même... Papa, lui, voyait plus loin que le bout de son nez; mais moi... Tenez! je vas vous dire toute mon affaire... J'ai eu des malheurs... La marquise me coûte les yeux de la tête!

— La marquise! répéta Mazurke.

— Bon!... Je croyais que vous aviez deviné ça... Voilà déjà

du temps que nous sommes ensemble... Et de l'argent! des toilettes!.. le tremblement!.. Pouh!.. Ah, diable!.. Ne faites jamais de ces folies-là, jeune homme!

— Mais le marquis? demanda Mazurke.

— Pouh!.. Sans doute... Papa m'en aurait fait voir de rudes à ce sujet-là!.. Mais je vous dirai : ça ne m'est pas inutile... on fait bien de temps en temps quelques affaires dans les maisons... Et puis papa avait monté l'histoire de la succession pour nous, et, ici, je suis au centre.

— Ah! fit Mazurke.

— Oui... bon!.. Pouh! pouh!... Pas fort ce punch. Et si vous vouliez me dire au juste dans l'intérêt de qui vous travaillez...

— Dans le mien.

— Bon! bon! Pourtant, le petit paysan Mérieul n'était pas héritier, que je sache.

— C'est vrai; mais il peut espérer que dans toute cette bagarre...

— Ah diable! exactement. Dès qu'il y a de l'eau trouble, on peut pêcher... Papa disait ça... Moi, j'aurais cru que mademoiselle Berthe, la nièce aveugle, n'était pas étrangère...

— Elle est morte, interrompit Mazurke sans hésiter.

— Bon! s'écria Ballon de tout son cœur; — morte!... ma foi, ça peut simplifier bien des choses... car, il y avait une clause de ce diable de testament... Je ne me rappelle jamais au juste... C'est papa qui avait une mémoire, monsieur!... Et puis, il prenait tout en note... Si j'avais seulement son portefeuille... Enfin, n'importe!... Vous avez gentiment fait votre chemin, vous, à ce qu'il paraît!..

— Parlons, je vous prie, des héritiers.

— Le cœur sur la main, vous savez... pas de malice, moi... Pouh!

— Y en a-t-il de morts?

— De morts?.. Ah diable! monsieur... de morts?... Un peu plus tôt, un peu plus tard, comme disait Papa, nous mourrons tous... Mais, voyez-vous, vous avez tort de ne pas me parler franchement... Je ne suis pas héritier, moi, et, si j'ai quelque bonne somme de tout ça, ce sera en bricolant, comme il disait encore... il avait tant d'esprit, monsieur!... Voyons, vous venez de la part de M. Lucien Créhu, n'est-ce pas?

— Non, répondit Mazurke.

— Bon, bon!... Pou-ouh!... Mettez-vous du madère dans

votre punch?... ça change un peu... Moi, je vous avoue franchement que je vous trouve un charmant garçon... Vous êtes établi à Paris?

— Je vais m'y marier.

— Ah diable!

— Oui, reprit Mazurke, — s'enivrer tous les soirs, ça finit par fatiguer l'estomac... Je veux me ranger.

— Bon!... si c'est affaire de santé... Bon, bon!... Pou-ouh!.. pouh!... Mais, qu'est-ce que me disait donc votre homme? Voyons donc un peu ça.

Il prit dans sa poche une lettre, et la lut à l'aide de son binocle en or.

C'était la missive de M. Baptiste, de la maison Isidore Baptiste et compagnie.

— C'est ça! c'est bien ça! poursuivit-il; vous êtes solvable... on peut traiter...

— J'ai une cinquantaine de mille francs, répondit Mazurke, — dans mon portefeuille.

— Ah diable! s'écria Ballon, — sur vous? c'est joli, ça?

Son petit œil vert avait brillé tout à coup. Ce fut l'affaire d'une demi-seconde. Il voulut remettre la missive dans sa poche, mais sa grosse main tremblait; la lettre glissa entre le nankin de son coachman et le nankin de son gilet.

Il ne s'en aperçut point.

— Buvez donc! reprit-il. — Ah! ah! sans doute, je sais un peu de ceci, un peu de cela, pas tant que papa, mais enfin, assez pour vivre... Les héritiers Créhu, c'est ma vraie clientelle... Voyons, buvez, et nous nous arrangerons peut-être... Que demandez-vous, s'il y en avait de morts? Oh! oh! oh! ajouta-t-il avec un sourire haletant et lourd, — on les soigne, on les garde, voyez-vous!... Besnard, l'homme de loi, fut tué d'un coup de fusil la nuit même du décès de Jean-de-la-Mer... Vous devez savoir ça, vous.

— Je le sais.

— Par qui? ça m'est égal... Voulez-vous rire? Je vas vous conter la chose des autres... morts. Allons donc!... Il y en a déjà un qui a plus de cent ans! Papa disait qu'ils vivraient tous aussi longtemps que Mathusalem... pouh!... Mais, vous n'avez peut-être jamais entendu parler du fond de l'histoire, le testament...

— Si fait; j'assistais à la lecture.

— Bon!... vous!..



— Derrière la porte qui conduisait à la cuisine.

—Ah diable! fit Romblon, qui, depuis quelques minutes, semblait réfléchir; — eh bien, ils avaient donc le droit de se tuer comme des chiens partout où ils se rencontreraient... Vous savez, papa se chargeait un peu de cette partie-là... du moins, on le disait... mais, je n'ai jamais rien vu! pouh!... ah! Seigneur! rien de rien!... Ils vinrent trouver papa l'un après l'autre, en cachette... Le plus souvent que papa les aurait aidés à s'entre-détruire! L'affaire n'était pas là...

Il but un grand verre de punch et prit le bras de Mazurke.

— L'affaire était de les faire payer pour vivre, poursuivit-il; est-ce ça, mon chat? pou-ouh!...

— C'était bien adroit, dit Mazurke.

Ballon le fit lever en le tenant toujours par le bras.

— Venez, dit-il; j'ai confiance en vous, moi, pourquoi ça? parce que... voilà!

Il entraînait Mazurke vers la porte du salon de jeu.

La draperie fut soulevée.

Juste en face de la porte se trouvait la table de whist où MM. Bonnin, Peignon, Desbois et de Beaujoyeux faisaient gravement la partie. Monsigny les regardait jouer.

— Examinez-moi bien ces cinq masques, reprit Romblon; c'est le plus pur de mon aisance.

— Est-ce bien possible! s'écria Mazurke comme si un voile tombait de ses yeux; Maudreuil, Houël, Menand jeune, le docteur Morin et M. de Guérineul!

— Pou-ouh! faisait Romblon, pou-ou-ouh!

LES NIÈCES

Nos cinq amis de la table de whist ne se doutaient guère qu'on mettait ainsi, en ce moment, leurs vrais noms sur leurs visages.

Ils jouaient ensemble comme de bonnes vieilles connaissances. Maudreuil, transformé en M. Peignon, employé des pompes funèbres. Le docteur Morin (Despois); Houël (Bonnin) et Oscar de Beaujoyeux, Crouton (Menand jeune, Artichaut).

De temps en temps, tout ce monde se regardait en dessous, à la dérobée. On voyait bien qu'il y avait là un fond de passion chronique et de frayeur incurable; mais, pour ce qui était de la frayeur, comme chacun avait plus ou moins confiance dans l'épaisseur de son masque, personne ne lâchait pied.

Et à l'égard de cette passion avide qui devait les tenir tous, il y avait vingt ans qu'ils attendaient.

Ils avaient essayé mainte fois de s'entretuer, ces braves gens. Ils s'en étaient mutuellement donné le droit par convention expresse. Mais chacun d'eux se disait : Moi, je suis à l'abri... on ne me connaît pas...

Quant à Monsigny, l'étudiant de quinzième année, l'ancien Filis de Guerineul, tout ça lui était égal. Il prenait la vie comme elle venait : il n'avait guère que quarante ans. Cela lui faisait une belle avance sur tous ces vieillards. Il aurait volontiers cassé une tête ou deux à l'occasion, puisque c'était dans le marché, mais il était si bien là, chez les Beaujoyeux!

Pendant que Romblon et Mazurke, soulevant la draperie de la porte vitrée, jetaient un coup d'œil indiscret dans la salle de jeu, on leur rendait la pareille à la porte opposée.

Quelqu'un était là qui les épiait.

Qui donc? car les bougies de la salle de bal éclairaient l'entre-deux et rendaient dangereuse cette curiosité.

Qui donc?

Une femme.

C'était madame Oliva de Beaujoyeux qui regardait par le trou de la serrure.

Cette femme, vous l'auriez à peine reconnue à cette heure où tout son être passait dans ses yeux, tandis qu'elle contemplait Mazurke.

Elle était pâle; elle était belle.

Son sein battait; sa tête brûlait; une larme, — une larme! la maîtresse de Romblon-Ballon! une larme brillait à ses cils.

Était-ce une fantaisie soudaine ou un lointain souvenir?...

Oh! savez-vous l'angoisse? quand ces cœurs perdus se prennent à sentir par hasard, et que la conscience muette retrouve un instant sa voix.

Quand le passé se dresse, et le présent, et l'avenir!

Le passé, un remords; le présent, une honte; l'avenir, un supplice.

Et l'amour avec cela, car c'est toujours l'amour qui jette un rayon vengeur dans ces ténèbres.

L'amour, plus jeune, plus timide, plus frais, en raison directe de la profondeur de la chute; l'amour qui survit, châtiment implacable; l'amour, la vengeance de Dieu!

Elle était là, silencieuse, abattue, cette révoltée! elle pleurait. Elle allait prier.

Nos quatre nièces étaient venues aussi pour voir ce que faisait le beau Mazurke tout seul avec Romblon-Ballon. A l'aspect de la marquise, perchée au trou de la serrure, elles furent saisies d'un grand accès de joie.

— Ce n'est bien sûr pas pour Romblon qu'elle est là! murmura Rose d'un air mauvais.

— Comment! s'écrie Mathilde, en comptant sur ses doigts mignons, — un, deux, trois... Ce n'est pas assez!

— Quand on prend du galon, ma chère... dit Marie.

Et toutes de rire!

La marquise les entendait et se redressa en tressaillant.

En toute autre circonstance, la honte d'avoir été surprise l'aurait irritée violemment, mais c'est à peine si elle ressentit en ce moment une légère piqûre d'amour-propre.

— Eh bien! mes enfants, dit-elle avec douceur et tristesse, — vous ne saurez pas!

Les quatre nièces s'attendaient à tout autre chose.

Elles s'enfuirent en ricanant.

La marquise posa sa main sur son cœur.

Au lieu de retourner dans la salle de bal, elle gagna sa chambre à pas lents.

Là, elle se laissa tomber sur le pied de son lit, comme une pauvre petite fille qui pleure une première faute.

Et vraiment elle pleurait.

— S'il avait voulu m'aimer!... murmura-t-elle après un silence.

Puis elle reprit en fixant son regard dans le vide :

— Que de temps passé! que d'années! que d'événements!... et toujours sa pensée dans mon cœur!

Elle se leva brusquement.

— Que vient-il faire ici? dit-elle; — il l'aime toujours sans doute... Cette femme qui est mon premier remords... et mon éternel malheur!... Si elle est morte, il aime son souvenir... C'est égal! Ils seront tous contre lui... et je ne veux pas qu'on le tue!

Ce mot mit un frisson dans ses veines.

Elle se précipita vers un petit bureau en bois de rose qui faisait face à la cheminée. — Elle écrivit rapidement quelques mots sur un papier qu'elle glissa dans son sein.

Puis sa main rétablit la symétrie dérangée de sa chevelure; elle sourit à son miroir et rentra dans le bal.

Il fallut son arrivée pour faire taire les médisances pointues

qui avaient monté de l'essaim des nièces jusqu'aux siéges augustes de ces dames, en passant par Pervenche, Sensitive, Berthelleminot, les étudiants riches, l'habit bleu et madame de Saint-Roch, fabricante d'alliances, connue par trente ans de succès.

Dans le boudoir, Romblon et Mazurke avaient repris leur entretien.

Romblon se déboutonnait assez rondement, et sans aucun doute, il avait ses raisons pour cela.

Mazurke écoutait de toutes ses oreilles, — mais en écoutant, il buvait.

OU ROMBLON-BALLON BAVARDE ÉTONNAMMENT

— Oui, oui, reprit Romblon avec cette satisfaction du cicérone qui montre un objet curieux, — voilà Morin, voilà Houël, voilà Guérineul, et l'Artichaut et Cousin-et-Ami! ça fait cinq... les héritiers étaient onze; sur ces onze, Lucien et Tiennet Blône ont renoncé faute de consentir les clauses du testament... reste quatre : la jeune domestique, Besnard, Fargeau et le vieux grigou d'Honoré. La jeune domestique est devenue une grande dame; Besnard est au diable, le vrai Honoré m'échappe ainsi que Fargeau... mais quant à Fargeau, il y a certain monsieur de la rue du Regard...

— De la rue du Regard! répéta Mazurke.

— Bon! bon! fit Ballon; mais voyez donc ce Guérineul comme il a l'air important. Figurez-vous qu'il fait la cour à la marquise! comme si la marquise n'avait pas ce qu'il lui faut!

Vanité d'un maquignon de deux cent vingt-huit kilos!

— Ah! diable! reprit-il; ça me coûte assez cher!... Je suis gêné, monsieur Mérieul; j'ai quarante mille francs à payer le quinze, et du diable si je sais où les prendre!

— Ce n'est pas moi qui vous les donnerai, dit Mazurke.

— Bon!... murmura Romblon; farceur!

Sa grosse face avait un étrange sourire.

— Quand on a cinquante mille francs, reprit-il avec bonhomie, on ne peut pas en donner quarante mille... Pou-ouh! c'est évident... Mais nous nous arrangerons, vous verrez!... En attendant, convenez que je joue avec vous cartes sur table.

— C'est vrai.

— Papa n'aurait peut-être pas fait comme ça!... Mais moi, je ne sais pas tromper... Et puis j'aime à revoir les gens de ce

pays-là!... Ça me rappelle ma jeunesse... Voyez-vous, on faisait courir des bruits sur notre maison, là-bas, à Vitré; ça n'avait pas le sens commun. Papa leur a sauvé la vie à tous ces héritiers de Jean-de-la-Mer.... et c'est bien le moins que j'en profite un peu, pou-ouh! monsieur Mérieul.

Mazurke avait déjà bu beaucoup de madère. La vue inopinée de ces cinq hommes dont le masque tombait pour lui si brusquement le frappa. Pendant que Romblon parlait, Mazurke réfléchissait tant qu'il pouvait. Il examinait de son mieux sa partie changée. Il se demandait surtout pourquoi cet homme lui jetait ainsi sans rétribution une si bonne part de son secret.

Sa tête était un peu troublée. Il but pour s'éclaircir l'esprit. Le moyen ne valait pas le diable.

Romblon le regardait boire et semblait bien satisfait de lui.

Pour quiconque connaissait ce gros maquignon, habillé de nankin des pieds à la tête, il eût été fort évident qu'un projet lui était venu depuis une demi-heure, et qu'il le caressait, ce projet, tout en bavardant pour donner le change à Mazurke.

— Vous savez, reprit Ballon, là-bas, à la Mestivière... car je vous dis tout, moi, ma parole!... mais j'ai confiance en vous, là!... Vous savez, il y eut un grand tremblement... que même l'ex-Besnard y resta... Comment ça se fit, le diable le sait, car moi et papa nous n'avions mis que de l'étoupe dans les fusils... mais il y en eut un qui tricha, c'est sûr. — Eh bien! la justice mit son nez là-dedans comme de raison... et je crois qu'on a envoyé pour ça aux galères un sabotier de la forêt du Ceuil... mais le curieux, c'est la venette de tous nos gaillards... Vrrrtt! ni vu ni connu, le lendemain matin, ils étaient tous partis, excepté un jeune gars... vous savez, le fils de madame Marion, la rentière... vous ne vous souvenez pas, monsieur Mérieul?

— Non, dit Mazurke.

— Pou-ouh! fit Ballon, — bon!... le petit gars qui donnait le coup du bélier... Tiennet, parbleu!... Tiennet Blône... Vous vous souvenez bien, à présent?

— Non.

— Madame Marion, voyez-vous... continua Romblon.

Mazurke lui prit le bras; sa main tremblait.

— Monsieur Romblon, prononça-t-il à voix basse, — cette femme-là est dans le cimetière... Et quant à Tiennet Blône, les Arabes l'ont tué à Mazagran, il y a bien du temps!

— Tiens! fit Ballon en riant bonnement, — vous disiez que vous ne vous souveniez pas... Pouh!

Il ajouta dans les plis de son quadruple menton :

— Décidément, il n'est pas fort, ce M. Mérieul!

Mazurke but un grand verre de madère.

Au nom de madame Marion, il était devenu tout pâle.

— Allons! reprit Ballon, — comme vous voudrez... moi, ça m'est bien égal... Bon! bon! Au diable, Guérineul, et jusqu'à l'Artichaut!... Tous les chemins mènent à Rome, pouh! Monsieur Mérieul... Papa me dit : Fifi! c'est cette affaire-là qui est la bonne... Vendons la carriole et toutes les bêtes pour aller à Paris. Moi, je répondis : Oui, papa. — Qui fut dit fut fait... Tous nos godiches y étaient à Paris... Celui-là dans un coin, celui-ci dans un trou... Papa mit un an à les repêcher tous... Quand ils furent tous repêchés, ah! dame! nous eûmes de belles rentes!...

Il reprit haleine en un puissant pou-ouh! et poursuivit :

— Ils n'étaient pas vieux comme à présent dans ce temps-là.. nous gagnions, ma foi, bien notre argent à les empêcher de s'entre-dévorer... Morin voulait empoisonner tout le monde, Guérineul avait des pistolets jusque dans ses bottes. Ils se cachaient, ils se trouvaient : ils se reperdaient... C'était drôle, pouh! ma parole sacrée!... Et toujours regardant derrière eux pour voir si personne ne les poignardait dans le dos.

Romblon eut un gros rire.

Mazurke buvait pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— Ah çà! s'écria Ballon, qui l'admirait de bon cœur, — est-ce vrai que vous buvez comme ça tous les soirs, monsieur Mérieul?

— Non, répondit Mazurke.

— Vous disiez...

— Je mentais... chaque semaine, je m'enivre une fois, pour avoir une nuit de sommeil...

— Bon!

— Là-bas, en Hongrie, quand je me battais, je dormais.

— Ah diable!

— Pour dormir, il me faut boire ou me battre... Voyez-vous, monsieur Romblon, j'ai perdu bien des jours en ma vie... Et chaque jour que j'ai perdu m'apparaît comme un fantôme, la nuit, quand j'ai la fièvre... Car ma tâche était sacrée!... Mais je ne perdrai plus un jour... une heure... une minute!...

— Ça, je t'en donne ma parole! pensa Romblon qui dit tout haut :

Ce pauvre M. Mérieul!

Mazurke était aux trois quarts ivre, mais il se tenait droit et le seul effet de l'ivresse était de mettre un voile sombre sur la joyeuse expression de son visage.

— Je ne dors jamais, reprit-il encore, — et quand j'ai passé huit jours sans sommeil ma tête se creuse... je deviens fou... Alors je bois, je bois tant que je peux... et je dors... Et le lendemain je me réveille, capable de protéger au besoin ceux que j'aime et capable d'écraser les coquins que je poursuis...

— Bon! bon! dit Romblon, — je comprends.

— Demain, ma tâche commence, poursuivit Mazurke, — il faut que je dorme pour être fort... Je bois.

— Quant à ça, vous buvez comme une tanche... Pouh!... monsieur Mérieul... Mais vous faites bien, puisque c'est pour raison de santé... Et quand vous avez bu, dites-moi, vous allez vous coucher?

— Non, répondit Mazurke.

— Bon!... Pourtant, si c'est pour dormir?...

— Il faut que je marche... ma tête brûle... Je vois ceux que j'aimais comme en un rêve... Je leur parle... Et c'est bien autre chose, à présent que je suis amoureux!

— Vous êtes donc vraiment amoureux?

— Oui.

Ballon se frotta les mains.

— Ah! diable! dit-il, — vous avez où vous promener dans Paris, monsieur Mérieul... c'est long et c'est large!... et pas de danger, car la police est bien faite...

Pour en finir en quatre mots, papa les taxa tous à une bonne petite somme par an, les héritiers, en leur disant : — Si vous ne voulez pas, je vous dénonce aux autres... Et pas un ne refusa, car ils avaient si grand'peur!... Les coups de fusil de la Mestivière étaient encore dans leurs oreilles. . Ils payèrent, et notre maison se monta... Bon !... pou-ouh ! et voilà dix-huit ans que ça dure... Ils se sont tous reconnus les uns après les autres, d'autant qu'ils sont forcés de se voir tous les ans au moins une fois face à face, et sans déguisement, pour remplir une clause du testament... Ah! ce Jean-de-la-Mer, quel cadeau il leur a fait là!... Et tenez, c'est justement ces jours-ci que doit avoir lieu la réunion annuelle pour verser les revenus de la succession dans la grande tirelire.

— Comment! la tirelire? dit Mazurke qui redevenait attentif.

— Une cave, monsieur Mérieul! une cave percée par en haut, une cave où se jettent plus de cent mille francs chaque

année... Ah! si je savais... mais je ne saurai jamais, puisque papa lui-même n'a pas pu la trouver...

— Vous dites que la réunion a lieu ces jours-ci?

— Le 13 mai, tous les ans... jour fixé par le vieux Jean Crébu lui-même... et c'est cette année le vingtième anniversaire... on les ferait bien suivre... mais c'est arrangé diaboliquement... eux-mêmes ne savent pas du tout où on les mène... cette momie d'Honoré est bien difficile à pincer! Papa les avait vus partir une fois.. quelque chose de drôle, allez... sept fiacres tout pareils, sans numéros, avec un grand laquais dans chaque... les héritiers montèrent tous : la jeune demoiselle aussi.. A mesure qu'ils montaient, le laquais leur mettait un bandeau sur les yeux... et puis fouette, cocher! Tout ça partit comme une noce, au triple galop!

— Votre père n'eut pas l'idée?...

— Bon! quelle idée papa n'a-t-il pas eue!... Cette tête-là, voyez-vous, on n'en fait plus de pareille!... Il se lança dans un remise et dit au cocher : Dix louis! si vous me rattrapez cette noce-là!

— Eh bien?

— Eh bien? le remise prit le grandissime galop; mais, je ne sais plus à quel carrefour, les sept fiacres firent l'éventail et coururent l'un à droite, l'autre à gauche, comme une volée de canards qu'on effraie... et papa resta le bec dans l'eau ne sachant lequel suivre...

— C'est étrange, tout cela! dit Mazurke.

— Bon!... je vous dis que c'est très drôle... Pou-ouh!... Et maintenant que papa est défunt...

— Ah!... dit Mazurke, M. Romblon père est mort.

— Pas mieux n'en vaut, mon pauvre monsieur Mérieul! répliqua Ballon d'une voix pleurarde, — et Dieu sait ce que la maison souffre! C'était un homme si rangé!... Je vas vous dire... Il avait donc été fait au même cette année-là... Voilà de ça trois ans sonnés... L'année suivante, au 13 mai, il me dit : Fifi, je vas aller voir ça, mais avec mon cheval à mon cabriolet... et je conduirai moi-même... Si je n'en attrape pas un, je te paie le café. — Bon! Pou-ouh! que je répondis, ça va marcher, papa, puisque tu t'en mêles... — Il mit le cheval au cabriolet et il partit... Le soir, un sergent de ville vient dire à la maison que cheval et cabriolet étaient en fourrière pour avoir été arrêtés sur le boulevard sans maître; le cheval avec le mors aux dents, le cabriolet en brindesingues...

— Et votre père?

— Papa?... Pou-ouh! ah diable! monsieur Mérieul!... je ne sais pas s'ils ont mis papa dans leur tirelire... mais jamais il n'est revenu!

OU MAZURKE ESSAIE DE RÉFLÉCHIR

La curiosité de Mazurke, un instant réveillée, s'engourdissait déjà de nouveau dans les fumées du madère.

Tout en parlant, Romblon l'examinait toujours du coin de l'œil et suivait les progrès de son ivresse.

— Au moins, celui-là, pensait-il, on n'a pas besoin de le pousser à boire!

— Hein? Monsieur Mérieul, reprit-il; — ah diable!.. Est-ce drôle, ça!.. ni vu ni connu!.. jamais on n'a retrouvé la moindre trace du papa... La police et les maisons de renseignements y ont perdu leur latin... Disparu, là, comme une vapeur!.. Aussi, ça ne m'a pas donné envie de faire le même métier... je m'en prive. Le plus triste, c'est que papa avait emporté son portefeuille avec lui... un trésor, ce portefeuille!... Papa mettait tout en écrit... De quoi nous faire pendre et bien d'autres avec... En outre, il connaissait des papiers... Il avait la copie du testament de Jean Créhu... Enfin, le diable et son train!..

Mazurke laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Que voulez-vous encore savoir? demanda Ballon.

— Rien, répondit Mazurke.

— Bon! vous êtes gris comme un garde mobile; ça fait plaisir à voir! Voulez-vous que je demande votre voiture?

— Non.

— Voulez-vous d'autre madère?

— Oui.

— Oh! le joli buveur! s'écria Ballon avec enthousiasme; — je suis sûr que demain il n'y paraîtra plus.

— Ecoutez, dit Mazurke dans une éclaircie d'intelligence, — s'ils se sont tous reconnus depuis le temps, pourquoi vous paient-ils encore?

— Tiens! fit Romblon étonné, — c'est du raisonnement, cela!.. Eh bien! mon bon monsieur Mérieul, c'est justement là le *hic*... J'ai peur qu'ils en viennent à ne plus me payer... jusqu'à présent, chacun d'eux croit être le seul à savoir le secret de ses voisins. . mais ils se voient trop souvent... ça finira mal... et Dieu sait que la maison n'a pas besoin de cela!... La

marquise me ruine, comme je vous l'ai dit... les rentrées ne se font pas... Et pourtant, je suis un honnête homme, pou-ouh!.. Monsieur Mérieul, il faut que je paie mes échéances...

— Quelle heure est-il? demanda Mazurke.

— Minuit.

— Eh bien! et ce madère?

Romblon ouvrit la bouche pour appeler, puis il se ravisa.

— Tenez! dit-il en jetant un regard de côté sur Mazurke, qui avait l'œil somnolent et la paupière affaissée, — je vais aller vous le chercher moi-même.

— Ça m'est égal, répliqua Mazurke.

Romblon-Ballon se leva.

Il traversa la chambre d'un pas pesant et un peu chancelant. Il passa le seuil et referma la porte. Quand il fut dans l'entre-deux, il se prit la tête à deux mains.

— Voyons! pensa-t-il; suis-je ivre, moi aussi? Papa aurait-il fait cette affaire-là?.. Cinquante mille francs!... Un homme qui vient de Hongrie et qui n'a pas de passeport... Ah diable! papa l'aurait faite... D'ailleurs, je suis un négociant sérieux, pou-ouh!.. il faut bien que je remplisse mes obligations, peut-être!

Au lieu d'entrer dans la salle de bal, il prit l'escalier de service qui débouchait dans l'entre-deux et descendit aussi vite que possible.

Il était déjà tard. A part les cochers des voitures qui stationnaient devant la porte de la maison Beaujoyeux, la rue était presque déserte.

Ballon appela son cocher.

— Tom n'est pas là? dit-il.

Tom était le nom du groom de Romblon-Ballon.

— Tom est à boire, répondit John.

Tom avait pris naissance sur les bords du canal Saint-Martin; John était natif de la rue Saint-Denis, ce qui n'empêchait pas ces deux citoyens domestiques d'être Anglais depuis la botte jusqu'à la perruque.

— Approche ici, John! dit Romblon.

John s'approcha. Romblon le prit par les épaules, et le fit tourner de manière à se trouver en face de son dos.

— Baisse-toi un peu, dit-il encore.

Comme les autres cochers commençaient à écouter et à regarder, John ne répondait plus en français, il marmottait:

— *Yes, sir... oh yes!*

Il se baissa, et Romblon, qui avait tiré ses tablettes de sa poche, se servant de son dos comme d'un pupitre, écrivit quelques mots sur un papier.

— Ecoute bien, dit-il, et tâche de comprendre.

— *Yes, sir.*

— Tu vas remonter sur ton siège et mettre tes chevaux au grand galop...

— *Oh! yes.*

— La paix!.. pou-ouh!.. Tu vas aller rue des Nonaindières, au bout du pont Marie... Tu verras un petit café qui doit être fermé, mais qui s'ouvrira si tu frappes trois coups espacés comme cela (il lui donna trois petits coups sur le dos)... Tu demanderas M. Baptiste... Le connais-tu, M. Baptiste?

— *No, sir.*

— D'ailleurs, on ne le reconnaît pas le soir. Pour être bien sûr, avant de remettre ce papier, tu lui diras tout doucement: *Romblon!..* s'il te répond: *Raison!* va ton train, la lettre est pour lui... As-tu compris?

— *Yes, sir.*

— Quand il aura lu, poursuivit Ballon, — tu lui diras: Monsieur attend! et, s'il a l'air embarrassé, tu ajouteras: Il paiera double, et le pour-boire... pouh!... Les hommes qui monteront dans la voiture ne seront peut-être pas bien habillés, mais c'est égal... Tu les ramèneras au galop et tu les descendras au bout de la rue, ici, du côté de l'Odéon... Je te donne une demi-heure pour faire tout cela, va!

John grimpa sur son siége, jeta ce cri de cigale particulier aux cochers et lança son attelage.

Romblon se retourna pour monter l'escalier de service. — Il crut voir, sur les dernières marches, une forme blanche.

Mais le gaz baissait.

— Censé, dit Yaume qui avait été chercher la voiture de Mazurke à l'hôtel de Bristol, et qui attendait là en compagnie des cochers, — combien ça peut-il peser un ventre comme ça?.. J'ambitionnerais de le savoir.

Mazurke, lui, était resté seul dans le boudoir de madame de Beaujoyeux avec le bol froid et les bouteilles vides.

Depuis deux jours qu'il était à Paris, il avait fait plus que durant ces vingt années. Cette maison Beaujoyeux était une trouvaille unique; ce Romblon était un homme d'or.

Mazurke se demandait bien pourquoi cet homme d'or lui montrait gratis tant de confiance, mais bah!

Il était venu là pour avoir des renseignements, les renseignements pleuvaient. — Demain, il devait faire jour, que diable!

Voyez le matois! il n'était pas si complétement ivre qu'on pouvait bien le croire; car dès que Romblon eut passé le seuil, il se redressa et ses grands yeux noirs reprirent leur fierté.

Chacun veut tâter de cette bonne voie: la malice, Mazurke lui-même!

A qui se fier?

Il avait pourtant bu sincèrement et de franc jeu.

— Ce gros homme a l'air d'être la franchise même, pensa-t-il en se mettant sur ses pieds; — bon! bon!.. ah diable!.. pououh!... Il était un peu assassin autrefois... mais il s'est probablement corrigé en prenant du ventre.

Il gagna la porte du salon de jeu et souleva le rideau avec précaution.

— Les voilà bien tous! reprit-il; — sont-ils grimés, au moins... Ah! morbleu! cette fois, nous aurons affaire ensemble!..

A mesure qu'il les regardait, l'envie de rire le prenait.

— Vingt ans qu'ils jouent à s'entre-assassiner, ces gens-là!... murmura-t-il, — et ils ne s'en portent que mieux... Je suis sûr qu'ils ont tous des cuirasses sous leur gilet et des pistolets à vent dans leurs poches... Ah çà, il ne revient pas, ce Romblon-Ballon!

Comme il retournait à sa place, il aperçut quelque chose de blanc sous la chaise de Romblon. Il se baissa,— lentement, — comme il convient à un homme qui a du madère jusqu'aux yeux, et ramassa l'objet.

C'était une lettre adressée à Romblon.

Mazurke fit le geste de la déposer sur la table; mais il crut reconnaître l'écriture de M. Baptiste; — et, d'ailleurs, il n'était pas là pour avoir des scrupules.

Il déploya le papier et lut:

« Mon vieux Ballon,

« Voici un autre client qui demande des renseignements sur une liste presque semblable à celle de ce M. André Lointier, de la rue du Regard.

« Seulement, le nouveau client ajoute à la liste deux noms: MM. Fargeau et Lucien Créhu de la Saulays, et il supprime le nom de Tiennet Blône.

2

« Comme nous le pensions bien, le nouveau client désire vous voir, et je l'ai convoqué pour aujourd'hui chez la marquise.

« Salut et fraternité, « BAPTISTE. »

Un petit mot au crayon ajoutait :

« Le nouveau client a fait sauter la banque à Wiesbaden. Il a l'air méchant, mais on l'arrange comme on veut. Ça peut être une grande affaire. »

Mazurke mit cette lettre dans sa poche.

— Diable! fit-il ; — ce bon M. Romblon!.. pou-ouh!... Une grande affaire... Je crois qu'il ne faut plus boire.

Il se laissa retomber sur son fauteuil.

Il voulait réfléchir ; — mais le madère!...

En ce moment, un léger bruit se fit à la porte de l'entre-deux conduisant dans la salle de bal. Mazurke, qui avait la tête baissée, la releva brusquement, et ses grands cheveux flottèrent.

Une boulette de papier avait décrit une parabole de la porte à l'endroit où Mazurke était assis.

Mazurke vit même un bras blanc, qui disparut aussitôt.

Il chercha la petite balle de papier, qu'il ne trouva point, parce qu'elle s'était logée dans ses cheveux.

— Voilà! dit Romblon qui rentrait avec une bouteille de madère. — Mais, qu'est-ce que vous avez donc là dans vos cheveux?

Il avança la main pour prendre la petite balle ; Mazurke le prévint et le déroula.

Il y avait dessus deux lignes d'écriture évidemment féminine.

Ces lignes disaient :

« Prenez garde! — il s'agit de la vie! »

BOUTS RIMÉS

Mazurke roula le petit papier en boule après l'avoir lu.

Il se prit à rire en regardant Romblon-Ballon.

— Est-ce que nous mettons des papillotes? demanda ce dernier en remplissant les verres.

Mazurke ne savait trop si cet avertissement était une plaisanterie. Cela coïncidait trop bien à son gré avec l'absence de Romblon.

Mais il vint à songer à madame Oliva de Beaujoyeux, et son front se rembrunit légèrement.

— Eh bien! dit Romblon, c'est donc quelque chose que ce chiffon ?

— Pensez-vous être seul pour avoir du bonheur en amour? demanda Mazurke.

— Bon! s'écria le gros homme rassuré d'un seul coup ; Rose de Cerceil ? ou Marie ? ou Mathilde ?... ou même une de ces dames... je vous les recommande toutes, excepté Pervenche et madame de Saint-Roch... Ah! ma foi, c'est une maison bien agréable !... Buvons !

Il donna l'exemple. Mazurke fit semblant de l'imiter. Que n'avait-il commencé plus tôt.

La prudence, il faut bien le dire, était désormais un peu superflue.

Le madère n'est pas comme le champagne ; le madère monte lentement au cerveau, mais l'ivresse qu'il donne est tenace.

Romblon, lui, buvait pour tout de bon, à présent ; il causait pour faire passer la demi-heure.

Les chaises crièrent sur le parquet dans le salon de jeu. Le whist était fini. Les quatre partners se levèrent, et c'eût été un spectacle curieux que de les voir s'éloigner les uns des autres et s'esquiver, en quelque sorte, au moment du départ.

Beaujoyeux (le marquis Oscar de), saisissant cette occasion propice, se mit un fameux oignon sous la dent.

Après tout, il avait encore de bons moments, cet ancien notaire.

La soirée Beaujoyeux était tout à fait à sa fin. On ne jouait plus. Tout de suite après la partie, Houël, Morin et Cousin-et-Ami s'étaient évanouis comme des ombres.

Ils venaient là chaque soir pour ne pas se perdre de vue ; mais, c'était tous les jours le même sauve-qui-peut au moment d'affronter les périls de la rue.

En somme, pourtant, ce Jeu de la Mort avait été profondément bénin. Mais ils ne s'y fiaient pas, sachant que ce n'était point la bonne volonté qui manquait.

Quand Mazurke et Romblon rentrèrent dans la salle du bal, la danse avait cessé. Les nièces bâillaient derrière leurs éventails. Il y avait déjà longtemps que madame Paoli, l'ambassadrice, était partie, sans doute pour rendre compte de sa mission.

On s'ennuyait. Le provincial commençait à réfléchir ; il avait perdu quelque vingt louis au lansquenet, lui qui avait refusé, le matin, des ombrelles de dix francs à ses cinq demoiselles!

C'était le moment littéraire, l'affreux moment où Pervenche et Sensitive gagnaient rétrospectivement leur dîner.

On faisait cercle autour d'eux, tandis que ces dames et leurs nièces commençaient les préparatifs du départ.

Mazurke avait voulu s'approcher de la marquise, qui semblait maintenant éviter ses regards; mais elle était gardée, à droite, par Oscar, à gauche par Guérineul, et devant par le vaste Romblon.

On doit avouer que cette charmante marquise n'était pas une femme de loisirs.

— J'ai la poitrine très fatiguée, disait Pervenche, — sans cela je me ferais un plsisir...

— Allons, Anastasie! interrompait Sensitive, — un peu de complaisance!

Les nièces payaient cruellement les valses et les polkas dansées.

— Ah! belle dame, s'écria l'habit bleu qui en voulait pour ses vieux louis, je ne vous tiens pas quitte.

— Hugo me disait hier, reprit Pervenche : Gardez bien cette chère santé, qui est si précieuse aux lettres!...

— Hugo! pensait le provincial; — Hugo (Victor), voilà un nom connu.

— Mais, puisque vous le voulez absolument, je vais essayer.

Elle toussa, la perfide, et entama cette redoutable pièce de vers qui commence ainsi :

Vous ne saurez jamais ce que c'est qu'une femme!

et qui finit par ce trait flamboyant :

Se baigner dans le sang de l'homme usurpateur!

On applaudit.

— Ah fichtre! dit l'habit bleu, — c'est fort, ça, par exemple!

— C'est tout simplement magnifique, soupira Sensitive. — Quelle force! quelle hauteur! — Ah!

— Alexandre, dit Pervenche reconnaissante, — nous remplirez-vous quelques bouts-rimés?

— Ah! oui, s'écria l'habit bleu. — des bouts-rimés, c'est gentil, ça...

— Après ce splendide morceau!... commença modestement Sensitive.

Oh! que les nièces expiaient durement leur plaisir!

— Tenez, dit le provincial, — je sais donner ça, moi, les bouts-rimés... Je vais vous en offrir.

— A vos ordres, monsieur, répliqua le poète avec une fierté modeste.

— Attendez... C'est ça... — *Langes*, — *ciel*, — *anges*, — *miel*, — *mère*, — *deux*, — *père*, — *malheureux*... — Ça vous va-t-il?

Sensitive fit un signe affirmatif et se perdit dans ses réflexions.

— Monsieur est marié? demanda madame de Saint-Roch à l'oreille du provincial, qui fit un saut de côté.

— Eh! bonjour, donc, monsieur Godanchet, dit Berthelleminot à son autre oreille; — ah! ah! on vous y prend... Si madame Godanchet savait que...

L'habit bleu vit passer comme en un songe menaçant son châle-tapis, ses cinq demoiselles et son garçon. Il faillit tomber à la renverse.

— Je vous ferai remarquer, dit Sensitive, — que les autres poètes choisissent l'alexandrin, ou vers de douze syllabes pour enchasser leurs bouts-rimés. Ça devient par trop facile. Moi, j'attaque la difficulté en grand. Je ne prends ni douze syllabes, ni dix, ni huit, ni même six... quatre me suffisent.

— Voyons! voyons! fit-on à la ronde.

Sensitive passa ses doigts dans ses cheveux et reprit : — Il s'agit d'un homme infortuné, qui a perdu sa femme et ses deux enfants. J'intitule cela : *Seul sur la terre*. Voilà la pièce!

Il déclama doucement.

Dans de beaux *langes*
Couleur du *ciel*,
J'avais deux *anges*,
Plus doux que *miel*;
J'aimais leur *mère*
A tous les *deux* :
Je suis un *père*
Très *malheureux* ! ! !

— Ravissant! dit Pervenche avec enthousiasme.

— Bravo! murmura Oliva par politesse.

— Voilà deux êtres assommants, nom d'un chien! gronda Guérineul.

L'habit bleu profita du succès pour prendre la fuite.

On annonça les voitures. Tout le monde se leva.

Mazurke crut voir Oliva qui mettait un doigt sur ses lèvres en le regardant à la dérobée.

Quelques minutes après, la rue de l'Ancienne-Comédie s'em-

plissait de bruit et de mouvement. — Les voitures partaient, — les adieux se croisaient.

Cela dura un instant, puis les trottoirs se vidèrent de nouveau, tandis que le son des roues sur le pavé s'étouffait dans le lointain.

On entendit encore un dernier : *nom de bleu!* de M. de Monsigny-Guérineal, et la voix légèrement oxydée de Pervenche, qui disait :

— Les hommes sont des lâches !

Puis, tout se tut.

Mazurke avait renvoyé Yaume avec la voiture.

— Dors bien cette nuit; lui avait-il dit, tu auras de la besogne demain.

— Censément, alors, vous ne rentrerez pas? demanda Yaume.

— Dans une heure... j'ai à réfléchir... va !

Mazurke remonta du côté de l'Odéon.

Au coin de la rue des Boucheries, la voiture de Romblon-Ballon stationnait. Romblon se cachait derrière.

Quand Mazurke fut passé, la portière s'ouvrit doucement, et trois hommes descendirent.

Romblon leur montra Mazurke du doigt, puis il se hissa dans la voiture, qui partit au galop.

NOCTAMBULISME

Mazurke avait dit vrai à Romblon. Ses nuits étaient sans sommeil. Soit désordre physique, soit préoccupation trop tenace et trop vive, depuis qu'il n'avait plus les émotions et les fatigues de la guerre, il passait les heures du repos les yeux ouverts.

Quand on en est là, il faut courir la lune.

Mazurke n'était pourtant pas un rêveur volontaire comme il y en a tant; il rêvait à son insu ou malgré lui, et c'était là le côté faible de sa nature. Il se disait : je veux songer à ceci, et il songeait à cela.

Le voilà donc perdu dans cet autre Paris, qui n'a point d'agents de change, mais bien des professeurs, point de Tortoni, mais une Sorbonne, point de Vaudeville, mais un Odéon, comme pour prouver que l'homme est né pour pâtir et que quand on évite Charybde, Scylla vous rattrape inévitablement.

Le Paris rive gauche Trois arrondissements qui commencent à la Salpêtrière pour finir aux Invalides.

Mazurke avait pris au hasard la première rue qui s'était pré-

sentée à lui. Il passa sous les tours de Saint-Sulpice sans y prendre garde et gagna le carrefour de la Croix-Rouge.

L'air le saisissait. Les fumées du madère emplissaient son cerveau. Sa tête travaillait à vide, et ce vain effort aidait au développement de son ivresse.

— Je l'ai vue! se disait-il; — je suis bien sûr de l'avoir vue!... Demain, dussé-je fouiller tous les coins de Paris, je la retrouverai!

Fouiller Paris, demain!

Oh! le fou!

— Et morbleu! reprenait-il, — que l'idée de cette petite fille ne vienne pas me troubler la tête... Je songerai à elle quand tout sera fini... Quand tout sera fini, j'aurai le temps d'aimer Et comme je l'aimerai! Jamais on n'a vu regard pareil, jamais!... Mais quand le diable y serait, elle ne me détournera pas de mon chemin... Au revoir, ma blonde petite Lucienne... je ne veux plus penser au sourire de vos grands yeux bleus... j'ai autre chose à faire...

Et une demi-heure de rêve où il n'y avait que Lucienne!

Il l'aimait à la folie et comme il n'avait pas encore aimé.

Lucienne! Lucienne! la fleur bleue, le dernier regard échangé à Wiesbaden, tout ce délicieux roman qui n'avait qu'une page, le sort de sa vie!

Mais il ne voulait pas! oh, oh! il avait bien autre chose à faire!

Depuis vingt ans, Mazurke faisait ainsi, se criant à lui-même; Voici mon chemin; et prenant la traverse...

Et nous sommes tous comme Mazurke.

Il s'était imposé loyalement une tâche, au sortir de ses seize ans. Cette tâche, il ne l'avait jamais oubliée. Oh! non

C'était un cœur d'élite que ce Mazurke, fidèle comme l'acier de son épée, aimant, dévoué, tendre, vaillant.

Mais les chemins de traverse!

Une fois, Dieu lui avait montré comme en un rêve les amis qu'il cherchait. C'était à Naples, au Grand-Théâtre, en 1831, le jour de l'incendie.

Berthe et Lucien! Berthe toujours aveugle, la pauvre fille, Lucien s'élançant vers elle au moment où la foule fuyait devant la mort.

Il s'élança, lui aussi. — Et Lucien le reconnut de loin. — Et tous deux tendaient leurs bras vers Berthe...

Le cintre s'abîma. On rapporta Mazurke mourant à sa demeure.

Depuis lors, rien !

Sous les décombres de la salle, on avait trouvé bien des cadavres!

Hélas! Mazurke avait une larme, dans les heures lentes de l'insomnie, quand cette pensée lui venait : Ils sont morts!

Elle venait bien souvent, plus souvent à mesure que passaient les années, car Mazurke était avant tout un homme d'intelligence et d'esprit.

Après vingt ans, l'espoir n'est-il pas une folie ?

Eh bien! ne dût-il pas trouver, il fallait chercher encore, cherchant toujours pour expier les heures perdues.

Aujourd'hui, d'ailleurs, les vingt ans écoulés disparaissaient. Ce ne pouvait être une illusion : il l'avait vue!

A l'autre oreille, un autre concert : Lucienne! Lucienne! robe blanche, voix douce comme la lointaine chanson qui rappelle la patrie.

Lucienne! Des jours dorés! La vie à deux pour l'abandonné? L'amour après l'isolement, — le port!

Et tous ces drôles à massacrer comme des Cosaques!

Tous ces héritiers de Jean-de-la-Mer!

Était-il heureux, ce Mazurke! — Et ivre!

Il y avait trois bons garçons qui suivaient de loin Mazurke, deux blouses et un paletot.

Mais les approches du 13 mai fourraient une sentinelle à chaque carrefour et les rondes se multipliaient de la façon la plus ridicule.

C'était du moins l'avis des deux blouses et du paletot, qui en étaient réduits à fumer honnêtement leur pipe, au lieu de travailler.

Ils ne perdaient pas de vue Mazurke, mais toujours des sentinelles, et toujours des patrouilles!

Le paletot grondait de temps en temps.

— Paris va faire comme la forêt de Bondy ! plus rien à gratter! faut que ça finisse, cette garde nationale-là!

Mazurke, cependant, avait longé toute la rue Saint-Dominique et dépassé le Gros-Caillou. Il était arrivé dans ce pays des avenues et des boulevards perdus, où jamais âme qui vive ne passe après minuit

Pas même les voleurs.

Il avait traversé un terrain vague, du gazon déjà brûlé par

les premières chaleurs, et il venait de s'engager dans une sorte de rue à peine pavée où trois à quatre maisons laissaient entre elles d'énormes intervalles.

Il s'arrêta, trouvant enfin que sa promenade nocturne avait suffisamment duré.

On n'entendait aucune espèce de bruit.

Mazurke se demanda : Où suis-je?

Ce fut une question inutile.

Sans être très noire, la nuit avait ce ton vague et confus, qui noie tous les objets, lorsque la lune est sous un voile épais de nuages. La lumière, divisée à l'infini, éclaire les objets de tous les côtés à la fois, et confond les lignes dans un gris universel.

Mazurke vit des arbres aux deux bouts de cette ruelle inconnue.

Tout ce qui l'entourait avait un aspect froid et vieux, comme ces faubourgs des villes de province où rien n'éveille l'idée de la vie.

Un seul réverbère était allumé à une centaine de pas dans la direction que Mazurke venait de parcourir.

A sa droite, un mur à hauteur d'appui, lézardé, ruiné en vingt endroits, clôturait un dépôt de pierres à bâtir.

A sa gauche, une vieille maison grisâtre, aux contrevents hermétiquement fermés, maison d'avare ou maison abandonnée, élevait ses trois étages derrière une petite grille en bois.

A l'extrémité de la ruelle qui lui faisait face, on ne voyait que des arbres, — des arbres géants, dont le feuillage, déjà touffu, se détachait confusément sur le ciel terne, et affectait ces formes de casques empanachés que prennent souvent les arbres dans la nuit.

Mazurke regardait cela. C'était le moment où l'ivresse abat au lieu d'exalter. Si Mazurke eût trouvé son lit sous sa main, il aurait fait, pour le coup, un somme magnifique.

Mais justement, son lit devait être bien loin.

Mazurke, à cet instant, n'avait pas d'autre idée que celle-là.

Il regardait les arbres immobiles et ses yeux battaient alourdis, pendant qu'il suivait le dessin des casques fantastiques et des panaches dont la forme changeait.

Tout à coup il lui sembla que casques et panaches tombaient sur lui, tant ils furent violemment repoussés par le fond du tableau qui s'éclairait d'une lueur subite, d'un rouge éblouissant.

C'étaient trois flambeaux-colosses qui venaient de s'allumer derrière les branches et qui jetaient dans la nuit leurs grandes chevelures de flammes.

Mazurke n'eut pas le temps de regarder à loisir ce bizarre spectacle, parce que, au moment même, il reçut un très beau coup de gourdin sur le crâne.

Il tomba contre la grille dont les barreaux vermoulus craquèrent et cédèrent.

LES TROIS TORCHES!

Ah! sans le punch et sans le madère, quelle royale volée Mazurke eût prodiguée aux trois bons garçons qui le suivaient depuis la rue de l'Ancienne-Comédie!

Mais il ne valait pas le quart de son prix en ce moment.

Les deux blouses et le paletot avaient des bâtons, tandis qu'il était sans armes.

Il dut bien regretter un peu à cette heure les deux pistolets qu'il avait laissés sur la table à l'hôtel de Bristol. C'étaient des regrets superflus.

Ce n'est pas à dire pourtant que Mazurke succomba sans défense. Il était homme à se battre seul contre vingt, et ses trois assaillants reçurent plus d'un horion merveilleusement appliqué. A la lueur de ces flambeaux magiques qui s'étaient allumés dans la nuit derrière les arbres, il y eut un combat en règle.

Mazurke avait reçu le premier coup de bâton sur la tête nue, car il allait les cheveux au vent pour donner un peu de fraîcheur à son front qui brûlait. Le choc le fit tomber contre la clôture, il se releva aussitôt et para de son bras les nouveaux coups qui lui étaient portés.

Il faut dire que le paletot et les deux blouses se montraient assez novices dans l'art d'assommer un homme proprement et sans le faire crier. C'étaient de ces coquins dépourvus de talent qui s'y prennent à quatre et cinq fois pour casser une tête.

Bubart (M. Baptiste), pris de court par le billet que Romblon-Ballon lui avait envoyé au café borgne de la rue des Nonaindières, n'avait pu trouver que ces trois jeunes gens. A une heure moins indue, Bubart aurait fourni beaucoup mieux.

Tels qu'ils étaient, ils y allaient d'assez bon cœur, frappant sans méthode, mais frappant dur. Mazurke, pris à l'improviste, n'avait pas pour lui la moindre chance.

Par deux ou trois fois, il arracha des barreaux de la clôture en bois et fondit sur ses adversaires qui reculaient alors en désordre. Mais le bois vermoulu se brisait comme verre dans sa main.

Ses poings valaient mieux que les barreaux, et sa tête surtout! oh! la bonne tête! le paletot eut la poitrine fêlée d'un coup que Mazurke lui donna.

Et la bataille durait. — Si Mazurke avait eu seulement l'idée de crier au secours, peut-être que les philosophes eussent expié au bagne cette besogne nocturne qu'ils accomplissaient sans y attacher d'amour-propre.

Mais Mazurke n'eut pas l'idée de crier au secours.

Allons donc! vous ne le connaissez guère, ce grand enfant au cœur de lion. Tout en se battant et en recevant les horions qui pleuvaient, il se disait :

— Ah çà! qu'est-ce que c'est donc que ces trois lumières?...

Cela l'intriguait. Il avait envie de prendre des informations auprès des bandits.

Par le fait, à travers le feuillage léger des arbres au mois de mai, c'était quelque chose de merveilleux que ces trois bouches de flammes. Leurs clartés sanglantes montaient, mouraient, se rallumaient, donnant au paysage un mouvement mystérieux et fantastique.

N'oublions pas le madère.

La tête de Mazurke était bonne contre les coups de bâton, mais cet étrange combat, muet, sous la lueur de trois incendies, égarait ce qui lui restait de raison.

Il se défendait par instinct d'homme et de soldat. — Les silhouettes de ses trois adversaires dansaient devant ses yeux et ne gardaient rien d'humain. — C'étaient des gnomes...

Que sais-je? puisqu'il s'appelait Mérieul et qu'il était de Bretagne, il dut penser aux chats courtauds des clairières, et aux *kourils* qui sautillent en rond autour des croix de granit dans les grandes landes du Ceuil.

Mais ces trois torches gigantesques, rouges, dévorantes!...

Bon! un coup de bâton sur la nuque! un barreau de la clôture cassé sur la tête du paletot!

Les trois torches? Pauvre Mazurke. Nous aurions voulu être là pour lui porter aide et lui dire un peu ce qu'étaient ces trois torches flamboyantes.

Il n'y avait là rien de féerique, hélas! où diable voudriez-vous prendre la féerie à trois cents pas de l'Ecole-Militaire

dans cet affreux quartier des arbres malades, des gazons pelés, des murs crevés, des briques amoncelées sous la poussière de plâtre?

Nous sommes quelque part derrière le Gros-Caillou, entre une fabrique de produits chimiques et une blanchisserie. Bouchez-vous le nez.

Les trois chevelures de flammes, les trois torches miraculeuses, ce sont les fourneaux des forges de Grenelle.

Nous défions nos amis et nos ennemis de nous allumer de plus belles chandelles.

Mazurke ne pouvait deviner cela.

Et les philosophes ne s'en inquiétaient guère.

Mais le combat chauffait. — Tubleu! les blouses avaient du sang et le paletot n'y voyait plus que d'un œil. — Quant à Mazurke, son pardessus était littéralement en lambeaux, et la fatigue le brisait encore plus que les coups.

Il se réfugia derrière la clôture pour reprendre haleine.

Hurrah! nos cosaques s'élancèrent tous à la fois. Il y eut une dernière lutte corps à corps dans laquelle le pardessus de Mazurke resta aux mains des assaillants.

Si vous êtes revenus de Versailles sur le tard avec la dame Schontz de M. de Balzac ou de toute autre blonde Cerceil, vous avez dû les voir, ces crinières de feu qui se déploient au vent de l'autre côté de la Seine.

Elles brillent, elles brûlent. — Puis, c'est comme un coup de théâtre : elles s'éteignent toutes à la fois.

Le coup de théâtre eut lieu pour Mazurke et les trois philosophes. Au moment où la lutte s'achevait dans les convulsions et les soubresauts désespérés, les forges s'éteignirent, plongeant les alentours dans la nuit noire.

Mais il y eut quelque chose de bien plus inattendu.

Mazurke n'était plus là.

Mazurke avait disparu.

Mazurke était tombé sous un dernier coup. Sa poitrine avait rendu un gémissement. Assurément il n'avait pu s'enfuir, car il était plus qu'à demi mort.

Et pourtant, à la place où il s'était affaissé, nos trois philosophes ne le trouvaient plus.

La terre s'était-elle entr'ouverte?...

Nos trois philosophes cherchèrent. Ils tâtèrent le sol. Rien.

Heureusement que son portefeuille et les cinquante mille francs étaient dans la poche du pardessus arraché. Le paletot

s'en assura ; et, comme on entendit un bruit de pas à l'autre bout de la rue, nos trois philosophes jouèrent des jambes solidairement.

Mais où donc était Mazurke?...

Vers cette même heure, un fait d'une tout autre nature, mais qui avait bien son étrangeté, se passait dans la jolie petite maison blanche de la rue du Regard, où la journée a commencé pour nous.

La maison au jardin, où demeurait madame de Marans, Lucienne, sa fille, et le petit docteur Gabriel qui donnait tant de distraction à mademoiselle Clémence Lointier, du grand hôtel.

Tout ce petit monde, nous l'avons abandonné bien longtemps.

Il était une heure du matin.

Lucienne, qui semblait avoir quitté son lit pour venir dans le jardin, s'élança précipitamment hors du bosquet où nous l'avons déjà vue, le matin, en grande conférence avec Clémence, traversa le jardin en courant et rentra dans la maison.

Elle sauta dans son lit et ramena vivement la couverture.

Il était temps, car, à ce moment-là même, madame de Marans traversa la chambre, sans lumière et sur la pointe des pieds. Elle s'approcha du lit de Lucienne.

Lucienne, par un puissant effort, égalisa son souffle haletant et lui donna cette lenteur de la respiration dans le sommeil.

Madame de Marans se pencha sur elle et la baisa doucement.

Lucienne sentit une larme qui tombait sur son front, — une larme de sa mère.

Elle entendit en outre sa mère qui murmurait comme à son insu :

— Pauvre enfant !... elle dort !... si elle savait !...

La poitrine de Lucienne se souleva. Elle retint un sanglot qui voulait éclater.

Madame de Marans gagna sa chambre à tâtons.

A peine y était-elle entrée qu'un bruit se fit à la porte extérieure.

Madame de Marans se mit entre ses draps, tout habillée qu'elle était, et avec plus de précipitation encore que Lucienne.

Comme Lucienne, elle feignit de dormir.

Ce fut son fils Gabriel qui entra.

L'obscurité empêchait de voir le désordre de ses vêtements et l'extrême pâleur de son visage.

Il traversa la chambre sans bruit, vint jusqu'au lit de sa mère et l'écouta respirer.

— Pauvre mère! murmura-t-il; — elle dort!... Si elle savait!...

Une larme brûlante tomba de ses yeux sur le front de madame de Marans.

Gabriel entra dans sa chambre à coucher.

Lucienne était sur son séant, la tête entre ses mains.

Madame de Marans était à genoux, les mains au ciel et les yeux inondés de larmes.

Gabriel s'était jeté sur son lit, l'œil en feu et le blasphème à la bouche.

C'était lui qui souffrait le moins.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LA TIRELIRE

ENCORE L'HOMME AUX LUNETTES BLEUES

Nous avons laissé le beau capitaine Mazurke roué de coups, à demi mort, et tombé sans doute dans quelque trou qui le cachait aux regards de ses assassins.

Pourquoi buvait-il tant de madère !

Il fallait cependant que ce trou, — s'il s'agissait d'un trou, fût d'une profondeur peu ordinaire pour avoir produit ce coup de théâtre bien mieux exécuté que sur la scène même : la disparition instantanée d'un homme.

Mazurke s'était littéralement évanoui comme une ombre.

Nous avons laissé d'un autre côté madame de Marans, Gabriel et Lucienne dans une position assez singulière : Lucienne venue du jardin en costume nocturne, se couchant précipitamment et faisant mine de dormir ; madame de Marans déposant sur son front un baiser avec une larme, et feignant le sommeil elle-même pour recevoir le baiser de son fils.

Et le fils, et la fille, et la mère, le cœur gros, les yeux mouillés.

C'est là qu'est notre drame.

Nous reprenons notre histoire quelques heures avant la lutte déplorable qui mit le capitaine Mazurke dans son trou.

Le salon du grand hôtel habité par les Lointier était meublé avec un certain luxe sévère, en rapport avec les ornements architecturaux qui donnaient à cette demeure un cachet véritablement seigneurial.

Nous savons que la famille Lointier se composait de deux frères, M. André et M. Raymond. M. André était le père de Clémence.

M. André avait maintes fois signifié à sa fille l'ordre de ne point fréquenter la famille de Marans.

M. André avait fait plus. Si on l'eût écouté, les Lointier au-

raient abandonné depuis longtemps l'hôtel, afin de fuir un voisinage qui n'avait pas les sympathies de M. André.

Ce M. André était l'aîné des deux frères et le maître de la maison. Mais il paraîtrait cependant que ses volontés n'étaient pas toujours suivies, car les Lointier ne quittèrent pas l'hôtel.

On disait dans la rue du Regard que la fortune appartenait à M. Raymond, une belle fortune. — Sans doute M. Raymond n'était pas du même avis que M. André.

Du reste, ce jour-là précisément, M. André avait paru changer d'opinion, car il s'était entretenu assez longtemps avec sa fille au sujet des voisins, et cela dans les meilleurs sentiments.

Il était environ neuf heures du soir. C'était à peu près le moment où Mazurke polkait avec les *nièces* chez madame la marquise de Beaujoyeux.

Le moment aussi où madame Paoli, ambassadrice, achevait sa conférence avec la Lovely, au petit théâtre de Diane.

M. André Lointier était assis auprès de la cheminée, et il y avait devant lui une table couverte de papiers.

Il venait d'avoir une entrevue assez longue avec M. Baptiste, l'homme aux lunettes bleues, et ses entrevues avec l'homme aux lunettes bleues le laissaient toujours extrêmement préoccupé.

Il compulsait en ce moment des dossiers, et n'interrompait guère son travail que pour jeter un regard furtif sur sa fille et sur un autre personnage dont nous allons parler tout à l'heure.

M. André Lointier avait environ cinquante ans. Il portait perruque. Sa physionomie avait une expression douceâtre et sucrée. Ce pouvait être un très brave homme, mais il n'en avait pas l'air.

Il n'y avait entre lui et sa fille, la jolie Clémence, aucun de ces rapports ou ressemblances vagues qui, même à part la similitude des traits, font dire : voici le père et l'enfant.

M. Lointier avait l'apparence d'un bedeau à qui la fabrique a donné trop légèrement sa confiance, et qui pourra bien pêcher les sous à la glu dans le tronc de la paroisse. La beauté de Clémence, au contraire, était surtout dans la noblesse de son regard et dans la distinction exquise de toute sa personne.

Clémence brodait auprès d'une fenêtre donnant sur le jardin.

Dans l'embrasure d'une autre fenêtre se tenait debout, la figure aux vitres, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, figure brune et pâle, regard pensif, front teinté de tristesse.

Le jeune homme se nommait Albert Briand. Il était secrétaire de M. Raymond et partageait la vie de la famille.

Tout en brodant, Clémence mettait à chaque instant sa main entre la lumière de la lampe et ses yeux pour jeter un regard rapide vers le jardin

Albert tournait alors la tête à demi, et ses yeux noirs brillaient en se fixant sur Clémence.

M. André examinait le tout par-dessus son papier, et sa figure blême prenait une étrange expression de contentement.

Le salon était vaste. Nos trois personnages se trouvaient à une certaine distance les uns des autres.

— Albert! dit M. André.

Le jeune homme tressaillit comme si on l'eût brusquement éveillé.

Clémence activa sa broderie et cessa d'interroger la nuit du jardin.

— Monsieur?... murmura Albert.

— Comment va Raymond, ce soir?

— Il repose, monsieur, et j'ai quitté sa chambre pour ne pas troubler son sommeil.

La conversation n'alla pas plus loin. M. André venait de tomber sur une pièce assurément fort intéressante, car il se mit à la lire avec avidité.

Clémence reprenait ses distractions. Elle examinait de tous ses yeux les allées sombres du jardin et la façade de la maison blanche où nulle lumière ne se montrait.

Albert contemplait Clémence. Il y avait dans le regard qu'il lui jetait un amour triste et comme assuré d'être malheureux.

On sonna à la porte de la rue.

— Veuillez dire que je n'y suis pas, Albert! s'écria vivement M. André; — je ne voulais recevoir aujourd'hui que M. Baptiste... il est venu... ma journée est finie.

Albert sortit pour obéir.

— L'as-tu vu, ce M. Baptiste, Clémence? demanda Lointier quand Albert fut parti.

— Oui, mon père.

— Une drôle de figure, n'est-ce pas?

— Une figure qui ne prévient pas en sa faveur, mon père.

— Bah! tu es comme cela. Pendant que nous sommes seuls, je suis bien aise de te dire que j'attache une certaine importance aux recommandations que je t'ai faites aujourd'hui, à l'égard de nos voisins de Marans.

— Je n'aurai pas de peine à les suivre, mon père,.. Lucienne est si bonne et si charmante!... Les préventions que vous aviez conçues...

— Bien, bien!... Je m'étais trompé... c'est entendu...

Albert rentrait en ce moment.

— C'est encore M. Baptiste, dit-il.

— Comment! M. Baptiste!... s'écria Lointier étonné; il sort d'ici!

— Il prétend avoir quelque chose de très important à vous communiquer.

— Faites entrer.

M. André prononça ces dernières paroles avec une certaine agitation. Il n'aimait pas l'imprévu, ce digne monsieur, et les gens qui savent la vie sont tous à peu près comme lui.

Car les surprises du hasard sont bien rarement heureuses.

L'homme aux lunettes bleues fut introduit. Il essuya son front couvert de sueur et s'assit auprès de Lointier.

Albert se dirigea vers la porte et Clémence elle-même se leva pour sortir.

— Restez, mademoiselle, dit Baptiste, — je n'en ai pas pour longtemps.

M. André fit un signe; Clémence se rassit. — Albert reprit sa place auprès de la croisée et ouvrit un livre.

Albert n'essayait point d'écouter; sa pensée était ailleurs; mais Clémence était tout oreilles.

— Il y a donc du nouveau? demanda Lointier avec inquiétude.

— Oui, cher monsieur, répondit Baptiste qui cligna de l'œil et parla tout bas. — Je vous ai entretenu tantôt de ce capitaine hongrois qui semble vouloir se mêler de vos affaires, et à qui M. Gabriel doit pas mal d'argent...

— Je sais qui c'est, interrompit Lointier.

— Bien, cher monsieur, j'en suis heureux pour vous... Je vous ai fait savoir aussi ce qui regarde le même petit docteur Gabriel, qui, par parenthèse, est en ce moment au cercle du Nouveau-Monde, où il perd sur parole des sommes qu'il ne pourra pas payer.

— Bien! dit à son tour Lointier. — Est-ce pour m'apprendre cela que vous êtes revenu?

M. Baptiste, par habitude, avait vidé dans son chapeau une partie des paperasses qui encombraient ses poches.

Il cligna encore de l'œil et rapprocha son siége.

— Combien me donnerez-vous, cher monsieur, demanda-t-il, — si je vous apporte les moyens d'envoyer cette famille de Marans à tous les diables?

Clémence, qui écoutait tant qu'elle pouvait, tout en se penchant sur sa broderie, saisit à la volée ce nom de Marans. — Mais les paroles qui l'accompagnaient ne parvinrent point jusqu'à elle.

Seulement, elle eut comme un frisson en voyant la joie méchante qui éclaira tout à coup le visage blafard de M. André Lointier.

QUI CONCERNE POTARD, GRIÈCHE, MADAME LOVELY ET L'ART THÉATRAL.

M. Baptiste rapprocha de nouveau son fauteuil.

— Vous avez le moyen de les perdre? prononça Lointier.

— Un de nos adhérents, se croyant appelé à quelques succès dans l'art de la déclamation, a sollicité un emploi de surnuméraire dans les chœurs du théâtre de Diane. Ce jeune homme, qui a nom Potard, est entré hier en fonctions, et je l'ai été voir il y a une heure...

— Voyons! voyons! dit Lointier.

L'homme aux lunettes bleues rapprocha pour la troisième fois son fauteuil.

— Avez-vous quelquefois entendu parler de madame Lovely, la cantatrice du théâtre de Diane?

— Oui... peut-être... après?

— Une admirable créature, cher monsieur!

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Je sais que vous n'avez pas les passions vives... mais monsieur votre frère...

— Bon Dieu! monsieur Baptiste, mon frère est majeur et fait ce qu'il veut! s'écria Lointier avec impatience.

— Plus bas, cher monsieur! dit l'homme aux lunettes bleues, — le beau garçon que voilà est tout entier occupé à lorgner la jolie demoiselle, mais la jolie demoiselle ne s'occupe pas du tout du beau garçon et nous écoute très bien... Je disais donc que monsieur votre frère...

— Pour Dieu! laissons là mon frère, monsieur Baptiste!

— Cher monsieur, dit l'homme aux lunettes bleues, je ne vous avais jamais vu comme cela... Ordinairement, vous êtes la douceur et la patience même... Vous ne payez pas toujours

très généreusement, mais au moins vos formes sont agréables... Il faudra payer plus cher si vous changez de mœurs.

Lointier prit la main de Baptiste.

— Vous savez bien, mon pauvre ami, dit-il, que si j'étais riche, vous le seriez... Excusez-moi si je sors un peu de mon caractère... Dans les deux jours qui vont venir, je vais jouer une terrible partie... Mon sort sera décidé à la fin de la semaine, et l'acte que j'ai là, sous la main, me fixe rigoureusement le délai qui me reste pour vivre ou pour mourir...

— Comment! comment! mourir!... interrompit Baptiste; — nous avons quelques petits comptes...

— Vous ne perdrez rien, mon bon ami... En vous voyant revenir si tard, j'ai cru à quelque chose d'important... Je crains de m'être trompé.

L'homme aux lunettes bleues cherchait à voir ce que c'était que ce papier fameux qui fixait un délai pour vivre ou pour mourir.

Mais la main de Lointier était un bon écran.

— Parlez, reprit ce dernier, je ne vous interromprai plus.

— C'est heureux! Où en étais-je?... Ah! j'allais vous demander si vous connaissiez madame Paoli?

— Non, répondit Lointier, qui croisa ses mains sur son genou avec résignation.

— Quant à mademoiselle Grièche, poursuivit Baptiste, — je pense bien que vous n'en avez jamais entendu parler?

— Jamais.

— Fort bien... Madame Paoli est une vivante accolade qui rapproche les cœurs et met le fer à portée de l'aimant... mademoiselle Grièche est la duègne du théâtre de Diane... Il faudra vous mettre en rapport avec tout cela.

— Parce que?

— Parce que ce sont de bonnes connaissances... Allons! ne vous impatientez pas... J'étais donc dans la coulisse à causer avec le jeune Potard qui venait de se faire siffler à triple carillon..... Tout à coup j'ai vu passer un crêpe de Chine blanc..... Je me suis dit : Voilà Paoli qui vient s'accréditer auprès d'un cœur... et comme je sais quelle a la confiance de M. Raymond, votre frère, l'idée me poussa tout de suite d'en apprendre plus long...

A ce moment, Clémence, lasse d'écouter en vain, se leva et s'accouda sur l'appui de la croisée.

— Il faut que je lui parle ! se disait Clémence ; — cette nuit même ! il le faut !

— Monsieur Albert ! dit un domestique à la porte, — une dame qui vous demande.

M. Albert rougit et sortit.

— Tenez ! reprit l'homme aux lunettes bleues ; savez-vous ce que c'est que cette dame ?

— Que m'importe ? demanda Lointier avec fatigue.

— Il vous importe beaucoup... et il faut que vous soyez malade pour dormir si longtemps sur la piste... Ce jeune homme est secrétaire de M. Raymond ?

— Oui.

— Eh bien ! la dame doit être la Paoli qui vient rendre compte du malheureux résultat de son ambassade.

— Vous croyez ? prononça négligemment M. André.

— Comme vous dites cela ! mais nous allons changer de gamme... J'ai donc suivi la Paoli jusqu'à la porte du foyer ; là, d'abord, j'ai appris une chose, c'est que mademoiselle Grièche a remis en dépôt à madame Lovely. . dix mille francs qui forment toutes ses économies... et d'un.

Lointier regardait M. Baptiste avec stupéfaction.

— Ah çà ! murmura-t-il, — vous ne seriez pas ivre, par hasard ?

— Non, monsieur, non, je ne suis pas ivre, répliqua Baptiste d'un air fat ; — je fais mon métier... et je le fais assez bien, monsieur !.... Ecoutez-moi un peu : Grièche est la meilleure fille du monde, mais elle a une voix qu'on entendrait d'ici à Saint-Cloud, quand elle la prend sur un ton plaintif... Or, un foyer de petit théâtre est sonore comme l'intérieur d'une cloche... Si on lui a pris ses dix mille francs, gare dessous !

— Voulez-vous bien m'expliquer ?... commença Lointier qui perdait courage.

— Je suis ici pour cela, monsieur !.... Et Dieu merci, cette charmante jeune fille ne nous gêne plus, car, depuis le départ de M. Albert, elle a le corps entier hors de la fenêtre... Mais cela ne me regarde pas.

M. Baptiste poursuivit.

— Voilà donc pour Potard, mademoiselle Grièche et ses dix mille francs... Vous suivez bien ?

— Hélas oui ! soupira Lointier.

— Passons au bouquet... La porte du foyer s'est ouverte et

le crêpe de Chine est repassé devant mes yeux... J'ai demandé à Potard : As-tu une loge, toi? — Non, m'a-t-il répondu, je m'habille entre deux planches, derrière la loge de madame Lovely. — Je lui ai reparti : Potard, mène-moi entre tes deux planches. Nous sommes montés...

— Figurez-vous, s'interrompit ici l'homme aux lunettes bleues, que je ne l'avais jamais vue, moi, cette madame Lovely!...

« — Quand nous avons été entre les deux planches de Potard, j'ai cherché une fente pour y placer mon œil.

« La fente trouvée, j'ai regardé. J'ai vu d'abord Paoli... puis... devinez, cher monsieur!... »

Pour la première fois, une vague idée de la réalité traversa l'esprit de M. André Lointier.

— Achevez! murmura-t-il d'une voix altérée.

— Nous y venons donc! grommela M. Baptiste. — Eh bien! j'ai vu Paoli en grande conférence avec la Lovely, lui proposant des choses superbes.

— Et cette femme?

— Qui ça? madame Lovely?... Elle refusait...

— Oui... mais après ces refus, on accepte...

— Ça s'est vu, cher monsieur, ça s'est vu.

M. André prit le bras de l'homme aux lunettes bleues et le serra fortement.

— Ce n'est pas tout... prononça-t-il d'une voix tout à fait tremblante.

— Cette femme qui chante au boulevard a un fils qui lutte d'orgueil, non pas avec les marquis du faubourg Saint-Germain, ce qui n'est rien, avec les barons de la finance...

— Oh! fit Lointier qui retenait son souffle; — vous vous trompez ou bien je rêve!....

— Cette femme à qui une pauvre duègne confie des dépôts de dix mille francs, poursuivit Baptiste, — est sans fortune et son fils perd au jeu dix mille francs dans une soirée!

Lointier était pâle comme un mort.

Baptiste ne prenait pas garde.

— Cette femme, acheva-t-il, — cette Lovely du théâtre à cinq sous, à qui on envoie la Paoli, cette femme s'appelle madame de Marans... Etes-vous content, cher monsieur?

Lointier, qui avait de la sueur froide aux tempes, laissa tomber sa tête entre ses mains et prononça d'une voix brisée :

— Je suis perdu!

M. Baptiste regardait Lointier d'un air stupéfait. Il apportait là de quoi écraser ces gens contre qui Lointier témoignait tant de haine, et loin de se réjouir, Lointier courbait la tête avec désespoir.

C'était à n'y pas croire!

Baptiste craignait pour ses honoraires.

— Suivez-moi dans mon cabinet, interrompit M. André Lointier qui se leva.

Il indiqua la porte de son appartement d'un geste, et s'approcha de Clémence qui était toujours à la fenêtre.

— Ma fille, lui dit-il, tout ce que je vous ai dit aujourd'hui relativement à la famille de Marans est comme non avenu... faites comme si ces paroles n'eussent point été prononcées, et ne suivez que mes premières instructions... Je vous défends plus que jamais de voir Lucienne.

Clémence ne répondit que par un regard attristé.

Elle s'appuya de nouveau à la croisée. Il y avait sur son charmant visage, pâli et fatigué, du découragement, presque du désespoir.

Lointier entra dans son appartement sur les pas de Baptiste.

— Asseyez-vous, dit Lointier qui se promenait à grands pas.

M. Baptiste s'assit.

Lointier s'arrêta devant lui brusquement.

— Vous êtes bien sûr de l'avoir reconnue? demanda-t-il.

— Parfaitement sûr.

Lointier fit un haut-le-corps et reprit sa promenade.

— Le hasard! murmurait-il, — toute une vie dépensée en luttes vaines contre ce dieu aveugle, providence des brutes, qui fait toujours aux innocents les mains pleines!... Le hasard!... Jamais une chance pour moi!... Rien que des obstacles imprévus!... Des degrés franchis qui croulent... des abîmes qui se creusent!...

— Ta, ta, ta! fit Baptiste, — vous achèverez cette tirade, qui commence assez rondement, quand je serai parti. Le hasard n'est pas un dieu, c'est un jeu de cartes... Ceux qui n'ont pas de bonheur et qui ont de l'esprit font sauter la coupe, cher monsieur... et le hasard n'y voit que du feu!

— Vous ne pouvez pas savoir...

— Eh! si fait!... M. Raymond n'a pas d'enfants. Vous voulez

son héritage intact... Parbleu ! il ne faut pas être si malin pour deviner ça... Eh bien ! je vous dis, moi, que madame Lovely ou madame de Marans ne vous fera ni chaud ni froid auprès de votre frère... Et quant au désir que vous avez de l'envoyer au diable, réfléchissez un peu... les moyens pleuvent autour de vous... son fils s'est planté dans le grand monde sur le pied d'un descendant des preux... S'il ne meurt pas de rage le jour où il saura que sa mère est la camarade de Cymodocée Tampon, de Zoé, le mapah d'amour, de mademoiselle Grièche, etc., etc., il fera du moins un tel plongeon que jamais on ne le reverra à la surface... Or, je crois deviner que c'est lui surtout qui vous gêne, à cause de votre charmante fille?...

— Oui... fit Lointier d'un air distrait ; — certes... oui... oui...

— Ce oui-là veut dire *non*, reprit Baptiste-Bubart un peu déconcerté ; — soit !... alors c'est la dame elle-même qui vous gêne... nous avons une autre corde à notre arc : le dépôt de Grièche ! Vous me direz que rien n'indique l'abus de confiance. J'irai plus loin que vous : soit qu'elle s'appelle Lovely au théâtre de Diane, soit qu'elle se nomme madame de Marans, rue du Regard, cette femme a une réputation de probité inattaquable. Je vais plus loin encore : je crois à cette femme, moi, car je l'ai vue en face de Paoli, et c'était très beau, ma parole !... Mais elle n'a rien, sinon les cinq ou six cents francs par mois qui lui viennent du théâtre ; et son fils joue... il joue comme un fou !... Quand on en est arrivé au point où je le vois, on perd le sens de ce qui est bien, on ne sait plus... on vole, monsieur, je prononce le mot à dessein, on vole, fût-on prince, pardieu ! on vole comme un forçat libéré ! on vole sans mesure et sans vergogne !

M. Baptiste comptait faire de l'effet. Il se trompa. — Lointier écoutait à peine.

— Diable ! grommela l'ex-Bubart tout à fait désappointé ; il y a donc autre chose?... Si je patauge, je ferai mieux de m'en aller servir une autre pratique...

— Restez, dit Lointier.

— Je veux bien, répliqua Baptiste, — mais alors, mettez-moi au fait en deux temps, car je n'aime pas à donner de grands coups d'épée dans l'eau comme je viens de faire tout à l'heure.

Lointier ouvrit la porte du salon et jeta un regard tout à l'entour. Clémence était partie. Il n'y avait plus personne.

Lointier referma la porte, y mit le verrou et revint s'asseoir auprès de Baptiste Bubart.

Cette petite mise en scène avait sa solennité.

Bubart dressa l'oreille.

Lointier avait tout à fait repris son air douceâtre et mielleux.

— Mon bon monsieur Baptiste, commença-t-il, tout ce que vous venez de dire est la vérité même... Seulement, cela s'applique à faux... Je ne prétends pas que nous ne puissions user à l'occasion de quelque moyen analogue... mais, voyez-vous, je suis pour le moment un homme étourdi, ahuri, terrassé... Vous m'avez donné un coup de marteau sur la tête...

— Mais comment cela? interrompit Bubart; quand le diable y serait, comment cela?

— J'avais mon plan tout fait, répliqua Lointier; je voulais changer complétement de batteries, introduire Clémence chez madame de Marans...

— Pourquoi faire?

Lointier hésita.

— Écoutez! prononça-t-il sans lever les yeux, êtes-vous homme à tenter un grand coup?

— Ça dépend, répondit Bubart.

— De quoi ça dépend-il?

— Des difficultés à vaincre et du prix à recevoir.

— Le prix peut-il compenser les difficultés?

— Toujours.

— Eh bien! le prix est une fortune, monsieur Baptiste... mais il faut risquer le bagne ou l'échafaud.

L'homme aux lunettes bleues ne broncha pas.

— Allez!... dit-il.

— Je vais vous exposer ma situation en deux mots, reprit André Lointier. — En faisant disparaître une femme, j'hérite de quatre à cinq cent mille francs... c'est un des côtés de l'affaire.

— Comptant, ces cinq cent mille francs?

— Comptant.

— Voyons l'autre côté de l'affaire.

— Quatre millions...

— Oh! oh!...

— Et sept personnes à supprimer...

— Diable!

Bubart et André Lointier étaient nez à nez. Ils se regardaient

en face. La figure de Lointier, sous son mielleux enduit, avait une singulière expression de résolution.

— Diable !... répéta Bubart après un silence, — sept hommes !

— Quatre millions, dit Lointier.

— Oui... oui... mais sept hommes... j'aimerais mieux la femme seule.

— La femme seule a un défenseur qui vaut les sept hommes et quinze autres avec, murmura Lointier... Ce défenseur, c'est vous qui m'avez appris son existence.

— Le capitaine hongrois, peut-être ?...

— Justement.

— Ah çà ! je m'y perds dans toutes ces histoires-là, moi ! dit Bubart ; — c'est la bouteille à l'encre... on n'y voit goutte !

Lointier rêvait.

— Je l'ai vu, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, murmura-t-il, comme en se parlant à lui-même ; — je l'ai vu seul contre nous tous... Sans armes : nous étions armés... Je me souviendrai toujours de ce moment-là !... Maintenant que son cœur et son corps ont subi l'épreuve de vingt batailles, ce doit être un homme vraiment terrible !...

— C'est un beau soldat, dit Bubart ; mais avec un fusil à vent de bonne portée ou même un pauvre fléau dans une main bien musclée...

— Non... non... interrompit Lointier, celui-là me fait peur.

— Voyons les autres ! fit Bubart qui, depuis quelques secondes, semblait avoir son idée.

— Les autres sont tous des misérables et des lâches, répliqua Lointier ; — vous avez leurs vrais noms sur la première liste que je vous ai fournie au début de nos relations.

Bubart fit un petit signe d'intelligence.

— Voilà, dit-il en élevant à la hauteur de ses yeux une feuille volante que Lointier ne reconnut pas.

Et il lut :

« Maudreuil, Houël, Guérineul, Menand jeune, le docteur Morin, Honoré Créhu de Pélihou, Olivette... »

— Mais ce n'est pas là le papier que je vous ai donné !... interrompit Lointier avec inquiétude.

— Qu'importe, si ce sont les mêmes noms ?

Bubart remit le papier dans son chapeau et ajouta d'un ton dégagé :

— De sorte que j'ai bien l'honneur de parler en ce moment à M. Fargeau Créhu de la Saulays ?...

Lointier se recula comme si la pointe d'une épée eût menacé ses yeux.

Il ne devait pas être plus blême que cela au dernier instant de son agonie.

Il regardait d'un air épouvanté l'homme aux lunettes bleues qui souriait et se frottait les mains au-dessus de son chapeau.

VOIES ET MOYENS

Baptiste Bubart reprit le premier la parole :

— Cher monsieur, dit-il, ne croyez pas que je sache votre histoire... J'ai essayé plus d'une fois de bâtir un roman quelconque sur tout cela ; j'y ai perdu mon latin... Je ne connais que votre nom .. mais comme le brave M. Romblon-Ballon est au centre de cette diabolique toile d'araignée, je vous tiens, voilà tout... Que diantre! dans une affaire comme ça, mon cher monsieur Fargeau...

— Jamais ce nom! interrompit Lointier, qui ressemblait un peu à ces pauvres chauves-souris qu'on surprend dans leur trou et qu'on traîne au soleil.

— Je n'y tiens pas, répliqua Bubart ; — je disais seulement que dans une affaire comme ça, quand on prend des renseignements sur ses consorts, il est de la plus simple prudence de joindre son nom à celui des autres... sans cela, vous comprenez, le nom supprimé devient une vraie signature.

Lointier n'était pas homme à méconnaître la justesse de cette réflexion, qui venait, hélas! trop tard.

— Du reste, cher monsieur, reprit le sage Bubart, — n'accusez pas ici le hasard, votre bête noire, car je n'ai pas l'intention de vous trahir... Et, loin de me détourner de l'affaire, cette découverte m'y attire... Je sais, en effet, qu'il y a des sommes énormes au fond de tout cela.. et je ne demande pas mieux que de gagner un petit million pour mes vieux jours.

Ses lunettes bleues avaient un rayonnement.

— Asseyez-vous, poursuivit-il encore, car il avait maintenant le haut bout de la conversation, et causons raison... La maison Isidore-Baptiste et compagnie ne fait pas cette partie-là... Ce sont tous vieux polissons et jeunes huîtres qui me font mauvaise mine parce que j'ai été à Toulon...

— Vous! s'écria Lointier qui se recula davantage.

— Après? — Vous me proposez bien les moyens d'y retourner !

— En conséquence, continua-t-il, il faut agir en dehors de

la maison... d'ailleurs, je n'aimerais pas beaucoup à partager les bénéfices... Avez-vous de l'argent?

— Pas l'ombre!

— Avec quoi vivez-vous?

— Avec ce que me donne mon frère.

— Il est riche, lui, c'est juste... Eh bien! cher monsieur, la première chose est de vous procurer de l'argent.

— Comment faire?

— Je n'en sais rien... mais vous sentez que ce genre de travail se paie comptant. On ne peut pas mettre tout le monde dans le secret .. Romblon-Ballon ferait bien les avances... oh! parbleu!... mais, comme il compte se payer le gâteau à lui-même.

— C'est évident, interrompit Lointier; — j'avais bien un moyen de me procurer une somme assez ronde... mais c'est que le temps presse.

— Voici encore un point sur lequel j'ai besoin d'être renseigné... c'est une manière de tontine, autant que j'ai pu deviner?

— Oui... on a vingt ans pour arriver au dernier vivant.

— Et il reste sur ces vingt ans?

— Quarante-huit heures.

L'homme aux lunettes fit un soubresaut.

— Deux jours pour sept hommes! grommela-t-il; — et vingt ans de passés!... Ah! çà! vous êtes donc tous des...

— Le hasard. . murmura Lointier.

— Et la peur... je comprends ça jusqu'à un certain point... mais raison de plus pour ne pas perdre une minute!... Une dernière question : A qui va la fortune après les vingt ans?

— A la nièce du défunt.

— Est-ce cette Berthe, qui est sur la liste du Hongrois et sur la vôtre?

— Oui.

— Pensez-vous qu'elle vive?

— Oui.

— Romblon sait-il où la trouver?

— Je ne crois pas.

— Et vous?

— Moi, répondit Lointier sans hésiter, — j'ignore absolument où elle peut être.

— Hum!.. prenez garde!... il faut jouer franc jeu.

— Je vous donne ma parole d'honneur!...

— Aye ! fit Bubart en se bouchant les oreilles.

Mais M. André Lointier n'eut garde de se formaliser. On revint au moyen de se procurer de l'argent. André Lointier promit de faire une tentative ce soir même, et Baptiste prit congé emportant une lettre pour M. de Monsigny, sur qui Lointier comptait au cas où sa première démarche viendrait à manquer.

Il n'ignorait pas que Monsigny était Guérineul, car le hobereau ne s'était jamais caché qu'à moitié.

En s'en allant, Baptiste dit :

— S'il y avait du nouveau, cher monsieur, je passe la soirée dans un petit café fort modeste, rue des Nouaindières... et je suis à vos ordres.

Dès que M. André Lointier fut seul, sa physionomie prit une tout autre expression. Nous eussions reconnu en lui le Fargeau du château de Ceuil.

Et nous eussions bien deviné que, tout en livrant une partie de son secret, il avait encore une fois joué la comédie.

Quand il eut bien réfléchi, ce bon monsieur Fargeau, son front se déplissa peu à peu ; il lui venait une idée...

L'idée n'était pas mauvaise, à ce qu'il paraît ; du moins ; M. Fargeau se frotta les mains tout doucement.

— Ça peut marcher, murmura-t-il ; — ça peut marcher... Je n'ai plus de confiance dans le carnage... je crois même que le hasard, par esprit de contradiction, embaume les gens de leur vivant et les empêche de mourir quand ils se sont promis de s'entre-exterminer !... Ce vieil Honoré a cent quatre ans... Houël a plus de quatre-vingts ans... et ils se portent comme le Pont-Neuf !... Non, non, le joint n'est pas là... Dans quarante-huit heures, ils se porteront aussi bien qu'aujourd'hui, et un droit nouveau s'ouvrira... C'est de ce côté qu'il faut manœuvrer.. évidemment !

Il s'assit à son bureau et agita une sonnette.

Un domestique en livrée parut.

— Dites à M. Albert que je le prie de vouloir bien passer dans mon cabinet.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur ? dit Albert qui entr'ouvrit la porte.

Fargeau prit aussitôt son air bonhomme.

— Entrez, entrez, mon jeune ami, dit-il, et asseyez-vous là, près de moi... j'ai besoin de causer un peu avec vous.

Albert s'assit en silence.

— Nous sommes des amis, n'est-ce pas? reprit Fargeau d'un ton presque caressant.

— L'intérêt que vous voulez bien me porter... depuis quelque temps, répondit le jeune secrétaire en appuyant sur ce dernier mot, — me flatte et m'honore...

— Allons donc! allons donc! laissons ce ton cérémonieux, mon cher enfant... Je m'intéresse à vous, parce que je vous apprécie davantage de jour en jour... parce que vous êtes un charmant garçon... parce que la position que vous occupez est tout à fait au-dessous de votre mérite.

— Je ne me plains pas, monsieur, dit Albert avec un commencement d'inquiétude.

Il avait cette idée : On s'est aperçu de mon amour pour Clémence, et on veut m'éloigner.

Fargeau le regardait avec un sourire paternel.

Mais le jeune secrétaire savait déjà peut-être ce que valaient les sourires de cet homme doux.

— Vous ne vous plaignez pas, mon cher enfant, reprit Fargeau, parce que le mérite est toujours modeste... Mais vous souffrez, je le vois bien... et croyez-vous, par hasard, que je n'ai pas parfaitement deviné votre amour pour ma fille?

— Monsieur... balbutia le jeune homme sur qui ces paroles tombaient comme un coup de foudre, — je vous proteste...

— Avant de chercher un faux-fuyant, monsieur Albert, interrompit Fargeau un peu sévèrement, informez-vous, au moins, et sachez si vous n'avez point quelque chance d'être honorablement accueilli...

Le sang monta au pâle visage d'Albert.

Il mit ses deux mains sur sa poitrine.

Fargeau, l'excellent homme, semblait jouir de son ivresse.

HONNÊTE GARÇON

Albert fut longtemps avant de trouver une parole. Il aimait Clémence sincèrement et profondément.

— Monsieur, dit-il enfin d'une voix altérée, — il est cruel parfois de faire naître certains espoirs...

— Vous m'avez donc compris, cette fois, mon enfant! interrompit Fargeau qui souriait toujours... ce n'est pas malheureux!

— Il est vrai, monsieur, murmura le secrétaire, non sans un reste de défiance, il est vrai que j'aime votre fille... ardem-

ment... de toute la passion de mon cœur... Je n'aurais pas osé vous le dire...

— Parbleu! je le vois bien! s'écria gaîment Fargeau ; il a fallu vous arracher cela du fond de l'âme!... mais, enfin, c'est dit, et j'en suis content.

— Monsieur! monsieur! vous êtes bon! s'écria le secrétaire, — et si je savais comment payer le bonheur que vous me donnez... mais, se reprit-il avec tristesse, — mademoiselle Clémence voudra-t-elle ratifier?

Fargeau haussa les épaules.

— Nous n'en sommes pas là, dit-il; — ceci, d'ailleurs, me regarde, et je m'en charge... mais il y a autre chose... je suis père, mon jeune ami... et, quoique je n'aie point ces mœurs farouches qui font un crime de toute peccadille, pourtant je dois veiller au bonheur de mon enfant... de ma chère enfant! appuya-t-il, — vivant souvenir de sa mère adorée.

Albert attendait.

Fargeau reprit, après avoir fait le geste d'essuyer une larme arrachée par le souvenir de la mère de Clémence:

— Vous avez des intrigues de femmes, mon cher Albert...

— Moi! monsieur!...

— Écoutez... A l'instant même, vous venez de recevoir une visite.

— Oh! monsieur!..,

— Une jeune femme charmante...

Albert avait baissé les yeux, et son front avait du rouge.

— Monsieur votre frère... balbutia-t-il.

Fargeau se redressa.

— Comment! s'écria-t-il, — vous, Albert! vous descendriez si bas!

Albert releva les yeux. C'était un galant homme et un cœur loyal.

— Monsieur, dit-il, — vous me calomniez... ce qui n'est rien... mais vous calomniez votre frère, et c'est mal!

— Cependant... voulut insister Fargeau.

— Je voudrais vous satisfaire, monsieur, interrompit le jeune homme, — je le voudrais, surtout après la bonté que vous venez de me témoigner... Mais la confiance de votre frère est pour moi un dépôt sacré.

— Oh! s'écria Fargeau, — du moment qu'il y a de grands secrets!

— Il y a, interrompit encore Albert, — ce qu'on peut attendre du plus noble cœur qui soit au monde.

— C'est vrai... Donnez-moi la main, mon enfant... Mon frère Raymond est ce que vous dites, un cœur d'or !... et je vous aime, moi, pour l'affection que vous lui portez. Continuez, et croyez bien que votre explication, toute vague qu'elle est, me laisse sans arrière-pensée.

Ceci était possible, à la rigueur. — Mais la digression avait eu cet effet d'abattre l'émotion du jeune secrétaire, qui reprenait son sang-froid.

Or, de sang-froid, Albert se défiait de M. Fargeau comme du feu.

— Voilà donc un point établi, reprit ce dernier, — vous n'avez aucune intrigue?... Mon enfant, excusez-moi si je vous parle ainsi... vous sentez que le rôle d'un père...

— A toutes les questions qui me seront personnelles, je m'empresserai toujours de répondre, monsieur.

— Bien, mon ami, parfaitement bien... Je crois que vous avez peu de fortune?

— Je n'en ai pas du tout.

Fargeau fit un signe de tête approbatif et qui semblait dire : Voilà une franchise qui me va droit au cœur !

— C'est comme moi, mon ami, poursuivit-il tout haut, — je suis pauvre, très pauvre... mais ma fille est riche...

— Je le craignais ! prononça le secrétaire avec tristesse.

— Son oncle Raymond, continua Fargeau, — lui donne cinq cent mille francs en écus à la signature du contrat. Dans cette situation, elle pourrait assurément prétendre à des partis fort avantageux ; mais, pour ce qui me concerne, moi, j'aime mieux un loyal garçon, honnête, sage, le cœur sur la main, que le Crésus le plus cousu d'or.

Albert doutait ; mais, il se disait : Peut-être ai-je mal jugé cet homme.

— Ainsi, continua encore Fargeau, qui avait ce talent de voir à travers ses paupières baissées, — je suppose que nous convenions de nos faits ce soir.

— Ce soir! répéta le jeune homme au comble de l'étonnement.

— Mon Dieu ! dit Fargeau, quand une affaire est bonne, il faut la faire de suite .. Je suppose donc que vous ayez aujourd'hui ma parole... demain nous signerions le contrat . et vous

auriez les cinq cent mille francs dans les vingt-quatre heures révolues... car je sais que Raymond tient la somme toute prête.

— Que m'importent les cinq cent mille francs, monsieur! s'écria le secrétaire; — si je pouvais espérer...

— Vous ne tenez pas à l'argent, je le sais, mon jeune ami, interrompit Fargeau, — j'étais comme vous à votre âge... mais, en vieillissant, on se transforme... surtout quand on est porté naturellement à la bienfaisance... Je n'ai pas de soutane, moi, mon fils... Mais Dieu, qui est la nature, me montre la voie... mon cœur est inondé d'amour pour l'humanité... Bref, je suis capable de tout... capable même de m'exposer à voir mon caractère méconnu et mes intentions calomniées, pourvu que j'arrive à conquérir cette obole que je destine au malheur... Je ne sais pas si vous me comprenez, mon cher enfant?

— Non, répondit Albert.

Albert mentait. Il tâchait de ne pas comprendre, voilà tout.

Fargeau n'était pas absolument sur un lit de roses.

Entre sa belle perruque touffue et sa tempe chauve, il y avait des gouttes de sueur.

Et pourtant il fallait conclure.

— Oh! mon bon ami, reprit-il, — depuis que vous êtes dans cette maison, il est impossible que vous ne m'ayez pas jugé..... Les travailleurs de ce quartier sont tout aussi dénués que ceux des pauvres faubourgs... Et on ne fait point pour eux de loteries... Je veux fonder une grande œuvre et prouver que la sacristie n'a pas le monopole de la pitié... Pour cela il me faut une certaine somme... Vous me comprenez maintenant?

— Non, dit encore Albert.

— Alors, c'est que vous ne voulez pas me comprendre?

— En effet, monsieur... Je ne veux pas vous comprendre.

Ceci fut prononcé d'un ton sec et froid.

Les hommes comme cet Albert sont plus irrités par une proposition infâme que le commun des honnêtes gens, parce qu'ils sentent qu'on a spéculé sur leur pauvreté.

Pauvre comme Job et amoureux comme un fou, Albert devait céder, suivant l'idée du tentateur. — Le tentateur s'était mépris.

Et nous prions le lecteur de remarquer qu'il y a au moins un honnête homme dans ce récit peuplé de coquins.

— Eh bien! mon cher monsieur Albert, reprit Fargeau qui, à l'instar de tous les grands capitaines, retrouva son calme après la bataille perdue, — je ne m'attendais pas à cela... Si jeune, et déjà tant d'avarice.

— Donnez-moi votre fille sans dot, monsieur, répondit Albert, — et je suis le plus heureux des hommes!

Fargeau sourit.

— A la bonne heure! murmura-t-il, — à la bonne heure!... Nous sommes un homme antique, je vois cela.. Ma foi, il vous serait resté deux cent cinquante mille francs... et la conscience d'avoir contribué au soulagement des malheureux... sans parler de Clémence, que vous me paraissez aimer, en définitive, avec une extrême modération...

Le front d'Albert s'inclina. Il souffrait; mais ces pauvres diables qui ont de la fierté dans la misère ne passent-ils pas leur vie à souffrir?

— Je l'aime, murmura-t-il d'une voix qui tremblait malgré lui; — je l'aime et je n'aimerai jamais qu'elle en ce monde!

— Pourtant, vous la refusez?

— Oui, monsieur, je la refuse... parce que le prix que vous me demandez est au-dessus de ce que je puis donner...

— On peut s'entendre! interrompit vivement Fargeau; — j'ai dit deux cent cinquante mille francs comme j'aurais dit autre chose...

Il détourna la tête sous le regard de mépris que lui jeta le jeune secrétaire.

— N'en parlons plus, balbutia-t-il, ou plutôt, ajouta-t-il en rappelant brusquement son sourire perdu, — laissez-moi vous dire tout le contentement que je ressens, mon jeune et cher ami... vous êtes un brave garçon! Touchez là!

Il tendit sa main si rondement que le secrétaire y fut pris à moitié. Il crut à une épreuve.

Il y crut du moins pendant une seconde ou deux, et c'était tout ce qu'il fallait au faux André Lointier pour opérer décemment sa retraite.

— J'ai voulu voir jusqu'à quel point, reprit ce dernier, une nature loyale et digne... mais vous m'avez deviné... je vous donnerai sous peu de mes nouvelles.

Une sonnette retentit à l'intérieur de la maison.

— M. Raymond m'appelle, dit Albert.

Fargeau lui serra encore la main.

— Allez, mon ami, répondit-il, — allez... Gardez toujours cet excellent naturel... et, voyez-vous, il est inutile de parler de tout ceci à mon frère...

Comme Albert saluait pour sortir après avoir rassuré du

geste M. Fargeau, un accord de piano résonna longtemps dans le silence de la soirée.

Un accord unique.

Albert tressaillit vivement.

Fargeau sentit trembler sa main froide.

— Voilà déjà plusieurs fois que j'entends ce bel accord-là ! murmura-t-il avec soupçon ; — il me semble que vous le connaissez aussi, monsieur Albert?...

— Non... voulut dire celui-ci ; — je ne sais...

— Allez, mon enfant, allez, interrompit Fargeau ; — je suis fou... Les jeunes filles tapent sur leur piano quand la fantaisie leur en prend... Où diable vais-je m'occuper de cela?

Albert s'éloigna.

M. Fargeau haussa les épaules d'abord, à l'intention de ce petit niais, comme il le qualifiait du haut de sa sagesse.

Ensuite il ouvrit doucement la croisée de son cabinet, pour voir un peu si cet accord solitaire n'était point un signal.

LE RÊVE

M. Fargeau ne vit rien, mais il entendit la fenêtre de Clémence s'ouvrir.

M. Fargeau roula doucement un fauteuil auprès de sa croisée et attendit.

Le cabinet de M. Fargeau et la chambre de Clémence donnaient tous deux sur le jardin.

La chambre de Clémence était située à l'étage supérieur.

Elle vint s'appuyer à son balcon, la belle jeune fille. L'accord de piano était bien véritablement un signal.

Mais à ce signal personne ne répondit.

Il était tard, et nulle lumière ne brillait encore à la façade blanche de la maison de madame de Marans.

Clémence était bien pâle ; Clémence pleurait.

Pourquoi? Elle n'avait cependant pas entendu la conversation de son père et de M. Albert, le secrétaire.

Elle ne savait pas qu'on avait voulu la vendre.

Elle pleurait, la tête entre ses mains, interrogeant de loin cette façade blanche et muette où la lune dessinait les feuillages tremblants.

C'était une chambre triste, malgré son riche ameublement, — une grande pièce avec des tentures de velours sombre, éclairée par une seule lampe que coiffait un verre dépoli.

Il y avait une grande alcôve. Dans l'alcôve un lit. Sur le lit un homme couché.

Cet homme était parfaitement immobile, étendu sur le dos, les bras en croix, collés à sa poitrine.

Son front, ses yeux et toute la partie supérieure de son visage se cachaient sous un épais bandeau.

Il avait nom Raymond Lointier.

C'était l'homme qui avait donné asile à M. Fargeau devenu pauvre comme Job, l'homme qui lui avait permis de prendre son nom et de l'appeler son frère.

M. Albert s'asseyait au chevet du lit.

— J'ai dormi, dit M. Raymond dont la voix était douce et toute pleine de bonté, — quelle heure est-il?

— Dix heures et demie, répondit Albert.

— La nuit sera longue... Gabriel m'a défendu de remuer... Je voudrais qu'il pût revenir ce soir.

— Souffrez-vous davantage? demanda le secrétaire avec un respect affectueux.

— Non... mon Dieu, non... mais ma tête nage comme si l'air qui nous entoure était aussi épais que l'eau d'un fleuve... Je rêve éveillé... Tu n'as pas de confiance en Gabriel, toi, Albert?

— Il est si jeune!... et si...

— Et si joueur, n'est-ce pas? Oui, oui... et si fou!... Mais je l'aime, moi... et puis c'est l'élève favori de Van-Eyde... J'ai la ferme croyance qu'il me guérira.

— Dieu le veuille! dit Albert du fond du cœur.

Il y eut un silence.

— Causer me fatigue, reprit le malade, — et pourtant j'ai absolument besoin de causer... As-tu vu André ce soir?

— Oui, monsieur.

— Et Clémence?

— J'ai vu aussi mademoiselle Clémence.

— Pauvre Albert! dit M. Raymond doucement, je crois que tu pardonnerais bien des choses à Gabriel sans les beaux yeux bleus de mademoiselle Clémence!...

Albert ne répondit point.

Raymond poursuivit comme en se parlant à lui-même :

— C'est mon bonheur que de songer à cette union... Il est beau, n'est-ce pas, Gabriel?

— Très beau, répondit Albert en soupirant.

— Et sa sœur?

— Charmante...

— Que n'aimes-tu plutôt sa sœur, pauvre Albert ?

— Mon Dieu, monsieur Raymond, murmura le secrétaire qui se pressait en ce moment le front à deux mains, — qu'importe ce que j'aime ou ce que je n'aime pas?

— Bon! dit le malade, — voilà que tu parles comme un homme désespéré!.... leur mère est jeune encore, n'est-ce pas?

— On la prendrait pour la sœur de sa fille.

— André voulait quitter cet hôtel, pensa tout haut M. Raymond, — mais, moi, je ne veux pas... Gabriel ne viendrait plus me voir... je n'entendrais plus la voix de Lucienne... Ne dirait-on pas que je suis trop heureux, et que je puis comme cela perdre mon pauvre plaisir!... Dis-moi, Albert, et cette cantatrice?

Albert ne répliqua point tout de suite.

— Eh bien! reprit Raymond.

— Eh bien! dit enfin le jeune homme, vous savez si je vous respecte et si je vous aime, monsieur Raymond... mais je suis pauvre... et des pauvres on pense toujours pis que pendre... Je voudrais que vous puissiez donner ces missions à un autre...

— Oh!... fit le malade avec reproche.

— Ne me jugez pas mal, je vous en supplie, reprit vivement Albert. — Je ne connais pas en ce monde un cœur plus digne et meilleur que le vôtre... mais les apparences...

— C'est vrai, dit Raymond sans amertume, — tout le monde n'est pas aveugle!

— Tout le monde surtout n'est pas bon et noble comme vous, monsieur... et quand on me voit prendre pour intermédiaire une femme comme cette Paoli...

— C'est vrai... c'est vrai... Je n'avais pas pensé à toi, Albert... je suis un égoïste...

— Vous!... s'écria le jeune homme, — un égoïste!... oh!...

— Écoute!... interrompit M. Raymond dont la voix changea, — c'est ma passion à moi... je n'en ai pas d'autre... J'ai essayé de me faire joueur : je n'ai pas pu... J'aime bien Clémence, la chère fille qui est si bonne pour moi et si dévouée... Mais Clémence... je ne sais, son cœur m'échappe... pour la comprendre bien, il me faudrait voir son visage à l'appui de ses paroles... J'aime bien Gabriel et Lucienne, ces deux enfants que j'envie à leur mère... mais ils ne me sont rien... Je t'aime bien aussi, toi, mon pauvre Albert... mais tout cela ne remplit pas le vide de mon âme... Il y a là, prononça-t-il tout bas

en mettant la main sur son cœur, un souvenir bien vieux déjà, qui est toute ma vie et qui sera ma mort !

— Écoute-moi, Albert, reprit le malade après un silence ; — le monde en riait à gorge déployée... Mais pas toi... Oh ! non! Il y a vingt ans que je l'ai perdue... Et je l'aime comme si j'avais pris hier sur son beau front le premier baiser!... Je l'aime avec toute ma jeunesse et dans la virginité de mon cœur!... Son image est là devant mes yeux fermés... Je vois son sourire d'ange... J'entends sa voix qui semble descendre du ciel!

« Si tu savais comme elle était belle! comme elle m'aimait! comme nous eussions été heureux!

« Je l'ai cherchée longtemps, — jusqu'au jour où Dieu m'a pris la lumière.

« Alors, je me suis dit : Adieu!... adieu à moi-même, entends-tu ? adieu à l'espoir! adieu au bonheur!

« Et je vis comme s'il y avait autour de moi la froide muraille d'une tombe. — La nuit pour mes yeux, la nuit pour mon âme qui n'a plus d'espérance!... »

— Vous qui méritiez si bien d'être heureux! dit Albert.

— Pour rêver, continua le malade dont la voix était faible et profondément triste, les aveugles n'ont pas besoin de dormir... ces mirages de vos nuits, nous les avons, nous, à toutes heures.

« Dès que je suis seul, moi, je rêve...

« Et c'est une chose étrange, va! mon rêve, c'est elle, toujours! Tantôt je la vois dans un nuage avec de longs voiles blancs comme l'âme chrétienne qui s'en va au ciel... Tantôt je la vois vivante...

« Oh! vivante, mais martyre! brisée par le découragement, pâle de misère!....

« Oui, je vois cela, et mon cœur se fend!

« Pauvre bien-aimée !...

« Et déjà trois fois, je l'ai vue, l'angoisse au front, les yeux baignés, le sein bondissant... Oh! comment dire cela! Je l'ai vue, elle, elle, si pure et si sainte, trébucher au seuil de l'infamie!

« Elle tombait... et donnant sa divine beauté pour un salaire, elle murmurait, dans son reproche à Dieu : *Pour mon enfant! pour mon enfant!....* »

Le malade avait des sanglots.

— Cet enfant-là, murmura-t-il, — si c'était mon fils!... — Albert, tu as bon cœur et tu comprendras... c'est un rêve, dis-tu?... Mais suis-je encore de ce monde, moi!...

Dès la première fois que je l'eus, ce rêve, le désir passionné me prit de voir quelque femme belle et vaincue dans ces luttes de notre civilisation, de lui donner la main, de la sauver... je le fis.

« C'est le seul bonheur sans mélange que j'ai goûté depuis bien des années..... J'ai continué... Je te le dis : c'est ma passion! — Qu'importe le monde si Dieu me voit et sourit au pauvre malheureux qui fait trève à son supplice en séchant çà et là quelques larmes!... »

— Vous êtes bon! vous êtes bon! dit Albert qui lui prit la main avec respect.

— Et chaque fois, reprit le malade dont la voix avait comme un accent exquis de tendresse. — je dis au ciel qui m'entend, j'en suis sûr : pour elle, mon Dieu! pour elle cette aumône qui m'est comptée comme un scandale... Pour elle un peu de bonheur aussi, mon Dieu! je vous en prie!...

Sa tête se renversa davantage sur l'oreiller.

A cause du bandeau qui couvrait son front et ses yeux, cette partie du visage où vit la physionomie, ce qu'on voyait de ses traits semblait immobile et mort.

Il y avait pourtant encore de la jeunesse dans le dessin régulier de sa bouche et dans l'ovale délicatement évidé de ses joues. Ses cheveux, qui s'échappaient par-dessus son bandeau, étaient abondants et blonds.

Albert regardait ses pauvres mains maigres et blêmes qui se croisaient sur sa poitrine.

La souffrance de cet homme inspirait une pitié pénétrante et douce, — la pitié que fait naître une plainte retenue ou cette larme silencieuse qui roule lentement sur la joue pâle.

Il se taisait.

Albert, — nous sommes ainsi faits, — pensait déjà de nouveau à ses propres peines.

— Eh bien! reprit le malade, — parle-moi donc de la cantatrice!

— Madame Paoli vient d'apporter sa réponse, répliqua Albert.

— Elle consent?

— Elle refuse.

— Ah!... fit M. Raymond qui se souleva sans savoir; — elle refuse?

Puis il ajouta :

— Tu m'avais dit pourtant qu'il y avait bien du mystère autour de cette femme!... et bien du malheur!

LE SIGNAL

— C'est vrai, repartit Albert, — j'ai dit qu'il y avait un mystère autour de cette pauvre femme... et un malheur sans doute... Je l'ai dit parce que son sourire parle de souffrance... et que sa voix...

— Oh! sa voix!... interrompit le malade, une plainte sublime qui m'a déchiré le cœur!... car j'ai été l'entendre... moi... Tout seul... Est-elle bien belle, Albert?

— Je n'ai jamais vu de femme plus belle.

— Et..., fit M. Raymond Lointier en hésitant, et comme s'il eût senti l'étrangeté de sa question, — tu es bien sûr qu'elle n'est pas aveugle?

— Bien sûr, répondit Albert en souriant malgré lui.

M. Raymond comprit qu'il souriait.

— Je ne t'en veux pas, ami, dit-il; — mais, quand on souffre, on mesure toute peine à sa propre souffrance... Le plus grand de tous les malheurs, c'est d'être aveugle.

— Monsieur! voulut dire le jeune homme.

— Ne vas-tu pas t'excuser?... Je sais que tu m'aimes... Dis-moi, laquelle est la plus belle, de cette Lovely ou de madame de Marans?

C'était comme un enfant qui interroge au hasard.

Mais cette question plissa le front d'Albert.

— Je n'y avais jamais pensé, murmura-t-il comme si une idée subite lui traversait le cerveau; — je cherchais en effet une ressemblance...

— Elles se ressemblent donc? demanda Raymond vivement.

— Autant que la différence d'âge... répliqua le secrétaire; — mais c'est certain; elles se ressemblent... Seulement la Lovely est beaucoup plus jeune... Il ne faut pas oublier que madame de Marans a des enfants de vingt ans.

— Et la Lovely te paraît avoir?...

— Au théâtre, on ne sait pas, si elle a vingt-cinq ans, c'est tout au plus.

— Vingt-cinq ans, répéta Raymond qui tomba dans une profonde rêverie.

Après un silence, il reprit d'une voix triste :

— Allons!... tant mieux!... tant mieux!... elle est moins malheureuse que nous ne pensons... tant mieux!... tant mieux...

— Gabriel a-t-il été ce soir chez la marquise?

— Non, répondit le secrétaire; — il craint de vous y ren-

contrer maintenant... Ce n'est plus chez la marquise qu'il joue.

— Où donc?

— Dans une maison clandestine...

— Où il perd?

— Plus qu'il ne possède assurément.

— Nous le guérirons, le pauvre garçon ; nous le guérirons... Clémence se chargera de ce soin... Et toi, Albert, tâche de devenir amoureux d'une bonne et belle fille, pauvre ou riche, peu importe... et quand tu seras amoureux, viens me le dire... Tu ne soupireras pas longtemps s'il ne s'agit que d'une dot, mon ami, car, après Gabriel, vois-tu, c'est toi que j'aime le mieux... Allons, va reposer... toi, du moins, tu peux dormir... bonne nuit!

— Il tendit sa main que le secrétaire pressa respectueusement entre les siennes.

Albert, avant de s'éloigner, jetait un dernier regard sur cet homme si bon, à qui Dieu, dans le mystère de sa volonté, infligeait un si terrible supplice.

Comme Albert songeait ainsi, un accord isolé, semblable à celui que nous avons entendu déjà, résonna à l'étage supérieur.

Albert devint plus pâle et ses sourcils se froncèrent.

Il était jaloux, bien que son amour n'eût point d'espoir.

Albert n'ignorait rien de ce qui concernait Clémence. Cet accord de piano, frappé tout à coup dans le silence, l'avait fait bien souvent tressaillir. C'était un signal.

A qui s'adressait ce signal?

Albert ne doutait pas que ce ne fût à M. Gabriel de Marans.

Il ne s'en était jamais assuré, parce que la dignité de son caractère ne pouvait s'abaisser à l'espionnage.

D'ordinaire, quelques minutes après le signal, Clémence descendait au jardin. Albert la voyait se perdre derrière les massifs, du côté de la charmille. C'était tout.

Aujourd'hui Clémence avait fait entendre une première fois le signal, mais elle n'était pas descendue.

Au second accord, une lueur s'alluma derrière les rideaux fermés de la chambre de Gabriel.

Albert, s'étant mis à la croisée en sortant de chez M. Raymond, vit parfaitement la lumière.

M. Fargeau, qui n'avait pas quitté son cabinet, guettant toujours avec la patience d'un chat, put la voir aussi.

Enfin Clémence put mieux que voir la personne, car elle

— Mais, ajouta Clémence, — ce n'est pas pour te parler de cela que je suis venue.

Elle prit les mains de Lucienne, franchit la brèche et entra dans la tonnelle du jardin de Marans.

C'était la première fois qu'elle agissait ainsi.

— J'entre chez toi, dit-elle avec un sourire triste ; — je n'en ai pas le droit, malheureusement... Si j'en avais le droit, j'y resterais toujours...

Elle s'était assise sur le banc de la tonnelle.

Lucienne était auprès d'elle, émue, effrayée, pressentant un malheur.

Clémence semblait rêver maintenant. Elle regardait Lucienne, dont sa main distraite lissait les longs cheveux blonds.

Sa poitrine se soulevait douloureusement.

Et Lucienne, qui n'osait plus interroger, voyait une larme briller et trembler à ses cils...

CLÉMENCE LOINTIER

Clémence fut longtemps avant de reprendre la parole.

— Lucienne, dit-elle enfin, — si tu ne m'aimais pas comme je t'aime, je serais trop malheureuse !

— Est-ce que tu douterais ?...

— Non, répliqua Clémence, qui recevait les caresses de son amie comme on reçoit, quand la fièvre met la tête en feu, l'eau froide et parfumée qui baigne le front et ruisselle sur les tempes ; — je ne doute pas... Tu es si noble et si bonne, ma Lucienne... Mais ce que je vais te dire est bien étrange, va !... Il me semble que je n'aurai jamais le courage de te montrer le fond de mon cœur.

— Me parler, dit Lucienne doucement, c'est comme si tu causais avec toi-même.

Clémence la remercia d'un baiser.

— Écoute, dit-elle, j'ai franchi pour la première fois la clôture qui sépare nos deux maisons... Je suis chez ta mère... malgré sa volonté, il est vrai... mais j'y suis... et c'est comme un symbole qui traduit ma pensée... car je pense ceci, Lucienne... Entre vous et vos ennemis ; mon choix est fait, je suis pour vous, quels que soient vos ennemis.

— Nos ennemis ? répéta Lucienne étonnée.

— Pauvre enfant !... murmura Clémence qui l'attira contre sa poitrine, — tu prononces ce mot comme s'il n'avait point de

sens... Et en effet, qui pourrait te haïr? Tu n'as pas d'ennemis, toi .. mais ta mère et ton frère...

— Oh!... fit Lucienne en pâlissant.

— Ils sont de l'autre côté de la charmille, les ennemis de ta mère et de ton frère...

— Ton père?... prononça Lucienne qui se recula involontairement.

— Mon père, répondit Clémence.

Et sa voix prit une expression plus triste encore lorsqu'elle ajouta :

— Ne t'éloigne pas de moi, Lucienne... il faut avoir pitié... mon cœur est brisé... je deviens folle!

Lucienne revint à elle et couvrit ses joues de baisers.

— Merci, merci!... oh! merci!... dit Clémence.

Elle avait presque un sourire.

— Vois-tu, reprit-elle, — je suis plus jeune que toi, et pourtant l'affection que je te porte est celle d'une mère.. Dès qu'on veut t'attaquer, je me retourne et je suis prête à combattre...

— Si c'était seulement un peu pour le pauvre Gabriel!... insinua mademoiselle de Marans.

— Nous parlerons de M Gabriel tout à l'heure... si je pouvais l'estimer comme on estime ordinairement ceux qu'on aime, je ne tremblerais plus, Lucienne, car nous aurions un défenseur.

— Mais contre qui, bon Dieu?

— Contre mon père.

— Et que lui avons-nous fait?

— Personne ne sait jamais ce qui détermine les actions de mon père... C'est un cœur fermé... Une bouche qui parle pour tromper seulement.

— Clémence! Clémence! dit Lucienne en baissant les yeux; il est ton père!

— Est-ce toi qui me reproches la passion que je mets à défendre ta mère!

Lucienne ne répondit point. Mais quelque chose se révoltait en elle; les cœurs des deux jeunes filles n'étaient plus à l'unisson.

Lucienne aimait si ardemment sa mère! Et son père, elle l'eût si bien adoré!

— Je te comprends, dit Clémence, — et toi tu ne me com-

prends pas... c'est tout naturel... mon malheur est de ceux qu'on ne devine point... je n'aime pas mon père.

Lucienne tressaillit comme si on l'eût violemment frappée.

— Oh! Clémence! Clémence! répéta-t-elle; tais-toi.

— Non... je veux parler plutôt... car si ne ne parlais pas désormais, tu me mépriserais... Tu ne m'aimes déjà plus, peut-être... il faut que tu saches!... Entre mon père et moi, jamais il n'y eut une caresse... Mon père n'a jamais essayé de m'apprendre ce qu'une jeune fille doit savoir... Sans mon pauvre oncle Raymond, je serais une sauvage et une païenne!

« Il y avait chez nous une vieille servante qui est morte. Quand je dormais dans mon berceau, je l'ai entendue bien souvent murmurer:

« — Pauvre enfant qui n'a pas de père!... »

« Je ne suis pas un monstre. Mon cœur ne demande qu'à aimer. Je donnerais pour mon oncle Raymond jusqu'à la dernière goutte de mon sang!

« Lucienne, puisque je ne l'aime pas, cet homme-là n'est pas mon père... »

— Mais qui le prouve?... demanda Lucienne.

— As-tu des souvenirs d'enfance, toi?... Moi, la figure de mon père ne m'apparaît qu'à certain moment de ma vie... Il me semble que mes premiers jours se passèrent dans les champs... Je crois me souvenir que je n'avais jamais pleuré avant de voir mon père.

« Oh! combien je l'aimai d'abord! et combien ce nom de père était doux à mon âme!...

« Cette voix que Dieu met au cœur des enfants, crois-tu donc qu'il me l'avait refusée? Non, non! C'était une tendresse soumise, aveugle; et quand elle s'est éteinte, cette tendresse, c'est que mon cœur me disait : Tu n'es pas sa fille!... »

— Non! reprit-elle avec un cri d'énergie, je te le jure, Lucienne, tu peux m'aimer... je ne suis pas sa fille!

— Je t'aime, ma pauvre Clémence, dit Lucienne; — et je te plains surtout, car avant de parler ainsi tu as dû bien souffrir! Toi, si bonne et si dévouée!... Mais tout cela me fait peur pour toi... Si M. André Lointier n'est pas ton père, du moins, il t'a recueillie.

— Pour faire de moi un instrument, interrompit Clémence dont les sourcils délicats étaient froncés : — cela, je ne le présume pas, je le sais!

— Et tu ne crains pas?...

— Je crains tout! mais ce n'est pas pour te parler de moi que je suis venue, Lucienne. Moi, il y a bien longtemps déjà que mon sacrifice est fait : je sais que je ne serai jamais heureuse...

— Folle!

— Oh! non, je ne suis pas folle, mais toi, Lucienne, Dieu te doit le bonheur comme à ses anges. Réponds-moi : ta mère a-t-elle des amis?

— Ma mère vit dans la retraite... mais mon frère...

— Je ne compte pas sur M. Gabriel, interrompit Clémence, et c'est triste cela! bien triste!... et c'est pour cela seulement que je dis : Je ne serai jamais heureuse!

Lucienne ouvrait la bouche pour défendre son frère. Clémence posa sa belle petite main blanche sur les lèvres de son amie et reprit :

— Ce n'est pas l'heure de dissimuler, et je ne t'ai rien caché, Lucienne... M. Gabriel n'a pas besoin d'avocat près de moi.. Je l'aime contre le gré de ma raison... je l'aimerai toujours .. bien que je ne pense pas être jamais sa femme... Pour défendre ta mère contre M. André Lointier, ce n'est pas un Gabriel qu'il nous faut...

— Mais tu me fais trembler, à la fin! s'écria Lucienne.

— Un enfant, poursuivait Clémence, — qui tire à la conscription demain... Un enfant orgueilleux et faible.

— Oh! il est brave, mademoiselle!...

— Brave?... oui je le crois... mais pour combattre M. André Lointier, il faut autre chose que de la bravoure... Écoute! cet homme dont tu me parlais ce matin... ce capitaine...

— Mazurke?... prononça bien bas Lucienne dont la pâleur fit place au rouge le plus brillant, — je crois qu'il est à Paris...

— Tu l'as vu?

— Non... mais j'ai dans ma poche une lettre...

— Il t'écrit?... interrompit Clémence étonnée.

— Pas à moi... à mon frère... J'ai seulement reconnu son écriture sur l'adresse... et la lettre est timbrée de Paris.

— Eh bien, Lucienne, s'il t'aime, celui-là, tant mieux qu'il soit près de nous. Il faut le voir.

— Le voir, moi! s'écria mademoiselle de Marans; mais tu ne te souviens donc plus de ce que je t'ai dit!.. Je ne le connais pas... Deux contredanses, un sourire échangé de loin... Mon Dieu! il fallait cela pour me bien prouver que je suis une pauvre folle!...

— Car tu penses à lui, n'est-ce pas? dit Clémence, achevant la pensée de son amie; il faut le voir, te dis-je, et le supplier à mains jointes de veiller sur Gabriel...

— Ah!... c'est donc Gabriel qui est menacé?

— C'est par Gabriel qu'ils veulent perdre ta mère...

— La perdre!... répéta Lucienne qui était redevenue blanche comme la toile de son peignoir. — Perdre ma mère!...

— La perdre, oui... la tuer comme on tue dans le monde... Sais-je, moi?... Il y a une trame ourdie... et la trame repose sur un secret que tu connais peut-être... Est-il vrai que ta mère, trois fois par semaine?..

— Non! non! non! s'écria Lucienne avec agitation; — c'est une calomnie, cela!...

— Mais je ne t'ai rien dit encore!... murmura Clémence dont le regard perçant couvrait, malgré les ténèbres, le visage de son amie.

Lucienne mit ses deux mains sur ses joues brûlantes.

— Il n'est pas à toi, ce secret, ma pauvre Lucienne, reprit Clémence, — je ne te le demande plus... Si j'étais un homme ou si je croyais en Gabriel... mais j'ai beau faire, quelque chose me dit que nous succomberons... Il ne me reste plus qu'à t'apprendre ce que j'ai entendu... Ta mère, à qui tu le rapporteras, saura mieux que nous...

— C'est le seul moyen, s'écria Lucienne. Parle vite.

— Mon père... M. André Lointier a eu deux entrevues aujourd'hui avec un homme qui a nom M. Baptiste. J'ai entendu presque entièrement la première conversation... La seconde m'a échappé. — Dans la première, il a été question de Gabriel et de ses absences nocturnes...

Lucienne écoutait de toute son attention.

Mais, en ce moment, elle tressaillit et sembla prêter l'oreille à un bruit lointain.

Clémence continuait.

— Pour la perdre, disait M. Baptiste en parlant de ta mère, le plus sûr moyen est de savoir le but de ses mystérieuses excursions...

Lucienne se leva d'un bond.

— Demain... demain... murmura-t-elle comme pour expliquer sa fuite soudaine.

Clémence entendit, elle aussi, à cet instant, la porte extérieure de la maison blanche qui se refermait.

— Reste! dit-elle; un mot encore... Il faut que tu saches...

— Demain... demain! répéta Lucienne.

Elle s'était élancée, et son peignoir blanc disparaissait déjà derrière les buissons des lilas.

Clémence demeura un instant immobile à la même place. Elle songeait.

— Pauvre enfant! murmura-t-elle enfin; elle a le secret de sa mère, et sa mère ne le sait pas... Elle s'enfuit pour que sa mère la trouve couchée et ne puisse pas la craindre... Oh! s'aimer ainsi, c'est encore du bonheur!

Sa tête charmante s'appuya sur sa main.

Elle cherchait une aide. — En un moment, le nom d'Albert vint à ses lèvres.

Mais elle repoussa cette pensée.

— Demain, se dit-elle à son tour, — dussé-je aller jusqu'à madame de Marans elle-même, je remplirai la tâche que je me suis imposée!...

Elle se leva et repassa la porte de feuillage qui séparait les deux jardins.

Au moment où elle franchissait la ligne de la charmille, une main s'avança dans l'ombre et saisit son bras avec force.

Clémence poussa un cri étouffé.

— Taisez-vous, dit la voix de M. André Lointier; demain avant le jour, vous partirez pour le château... et je choisirai un homme sûr pour vous accompagner... Ah! c'est comme cela que vous payez les bontés de votre père!...

— Vous avez tout entendu, répliqua Clémence qui refoulait son angoisse et parlait avec calme; — alors, dites-moi si vous êtes mon père!

— Dieu m'a infligé ce malheur! prononça Fargeau d'un ton déclamatoire, — ce malheur inouï d'avoir un enfant qui me hait!

Il entraîna ainsi Clémence à travers le jardin, la fit entrer dans sa chambre et ferma sur elle la porte à double tour.

Cela fait, il rentra dans son cabinet et sonna.

Ce malheureux père n'avait vraiment point les yeux baignés de larmes. Seulement, il y avait sur son visage blafard beaucoup de colère contenue et beaucoup d'inquiétude.

— Faites atteler! dit-il au domestique qui entra.

Il était une heure du matin.

M. Fargeau, en attendant que ses ordres fussent exécutés, se promenait à grands pas dans sa chambre.

— Elle ne dira plus rien, pensait-il tout haut; — mais elle

en a déjà trop dit !... Il faut brusquer le dénoûment... c'est clair !

Quand on vint lui annoncer que la voiture était prête, il ouvrit son secrétaire, prit deux billets de mille francs, et descendit à la hâte.

Il se jeta sur les coussins en donnant au cocher l'adresse de madame Paoli.

LA FAMILLE DE MARANS

Clémence, prisonnière dans sa chambre, s'assit sur son lit. Elle ne pleurait pas. C'était une étrange créature, dévouée jusqu'à la passion, tendre, aimante, sous le petit masque de moquerie qu'elle prenait aux jours heureux, — sérieuse derrière son sourire railleur, — et devinant la vie d'instinct, dans son ignorance de jeune fille.

Aujourd'hui elle était sombre et résolue.

Ce fut à ce moment qu'eut lieu dans la maison habitée par la famille de Marans cette triple scène qui termine la première partie de notre récit :

Lucienne feignant le sommeil pour recevoir le baiser de sa mère, madame de Marans se glissant tout habillée dans son lit pour recevoir le baiser de son fils, et Gabriel gagnant sa chambre avec tous les signes du désespoir.

Quand sa mère fut passée, Lucienne se mit sur son séant. Cette larme qui était tombée sur son front lui noyait le cœur.

Elle ne savait que résoudre, la pauvre fille. Parler à sa mère, c'était lui dire : j'ai ton secret, la faire rougir peut-être !

Lucienne eût voulu être morte.

Puis tout ce que lui avait dit Clémence revenait tumultueusement à son esprit : des dangers inconnus, des malheurs qu'on ne pouvait ni prévenir ni combattre. Quelque chose de fatal et de terrible !

Lucienne tremblait de tous ses membres. Elle avait froid jusqu'au cœur.

Elle priait Dieu ardemment, la pauvre âme aux abois.

Puis elle se disait : Clémence se trompe peut-être.

Dans les plis de son corsage, Lucienne avait une lettre cachetée qu'elle devait donner à son frère le lendemain matin.

Elle ne l'avait pas lue, cette lettre.

Mais elle eut un sourire en la sentant par hasard sur son cœur.

Un vrai sourire ! — Et la mâle figure du beau Mazurke passa comme une fière vision dans sa nuit.

La lettre était de Mazurke.

Elle sentait bien que Mazurke l'aimait.

Et c'était toute une chère histoire : Gabriel sauvé, sa mère sauvée, et le sauveur, Mazurke !

Écoutez ! En songeant à toute la reconnaissance éventuelle qu'on allait devoir à ce vaillant rédempteur, Mazurke, elle mit ses jolies lèvres roses sur le papier de la lettre.

Un baiser, un ravissant baiser, tout tendre et tout chaste, qui teignit en rose son front, ses joues et ses épaules.

Hélas ! Mazurke ne savait pas cela !...

Lucienne s'endormit. Elle eut des songes où Mazurke souriait.

Madame de Marans ne s'endormit pas si vite.

Elle aussi avait senti une larme sur son front, — une larme de son fils.

Le cœur des mères ne ressemble point au cœur des jeunes filles. La douleur y est lente et profonde. Il n'y a point de rêves pour la guérir, point de sommeil pour l'éteindre.

Madame de Marans se releva et alluma sa lampe.

Elle pleurait silencieusement.

Elle se mit à genoux pour prier.

Elle avait un fils et une fille, un fils que nous avons vu apprécier par la femme qui l'aimait, une fille dont la pureté naïve et l'excellent cœur étaient ceux d'un ange.

Sa passion de mère était pour son fils.

Non pas que l'amour qu'elle portait à Lucienne fût au-dessous de la tendresse ordinaire d'une mère. — Mais Gabriel ! Gabriel ! tout pour Gabriel !

C'était un dévoûment ardent, fanatique, qui durait depuis le jour de la naissance.

Et Gabriel était menacé !

Par excès de tendresse, madame de Marans avait suspendu elle-même cette menace sur la tête de son fils adoré.

Ces trames diaboliques, qui s'ourdissaient contre elle de l'autre côté de la charmille, elle les ignorait. Ce n'était pas là qu'allaient ses craintes. Elle avait bien assez à redouter ailleurs.

La conscription ! ce mot la faisait pâlir et défaillir.

Car ce mot renfermait pour elle le plus terrible de tous les dangers.

Elle avait la somme prête, en cas de malheur, mais cela pouvait ne point suffire. Le danger n'était pas dans ce fait de tomber au sort.

Le danger était dans une révélation possible.

Un voile qui allait se déchirer peut-être...

Un mensonge, pieux dans son intention, mais imprudent, mais impossible à soutenir jusqu'au bout, allait se découvrir.

On avait laissé croire à cet enfant qui vivait par l'orgueil, à M. le docteur Gabriel de Marans, qu'il était le descendant d'une grande famille ; on lui avait fait une position suivant son envie.

Et la conscription ! ce crible où tout nom doit passer !...

C'était demain !

Elle priait Dieu, la mère qui n'avait plus qu'un jour peut-être pour se montrer à son fils sans rougir. Oh ! sa prière était touchante comme les pleurs qui roulaient lentement sur sa joue.

Mais elle n'était pas vaincue, en face de ce péril si prochain. Une mère est comme le soldat qui meurt et ne se rend pas.

Dans le prie-Dieu où elle s'agenouillait, entre un livre d'heures et un saint médaillon, il y avait une petite boîte portant cette étiquette :

« *Pour Gabriel.* »

Cette boîte contenait cent louis d'or : le prix d'un homme.

Et elle se disait : S'il tombe au sort, j'irai tout de suite, à l'heure même.... et peut-être qu'il n'aura pas le temps de savoir...

De l'œil, elle comptait les pièces d'or, sa seule épargne, son espoir et son salut ! Elle avait envie de les baiser, comme Lucienne baisait la lettre de Mazurke.

Gabriel, lui, ne priait ni ne pleurait.

Il arpentait la chambre en s'arrachant les cheveux.

Méritait-il tant d'amour et tant de larmes ?

Ma foi oui, au fait ! c'était un enfant malade au moral, voilà tout, et Clémence seule avait le droit de le juger sévèrement parce qu'elle l'aimait de tout son cœur.

Demain, nous ne pourrons peut-être plus parler ainsi, car il était dans cette funeste voie où l'honneur même trébuche trop souvent. Mais enfin, ce soir, Gabriel n'était encore qu'un petit fou, joueur, bon à mettre à Charenton et orgueilleux comme une femme orgueilleuse.

Joli homme ! un peu trop joli !... le portrait de sa sœur.

Amoureux de Clémence quand le jeu ne l'affolait pas, et pouvant dire même qu'il était devenu joueur un peu par amour de Clémence.

Brave, ombrageux, spirituel, savant déjà dans son art, généreux, fanfaron, et entiché de sa noblesse.

Cette nuit il avait perdu dix mille francs sur parole.

Gabriel songeait à se jeter à l'eau.

L'image de Clémence lui apparaissait comme un reproche.

Et le pauvre M. Raymond qu'il devait panser ce soir !

Et tous ces remords qui viennent au moment de la perte.

Mais tout cela n'était rien : le terrible, le poignant, c'était ceci : dix mille francs à payer demain, — sous peine d'être déshonoré, — et pas le premier louis !

Plus d'un Gabriel s'est fait sauter la cervelle pour moins que cela.

Mais Gabriel avait au moins ceci qu'il idolâtrait sa mère. L'idée de sa mère l'arrêta.

Il finit par se mettre au lit. Ses rêves à lui furent trèfle, carreau et pique.

UN SQUELETTE, UN VIEILLARD ET UN HOMME ENDORMI

L'ordre chronologique qu'il faut toujours respecter autant que possible, nous force à laisser dormir un instant la famille de Marans pour conduire le lecteur dans un endroit...

Mais voilà véritablement l'embarras ! Comment décrire un endroit où l'on n'y voit pas ?

La nuit terrestre a toujours quelques lueurs. Au fond du bois le plus épais, si noires que vous supposiez les ténèbres, vous verrez toujours un petit coin du ciel ; les grands troncs forestiers s'élancent comme de sveltes colonnes, les buissons remuent confusément à la brise, et là-bas ce bouleau apparaît long et blanc comme un spectre immobile.

Dans la pièce la plus sombre et la mieux fermée il y a une fente, un rien, le trou de la serrure.

Un cachot a sa meurtrière, une cave son soupirail.

Ici, rien !...

Pas un rayon...

Figurez-vous l'intérieur d'un tombeau !

Et pourtant, dans cet endroit où nous descendons sans chandelle, on respirait à peu près. L'air n'y était point trop méphitique.

Il devait donc y avoir une communication quelconque entre ce trou et l'air libre.

D'ailleurs, si l'œil ne s'habituait point à ces ténèbres complètes, il y avait du moins des bruits qui annonçaient la vie extérieure et lointaine.

De temps à autre un roulement sourd qui naissait, s'enflait et mourait.

Ce roulement était, suivant toute apparence, celui de quelque voiture passant sur le pavé, à droite ou à gauche de ce trou mystérieux.

A l'intérieur, on entendait aussi quelque chose, surtout quand le murmure s'affaiblissait et que nul roulement ne se faisait ouïr.

C'était alors comme le bruit d'une respiration égale et forte : le souffle d'un homme endormi paisiblement.

L'heure qu'il était, impossible de vous le dire autrement qu'en reprenant notre rôle de conteur, car, dans ce diable de trou, le jour et la nuit se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Chez les vivants, l'aube commençait à poindre.

Le soleil aurait pu jeter à profusion sur la terre ses rayons éblouissants que notre cave ne s'en fût point aperçue.

Seulement, si l'obscurité res ait la même, les mouvements s périeurs augmentaient et il y avait, parmi ces bruits mêlés, de soudains ébranlements. Sans doute quelque lourde charrette, écrasant la chaussée de son poids.

Vers ce moment, le dormeur, car il y avait bien positivement un dormeur, changea de position. Vous eussiez dit qu'il était couché sur un lit de pièces d'or, tant le son produit fut métallique.

Ce bruit eut comme un écho faible à quelques pas. D'autres pièces d'or remuèrent et dans ces ténèbres épaisses, deux yeux phosphorescents jetèrent des rayons verdâtres.

En même temps une ligne faiblement lumineuse se dessina, très loin ou très près, car l'obscurité confond toutes les notions de la distance.

La ligne grandit, glissa sur le sol, éveillant çà et là un reflet, parce que le sol était réellement jonché de pièces d'or. — On eût pu voir dès lors que cette traînée de lumière passait entre la terre et le battant d'une porte.

Une clef tourna péniblement dans une serrure rouillée dont le pène s'échappa en criant.

Puis la porte elle-même cria en roulant sur ses gonds.

Les deux yeux phosphorescents s'éteignirent.

Sur le seuil, élevé de deux ou trois marches, une lampe brilla. — Le trou fut éclairé.

— Au chat! au chat! gronda une voix tremblotante et cassée.

Les deux yeux verts appartenaient à un assez beau matou, qui disparut derrière des planches amoncelées,

Ce que la lumière de la lampe fit sortir de cette nuit était extrêmement bizarre, et nous allons vous le dire tout au long.

C'était une grande salle souterraine, n'ayant d'autre issue visible que la porte récemment ouverte où se montrait la lampe. Les murs en étaient couverts de scories salpêtrées et de toiles d'araignées brillantes comme des stalactites.

La voûte s'étayait à trois gros piliers de pierre.

Au centre de cette voûte, il y avait une sorte de fente, fermée hermétiquement par une trappe, et assez semblable au trou supérieur de ces caisses d'épargne en argile, et qui s'appellent vulgairement des *tirelires*.

Autant qu'on pouvait le conjecturer, cette cave était en effet une énorme tirelire.

Du moins la lampe éclairait-elle des traînées de louis et de véritables montagnes de sacs de mille francs.

Lesquelles richesses, d'après leur disposition même, avaient dû être lancées par la fente de la voûte, — absolument comme l'enfant où le pauvre jette des gros sous dans son tronc de terre cuite.

La lampe était portée par un vieillard arrivé aux plus extrêmes limites de la vie : un pauvre corps courbé, chancelant, osseux ; une tête sèche comme parchemin ; des yeux éteints perdus derrière un long nez corvin qui saillait d'un écheveau de rides.

Dans son autre main, le vieillard portait un pistolet tout armé.

Au beau milieu de la cave, sous la fente même, le dormeur, dont nous avons entendu la respiration dans l'obscurité, s'étendait tout de son long sur un monceau de sacs de mille francs.

Auprès de lui, accroupi contre la base de l'un des piliers, était un squelette humain, les genoux à la hauteur de l'estomac, et la tête appuyée sur ces deux mains symétriquement disposées en éventail le long des grandes cavités de ses joues.

Du seuil, le vieillard, masqué par un pilier, ne pouvait voir ni le dormeur ni le squelette.

Et néanmoins tout ceci était plein d'une glaciale et pénétrante terreur, car le vieillard descendait les marches une à une.

Le dormeur souriait à un rêve.

Les yeux caves du squelette où la lumière égarée mettait de fantasques regards, semblaient contempler fraternellement ce compagnon de tombe.

Ce squelette, alors qu'il avait de la chair et des muscles sur ses os, était venu là, lui aussi, plein de vie...

Maintenant, deux ou trois lambeaux de drap tombés par terre, et qui avaient été ses habits, un long poignard que les vers n'avaient pu mordre, et la charpente osseuse, disséquée par le temps : voilà tout ce qui restait.

L'homme était mort certainement dans la position qu'occupait son squelette, — mort lentement, — sans combat, — mort de faim, dans le découragement morne, accroupi, écrasé, gardant cette pose que les fous prennent si souvent : la mâchoire étayée par les deux paumes des mains, et les doigts montant aux tempes.

Rien que la vue de ce squelette était un présage affreux et une menace épouvantable.

Mais le dormeur souriait à son rêve.

Il était beau, il était jeune. — Sa tête insouciante et heureuse se renversait parmi ses grands cheveux noirs bouclés.

Le vieillard avait descendu la dernière marche.

— Au chat ! au chat ! au chat ! répétait-il avec cet accent bénin et grondeur à la fois des antiques grigous : — je ne sais pas par où vient ce coquin de chat, moi... Où passe un chat, un voleur maigre peut se glisser... Il faudra faire une visite derrière les planches.

Il avançait toujours, mais son regard semblait craindre d'arriver au squelette, et il continuait de bavarder comme un homme qui a peur.

— Ces chats ! ces chats ! disait-il, — ma parole ?... de vraies pestes ! ça entre partout, partout, partout !... j'ai bien envie...

Il s'interrompit, parce que son regard, sollicité malgré lui, venait de tomber sur le squelette.

De là au dormeur, il n'y avait qu'un saut.

Le vieillard frémit de tout son corps et fit plusieurs pas en arrière.

Il venait de découvrir le dormeur.

D'instinct, il leva son pistolet et visa d'une main tremblante.

Si vous aviez vu Mazurke !... — A propos, c'était Mazurke, ce beau dormeur, nous avions oublié de vous le dire, — si vous l'aviez vu rire dans son sommeil heureux !...

Il ne se doutait guère, le bon garçon, du danger qui le menaçait.

Il ne se doutait guère non plus des circonstances étranges qui accompagnaient son sommeil.

Ce lit de pièces d'or, ce squelette accroupi à son chevet ! un conte de fées, ma parole. Et Mazurke qui n'était pas poète !

Témoin le déjeuner de la veille.

Mais par où diable était-il venu là, ce pauvre Mazurke ?...

Le vieillard, que vous eussiez reconnu malgré les vingt ans écoulés, car de quatre-vingt-quatre à cent quatre, la différence entre deux momies ne peut être bien grande, le vieillard, — M. Honoré, le happe-monnaie du Puits-Rondel, le fantôme du souper des funérailles, — se ravisa en homme sage qu'il était.

Ses doigts tremblaient par trop. — Et puis le bruit, malgré la solitude du quartier, pouvait avoir ses inconvénients.

Il déposa sa lampe à terre et se glissa bien doucement vers le dormeur.

En arrivant il saisit le poignard du squelette.

Puis, avant de frapper, il se mit à regarder Mazurke.

— Beau brin d'homme ! murmura-t-il ; oui, oui ! ça sera un squelette encore plus remarquable que papa Romblon !...

Il cherchait la place où frapper.

— Je ne le connais pas, moi, poursuivait-il, — ce garçon-là... Mais si fait !... Il me semble... Au château de mon frère... il y a si longtemps !

Le vieillard était dans l'ombre du pilier. La lumière glissait sur le front de Mazurke qui n'en sourlait que mieux.

Il devait, en vérité, faire un bien joli rêve, ce Mazurke, pour sourire si longtemps que cela !

Et c'était le comble du bizarre que ce sourire gaillard et jeune entre le squelette mort et le squelette vivant !

— Allons, allons, allons ! dit bien doucement notre bon petit fantôme ; — finissons ça... mon café doit refroidir...

Il mit ses lunettes, prit une prise dans sa petite tabatière d'argent et leva le couteau avec autant de sang-froid que s'il se fût agi d'ouvrir une pêche ou de peler une poire.

A cet âge vénérable, on se débarrasse de toute vaine sensiblerie.

OU MAZURKE A PEUR

En revanche, à cet âge vénérable, on est sujet à beaucoup réfléchir.

Le vieillard, au moment où il allait frapper, se dit ceci :

— Si je le manque ce matadore, il va m'étrangler comme un poulet !... et, s'il m'étrangle, je n'aurai pas les quatre millions qui vont me mettre dans une si belle passe pour attendre mes vieux jours... Je n'ai guère plus de cent ans... et le journal d'hier parlait d'un paysan suédois qui a vu sa cent trente-septième année... J'irai bien jusque-là.

Il baissa le couteau.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, j'allais commettre là une action immorale... à quoi bon le tuer, ce grand coquin! Voici Romblon qui était plus gros que lui, et que je n'ai pas tué. Pourtant, papa Romblon ne nous gêne plus guère!

Il regardait le squelette en face et il n'avait plus peur.

Pourquoi? — Parce qu'il y avait là maintenant un vivant.

Mazurke rassurait le bon petit happe-monnaie, qui avait si grande frayeur d'être étranglé par Mazurke.

L'homme est bâti comme cela.

Le vieillard reprit :

— Eh bien, oui..., oui, oui, oui! je vais le laisser là, bien gentiment, et je reviendrai dans huit jours lui faire un bout de visite... comme ça, ma conscience sera bien plus tranquille!

Il glissa le poignard sous sa houppelande pour que le dormeur ne trouvât pas une arme à son réveil.

Puis il se disposa à prendre congé.

Mais une question se présentait :

Par où cet homme était-il venu?

Papa Romblon, lui, s'était introduit par la ruse, en suivant le vieillard; mais le vieillard, plus rusé que lui, l'avait renfermé dans le trou.

Puisque Romblon y était mort, la cave n'avait donc pas d'issue.

Mais la présence de cet homme!

Le vieillard pensa tout naturellement que cet homme avait fait comme Romblon. Il était venu faire sa ronde la veille au soir après souper; cet homme l'avait suivi, s'était faufilé derrière un pilier, etc.

Avant de se retirer, il jugea prudent néanmoins de visiter encore les parois de la cave. Tout était en bon état, sauf quelques planches tombées dans un couloir qui faisait le cul-de-sac et n'aboutissait nulle part.

— Allons, allons, allons! dit-il, — je ferai attention une autre fois... Il est évident qu'il se sera vautré sous ces planches hier, pour se cacher, car ses habits sont en désordre et pleins de terre... Hier, je n'ai fait que descendre les marches, parce que je n'aime pas à voir papa Romblon le soir avant de me coucher... il aura rampé derrière moi, comptant bien m'envoyer dans l'autre monde à ma prochaine visite... Ah! ah! ah! mon mignon, ajouta-t-il en se tournant vers Mazurke, — dans

ces cas-là, il ne faut pas dormir comme un sabot en riant comme un innocent à je ne sais quels rêves! Bonsoir, mon ami!... tu peux crier; on ne t'entendra pas... excepté peut-être ces messieurs qui viennent aujourd'hui.. mais s'ils t'entendent, tant pis pour toi!... ça sera plus tôt fait!... bon somme!

Il remonta les marches, sortit et referma la porte.

En retombant, la porte fit un grand bruit.

Mazurke, réveillé en sursaut, se dressa d'un bond comme un homme qui a passé plus d'une fois en sa vie, sans transition, du sommeil à la bataille.

Il se crut le jouet d'une illusion. Ces ténèbres pesèrent d'abord sur son front comme un bandeau.

L'idée lui vint qu'il était fou, puis l'idée qu'il était aveugle.

Comme il y avait un pilier entre la porte et lui, il ne vit même pas cette ligne faiblement lumineuse qui passait sous la porte et qui allait s'éteignant à mesure que le vieillard s'éloignait.

La nuit, la nuit complète, épaisse, lourde, où planent le découragement et les terreurs.

Il avait froid. Tout son corps était meurtri et brisé, non-seulement par les coups reçus la veille au soir, dans la lutte avec les trois bandits, mais encore par la chute même qui l'avait jeté au fond de ce trou.

Car c'était là que Mazurke était tombé au moment où nous l'avons vu disparaître.

Non pas là directement, mais au fond d'une sorte de puits, terminé en boyau, où Mazurke s'était trouvé tout à coup engagé, étouffé, serré entre les parois de glaise molle comme un piston dans un cylindre creux.

Bien qu'il fût étourdi à la fois par l'ivresse, par la bagarre et par l'atroce dégringolade qui le lançait ainsi à quarante pieds sous terre, l'instinct de la conservation le saisit, et il se prit à ramper dans cette manière de tuyau, dont les parois glissantes facilitaient son passage.

Vous avez vu souvent dans les villes de province et dans les quartiers de Paris qui ressemblent aux villes de province, ces petites trappes à un seul battant qui jouent sur leurs charnières, et qui, placées extérieurement au seuil de la maison, servent à encaver le bois ou la houille.

C'était une trappe de cette sorte qui avait tenu lieu de porte à Mazurke pour entrer en terre. — Seulement cette trappe ne

servait ni à encaver le bois ni à serrer la houille. Elle était recouverte d'une épaisse couche de sable où croissaient même quelques brins d'herbe, et si elle avait cédé sous le poids de Mazurke, c'était en brisant ses attaches rouillées et à contre-sens du mouvement naturel de sa charnière.

Il y avait gros à parier que les maîtres de la maison voisine eux-mêmes ne connaissaient point l'existence de cette trappe qui n'avait peut-être pas joué depuis cent ans.

Du moins le sable, la terre et l'herbe en dissimulaient-ils entièrement l'existence.

Quand Mazurke fut passé, la trappe, comme ces portes qui se referment d'elles-mêmes, bascula et boucha le trou.

De sorte que nos trois bandits ou philosophes purent croire à un *truc* du Cirque (théâtre national), transporté dans ces lieux déserts.

Mais ils avaient les billets de banque : ce qui suffisait à leur conscience.

Mazurke rampa dans son tuyau comme un beau diable; il descendit d'abord, puis il remonta. Sa tête heurta contre des planches qu'il souleva par un dernier effort, — puis il se trouva dans un espace libre mais plus noir que l'enfer, où il fit quelques pas au hasard, en chancelant.

Il était suffoqué aux trois quarts.

Il trébucha au premier obstacle, tomba et s'endormit sur place.

Sans la porte que ce vieux coquin de happe-monnaie ferma trop rudement, Mazurke dormirait encore, tant il y allait de bon cœur.

Après tout, il ne s'était enivré que pour cela.

Et les beaux rêves qu'il faisait, si vous saviez! Un de ces paysages enchantés qui ne sont point de ce monde : le soleil au loin sur les moissons d'or, et tout près, l'ombre molle avec des gazons froids qui penchaient leurs pointes balancées sur le tranquille miroir d'un lac.

Le ciel plus bleu que l'espoir même à travers la sombre feuillée.

L'air du pays, ce nectar qui se respire!

Et deux femmes souriantes que le bonheur faisait sublimes.

Deux femmes belles qui s'entr'aimaient et qui l'aimaient, lui, Mazurke, le solitaire, l'abandonné, le fou qui faisait danser sa tristesse!

La jeune fille à la fleur bleue et cette femme blanche et

pâle qu'il avait vue passer en fiacre derrière la porte Saint-Martin.

Cette femme dans tout l'éclat d'une beauté mûre et splendide, que Yaume, l'ancien pâtour du Ceuil, appelait : « La petite demoiselle. »

Berthe, l'aveugle, qui tenait Lucienne entre ses bras...

Et derrière ces deux visions bien-aimées, la figure d'un homme, regard doux et mélancolique, front pensif sous des cheveux blonds.

Oh! pauvre maître et pauvre frère!...

Voilà le rêve que Mazurke faisait.

Et, tout à coup, à la place de ce magnifique soleil des songes, la nuit réelle! au lieu de cette joie partagée, la solitude morne!

Mazurke se frotta les yeux. Peine perdue! cela ne le fit point voir.

Il avait une vague idée de la bataille nocturne, mais de ce qui avait suivi, pas le moindre souvenir.

La première pensée raisonnable qui surgit en lui fut que Romblon-Ballon l'avait fait jeter dans un cul de basse-fosse.

C'était à peu près vrai, sauf détails : Romblon avait voulu mieux faire.

Puis ces mille questions : Où suis-je? que s'est-il passé? — Il faut le dire, la nuit de son cerveau était toute pareille à la nuit de la cave.

Ce n'était certes pas une prison que ce trou : il n'y a point de prison comme cela. — Qu'était-ce?

A cette profondeur, les bruits changent de nature. Mazurke écoutait les voitures qui passaient, et il se disait : C'est la Seine qui roule au-dessus de ma tête. — On dit qu'il y a des souterrains sous le fleuve...

— Mais comment diable suis-je dans un souterrain sous la rivière!

Il fit un pas. L'or sonna sous les talons de ses bottes.

Bon! autre illusion! de l'or dans ce trou!

Il se baissa et sentit les sacs. Il en souleva un. Pas possible de se méprendre!

Il le lâcha. Le sac tomba, rendant le gémissement des écus, lequel ici s'étouffa sans écho. Mazurke se pressa la tête à deux mains.

La folie venait réellement, parce que, toutes ces choses, il

les prenait pour des illusions de la démence. Et quand on commence à douter de sa raison, la raison s'en va.

— Holà! fit Mazurke, — n'y a-t-il personne ici?

Il était brave comme un chevalier errant.

Mais sa voix lui fit peur.

Sa voix qui frappait la voûte basse et retombait sur lui pesante, sourde, étouffée.

Pour un empire, il n'eût pas prononcé un mot de plus.

Il se tenait coi, comme s'il eût senti quelque rocher branlant suspendu au-dessus de sa tête.

Sa force morale et sa force physique étaient à cette heure si complétement écrasées qu'un enfant l'eût terrassé, qu'un soupir lui eût donné la chair de poule.

Ce qui était à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, ce qui était sur sa tête, il ne le savait pas.

Et la fièvre qui venait, peuplait ces espaces inconnus de fantômes.

Il les voyait qui s'approchaient lentement, lentement, longs et grands sous le suaire, dont les plis raides tombaient à leurs pieds.

Leur cercle livide se rapprochait.

Il sentait leur haleine glacée.

Leurs orbites sans yeux le regardaient fixement.

Ses tempes battaient froides et mouillées. — Ses jambes tremblaient. — Il se faisait petit pour éviter d'horribles attouchements.

Puis, sur cette cohue funèbre, un vent mystérieux soufflait. Les spectres immobiles oscillaient comme le brouillard blanc des marais au premier effort de la brise. — Ils se choquaient, mêlant leurs formes effacées, — et la nuit se refermait sur eux.

Mazurke défaillait ; tout son corps s'inondait de sueur.

Tout à coup, au fond de l'ombre, deux rayons verdâtres s'allumèrent.

Ils se mouvaient tortueusement et semblaient s'avancer vers Mazurke qui mit ses deux mains sur sa poitrine haletante.

Les deux rayons avançaient toujours, tantôt se voilant, tantôt brillant plus fort et mettant des reflets rouges parmi leur vert sombre.

Mazurke tomba sur ses genoux.

TÊTE-A-TÊTE

Il y a dans un roman de Walter Scott, un des derniers, un

de ceux où son miraculeux talent faiblit un peu, dans *Robert de Paris*, une scène qui fait dresser les cheveux.

C'est Robert enfermé dans un cachot de quelques pieds carrés, côte à côte avec un tigre royal.

Il fait nuit. Les yeux du tigre flamboient dans l'ombre, à peu près comme ces deux étoiles verdâtres qui épouvantaient si grandement le pauvre Mazurke.

Robert est sans armes, assis sur son escabeau. Quand ses yeux se sont habitués à l'obscurité, il aperçoit les profils terribles du monstre, accroupi, ramassé sur lui-même, prêt à se ruer, — et dont l'œil sanglant le dévore déjà.

Mais Robert n'a pas peur, et tout est efféminé dans cette Constantinople tombée : même les tigres ! — Le comte de Paris prend à deux mains son escabelle massive et casse la tête du tigre comme une calebasse vide.

Allons, Mazurke! pousse au monstre, et d'un sac de mille francs, lancé d'une main sûre, ouvre-lui dans le flanc une large blessure !

Ne vaux-tu pas Robert, comte de Paris, toi qui as battu en ta vie des gardes-du-corps, des gendarmes, des Autrichiens, des Arabes et des municipaux !

— Mortdiable, sus au tigre !...

Hélas ! Mazurke avait peur !

Heureusement, dans sa détresse suprême, il eut l'idée de crier :

— Au chat !

Et les terribles rayons verts disparurent.

Voilà le héros de notre roman ! un dadais qui aime la danse, qui tombe dans les trous quand il a bu du madère, et qui a peur des chats !

Mais avant de l'écraser sous votre juste mépris, ô citoyens ! donnez-lui une épée, un sabre, un gourdin, n'importe quoi, et mettez-le, à jeun, en face de quatre autres héros de roman.

Nous parions un franc qu'il les fera sauter comme des puces !

En attendant, il restait toujours à la même place, se tâtant le corps pour savoir s'il était bien éveillé, se torturant l'esprit pour comprendre le miracle de sa présence dans ce trou.

Il étendit le bras et ne toucha rien. Il aurait pu en faire autant dans son cabinet de toilette, mais cela lui donna l'idée de l'immensité.

Le vide. — Et peut-être, s'il se hasardait à faire un pas, quelque précipice invisible.

Il se releva. Puis il se laissa choir de nouveau, assis sur la terre humide.

Ce serait un volume qu'il faudrait pour faire le détail de ses pensées. Sa vie entière passa devant ses yeux, comme à l'heure de l'agonie.

C'était la fin.

Cette mort anticipée qu'il subissait, ce découragement inconnu, cette nuit sépulcrale et le froid qui courait dans ses veines, tout cela lui disait: Tu n'iras pas plus loin!

Et les deux noms aimés venaient à sa lèvre comme un suprême gémissement.

Berthe et Lucienne! la femme qu'il cherchait depuis tant d'années, et la jeune fille que Dieu avait jetée sur son chemin comme une consolation de son passé solitaire, comme une radieuse promesse d'avenir.

Berthe! encore quelques efforts, et il allait la retrouver. Lucienne! Oh! la pauvre fleur bleue, cet aveu d'un amour qui n'avait point parlé!

Mazurke la chercha, la petite fleur; il la mit sur ses lèvres. Son cœur se fondit; deux larmes roulèrent le long de ses joues.

Comme il la baisait, sa fleur, tout ce qui lui restait du monde!

Il pensait: Je mourrai ainsi, avec ma fleur sur la bouche...

— Mais ne croyez pas que l'élégie pût pleurer comme cela bien longtemps dans l'âme de notre Mazurke.

C'était de la surprise. Après un coup de massue quelques moments de faiblesse sont bien permis. Pendant qu'il se livrait ainsi, faute de mieux, aux méditations les plus touchantes, une idée traversa son cerveau tout à coup.

Il se redressa comme un ressort.

Adieu la peur, le découragement et la poésie fugitive!

Cette nuit, cette nuit odieuse, cette nuit qui l'oppressait, il allait la combattre.

Sa poitrine rendit un cri de triomphe.

Il venait de plonger la main dans la poche de son habit et sa main avait rencontré une de ces petites boîtes, providence portative des fumeurs, qui contiennent un cent d'allumettes-bougies.

Il y eut un frôlement sec, puis cette petite fusée qui précède l'embrasement du soufre, puis enfin une lueur.

Mazurke voyait.

Pas beaucoup, car cette microscopique lumière éclairait à

peine le pilier le plus voisin, allumant çà et là au loin une vague étincelle sur le salpêtre des murailles et faisant miroiter faiblement les louis d'or sur le sol.

Mais cela suffisait. Ce n'était plus la nuit. Mazurke eût tué deux tigres comme celui du comte de Paris !

Du premier coup d'œil, il soupçonna la vérité. Seulement il se trompa en pensant qu'on l'avait enfermé là de propos délibéré comme dans une prison sarcophage. Mais l'erreur était assurément excusable puisqu'au moment où son allumette mourait, son regard arrivait au squelette.

— Oh ! oh ! dit-il tout haut, — voici un pauvre diable qui m'a devancé... Il paraît qu'on meurt ici tout de bon !

La bougie était éteinte.

Mazurke, dans ces ténèbres revenues, eut peut-être un petit tressaillement, car le squelette était un fâcheux programme et semblait dire : Ami, toi et moi nous ferons bientôt la paire.

Mais bah ! ce squelette n'avait sans doute pas, de son vivant, trouvé dans sa poche une boîte d'allumettes-bougies.

Mazurke fit prendre feu à la seconde.

Celle-ci lui servit à reconnaître le trésor amassé dans cette cave. Dans la position où était Mazurke, on a tout naturellement cette belle vertu : le mépris des richesses. Une bougie, c'est-à dire le quart d'une minute lui suffit pour inventorier ce monceau d'or et d'argent.

— C'est égal, murmura-t-il comme la seconde bougie s'éteignait en lui brûlant un peu les doigts, — une fois dehors, je ne serai pas fâché de savoir où ces messieurs mettent leurs épargnes... En somme, il y a une part de ce bel argent qui est à moi... nous pourrons y revenir.

Fanfaron de Mazurke ! avant de revenir, il faudrait s'en aller. Et le squelette ne mourut peut-être pas là pour son plaisir !

A l'œuvre ! laissons le squelette et l'or. La troisième bougie et les suivantes furent employées par Mazurke à visiter tous les recoins de la cave pour chercher une issue. Il trouva une belle porte en chêne massif, renforcée par une armure de fer qui eût défié la hache, — et rien de plus.

Les bougies brûlèrent et Mazurke fit une lieue en long et en large dans le souterrain. Il n'y eut pas un pouce carré de muraille qu'il n'éprouvât de l'œil et de la main, surtout derrière ces fameuses planches où le tigre domestique s'était retiré.

Rien ! les parois étaient tantôt maçonnées, tantôt taillées sim-

plement au pic dans la terre rocheuse, mais nulle part la moindre fissure.

Si Mazurke avait eu souvenir de son entrée, ce n'est point aux murailles qu'il aurait cherché. Mais étant donnée cette circonstance de l'oubli complet, et cette autre circonstance que les allumettes-bougies ne pouvaient guère durer plus d'une heure, il y avait mille à parier contre un que le squelette allait avoir un pendant.

Ce fut du reste le squelette qui arrêta les recherches de Mazurke.

Quand ce dernier fut arrivé au pilier où s'adossait le mort, il ne put s'empêcher de faire halte, car l'inutilité de ses investigations lui ramenait des idées terriblement noires.

Et la boîte de bougies se vidait si vite!

Mazurke s'assit sur les sacs d'argent, face à face avec le squelette.

Il le considéra longuement.

La bougie qu'il tenait entre ses doigts s'éteignit. Il n'en ralluma point d'autre.

L'image du squelette restait en quelque sorte imprimée sur sa rétine. Il le voyait parfaitement dans les ténèbres, avec les trous de son visage et les angles aigus que formaient ses membres ramassés.

En ce moment, Mazurke était immobile comme le squelette lui-même.

Et par un singulier hasard, il avait pris à son insu la pose même du squelette.

Il était accroupi, lui aussi, les genoux à la hauteur de l'estomac et la tête prise comme dans un étau entre les deux paumes de ses mains.

Il songeait. — Il se défendait contre une idée redoutable qui voulait entrer malgré lui dans son esprit.

Une de ces idées qui hâtent l'agonie et font les dernières heures furieuses.

Cet homme était mort de faim!

Il n'y avait pas à en douter. Il était mort assis, sombre, écrasé par le désespoir.

Et lentement, sans doute, après avoir empli le souterrain de ses cris, après avoir écorché de ses ongles saignants le chêne de cette porte inflexible.

L'affaissement avait succédé à la rage. Il s'était mis là, sur



la base de ce pilier, l'écume à la bouche, les yeux hors du front, le blasphème dans l'âme.

Sa tête était tombée entre ses mains. — Et la mort l'avait pris...

Mazurke voyait en quelque sorte ce solitaire et lugubre drame. Il le voyait; sa fièvre grandissait. Des frissons passaient dans la moelle de ses os.

Et, chose étrange, la faim, sollicitée par ses appréhensions mêmes, venait déjà impérieuse.

Libre, il eût jeuné longtemps encore. Dans ce cachot, auprès de cet homme que l'inanition avait tué, il sentait son estomac vide et souffrait par anticipation l'atroce supplice de la famine.

Il se leva et secoua ses membres, comme s'il eût craint déjà de les voir engourdis.

Il y avait encore à explorer le coin du souterrain qui était derrière le squelette.

Dernier et bien faible espoir.

Une bougie fut allumée et il chercha.

Derrière le squelette, parmi les lambeaux informes de ses vêtements qui étaient tombés pièce à pièce, un objet brillait. Mazurke se baissa. C'était le fermoir d'acier d'un grand et gros portefeuille, dont le cuir était rongé en partie, mais qui gardait encore le nom de Romblon père, écrit sur sa couverture.

Le squelette était une personne de sa connaissance.

Mazurke ramassa le portefeuille et l'ouvrit.

L'AVANT-DERNIÈRE BOUGIE

Si Mazurke avait pu conserver l'ombre d'un doute sur la question de savoir en quel lieu il se trouvait, le nom gravé sur le portefeuille l'aurait fixé tout de suite.

Sa conversation avec Romblon-Ballon lui revint en effet à la mémoire. Il se souvint de ce singulier récit de la disparition de Romblon père qui avait essayé de suivre ces voitures mystérieuses, partant du Pont-Neuf et menant les héritiers de feu Jean-de la-Mer au lieu de leurs réunions annuelles.

Romblon père avait surpris le secret de la tontine à outrance; bien plus, il était entré dans la tirelire commune. — Mais il n'en était pas sorti.

Entre morts, on n'est pas tenu à ces délicatesses qui facilitent et assurent les relations entre vivants. Mazurke ne se fit aucun scrupule de fouiller le portefeuille de papa Romblon,

portefeuille que Ballon lui avait dit être si précieux et si bien garni!

Papa ayant l'habitude, toujours au dire de son fils, de coucher toutes choses par écrit et de serrer soigneusement tout ce qui lui tombait sous la main.

Le portefeuille était en effet bourré, obèse, gonflé comme l'abdomen vêtu de nankin de notre ami Ballon. Il y avait des volumes sous cette enveloppe de cuir, rongée par les vers.

Il y avait d'abord des profusions de lettres de la maison Isidore-Baptiste et Cie.

Toutes ces lettres de la maison Isidore-Baptiste et Cie indiquaient un ensemble d'efforts tendant tous au même but.

Ce but était de trouver, sous leurs noms d'emprunt, les héritiers de Jean-de-la-Mer, les membres de la tontine à outrance.

Le vieux Romblon exploitait toujours le système de *black-mail*, système continué honorablement par le volumineux sportmann Romblon-Ballon, son fils et son unique héritier.

Mazurke put suivre les filières à l'aide desquelles on avait successivement reconnu le docteur Morin, le vieux Houël, Cousin-et-Ami, Guérineul, Olivette, et enfin Menand jeune, ancien notaire, et Artichaut, qu'une forte odeur d'oignon cru avait trahi, malgré son noble nom de Beaujoyeux.

Papa Romblon n'avait plus à trouver que Fargeau et le happe-monnaie Honoré, parmi les membres de la tontine, et en dehors, Lucien, Berthe et Tiennet Blône, lesquels n'avaient point acquiescé.

Mais son œuvre avait été rudement interrompue, et cet homme prudent ne devait plus rançonner personne.

Il existait entre papa Romblon et la maison Isidore-Baptiste et Cie des relations tellement intimes qu'on pouvait regarder Romblon comme l'un des commanditaires de cette utile entreprise. — Il existait en outre, entre lui et Bubart (Baptiste), des relations secrètes qui devaient, suivant toute apparence, être un mystère pour les autres chefs de la maison.

Le portefeuille contenait des lettres en chiffres, des *grilles* ou clefs pour les messages sympathiques.

Sur l'une des pages de chagrin qui sont au centre de tout portefeuille, Mazurke trouva deux mots écrits symétriquement :

ROMBLON-RAISON

Comme toutes les choses mystérieuses et qu'on n'explique



point de prime aspect, ces mots le frappèrent plus fortement que bien d'autres choses en apparence plus importantes.

Il resta dix minutes à deviner ce rébus dont le mot lui échappa en définitive.

Mais les deux rimes se gravèrent d'elles-mêmes dans sa mémoire, et involontairement, pendant tout le reste de son investigation, il allait, répétant :

— Romblon-Raison... Romblon-Raison!

C'était un grand enfant, vous savez bien...

Nous ne ferons pas l'inventaire complet de tout ce que contenait le portefeuille du papa. Les choses les plus disparates s'y trouvaient accolées. Nous parlerons pourtant d'un pauvre petit papier qui fit battre bien fort le cœur de Mazurke.

C'était la promesse de mariage souscrite autrefois par Lucien Crêhu de la Saulays au profit de sa cousine Berthe.

La promesse de mariage que la pauvre aveugle n'avait jamais lue et qu'elle aimait tant!

La promesse que Fargeau avait indignement volée dans le creux du chêne de la Mestivière, à l'instant même où l'aveugle la cherchait d'une main tremblante pour savoir si elle devait vivre ou mourir...

Mazurke baisa ce papier froissé et jauni par le temps. Un monde d'idées s'éveillait dans son esprit et dans son cœur; il sautait à pieds joints par-dessus ces vingt années; il voyait le vieux château, la figure pâle de Jean Crêhu avec son cadre de barbe blanche, et Berthe, appuyée mollement au bras de Lucien, sous les grands arbres de la forêt du Ceuil.

Toutes ces choses qui lui parlaient si énergiquement de sa jeunesse!

Et il se disait, car il était Breton : Quand on va mourir, le passé revient tout à la fois : je vais mourir.

Mais il se demandait aussi, et cela l'intriguait presque autant que les trois flambeaux fantastiques, pendant que les philosophes lui donnaient des coups de bâton sur le crâne : — Comment diable ce vieux coquin de Romblon s'était-il procuré cette promesse de mariage?

Ma foi, comme il se procurait tout, ce brave homme, en la trouvant quand elle n'était point perdue.

L'inventaire du portefeuille était à peine à moitié, et il n'y avait plus guère de bougies.

Mazurke cessa de chercher au hasard. Il y avait une chose

qu'il voulait voir avant tout, et il était sûr de la trouver dans le portefeuille.

S'il avait oublié, en effet, les circonstances de son entrée dans la cave, comme cela ne manque jamais d'arriver pour les derniers moments de l'ivresse, qui se résout dans le sommeil, il se souvenait au contraire parfaitement de la conversation qu'il avait eue avec Ballon dans le boudoir de madame de Beaujoyeux.

Ballon lui avait dit : Ah ! si papa n'avait pas emporté son carnet, nous saurions bien tout ce qui a rapport à la succession de Jean Créhu, car il avait une copie du testament !

C'était cette copie que Mazurke cherchait.

Pour mettre la main dessus, il lui fallut fouiller tous les plis et toutes les poches secrètes du portefeuille.

Enfin, il la trouva et se mit à la lire avidement.

Les termes de l'acte lui étaient bien connus, mais, après vingt ans, il n'avait plus présentes les diverses dates. — Ainsi, par exemple, il n'aurait point su dire à quelle époque, faute d'avoir rempli la condition principale du testament (la réunion sur une seule tête de toutes les portions de l'héritage par suite du décès de tous les cohéritiers), les membres de la tontine devaient se trouver déchus de leurs droits qui passaient à Berthe Créhu de la Saulays.

La copie du testament lui donna ces dates.

Les vingt ans accordés aux membres de la tontine pour arriver à un résultat s'ouvraient à partir du 13 mai 1829.

En conséquence, le 13 mai 1849...

On était au 11. Il restait deux jours.

Le portefeuille s'échappa des mains de Mazurke qui tomba dans une profonde méditation.

Deux jours ! Et, sauf un seul, tous les membres de la tontine vivaient !

Il fallait que, dans ces deux jours, on fît ce que vingt ans n'avaient pu faire, ou que les biens de Jean Créhu avec toutes les rentes accumulées retournassent à Berthe l'aveugle.

Car Berthe vivait, Mazurke en était sûr ; — et il pensait bien que son existence n'était point ignorée des membres de la tontine.

Ce qui résultait de tout ceci, c'est que Berthe, de façon ou d'autre, allait être assassinée sous deux jours.

Evidemment, ces hommes ne pouvaient renoncer à cette for-



tune qui était entre leurs mains. Et comme Berthe seule leur faisait obstacle, Berthe devait disparaître.

Mazurke savait qu'un crime ne leur coûterait rien, pas même un remords.

Et Mazurke était là entre quatre murs, sous une voûte impénétrable. Mazurke était prisonnier, c'est-à-dire inutile, impuissant!

Il restait assis, la tête inclinée sur sa poitrine, mais le sang bouillait déjà dans ses veines, et son front prenait feu.

Ses deux mains crispées serraient sa poitrine.

La sueur collait les cheveux de ses tempes.

— Assassinée! assassinée! Berthe!...

Il se leva enfin, pris de vertige et de folie. Ses ongles grattèrent les parois solides; son talon heurta les piliers comme s'il eût voulu faire écrouler la voûte!

Il ne criait pas, mais un râle sourd sortait de sa poitrine gonflée.

Vous eussiez dit un lion, rôdant et soufflant dans sa cage de pierre.

Il s'arrêta devant la porte.

Puis il alla au tas d'argent et transporta des sacs qu'il amoncela en face du seuil.

Il avait encore trois bougies.

Ces sacs amoncelés étaient des munitions pour battre en brèche la porte.

Il brûla une première bougie afin d'établir sa batterie.

Puis, il brandit un sac de mille francs, et le lança contre la porte qui sonna comme si c'eût été un coup de bélier.

Le sac s'écrasa et les écus jaillirent.

Mazurke saisit un autre sac, puis un autre encore. Il y allait avec furie. La porte sonnait incessamment, et les sacs s'écrasaient l'un après l'autre comme les boules de neige qui servent aux batailles pour rire.

Mazurke allait, allait! ses cheveux inondaient son visage. La sueur tombait à grosses gouttes de son front.

Il disait tout bas, sans savoir qu'il parlait :

— Assassinée! assassinée!... Oh! je la briserai cette porte!.. je la briserai!... s'il y a quelqu'un derrière pour me barrer le passage, je l'étoufferai entre mes bras... et puis l'air, la lumière, la force!... Par le nom de Dieu! je serai là... et quand je suis là, on n'assassine pas!

Et il précipitait sa tâche infatigable.

C'était comme le marteau qui frappe l'enclume à intervalles vifs et toujours égaux.

Son bras était d'acier.

Et pourtant la porte rendait toujours le même son plein et net.

Il y avait sur les marches des milliers de pièces de cinq francs éparpillées. — La porte résistait.

Mazurke répétait, mais sa voix était plus faible :

— Je la briserai !... je la briserai !...

Les sacs volaient, heurtant le bois. — Mazurke sentait bien qu'après ce délirant effort, il allait tomber tout d'un coup...

Il tomba, ses muscles se détendirent. Un feu passa devant ses yeux et il lui sembla que le sol de la cave roulait comme le pont d'un navire en grosse mer.

La seconde bougie s'alluma, car il voulait voir si la porte n'avait point cédé, ne fût-ce qu'un peu.

Oh! si la porte avait eu seulement une fente où passer la lame d'un couteau, une écorchure, un rien !...

Mais la porte, défendue par son armure de fer, gardait à peine les traces de cette attaque vaine.

Mazurke leva les mains vers le ciel, puis il s'affaissa, le visage contre terre, vaincu, brisé, déjà mort...

OU LUCIENNE FAIT DE LA MORALE

Le jour se leva clair et gai comme la veille sur les deux jardins qui séparaient l'hôtel Lointier de la maison de Marans. Mais les oiseaux chanteurs bavardèrent tout seuls sous le feuillage.

Lucienne s'éveilla pourtant de bonne heure. Avant même d'ouvrir les yeux, elle sentit sur sa poitrine ce poids qui devance la réflexion et qui invite l'âme à rester engourdie, par crainte d'une peine inconnue.

On ne sait pas encore, mais on a peur déjà. Le cœur se serre. On voudrait se réfugier de nouveau dans le sommeil.

Mais le sommeil est loin. Les paupières entr'ouvertes ont vu le grand jour, et la mémoire secouée a dit son mot.

On vit ; on se souvient : on souffre.

Lucienne, au lieu de sauter hors de son lit comme d'habitude, leste et vive, laissa longtemps sa jolie tête sur l'oreiller. Tout ce que lui avait dit Clémence lui revenait ; elle avait peur.

Il fallut la lettre de Mazurke, toujours cachetée et posée à son chevet, pour lui rendre un peu de cœur. A la vue de la

lettre, ses yeux qui allaient pleurer eurent un pauvre sourire.

Ses petits pieds blancs touchèrent le tapis. Elle souleva la mousseline sans broderie qui couvrait les carreaux de sa fenêtre.

— Clémence n'est pas encore au jardin, murmura-t-elle ; — il faut que je la voie pourtant, il faut que je sache tout... tout !

— Mon Dieu ! ajouta-t-elle en regagnant son lit pour passer sa robe du matin : — faites que Clémence se soit trompée, et protégez notre pauvre mère !

La robe agrafée, et ce ne fut pas long, Lucienne prit ses beaux cheveux blonds à deux mains et les noua derrière sa tête...

— Puis elle se mit à genoux devant une image de la Vierge que le prêtre lui avait donnée le jour de sa première communion.

Une image naïve et douce où la mère de Dieu foulait des fleurs et se couronnait d'étoiles.

Lucienne pria de tout son cœur. Et la pensée du beau capitaine Mazurke, venant à traverser sa prière, ne la troubla point. Elle était trop pure pour craindre ou rougir.

Après sa prière qui monta vers Dieu comme le vol de l'ange, elle s'assit sur le pied de son lit, prenant un petit air grave et se disant : que faire?

Terrible question ! — Si encore Lucienne avait tout su ce que Clémence voulait lui dire !

Il fallait voir Clémence.

Lucienne ouvrit sa fenêtre et fit entendre l'appel matinal.

— Pstt ! pstt !

Personne ne répondit, et la porte de l'hôtel Lointier resta close.

— Elle dort, se dit Lucienne, — la paresseuse !

La pauvre Clémence n'avait garde de dormir.

Lucienne songea d'abord à l'attendre ; mais son esprit avait la fièvre. Elle ne pouvait rester en place.

Elle prit à son chevet la lettre de Mazurke. C'était au moins un prétexte pour aller voir son frère.

Madame de Marans sommeillait encore. Lucienne traversa sa chambre sur la pointe des pieds, non sans jeter vers l'alcôve un regard furtif et attendri, puis elle entra chez M. le docteur Gabriel.

Chambre de jeune homme : ce docteur était si jeune ! Nous ne voulons point dire pourtant que cela sentît l'étudiant en

médecine. Fi! Gabriel avait des défauts, il avait même des vices, et le mauvais sentier où il s'engageait devait le conduire bien près du crime, mais il se mettait bien, ce garçon-là! Il eût fait tache dans un estaminet de la rue Saint-Jacques. Sa chambre était honnête, élégante, un peu artiste peut-être; l'héritier d'un banquier aurait pu y vivre.

Gabriel dormait, lui aussi, mais c'était un sommeil fiévreux et agité qui se fatiguait en mouvements brusques, et laissait échapper des paroles.

Quand Lucienne entra, Gabriel disait :

— On vous paiera!... on vous paiera!... Dix mille francs!... en voilà-t-il pas une affaire!

Et sa voix était étranglée comme si la main d'un ennemi eût serré sa gorge.

Son visage enflammé avait des gouttes de sueur.

— Gabriel! dit Lucienne en lui touchant l'épaule, — éveille-toi!

Gabriel fronça le sourcil et ses poings se fermèrent.

— Encore perdu! murmura-t-il. — On vous paiera. . Je suis riche... On vous paiera!

Lucienne secoua la tête tristement.

— Gabriel!... répéta-t-elle.

Le petit docteur se dressa en sursaut.

— Quoi! qu'y a-t-il? que demandez-vous?... s'écria-t-il avec effroi. — Pourquoi vient-on me chercher jusqu'ici?

— C'est moi, mon pauvre Gabriel, prononça Lucienne bien doucement.

Gabriel se frotta les yeux; puis il remit sa tête sur l'oreiller, parce qu'alors il avait honte.

— Ah! c'est toi, Lucienne! dit-il. — Je croyais... Tu m'as fait peur!

Parce que... Mais je suis fou de t'expliquer cela!... Est-ce qu'on raisonne les lubies du sommeil?

Lucienne roula un fauteuil auprès du lit et s'assit.

— Tu ne m'embrasses pas, ce matin, Gabriel?

— Oh! pauvre petite sœur!... plutôt dix fois qu'une! s'écria Gabriel en se retournant et en prenant la blonde tête de Lucienne à deux mains.

— Mais comme te voilà grave! ajouta-t-il.

— Tu as donc perdu dix mille francs cette nuit? demanda tout bas Lucienne.

Le docteur devint plus pâle.

— Dix mille francs ! répéta-t-il en essayant de sourire, — quelle folie !

— Oui, dit la jeune fille d'un ton sérieux et triste, — ce serait une folie !... une folie bien grande... bien coupable !

— Tu prêches un converti, ma sœur.

— Je voudrais le croire, mon frère.

Ces deux dernières répliques furent échangées sur un ton presque hostile.

Lucienne était indignée parce qu'elle songeait aux paroles de Clémence et aux périls qui menaçaient sa mère.

M. Gabriel trouvait le ton de sa sœur un peu irrévérencieux.

Nous avons dû le dire : M. Gabriel était entiché de sa noblesse à un degré qui frisait la manie. Or, dans les maisons de la haute chevalerie, la loi salique règne despotiquement. M. Gabriel se regardait comme le chef de la famille.

Pauvre petit !

Mais ils s'aimaient trop bien ces deux enfants pour rester longtemps sur le pied de guerre.

— Écoute, dit Lucienne, sachant où trouver l'argument décisif ; moi je ne sais pas te blâmer, mon Gabriel, ainsi ne te fâche pas contre moi... mais Clémence...

— Oh ! Clémence ! Clémence ! s'écria le jeune homme avec colère ; Clémence abuse ! elle est impitoyable, Clémence, parce qu'elle voit en moi un esclave ! Eh bien ! je crois que je ne l'aimerai pas longtemps, Clémence !

— Ah ! fit Lucienne qui ne put retenir un sourire.

— C'est Clémence qui te met toutes ces idées-là dans la tête ! reprit Gabriel en s'animant de plus en plus ; joueur ! joueur ! mon Dieu ! je joue en passant... pour me distraire...

— Dix mille francs ! murmura Lucienne.

— Qui a pu lui dire cela ? demanda brusquement Gabriel.

— A qui ?

— A Clémence !... car c'est elle qui te l'a dit !

— Non, ce n'est pas Clémence, mon pauvre Gabriel, c'est toi.

— Moi !...

— Toi qui joues en dormant... Toi qui n'as plus une minute de repos... Toi qui ne travailles plus et qui perds ton avenir...

— Mais voilà un sermon en règle, ma parole ! interrompit M. le docteur ; — tiens, je finirai par la détester, cette Clémence !

— Parce qu'elle t'aime?... ce sera bien!

— Parce qu'elle me poursuit, parce qu'elle t'apprend à me blâmer, à me mépriser... Voyons! quand il serait vrai que je fusse joueur!

— Notre mère n'est pas riche... dit tout bas Lucienne.

— Oh! fit Gabriel, d'abord notre mère est plus riche que tu ne le crois... Elle nous cache sa fortune... Je ne dis pas qu'elle ait tort... Dieu me garde d'exprimer jamais un blâme sur les actions de notre mère!... Mais, vois-tu bien, on ne porte pas le nom de Marans sans posséder des biens.

— Mais tu te trompes! s'écria Lucienne qui sentait vaguement tout le péril de cette croyance

— Je sais ce que je dis, petite fille, riposta Gabriel, — il ne faut pas toujours me traiter comme un sot.

Lucienne lui prit la main.

— Je te traite comme le mieux aimé des frères, mon Gabriel, dit-elle, — tu ne peux pas savoir... et moi-même, je ne pourrais pas l'expliquer... mais il y a bien du malheur autour de nous, va!... Crois-moi, mon frère, ajouta-t elle en mettant des caresses dans sa voix, — ne t'excuse pas à tes propres yeux en croyant que notre mère est riche... notre mère est pauvre.

— C'est impossible!

— Un jour qu'elle parlait de la conscription, j'ai vu des larmes dans ses yeux. Je crois qu'elle n'aurait pas de quoi te racheter en cas de malheur!

— A la bonne heure! voilà bien les petites filles! s'écria Gabriel triomphant, — toujours se mêler de choses qu'elles ignorent! Notre mère n'a pu pleurer en songeant à la conscription, puisque la loi ne m'atteint pas; c'est pour la forme que je tire... je suis fils unique de veuve... je suis soutien de famille.

— Soutien de famille!... ne put s'empêcher de répéter Lucienne

Mais elle reprit tout de suite, craignant d'avoir blessé Gabriel :

— Je te dis ce que j'ai vu... Maintenant, je crois que tu as raison, et j'ai entendu parler de cette loi qui exempte les fils de veuve... mais ce n'était là qu'un détail...

— Oui, oui, interrompit Gabriel, — maintenant que tu es battue...

— Écoute-moi... Je vais revoir Clémence, et j'en saurai da-

vantage... Mais je parle bien sérieusement, Gabriel, quand je te dis que notre repos est menacé...

— Par qui?

— Notre mère a des ennemis cruels.. tu prononçais tout à l'heure un mot : *soutien de famille.*

— Eh bien?...

— Eh bien! nous aurons peut-être besoin d'un défenseur... mais si, au lieu de nous défendre... au lieu de défendre notre mère, car, moi, qu'importe... si tu aides à nous perdre par tes imprudences.

— Assez! dit Gabriel...

Lucienne se tut.

Il y eut un long silence.

Gabriel prit les mains de la jeune fille et les serra contre ses lèvres.

— Tu as raison, petite sœur, murmura-t-il, mais tu ne sais pas, toi, oh! tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer!...

A cela, mademoiselle de Marans ne pouvait répondre, mais elle glissa un regard sournois au fond de la poche mignonne de son tablier du matin où était la lettre de Mazurke.

— Gabriel poursuivit :

— Tu ne peux pas savoir! Tout ce que j'en fais, c'est pour elle! J'ai beau me révolter, vois-tu, mon cœur est à ses pieds... Je l'aime, je l'aime comme un fou... plus que cela encore!... Est-ce que je sais dire comment je l'aime... Eh bien! j'ai de la fierté! Clémence est la fille d'un homme riche... avec mon art de médecin, la fortune sera si longue à venir! j'ai cru... je crois encore que le père...

— Mais c'est de la démence! interrompit Lucienne; — si Clémence savait!

— Clémence ne saura pas!... le jour où je serai riche, je m'agenouillerai devant elle et je lui dirai : Je suis noble et j'ai de l'or... mon nom et mon or sont à vous!

— Pauvre Gabriel! dit encore la jeune fille sur qui ce sophisme sentimental ne laissait pas que de faire impression.

— Ne me dis pas que j'ai tort! s'écria Gabriel; je suis sûr que j'ai raison... Le jeu ressemble à toutes les choses humaines... Il faut de la patience... mais je commence à comprendre très bien l'équilibre des séries... et avant qu'il soit quinze jours, je veux jouer à coup sûr!

— Oh!... fit Lucienne étonnée, — c'est toi qui parles ainsi!...

— Je m'entends... et toi, petite fille, tu ne peux pas me

comprendre... Vous êtes deux folles ensemble, Clémence et toi, qui prétendez trancher et juger... Je ne dis plus qu'une chose : quelle figure ferait M. Lointier si j'allais lui demander ce matin la main de sa fille?

— Dame!... fit Lucienne.

— M. André Lointier, reprit Gabriel, me mettrait à la porte le mieux du monde parce que je n'ai pas le sou... Et ce pauvre M Raymond, qui est si excellent, aurait beau faire... Tout serait perdu! Tandis que si je vais dire à M. André : j'ai deux cent mille francs, trois cent mille francs... Et qu'est-ce que cela quand on a la veine!... M. André me caresse le menton et me trouve un charmant jeune homme... Est-ce vrai, oui ou non, cela?

UNE NUIT DE M. FARGEAU

Lucienne sentait bien que tout cela n'avait pas le sens commun, mais ce qui regardait M. André Lointier était la vérité même. Et il eût fallu scinder l'argument pour y répondre, et, Dieu merci, Lucienne n'avait jamais fait sa philosophie.

Gabriel continuait en s'animant :

— Songe donc, petite sœur! si une fois M. Lointier disait oui! comme nous serions heureux!... Moi, le mari de Clémence! Quand je pense à cela, vois-tu je perds la tête!... Allons plus loin! que me manquerait-il pour faire une brillante fortune médicale, à moi qui possède seul au monde les traditions de Van-Eyde. Un premier pas, un premier cri de la renommée... avec un peu d'argent, on fait crier la renommée... Tu dis que ma mère est pauvre : je n'en crois rien, mais enfin, tu le dis... Eh bien! me voilà médecin célèbre! ma caisse s'enfle... J'aime bien Clémence, mais notre mère! oh! notre chère mère, c'est de l'adoration que j'ai pour elle!... Je la fais notre reine ; elle est riche de notre richesse... Quant à toi, ma Lucienne, je te donne une belle dot; tu épouses quelque bon gentilhomme, et nous vivons tous ensemble dans un vrai paradis.

Les programmes ne lui coûtaient rien à ce docteur blond.

Et il parlait de la meilleure foi du monde.

Lucienne lui avait pris la main.

— Tu es bon, mon pauvre Gabriel, dit-elle; tu penses aux autres et tu veux nous donner une part de ton bonheur... Mais, ajouta-t-elle avec un soupir, ton bonheur où est-il? C'est le pot au lait de Perrette...

— Les femmes sont sceptiques! prononça Gabriel sentencieusement.

Lucienne se leva et reprit d'un ton sérieux :

— Je vais voir Clémence. Quand je saurai au juste ce que nous avons à craindre, je reviendrai te le dire... Ah! j'y pense, s'interrompit-elle en rougissant un peu; — j'ai là quelque chose pour toi.

— Une lettre de Mazurke! s'écria Gabriel en prenant le papier que Lucienne lui tendait ; — voilà un beau joueur!... Tu ne dois pas faire beaucoup de cas de celui-là, toi, Lucienne. Mademoiselle de Marans avait détourné la tête.

Et, bien qu'elle eût annoncé l'intention de descendre au jardin pour chercher Clémence, elle demeurait à la même place, indécise et troublée.

Gabriel lisait.

Lucienne tournait la tête bien doucement et lui jetait un regard furtif, comme si elle eût voulu lire la lettre dans ses yeux.

— Bon! s'écria Gabriel, il a encore fait sauter la banque de Wiesbaden!... Quel gaillard!

Le front de Lucienne devint triste.

— Il ne pense qu'à jouer!... se dit-elle.

— Ah çà! reprit Gabriel, je n'y comprends rien, moi, à sa lettre!... lui qui a tant d'esprit, le voilà qui fait du sentiment comme un troubadour!... Il parle d'étoiles dans la nuit, de fleurs bleues qui penchent leur tige sur le bord de sa route...

Le cœur de Lucienne battait.

— Je crois, ma parole d'honneur! acheva Gabriel, — que le pauvre Mazurke est amoureux comme un fou!...

Lucienne s'enfuit. Elle avait la paupière humide et le front radieux.

La lettre était pour elle! — Oh! Gabriel pouvait la cacher, cette lettre, Lucienne était bien sûre de la retrouver.

La chambre de M. le docteur Gabriel communiquait avec le jardin par un petit escalier. Lucienne n'eut pas besoin de passer par l'appartement de madame de Marans. Elle était émue comme si Mazurke lui eût fait une déclaration d'amour.

Elle se rendit en courant au berceau où Clémence l'attendait d'ordinaire. Clémence n'y était point.

Lucienne resta longtemps, espérant toujours que son amie avait dormi plus tard que d'habitude, et qu'elle allait bientôt la voir descendre les degrés de marbre du perron.

Ce qui la soutenait dans son attente, c'était le souvenir de la lettre de Mazurke qui venait à chaque instant traverser son inquiétude.

Et aussi cette pensée que Clémence ne pouvait manquer au rendez-vous, après avoir entamé les révélations qu'elle-même traitait avec tant de solennité.

Cependant Clémence ne venait pas.

Lucienne avait multiplié tous les signaux convenus entre elles. Point de réponse. — Le soleil montait ; la matinée avançait. Bientôt, eu égard à la position respective des deux familles, l'entrevue allait devenir impossible.

Au moment où Lucienne songeait à la retraite, la porte de l'hôtel Lointier s'ouvrit enfin ; mais ce ne fut point Clémence qui se montra sur le perron.

Une jeune fille de la campagne qui lui servait de femme de chambre descendit vivement les marches et vint droit à la charmille.

— Est-ce que mademoiselle Clémence est malade ? demanda Lucienne.

— Mademoiselle Clémence est partie, répondit la femme de chambre.

— Partie?... pour quel endroit ?

— Pour le château.

— Mais quand donc ?

— Cette nuit, avant le jour.

— C'est impossible! s'écria Lucienne ; — elle m'avait promis...

La petite femme de chambre jeta vers l'hôtel un regard craintif, puis, comme il n'y avait personne aux fenêtres, elle tira lestement de son sein un papier qu'elle lança sur le tablier de Lucienne.

Cela fait, elle s'échappa en toute hâte.

Lucienne ouvrit le papier qui était un billet de Clémence.

« Ma chère Lucienne,

« Je suis prisonnière cette nuit ; demain on m'exilera. Je te « l'ai dit : je suis avec toi contre ceux qui veulent perdre ta « mère. On est libre dès qu'on est résolue. Tu me reverras « plus tôt que tu ne crois. A ce soir !

« CLÉMENCE. »

— Prisonnière ! se dit Lucienne, — exilée !... Pourquoi ?...

On l'avait donc épiée hier? Il y a donc véritablement quelque chose!... Elle rentra toute pâle et pensive, car c'était l'heure où madame de Marans se levait.

Cette nuit-là, le bon M. Fargeau ne s'était point couché. En prenant le nom d'André Lointier, il n'avait point changé de caractère. C'était toujours un homme bien laborieux et ne craignant point sa peine.

Malgré l'heure indue, madame Paoli avait reçu sa visite et ils avaient eu ensemble une très longue conférence qui s'était terminée au mieux, parce qu'ils étaient faits, elle et lui, pour se comprendre.

Par suite de cette conférence, madame Paoli avait commencé sa journée dès l'aube et s'était fait conduire au domicile privé de mademoiselle Grièche, seconde duègne du théâtre de Diane. — Nous verrons plus tard le résultat de cette visite.

Quant à M. Fargeau, en revenant de chez la belle Milanaise, il s'était mis à son bureau, et la besogne avait marché rondement.

D'abord il avait pris une leçon d'écriture. Voici comme :

Pour se mettre en rapport avec la maison Isidore-Baptiste et compagnie, Mazurke avait écrit à ces citoyens un billet de trois lignes. M. Fargeau possédait cet autographe qu'il avait obtenu de l'obligeance de M. Baptiste.

L'autographe était déplié sur le bureau comme un exemple d'écriture.

Et M. Fargeau le copiait avec beaucoup de soin, cherchant à imiter les pleins, les déliés et les liaisons. Il y réussissait parfaitement, car c'était un homme très adroit et soigneux.

Au bout d'une heure, il écrivait comme Mazurke, de façon à tromper le meilleur ami de Mazurke.

C'était la moitié de sa tâche. Il se leva et alla réveiller un vieux domestique qu'il payait mal et qui lui était dévoué.

Le vieux domestique fut chargé de préparer la berline qui devait servir au voyage de Clémence. Les préparatifs ne pouvaient être longs. Clémence monta dans la berline où François, le vieux domestique, s'assit auprès d'elle comme le gendarme qui partage avec les condamnés la planche suspendue des fourgons de la justice.

Il avait mission de garder Clémence pendant la route, et de la garder encore une fois au château.

Et il était homme à remplir parfaitement cet emploi.

Aucune parole ne fut échangée entre le père et la fille.

Clémence avait eu le temps de remettre à sa petite soubrette un billet pour Lucienne et un billet pour M. Albert, le secrétaire mélancolique de l'oncle Raymond.

La berline partit.

M. Fargeau revint paisiblement à son cabinet.

Le jour se montrait derrière les jalousies fermées et tuait déjà la lumière de la lampe. Les plus charmantes créatures de Dieu sont laides à ce moment critique ; mais M. Fargeau n'avait pas de coquetterie, et, d'ailleurs, il était vilain à toute heure.

Son nouveau talent fut mis immédiatement à l'épreuve. Il écrivit séance tenante une lettre adressée à M. Gabriel de Marans et signée *Philippe*.

Cette lettre fut comparée minutieusement au billet original de Mazurke. C'était réussi à souhait. Fargeau se frotta les mains avec fierté, comme doit se frotter les mains M. Ingres quand il regarde le portrait de Bertin père.

Tous les grands artistes ont leurs moments de triomphe solitaire.

Ensuite de quoi Fargeau fit une seconde lettre, mais cette fois d'une écriture renversée et banale qui n'était ni son écriture à lui, ni celle de Mazurke : l'écriture des lettres anonymes et des manuscrits de théâtre.

Cette seconde lettre fut encore adressée à M. le docteur Gabriel de Marans.

C'était tout.

M. Fargeau mit les deux lettres dans son carnet, se renversa sur son fauteuil et ferma les yeux, comptant sur une heure ou deux de sommeil.

Mais il comptait sans l'étudiant de quinzième année, M. de Monsigny : première force au billard et amant de cœur de madame Oliva de Beaujoyeux.

Au moment où Fargeau, aidé par cet opium souverain, une bonne conscience, commençait un joli petit somme, la sonnette de la rue fut agitée avec une violence formidable.

Il était un peu plus de huit heures du matin, et c'était à peu près le moment où Lucienne rentrait à la maison avec le billet de Clémence.

M Fargeau se redressa. Il avait reconnu son homme avant de l'avoir vu. La sonnette, agitée ainsi, avait un accent vitriàs.

Il se dit : Je dormirai la nuit prochaine...

Mais l'homme propose...

— Tonnerre de Landerneau! dit une voix solidement nazillarde dans l'antichambre; voilà six fois que je sonne... ça ressemble à une allée de cimetière, cette rue du Regard; filez, vous, et allez dire à votre maître que je suis là... M. de Monsigny!

— Faites entrer! cria Fargeau de sa place.

— Oh! oh! dit le nouveau venu, — je connais cet organe...

— Eh! parbleu! ajouta-t-il en passant le seuil, — je me doutais de ça!... Bonjour, vieux!

Il tendit la main à Fargeau; mais celui-ci, toujours affectueux et tendre, le serra contre son cœur.

— Mon pauvre Guérineul, dit-il avec sentiment; combien je suis heureux de revoir un parent, un ami, presque un frère!... Ah! le testament de mon oncle n'a pu m'endurcir l'âme... Il y a bien longtemps que je sais où vous trouver... Mais l'idée de cette bataille impie me révolte...

— Bon, bon! interrompit Guérineul, — moi aussi, nom d'un chien!... Seulement, nous n'avons plus que quarante-huit heures... Mais peuh!... personne ne veut jouer ça en trois liées!... Dites donc, vieux, le bazar ne me déplaît pas, ici... C'est antique et faisandé un peu, mais bien bâti... Vous avez donc un bon état, vous?

— Oui, répondit Fargeau en souriant.

— Moi, je bricole, reprit le vieil étudiant, je boulotte, je carotte, je rabiotte... Nom de bleu! cependant, je ne viens pas comme ça dans les maisons... et si je n'avais pas deviné le *rébus* de ce louchon de Baptiste... mais voyons, que me voulez-vous?

— Je veux vous faire gagner deux cent cinquante mille francs, répondit Fargeau.

Guérineul mit son chapeau sur sa tête et fourra ses mains dans les immenses poches de son pantalon écossais.

— A vue de nez, dit-il, — ça me sourit assez... Roule ta bosse! et du feu pour que j'en fume une, si c'est l'habitude de la maison.

MARIAGE DE CONVENANCE

M. de Guérineul tira de la poche gauche de son pantalon une belle pipe bien répugnante à voir, et de la poche droite une belle *blague* en perles.

La blague en perles est le dernier degré du vice.

Quand vous voyez un homme avec une blague en perles, ma foi, avisez! méfiez-vous! Prenez les mesures les plus énergiques!

M. de Guérineul *en bourra une* savamment, et donna sur le tabac, tassé avec méthode, le coup de pouce amateur.

Puis, à l'aide d'une allumette que lui passa le complaisant Fargeau, il mit le feu et tordit le bec selon l'art pour lâcher les premières bouffées.

Il y eut bientôt autour de lui une épaisse auréole au milieu de laquelle brillait sa face effrontée et réjouie.

— A présent, vieux Fargeau, dit-il, — amenez un verre de n'importe quoi, si ça ne vous désoblige pas, et filez votre câble... On vous écoute.

— Voulez-vous du cognac ou du rhum?

— Au fait, interrompit Guérineul, — je ne veux rien... je n'ai pas soif.

Fargeau sourit.

— Vous vous défiez de moi, dit-il; — vous en avez le droit, mon cher garçon... j'arrive à notre affaire... voulez-vous vous marier?

— Pas beaucoup... répliqua Guérineul, qui fit la grimace.

— Deux cent cinquante mille francs comptant, de la main à la main.

— Oui... oui... c'est de l'argent, ça!... mais...

Fargeau prit sur la table un petit étui de peau qui contenait un médaillon et le passa au vieil étudiant.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda ce dernier.

— C'est la personne.

— Ah! ah!... jolie fille... pas surabondante pour la gorge... moi, j'aime assez qu'on soit bien en chair, père Fargeau... et ça a quel âge?

— Dix-huit ans.

— Gentillet! gentillet! dix-huit ans!... Et qu'est-ce qu'elle vous est, cette enfant-là?

— Ma fille.

Guérineul ôta sa pipe de sa bouche et regarda Fargeau en face.

— Votre fille! répéta-t-il; — et vous voulez me la donner... à moi!

— Oui, je veux vous la donner, à vous.

— Eh bien, vous êtes encore plus gredin que je ne croyais, père Fargeau, dit Guérineul, qui remit sa pipe dans sa bouche. — Qu'est-ce que vous gagnez à ça, vous?

— Deux cent cinquante mille francs.

— Bah!... La dot est donc de cinq cent mille?

Fargeau fit un signe de tête affirmatif.

— Et ce n'est pas vous qui dotez votre fille?

— Non.

— Qui donc?

— Mon frère.

— Ah bah!... Et ce frère-là... c'est... lui?

— Oui.

— Il a donc fait fortune?

— Oui.

— Non... oui... non! C'est embêtant, ce genre de conversation... Allons, sacrebleure! vieux Fargeau, déboutonnez-vous en grand si vous voulez qu'on s'entende!... Cette fille-là est-elle votre vraie fille?

Fargeau hésita.

— Bien, reprit Guérineul, — c'est une frime... voilà que ça vient!... Je ne suis pas fort, moi, excepté à la poule... Mais, je ne sais pas pourquoi, j'enfonce toujours les gens qui ont trop d'esprit... Et il faut que vous en ayez de l'esprit, vieux Fargeau... et drôlement... pour vous être remis avec lui après les tours que vous aviez joués à son ancienne, Berthe l'aveugle!

Pendant que Guérineul parlait, Fargeau réfléchissait. Il sembla prendre tout à coup son parti.

— Mon cousin, dit-il, je crois que vous avez raison. . il faut se déboutonner... parler franchement ..

— Il va me lâcher une menterie grosse comme Romblon-Ballon! pensa l'étudiant de quinzième année.

Il ajouta tout haut :

— C'est ça! déshabillons-nous, nom d'un chien! ça met à l'aise.

— Si je suis devenu le père de ma fille, reprit Fargeau, — c'est précisément pour me rapprocher de celui dont nous parlons... J'étais extrêmement gêné, moi, vous pensez, n'ayant pas d'état et forcé de verser mon revenu entier dans cette diable de cave... Le hasard me fit mettre la main sur mon brave Raymond, qui était riche, lui, à beaucoup de guinées...

— Il avait fait des affaires avec le Berthelleminot, je crois, interrompit Guérineul.

Fargeau leva les épaules.

— Allons donc! dit-il; — Berthelleminot est un malheureux!.. Mon cher frère Raymond ne m'a jamais dit au juste où

il avait pêché tant d'argent, mais je crois bien que c'est en Angleterre...

— J'y ai été en Angleterre, interrompit encore Guérineul,— une chiffe de pays où il n'y a pas d'estaminets...

— Vous sentez, reprit Fargeau, que ce n'était pas déjà si facile, la chose de se rapprocher de lui... Il y avait un coquin de passé... Ma foi, j'eus l'idée de me marier et de devenir veuf..

— Hein?... fit Guérineul, qui ne comprit pas tout de suite.

Fargeau souriait avec douceur.

— Une fille, continua-t-il, — une jolie enfant, c'est immanquable !... Je me procurai Clémence et je tuai sa mère...

— Comment!!! s'exclama de nouveau Guérineul.

— Comme les romanciers tuent leurs personnages, mon bon, poursuivit paisiblement Fargeau, — je dis à Raymond que Clémence était orpheline et que je pleurais, moi, une compagne adorée... Besnard est mort; les morts ont bon dos; je mis sur le dos de Besnard toutes les mauvaises affaires de là-bas... A propos, il paraît que c'était lui, Raymond, qui avait mis les trois chevrotines dans la tête du pauvre Besnard.

— Ah! fit Guérineul.

— Ça m'a aidé un peu à le tenir, dit Fargeau; — mais c'est surtout Clémence... Il est fou de Clémence!... et s'il n'était pas resté amoureux comme un idiot de cette femme qui doit maintenant friser la quarantaine, je crois qu'il aurait eu l'idée d'épouser Clémence... Mais Berthe! Berthe! Il a un ruban rose, un ruban qui servait de laisse à Chéri... c'est son fétiche... des larmes à n'en plus finir!...

— Voilà une constance! s'écria Guérineul en secouant sur le tapis les cendres de sa pipe.

— En attendant, poursuivit Fargeau, il me défraye, et c'est tout... Je trouve qu'il est temps de lui couper une tranche... Il a promis 500 mille francs à Clémence le jour de la signature de son contrat; il faut que ce contrat soit signé ce soir.

— Peste ! ça ne languira pas, cette affaire-là !

Ce disant, Guérineul *en bourrait* une seconde.

Fargeau, que la fumée tenait à la gorge déjà, se leva et ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin.

— Faisons un tour, dit-il, nous serons mieux.

Il prit le bras de Guérineul et descendit le perron.

— Mon bon, continua-t-il d'un ton plus confidentiel, — il ne faut pas qu'elle languisse, cette affaire!... Il y a mille raisons

pour cela.. Et avant de sortir d'ici, vous en connaîtrez plus d'une... D'abord, nous voici au terme fixé par le testament de Jean Crêbu... Si nous ne nous entretuons pas sous deux jours...

— Bah! fit Guérineul, — on finira par partager...

— Et la clause en faveur de Berthe?... prononça Fargeau à voix basse.

Guérineul s'arrêta.

— Est-ce qu'elle n'est pas à tous les diables, celle-là? demanda-t-il.

— Vous pourrez bientôt vous-même répondre à cette question, mon bon... En tout cas, partager, partager!... Je partagerais bien avec vous, moi, Guérineul... chacun deux millions, c'est encore honnête... mais avec tous ces drôles! Voyons! raisonnons un peu pendant que nous y sommes... nous avons notre avant-dernière réunion ce soir, là-bas, chez le vieil Honoré... Supposons qu'il ne s'y passe rien... Une dernière fois, nous nous réunirons, quarante-huit heures après... Je vous dis, moi, Guérineul, qu'il peut arriver tel cas où les deux cent cinquante mille francs de la dot nous sauveront la vie bel et bien!

— C'est vrai, ça, tout de même, nom de bleu! grommela Guérineul.

— J'ai songé à vous, reprit Fargeau, parce que vous êtes le plus jeune des héritiers, et que je vous ai vu détourner la tête autrefois quand on voulait tuer une femme... Il peut être utile de se liguer à ce dernier moment... D'ailleurs, je ne vous le cache pas, j'ai besoin d'éloigner Clémence, qui a deviné certains secrets et qui ne m'aime pas d'amour très tendre.

— Ces secrets-là, pensa Guérineul, je les saurai quand je serai son mari!

— Dans quarante-huit heures, pensait Fargeau de son côté, je vous donnerai à tous carte blanche... le tour sera joué!

Il continua tout haut :

— Voulez-vous, oui ou non, être avec moi?

— Comment diable avez-vous fait, cousin Fargeau, dit Guérineul en riant, pour vous déboutonner avant de savoir ça au juste?

— Vous savez, répliqua Fargeau en baissant les yeux, — j'ai toujours été trop confiant... trop étourdi...

Le vieil étudiant éclata de rire.

— Pour ça oui! s'écria-t-il, — vous avez toujours été trop franc, cousin Fargeau!... Eh bien, j'accepte l'affaire en bloc...

il faut se ranger... mais maintenant, vous allez me dire le fin mot... car vous devez avoir quelque tour dans votre sac...

Il s'interrompit parce que Fargeau lui serrait fortement le bras.

De son autre main, Fargeau lui montrait, à travers la charmille, une femme qui venait d'entrer dans le jardin voisin.

Guérineul resta bouche béante, — puis il se frotta les yeux comme s'il eût cru rêver.

— Sacrebleure!... fit-il avec stupéfaction.

— Mettez-vous derrière ce lilas, dit Fargeau ; il ne faut pas qu'elle vous voie...

— Me voir! répéta Guérineul. — Berthe l'aveugle... me voir!... Mais c'est vrai, tonnerre de Landerneau!... Elle lit dans un livre...

— Chut! dit Fargeau; — voici mon frère qui descend au jardin.

— C'est pour le coup qu'il faut me cacher, s'écria Guérineul, car, lui, il va me reconnaître tout de suite.

Fargeau secoua la tête en souriant.

— Non, murmura-t-il.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Mais pourquoi donc?

M. Raymond descendait lentement et avec précaution les marches du perron. Guérineul ne pouvait apercevoir ses yeux, qui étaient recouverts d'un bandeau; mais la manière dont M. Raymond se servait de sa canne pour guider sa marche ne pouvait laisser l'ombre d'un doute.

Guérineul était abasourdi.

— Sacrebleure! répéta-t-il; — ah! nom de nom de nom! voilà qui est drôle, par exemple!... Berthe voit clair et Lucien est aveugle!

DES DEUX CÔTÉS DE LA CHARMILLE

Les deux frères Lointier étaient donc en réalité les deux cousins Fargeau et Lucien Créhu de la Saulays.

Ce n'était point M. Fargeau qui avait choisi ce nouveau nom de famille. Lucien l'avait pris au hasard en fuyant après le meurtre de Besnard. Depuis, il l'avait gardé.

Lorsque Fargeau rencontra Lucien après des années, il avait lui-même besoin de changer de nom pour se soustraire au poignard de cette terrible association, qui ne tuait per-

sonne, il est vrai, mais qui menaçait toujours. Fargeau prit le même nom que Lucien.

Le lecteur comprend comment Fargeau, à l'aide de sa fille prétendue, parvint à circonvenir l'esprit faible et bon de son prétendu frère.

Lucien pardonna, ou plutôt il finit par croire à l'innocence de Fargeau, parce que Clémence était sa fille et qu'il aimait Clémence.

Fargeau utilisa, on peut bien le penser, le souvenir du meurtre. Ce fut pour rendre leur commun déguisement plus complet que Lucien consentit à prendre cette qualité de frère par rapport à Fargeau.

Ils vivaient ainsi depuis bien longtemps.

Un jour, la maison blanche, qui n'était point habitée lorsque Raymond Lointier avait pris l'hôtel, trouva des locataires : madame de Marans et ses deux enfants. La mère et la fille vivaient en solitaires. Le fils suivait les cours de l'École-de-Médecine sous le patronage du docteur Van-Eyde, le plus célèbre praticien oculiste de l'époque.

Lucien voulut se faire traiter par le docteur Van-Eyde, et ce fut ainsi que Gabriel de Marans se vit introduit à l'hôtel.

On se tromperait en pensant que Fargeau avait reconnu tout de suite Berthe de la Saulays dans cette belle madame de Marans, qui habitait la maison voisine. Il la vit tous les jours pendant de longs mois sans avoir même un soupçon.

Il y avait, nous le savons, à la charmille, une ouverture par où l'on passait d'un jardin dans l'autre.

Une fois, madame de Marans oublia son livre sur le banc du berceau où nous avons vu Clémence et Lucienne assises. Fargeau dérangea la planche, prit le livre et fut frappé comme d'un trait de lumière.

Depuis lors, Fargeau n'eut plus qu'une idée : éloigner cette femme ou la fuir.

Mais Lucien, si faible d'ordinaire, résista cette fois avec une sorte d'énergie. Il aimait Gabriel comme un fils, et la douce voix de Lucienne, qu'il entendait souvent à travers la charmille, lui faisait battre le cœur.

Gabriel et Lucienne étaient, sans qu'il voulût s'en rendre compte, un des éléments de sa vie. Il n'avait jamais parlé à Lucienne, mais Gabriel était son médecin depuis la mort du docteur Van-Eyde. Ce fut le prétexte qu'il prit pour repousser les demandes de Fargeau.

La méthode du docteur Van-Eyde avait opéré des cures qui tenaient du miracle. Elle procédait avec une extrême lenteur, mais elle arrivait au but. Lucien espérait encore, bien que deux épreuves successives eussent échoué.

Depuis trois mois, Gabriel de Marans avait commencé un troisième traitement.

Une chose étrange! c'est que madame de Marans était à peu près dans la situation de Fargeau; elle semblait voir avec une peine extrême les rapports de son fils et de M. Raymond; certes, ses motifs et ceux de M. Fargeau devaient être bien différents, si le résultat était le même.

Madame de Marans avait refusé, à différentes reprises, d'admettre Clémence chez elle.

Et ce petit mystère était d'autant plus difficile à expliquer, que madame de Marans était la douceur et la bonté même.

Madame de Marans était allée s'asseoir sous le berceau.

Raymond Lointier, à qui nous rendrons son nom de Lucien, parvenu au bas du perron, se dirigea vers l'allée où Fargeau et Guérineul tenaient leur conférence.

— Ah! parbleu! parbleu! répétait Guérineul, — je n'aurais jamais deviné celle-là!...

Lucien approchait. — Guérineul et Fargeau s'écartèrent pour le laisser passer, comme on fait au jeu de colin-maillard.

Lucien poursuivit sa route sans s'apercevoir de leur présence.

Il murmurait :

— Je n'entends ni Albert, ni Clémence, ni Gabriel... tout le monde me délaisse!

— Ah çà! il me fait pitié, à moi, ce pauvre gars-là! murmura Guérineul; — à deux pas de sa Dulcinée, et il ne s'en doute pas!

— Et j'espère bien qu'il ne s'en doutera jamais! ajouta Fargeau qui se complaisait évidemment dans ce que cette situation avait de pointu, de bizarre, de subtil. — Berthe ne peut pas le reconnaître, puisqu'elle ne l'a jamais vu... et lui ne reconnaîtra pas Berthe, puisqu'il ne peut la voir.

— C'est arrangé comme avec la main, dit Guérineul; — ils pourraient passer leur vie comme ça, côte à côte, sans inconvénient... à moins, pourtant, qu'ils ne se parlent...

Fargeau fronça le sourcil.

— C'est là le diable! grommela-t-il, et je travaille pour qu'ils ne se parlent jamais!...

Il emmena Guérineul, qui ne pouvait détacher ses yeux de cet endroit de la charmille où l'on voyait, d'un côté, Lucien assis sur le banc de gazon, et, de l'autre, à travers les feuilles, le peignoir blanc de Berthe.

Ils auraient pu se toucher.

— Nom de nom de nom! murmurait-il. Ça, voyez-vous, je ne peux pas l'avaler!... Des gens qui se cherchent depuis si longtemps, et qui sont là... tous deux... Ma parole, j'ai des envies d'aller là-bas, moi, et de dire : Bonjour, vieux Lucien! bonjour, ma cousine Berthe!

Fargeau pâlit.

— Seraient-ils contents! poursuivit Guérineul qui riait avec une sorte d'attendrissement; — Dieu de Dieu! seraient-ils contents!

Lucien était assis, la tête appuyée contre un coussin qu'on avait mis là pour lui, muet et immobile comme nous l'avons vu sur son lit au commencement de la nuit précédente.

Berthe était assise aussi, et lisait.

Son livre était ouvert à cette page blanche qui précède le titre.

Ce qu'elle lisait, c'était une ligne écrite à la main et suivie d'une signature.

Cette ligne disait :

« Ma petite Berthe chérie lira ce livre quand je lui aurai rendu la vue.

« Lucien. »

Et tandis que, d'un côté de la charmille, Berthe baisait en pleurant l'écriture de Lucien, Lucien pleurait en baisant le pauvre ruban rose, laissé par Berthe sur le tertre de la Mestivière, le soir où elle avait voulu mourir.

Tous les jours Lucien et Berthe, M. Raymond Lointier et madame de Marans, se *rencontraient* ainsi, sans se parler et sans se voir. Et c'était l'aveugle qui seul devinait sa solitude partagée, car Berthe ne se doutait même pas qu'il y eût là un homme.

L'aveugle y venait, parce qu'à l'heure du déjeuner, Lucienne et Gabriel accouraient pour embrasser leur mère.

Ce moment, il l'attendait. C'était du bonheur mêlé de tristesse. Sans savoir pourquoi, quand il entendait ces trois voix se mêler, caressantes et amies, son cœur battait plus fort et sa paupière tremblait.

— Bonjour, mère! dirent ensemble Gabriel et Lucienne de l'autre côté de la charmille.

Puis des baisers.

Un gros soupir souleva la poitrine de Lucien.

Gabriel et Lucienne emmenaient madame de Marans en la tenant par la main.

Lucien restait seul.

Il serra le ruban rose dans son sein, parce qu'il entendait des pas du côté de l'hôtel.

C'était Albert qui venait à lui plus pâle encore et plus triste qu'à l'ordinaire.

— Monsieur, dit-il, pardonnez-moi, si je vous ai laissé seul ce matin... Je voulais savoir ce que M. André, votre frère, allait chercher chez madame Paoli à deux heures de nuit.

— Ah!... fit Lucien qui ne s'émut point comme Albert le voulait; — et tu l'as su?

— J'ai su, répondit Albert, qu'en revenant de chez madame Paoli, M. André a fait monter sa fille dans la berline et l'a envoyée au château.

— Clémence!... Pourquoi?

— On ne sait jamais le motif des actions de M. André Lointier, monsieur.

Lucien s'était soulevé à demi. Un instant, Albert crut qu'il allait parler en maître.

Mais la tête de Lucien retomba sur le coussin.

—André est son père...murmura-t-il; — moi, je ne puis rien!

AVANT L'ORAGE

La famille de Marans était réunie dans la salle à manger pour le déjeuner.

Lucienne et Gabriel étaient à côté l'un de l'autre, vis-à-vis de madame de Marans, qui les regardait tour à tour.

Ils causaient de cette douce façon qui met les bonnes heures passées en famille au premier rang des félicités humaines.

Que sais-je! c'était mieux que cela encore, car chacun d'eux semblait savourer ces moments avec une sorte d'avidité passionnée.

Ce déjeuner n'était point comme tous les autres; les deux enfants mettaient dans leur tendresse plus de coquetterie, et madame de Marans les contemplait d'un regard plus ému.

Parfois ainsi, vous le savez, l'heure qui précède la tempête est voluptueuse et molle entre toutes.

Le ciel sourit, les feuilles tremblent, les fleurs jettent de chauds parfums.

Sous ces belles joies de la famille, parmi ces tendresses si suaves, derrière cette tranquillité si chère, il y avait une tempête menaçante.

Madame de Marans, Lucienne et Gabriel se disaient tous les trois à la fois : C'est peut-être le dernier jour! Demain, ce bonheur ne sera plus!

Fêtons le dernier sourire : demain les larmes.

Cette pensée, nul ne l'exprimait; chacun cherchait au contraire à paraître bien joyeux.

Lucienne songeait aux avertissements de Clémence. Et ce qu'elle savait du secret de sa mère : ces absences nocturnes et mystérieuses, suffisait à la remplir d'effroi.

Gabriel se disait : J'ai une dette d'honneur et je ne puis la payer. Je suis un homme perdu, moi, un gentilhomme! moi, Gabriel de Marans!

Mais madame de Marans rêvait... Oh! pauvre femme! son cœur à elle était déjà torturé.

Elle vivait en ses enfants, cette mère. Tout ce qu'elle avait fait en ce monde depuis vingt ans, c'était pour ses enfants. Elle avait souffert, veillé, pleuré. Elle avait combiné une de ces comédies sublimes d'audace et d'amour qui choquent la froide raison et qui épouvanteraient tout courage autre que le courage d'une mère.

Elle s'était fait une vie de mensonge et d'intrigue, une vie double où le monde devait voir la honte ou le crime.

Elle avait tout bravé, tout!

Pour ses enfants, pour ses enfants chéris, le trésor que Dieu lui avait laissé.

Seule, abandonnée, aveugle encore à cette époque, elle s'était dit en les berçant tous deux : Je veux qu'ils soient parmi les heureux de ce monde.

J'eus toutes les souffrances, moi, leur mère : je veux qu'ils aient toutes les joies!

Et la voilà forte, cette femme, dans sa nuit isolée; la voilà qui se redresse sous l'œil de Dieu qu'elle implore; la voilà qui commence la lutte sans fin du proscrit contre la foule.

Car elle était proscrite. Ces enfants réunis dans le même berceau n'avaient pas de père. Ce n'était pas une femme que madame de Marans, c'était une demoiselle qui avait des enfants.

Et les enfants de madame de Marans étaient des bâtards.

Or, dans la vie d'un homme, il est deux époques où l'état civil doit être mis au grand jour, inévitablement. La femme échappe à l'une de ces nécessités, — à la plus absolue :

C'est la conscription.

Vous pouvez ne point vous marier, ne point faire inscrire votre nom sur la liste électorale, ne point solliciter d'emplois publics et prendre vos grades à l'étranger, si vous êtes praticien, par exemple.

Et c'était le cas de Gabriel qui s'était fait recevoir docteur à Francfort, patrie d'adoption de son maître Van-Eyde.

Mais si vous n'avez pas perdu votre qualité de Français, vous ne pouvez éviter de tirer à la conscription.

C'était ce jour-là même que Gabriel de Marans tirait à la conscription.

C'était ce jour-là même que la vie de madame de Marans pouvait être brisée par le plus trivial de tous les incidents.

Elle avait sur la conscription un ensemble d'idées monstrueux. C'était un chaos où sa pensée n'entrait jamais sans se perdre...

Une idée dominait pourtant ce chaos, une idée de salut. Avec le caractère de Gabriel, tout ce qui le concernait pouvait se passer autour de lui sans qu'il en eût bien nettement la conscience. Ainsi, par exemple, s'il tombait sur un bon numéro, tout était dit; s'il tombait sur un mauvais numéro, en achetant un conscrit tout de suite, en dehors de lui et sans qu'il eût à s'en mêler, on pouvait encore éviter la catastrophe. C'était plus difficile sans doute; à cause du conseil de révision et autres formalités, mais enfin, dans l'idée de madame de Marans, c'était possible.

Aussi avait-elle mis de côté, dès longtemps, la somme voulue, qui était enfermée dans la petite boîte portant cette inscription : *Pour Gabriel.*

Telles étaient ses espérances.

Ses craintes, il faudrait des volumes pour les nombrer. Imprudente comme toutes celles qui aiment ardemment, elle avait fait la position de Gabriel en quelque sorte suivant la propre ambition de l'enfant. Le voyant orgueilleux dès ses premiers pas dans la vie, elle lui avait donné un nom noble.

A mesure qu'il grandissait, elle avait vu avec effroi de quel attachement passionné il se prenait pour sa prétendue noblesse.

Lui, Gabriel, apprendre qu'il était un bâtard ! madame de

Marans se disait : — L'enfant mourrait! Et son cœur se déchirait sous la torture anticipée.

Elle avait eu tort, la pauvre Berthe. Mais souvenons-nous du hasard terrible qui l'avait tirée de sa solitude ignorante pour la jeter au milieu du monde.

N'était-ce pas assez que d'avoir lutté dans sa faiblesse contre le sort et que d'avoir vaincu le sort? N'était-ce pas assez que d'avoir, pure et sans autre tache que sa chute première, traversé ces longues années, toujours belle et chargée de faire une vie demi-brillante à Lucienne et à Gabriel qui lui croyaient de la fortune?

Ce miracle, elle l'avait opéré, la pauvre Berthe : mère de famille le jour, et le soir cantatrice; le jour, modeste femme donnant à ses enfants l'exemple de la plus sincère vertu, la nuit artiste fêtée, couronnée et regrettant sa retraite obscure sous sa moisson de bravos et de fleurs.

Après la conscription, le mariage! autre effroi; car le mariage éclaire le passé comme la conscription.

Berthe avait vu Clémence; elle l'aimait du fond du cœur parce que Clémence aimait Gabriel. Mais Berthe, engagée dans un impasse moral, ne voulait pas que Lucienne vît Clémence. Clémence lui faisait peur, au même titre que l'urne du recrutement.

Et c'est ainsi qu'elle se trouvait complice du bon M. Fargeau, qui ne voulait pas non plus de ces entretiens à travers la charmille.

Le déjeuner tirait à sa fin, et madame de Marans avait été obligée de se joindre à Gabriel pour railler Lucienne sur ses craintes touchant la conscription.

N'était-il pas fils de veuve?

En plaisantant ainsi sur ce brûlant sujet, Berthe avait le sourire aux lèvres et la mort dans le cœur.

La porte s'ouvrit, et la domestique apporta deux lettres.

L'une était pour madame de Marans, l'autre pour Gabriel.

Aux premières lignes de la sienne, Gabriel fronça le sourcil violemment.

Pendant cela, madame de Marans devenait plus pâle qu'une morte.

La lettre de Gabriel était le chef-d'œuvre de M. Fargeau, imitant l'écriture du capitaine Mazurke.

La lettre de madame de Marans était signée : *Stéphanie Grièche.*

Il y avait de quoi pâlir et de quoi trembler.

Comment cette femme savait-elle que Lovely du théâtre de Diane s'appelait madame de Marans.

La tempête se déclarait....

LE DÉMON DU JEU

Dans cette lettre dont la suscription portait le nom de madame de Marans, Grièche priait tout simplement sa camarade Lovely de se rendre sur-le-champ au théâtre de Diane.

Mais encore une fois comment savait-elle ce nom de Marans?

Berthe se vit perdue.

Quant à Gabriel, il semblait frappé de la foudre. Mazurke demandait en termes d'homme d'affaires le paiement immédiat de dix mille francs que Gabriel lui avait empruntés à Wiesbaden.

Il vous faut dire que Gabriel comptait un peu sur Mazurke pour payer ces autres dix mille francs terribles, la *dette d'honneur* qui devait être soldée ce matin même.

Au lieu d'un aide, il trouvait un bourreau. Vingt mille francs à payer au lieu de dix mille.

Il cacha la lettre vivement et se planta devant une croisée, le visage aux vitres, pour dissimuler au moins son trouble.

Madame de Marans venait de glisser dans son sein la lettre de Grièche.

— Je sors, dit-elle; cette lettre que je reçois me rappelle une affaire pressante.

Lucienne quitta aussitôt le piano. Elle courut à la chambre de sa mère chercher son châle et son chapeau. Lucienne n'avait rien vu. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle éprouvait un secret plaisir à voir sa mère s'éloigner.

Lucienne avait besoin d'être seule.

Mais ce fut Gabriel qui ressentit une véritable émotion à l'annonce du départ de madame de Marans.

Lucienne avait drapé le cachemire sur les épaules de sa mère. La domestique venait d'annoncer que la voiture attendait en bas.

— Eh bien! Gabriel, dit madame de Marans, qui avait les lèvres sur le front de Lucienne, tu ne m'embrasses pas?

— Oh! si fait! s'écria le jeune docteur qui se retourna brusquement.

Madame de Marans l'embrassa, puis elle s'éloigna en disant : A bientôt!

Lucienne et Gabriel étaient seuls.

Gabriel avait regagné la fenêtre. Il mettait un soin extrême à dessiner des profils sur les vitres ternies par son haleine.

Lucienne traversa la chambre sur la pointe des pieds. Elle ouvrit la porte sans bruit et courut droit au cabinet de Gabriel.

Le jeune docteur avait laissé la lettre de Mazurke, la première, — la vraie, — ouverte sur son bureau. Lucienne le savait bien.

Rouge et craintive, la main tremblante, le cœur bien gros, elle prit la lettre et s'enfuit.

Lucienne s'enferma dans sa chambre avec sa conquête.

Dans cette lettre tous les mots portaient. C'était l'aveu le plus joli, le plus délicat, le plus franc, le plus chaud : une perle d'aveu!

Lucienne souriait, émue, heureuse, effrayée de sa joie, étonnée de son émotion. Lucienne était avec Mazurke autant et plus que si Mazurke se fût trouvé réellement assis auprès d'elle sur le petit sopha de sa chambrette.

Mais que faisait Gabriel pendant que Lucienne dépouillait sa correspondance?

Gabriel avait regagné sa chambre, l'œil fixe et la tête basse.

Gabriel était tombé à ce dernier degré de la prostration morale qui précède chez les âmes faibles l'audace des déterminations fatales.

Il s'était jeté sur son lit, la sueur au front, des larmes dans les yeux.

— Déshonoré! déshonoré! une voix impitoyable murmurait sans relâche ce mot à son oreille.

Et l'image de Clémence qui passait! — Clémence perdue pour lui!

Oh! le jeu! cette fascination diabolique des cœurs de vingt ans!

Car c'est à vingt ans qu'on est joueur, que tout le monde est joueur!

A vingt ans, on désire si ardemment tout ce qui brille et tout ce qui brûle: l'or et l'amour.

L'enfant qui est sous le démon du jeu est capable de tout.

Au fond de sa pensée, Gabriel roulait un projet. — Non pas un projet; c'était si confus!

Sait-on quel nom donner à ce premier germe du crime qui naît dans un cœur honnête?

Le sang bouillonnait dans ses veines et ses tempes battaient.

— C'est le va-tout! murmura-t-il d'une voix creuse et changée. — Allons!

Il quitta sa chambre et entra dans celle de sa mère.

Madame de Marans n'avait garde de se cacher de ses enfants. Gabriel savait où était la clef du secrétaire.

Il la prit et la mit dans la serrure.

Sa main tremblait et ses dents claquaient.

Le tablier du secrétaire s'abattit.

Sur le devant, il y avait un petit paquet composé de dix billets de mille francs. A côté se trouvait la boîte renfermant les cent louis en or.

Gabriel avait déjà la main sur les billets, lorsque ses yeux rencontrèrent l'inscription de la boîte : *Pour Gabriel!*

L'écriture de sa mère! Son cœur se brisa. Ses yeux retrouvèrent des larmes. Il fut sur le point de fermer le secrétaire et de s'en aller les mains vides.

Mais la *dernière ressource!* et le démon du jeu!

Le démon du jeu lui cria :

— La veine! la veine!

Et Gabriel se dit :

— Si je perds, je me jette aux genoux de M. Raymond, qui m'aime comme un père, — et qui est joueur! Je lui avoue tout .. et il me prêtera de quoi remplacer ce que j'*emprunte* à ma mère.

Car le joueur *emprunte*. C'est sa manière de voler.

Gabriel toucha les billets; il retira sa main qui s'avança de nouveau Hélas! à ce moment, les scrupules luttent toujours en vain. La lutte poussa la fièvre jusqu'au délire, voilà tout.

Et c'était bien un fou qui était là devant le secrétaire, les cheveux hérissés, le front blême, les yeux hagards.

Il prit les billets, il prit l'or de la boîte. —

Sa poitrine râlait.

Sans même refermer le secrétaire, il s'élança dehors et courut, la tête nue, à la maison de jeu.

FILS DE VEUVE

Il était environ une heure de l'après-midi. Lucienne était

descendue bien des fois au jardin. Clémence lui avait écrit : « Je reviendrai. » Elle attendait. Mais Clémence ne se montrait point.

Vers une heure et demie, Lucienne avait vu M. Raymond Lointier, l'aveugle, descendre les degrés du perron et regagner cette place qu'il affectionnait. Cette place était justement le seul endroit où les deux jeunes filles pussent se parler. Lucienne perdit espoir. Elle s'habilla, et cherchant un prétexte de sortir, pour tromper la vague inquiétude qui la tourmentait, elle se fit conduire rue de Vaugirard, chez ses anciennes maîtresses de pension qui l'aimaient comme leur fille.

Il ne restait personne dans la maison de Marans.

Il n'y avait personne non plus à l'hôtel des Lointier.

Il faisait un temps chaud et lourd. — Lucien s'était assoupi sur son banc, la tête appuyée contre un coussin.

Un fiacre s'arrêta rue du Regard devant la porte de l'allée qui conduisait à la maison blanche. Madame de Marans mit pied à terre.

Elle était très pâle. Ses yeux avaient quelque chose d'égaré.

— Gabriel est-il rentré? demanda-t-elle à la servante qui lui ouvrit la porte.

La servante répondit que non.

— Et Lucienne? demanda encore madame de Marans.

— Mademoiselle vient de sortir pour aller à la pension, répliqua la servante.

Madame de Marans eut comme un soupir de soulagement. Il lui plaisait en ce moment d'être seule.

Elle entra et renvoya la servante.

— Il y a un malheur sur nous!... murmura-t-elle ; — mon Dieu ! ayez pitié de mes enfants!...

Sa main pressa son front comme pour se forcer à réfléchir.

— Oui... oh! oui! répéta-t-elle ; — un ennemi acharné me poursuit dans l'ombre... et je suis à sa merci, puisqu'il connaît ma double existence... Cette fille, cette Grièche! Je n'avais pas sollicité sa confiance, moi!... son argent est là; je vais le lui rendre ; mais elle, pourra-t-elle me rendre ma sécurité perdue!...

Elle resta un instant abattue et pensive, puis elle se leva brusquement.

— Allons, dit-elle, profitons du moment où je suis seule... Une demi-heure me suffira pour reporter cet argent... et je serai de retour quand Gabriel reviendra.

Elle se dirigea vers sa chambre.

En entrant dans sa chambre, la première chose qu'elle vit, ce fut son secrétaire dont la tablette était baissée.

Elle s'élança. L'argent de Grièche avait disparu avec l'argent de Gabriel.

Elle se retint à un fauteuil pour ne point tomber à la renverse, et ne put que prononcer ces mots :

— Mon Dieu! mon Dieu!

Son âme était brisée.

Elle ne parla plus.

Au bout d'un certain temps, long ou court, elle n'eût point su le dire, elle entendit des pas dans le jardin, sous la fenêtre.

C'était Gabriel.

Il marchait en chancelant sur le sable des allées, comme un homme ivre.

Il avait à la main une lettre dépliée.

Madame de Marans traversa la chambre, s'appuyant aux meubles, car elle défaillait, et tâchant de rappeler sa force évanouie.

Elle arriva jusqu'au seuil de la porte qui s'ouvrait sur le jardin.

Gabriel l'aperçut et détourna la tête.

Madame de Marans s'avança vers lui.

Gabriel fit un mouvement comme pour s'enfuir, puis il s'arrêta brusquement et vint à la rencontre de sa mère.

Il était si défait et si changé que madame de Marans n'eut pas le courage de l'interroger. Elle lui tendit les bras. Gabriel s'y jeta en pleurant.

Ils restèrent longtemps ainsi. Madame de Marans n'avait point de larmes.

— O ma mère!... ma mère! dit enfin Gabriel parmi des sanglots; — pardonnez-moi! j'étais fou!...

— C'est donc toi!... murmura madame de Marans, — toi, Gabriel!...

— Je devais dix mille francs, ma mère... Une dette d'honneur!... ma tête s'est perdue... Je me suis dit : Je gagnerai... C'est un dépôt que je me confie à moi-même...

— Oui, pensa la pauvre femme; c'était un dépôt!

Puis elle ajouta en essayant de dissimuler son angoisse :

— As-tu tiré à la conscription, Gabriel?

— Qu'importe cela! s'écria le jeune homme; ma mère! ma mère! je ne suis pas un infâme, croyez-le!... Ce que j'ai fait,

je voudrais l'expier au prix de tout mon sang!... Plus vous êtes bonne et miséricordieuse, car vous ne me grondez même pas, ma mère! plus j'ai le cœur déchiré de remords... Oh! ce que peut coûter une minute de démence!...

— Enfant, dit madame de Marans, tu ne sais pas le mal que tu as fait... mais je te pardonne... et Dieu veuille qu'il n'y ait que moi de punie!

Gabriel frissonna.

— Cet argent n'était pas à vous peut-être?... prononça-t-il d'une voix si basse que sa mère devina la question plutôt qu'elle ne la comprit.

— Ne parlons pas de cela... voulut-elle dire.

— Oh! interrompit Gabriel avec violence, Dieu me punit!... Cet argent n'était pas à vous!... ma mère! ma mère adorée! ayez pitié de moi! grondez-moi! punissez-moi!... votre pardon me tue!

Il était à genoux sur le sable. Ce désespoir où il se tordait était profond et sincère.

A quiconque eût suivi de loin cette scène, une circonstance aurait paru bien étrange : c'est que madame de Marans semblait distraite. Au milieu de cette grande catastrophe de famille, parmi toute cette angoisse si réelle et si dure, un autre objet la préoccupait.

Et c'était visible à ce point que Gabriel s'en aperçut.

Il s'étonna, et ses yeux se séchèrent. — Involontairement, son regard tomba sur cette lettre dépliée qu'il tenait encore à la main.

Madame de Marans disait à ce moment-là même :

— Voyons! tu ne veux donc pas me dire si tu as tiré à la conscription!

Gabriel évita le regard de sa mère.

— Bon Dieu! dit-il d'une voix qui tremblait encore, mais d'une autre émotion. — Vous attachez donc beaucoup d'intérêt à cela?

— Mais, répliqua madame de Marans qui, par un dernier effort, essaya de donner à ses paroles un accent insoucieux, — tu sais bien ce que je t'ai dit... Il me semble qu'un bon numéro te porterait bonheur.

Gabriel avait baissé la tête et ses sourcils étaient froncés

— Est-ce bien cela, ma mère?... murmura-t-il.

— Mon enfant!... répondit Berthe à bout de forces, — tu vois bien que je tremble!...

— Ma mère, prononça lentement Gabriel qui la regardait en face d'un air froid et défiant, — j'ai tiré à la conscription, et je serais soldat, si je n'étais exempté par la loi.

Madame de Marans couvrit son visage de ses mains.

— Mon Dieu !... mon Dieu ! répéta-t-elle comme à l'instant où elle avait trouvé son secrétaire ouvert et vide.

Gabriel n'était plus à genoux.

— Pourquoi cette douleur, ma mère? dit-il entre ses dents serrées; — ne suis-je pas fils de veuve?

— Malheureux ! murmura Berthe; oh ! malheureux !... Ces deux mille francs qui étaient dans la boîte et que tu as pris auraient servi à te racheter !

Gabriel recula comme s'il eût reçu un choc dans la poitrine. Ses yeux brûlèrent. Puis un douloureux sourire vint à sa lèvre.

— C'est donc vrai !... dit-il.

— Quoi !... demanda madame de Marans qui se découvrit le visage.

— Vous me pardonniez trop vite ! reprit Gabriel, impitoyable en face de ce martyre ; — ma mère, vous étiez trop clémente et trop douce... et moi qui me traînais à genoux à vos pieds !...

— Que dis-tu, Gabriel ? que dis-tu !... balbutia Berthe éperdue.

— Je dis que je suis un voleur, répliqua le jeune homme amèrement; — tous les bâtards finissent ainsi !...

— Oh ! tais-toi ! .. tais-toi !... supplia Berthe, qui tomba sur ses genoux à son tour.

— Je dis que vous m'avez trompé bien longtemps, ma mère !...

— Pitié, mon fils, pitié !...

— Je dis encore qu'il m'a fallu votre aveu pour croire, car Dieu m'est témoin que je vous respectais plus encore que je ne vous aimais... Et je vous aimais bien, ma mère !

— Mais tu veux donc me tuer ! sanglota Berthe navrée.

— Et je dis, acheva Gabriel, — je dis : Adieu, ma mère !.. adieu pour toujours !

Il jeta aux pieds de madame de Marans la lettre qu'il tenait à la main et s'éloigna d'un pas rapide.

C'était la missive écrite par M. Fargeau, à l'aide de ces caractères ronds et renversés qui servent toujours aux lettres anonymes.

Madame de Marans la ramassa. — A travers les larmes qui baignaient ses yeux, elle lut la première ligne :

« Monsieur Gabriel,

« Votre mère vous trompe, elle n'est pas mariée. Un beau jour, dans ces salons où vous passez si fier, quelqu'un vous appellera bâtard... »

Berthe leva ses deux mains au ciel et poussa un grand cri.

Puis elle tomba à la renverse, foudroyée et comme morte, la tête dans les basses branches des lilas.

A ce cri qui partait si près de lui, Lucien s'éveilla en sursaut de l'autre côté de la charmille.

— Qui est là? demanda-t-il.

Personne ne répondit.

Lucien se leva. Il ne savait trop s'il avait rêvé ou si c'était bien réellement un cri de détresse.

Il suivit la charmille en tâtonnant, et arriva auprès de l'ouverture.

— Y a-t-il quelqu'un? demanda-t-il encore

En ce moment, M. Fargeau, qui venait de rentrer peut-être pour guetter précisément l'effet de sa lettre, parut au haut du perron.

Il se garda de répondre.

Sans le vouloir, l'aveugle dérangea la planche qui fermait l'ouverture; la planche oscilla, puis tomba, et M. Fargeau put voir Berthe évanouie.

Lucien était à deux pas d'elle.

Fargeau eut froid dans les veines. Il ne s'attendait pas à cela.

Lucien franchit l'ouverture. Son pied heurta le corps de Berthe. Il se pencha et la tâta comme font les aveugles.

Fargeau était tout blême. Il avait descendu les marches du perron à pas de loup. Il retenait son souffle.

L'amour allait-il déchirer le voile mystérieux et fatal qui était entre ces deux âmes? L'amour qui fait, lui aussi, des miracles!

Lucien avait Berthe entre ses bras, — la femme aimée et tant pleurée, — le trésor qu'il cherchait avec tant de passion et depuis si longtemps!

Un instant la sueur froide perla aux tempes de Fargeau, car Lucien passait à plusieurs reprises sa main sur le visage de Berthe.

Mais Lucien se redressa et dit :

— J'avais cru entendre un cri... j'aurai rêvé... C'est une femme qui dort...

Et il rentra dans le jardin.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

L'HISTOIRE D'UNE NUIT

COURSE EN FIACRE

M. Fargeau resta dans le jardin jusqu'au moment où l'aveugle franchit le seuil de l'hôtel Lointier.

Madame de Marans était toujours renversée sur le sol et privée de sentiment.

Mais M. Fargeau, nous le savons bien, n'avait point de vaine sensiblerie. Au lieu de la secourir, il remonta le perron en se frottant les mains et en se disant :

— Ils ne se trouveront jamais plus près l'un de l'autre... Oh! oh! oh! comme il lui palpait la figure... Et on dit encore que les aveugles ont du tact!... La chose certaine, c'est que ma lettre a fait son effet!... Maintenant, procédons à une autre besogne.

C'était un homme bien laborieux.

Il se jeta dans sa voiture et dit au cocher :

— Pont-Neuf! devant la statue. — Au galop!

La voiture partit.

Lucien avait regagné sa chambre.

Depuis le matin, il y avait comme une fièvre sous son bandeau, dans l'orbite éteint de ses yeux. C'était le lendemain que l'appareil devait être enlevé, puis replacé pour la dernière fois. Lucien se prit à rêver la lumière; des lueurs d'espoir coururent dans sa nuit.

La vue recouvrée! oh! s'il pouvait voir, chercher! et si Dieu lui donnait cette joie avant de mourir, cette joie qui l'écrasait d'avance de revoir Berthe et de connaître son enfant!

Car Berthe allait être mère, quand il la perdit.

L'enfant devait avoir vingt ans.

Que ce fût un fils ou que ce fût une fille, quelle ivresse sans borne! Au prix de vingt ans passés dans la tristesse amère et morne, cette joie suprême n'était pas trop payée!...

Pauvre Lucien! Il venait de toucher Berthe et de dire : C'est une femme qui dort!

Berthe évanouie et mourante!

Et, à supposer même que Dieu lui rendît la vue, serait-il encore temps?

N'y eût-il qu'un mois à attendre désormais, — n'y eût-il qu'une semaine, — n'y eût-il qu'un jour!...

Un jour! quand on est, comme l'était Berthe, en équilibre sur le bord d'un abîme!

Elle resta bien longtemps sur le sable, immobile et privée de sentiment. Quand elle s'éveilla, elle était dans les bras de Lucienne, qui pleurait et qui souriait.

— Oh! mère! disait la pauvre enfant en la couvrant de baisers, — mère chérie! je te croyais morte!...

— Où est Gabriel? demanda madame de Marans.

— Il n'est pas rentré, mère... Mais il faut vous soigner... Je vais m'établir auprès de votre lit...

— Mon lit!... répéta Berthe qui secoua la tête.

Puis elle mit un baiser distrait sur le front de Lucienne en disant :

— Je ne suis pas malade... c'est un accident...

Elle essaya de traverser le jardin. Lucienne était obligée de la soutenir.

La pauvre Lucienne pensait :

— C'est le commencement!... Clémence m'avait bien dit... Que faire, mon Dieu! que faire!...

Quand madame de Marans fut au salon, Lucienne l'assit dans une bergère et se mit à ses pieds.

— Mère, dit-elle bien doucement et comme si elle eût craint d'effrayer ou d'offenser, — il y a des gens qui vous haïssent et qui veulent vous faire du mal...

— Aide-moi à m'habiller, interrompit Berthe qui la baisa encore comme on caresse un enfant, pour lui fermer la bouche.

— Vous ne voulez pas que je parle? murmura Lucienne.

Berthe la regarda un instant et ses yeux se remplirent de larmes.

— Je veux que tu pries, enfant, dit-elle tout bas avec lenteur; — que tu pries ardemment... Dieu t'écoutera, toi qui es un ange; demande pitié pour ton frère, Lucienne! pitié pour moi! pitié pour toi!

— Nous sommes donc bien malheureux! balbutia la jeune fille.

— Oui, dit Berthe, dont l'œil était fixe et comme égaré ; — bien malheureux !... oh ! trop malheureux, mon Dieu !...

Le cocher de M. Fargeau s'arrêta sur le Pont-Neuf.

M. Fargeau descendit de voiture, prit une sacoche déposée sur le coussin, et renvoya son cocher.

Il resta sur le terre-plein jusqu'au moment où sa voiture disparut dans la rue Dauphine. Dès qu'il cessa de la voir, il revint très vivement sur ses pas et gagna l'angle formé par le pont et le quai des Grands-Augustins.

En cet endroit, où se tenait à Pâques le marché-foire dit *de la Vallée*, on voyait sept fiacres pareils et sans numéros, arrêtés le long du parapet.

M. Fargeau passa derrière et regarda dans chacun d'eux.

Dans chacun d'eux, il y avait un grand gaillard, le chapeau sur les yeux et la à pipe la bouche.

— Je suis en avance, à ce qu'il paraît, se dit M. Fargeau.

Il consulta sa montre qui lui donna deux heures moins le quart.

Il s'accouda sur le parapet et regarda le beau paysage formé par la Préfecture de Police et les pittoresques abords de la rue de Jérusalem.

Comme deux heures sonnaient à l'horloge du Palais-de-Justice, Fargeau se retourna vivement au bruit de la portière de l'un des fiacres qui s'ouvrait. — Un vieux monsieur, emmitouflé dans une chaude douillette, et portant une sacoche sous le bras, venait d'y entrer. Fargeau avait reconnu Houël.

Les stores rouges du fiacre se baissèrent.

Presque aussitôt, Cousin-et-Ami, chargé d'une sacoche et tout de noir habillé, comme doit l'être un employé important des pompes funèbres, entra dans le second fiacre qui ferma aussi ses stores.

Dans le troisième, M. de Guérineul s'installa, non sans échanger avec Fargeau, son futur beau-père, un signe de tête amical. — Il avait une sacoche.

Le docteur Morin prit place dans le quatrième fiacre, avec sa canne à pomme de cuir, un numéro de *l'Union*, ci-devant monarchique, et l'inévitable sacoche.

Ensuite..... O lyre ! change ton mode austère et adoucis tes savants accords ! Voici venir Menand jeune, poussant jusqu'à l'exagération les grâces et la beauté d'un ancien notaire !

Il arriva, courbé sous le poids de deux sacoches, et donnant le bras à un petit jeune homme, leste et bien découplé, qui

n'était autre que madame la marquise Oliva de Beaujoyeux, sa femme.

En principe, Menand jeune aurait dû monter dans un fiacre, et sa femme dans un autre. Mais quoi de plus touchant que l'amour conjugal? On leur permit de se réunir dans la même voiture, sous la surveillance de l'un de ces grands gaillards dont nous avons parlé déjà.

Enfin Fargeau dut faire son ascension comme les autres.

Tous les stores étaient fermés, et Dieu sait ce que devait sentir le fiacre qui possédait Menand jeune!

De l'autre côté du pont, sur le trottoir étroit et mal pavé qui longe le tortueux parapet du quai Voltaire, un mendiant stationnait.

Ce mendiant n'était pas beau; il louchait.

En revanche, il avait quelques économies, car, au grand étonnement de deux ou trois badauds, il sauta dans un mylord et s'y installa confortablement.

Les six voitures partirent au galop.

Le mendiant dit au cocher du mylord :

— Un louis si tu ne perds pas de vue cette noce-là!

— Ah! fit le cocher, c'est une noce?...

Il fouetta sa bête qui se lança de son mieux.

M. Fargeau était dans la sixième voiture de la *noce.*

Nous dirons ce qui se passa derrière les stores de cette voiture. Cela nous servira pour toutes.

Le grand gaillard à pipe et à chapeau rabattu tira de sa poche un foulard qu'il plia sur ses genoux en cravate. Fargeau tendit sa tête bien docilement et on lui banda les yeux.

Pas davantage.

Du reste, nulle parole échangée.

Les fiacres galopèrent de conserve jusqu'à la Croix-Rouge.

Tout le long de la route, les cochers regardaient de temps en temps derrière eux pour voir s'ils n'étaient point suivis. — Le cabriolet du mendiant se tenait à distance.

A la Croix-Rouge tout se débanda soudain. L'un des fiacres prit la rue du Cherche-Midi, un second la rue de Sèvres, un troisième la rue de Grenelle, un quatrième la rue du Dragon. — Les deux autres rétrogradèrent par les rues du Four et du Vieux-Colombier.

Et tous de courir comme si le diable les emportait!

— Lequel suivre? demanda le cocher du mylord, qui ajouta *in petto* : En voilà une drôle de noce!

Le mendiant désigna du doigt la voiture de Fargeau, qui enfilait la rue de Sèvres.

A trois quarts d'heure de là, cinq des fiacres arrivèrent à peu près en même temps devant une maison isolée qui s'élevait au bout d'un terrain désert dans l'une de ces rues froides et mortes qui sont entre l'École-Militaire et Grenelle

Il n'y avait âme qui vive aux environs, — sinon un pauvre diable de mendiant qui louchait et qui était assis sur une pierre.

Les portières s'ouvrirent. — Le mendiant ne tourna seulement pas la tête de ce côté.

Fargeau, Guérineul, Houël, Morin et Cousin-et-Ami descendirent, les yeux bandés. Chacun d'eux était guidé par son gardien à chapeau rabattu.

On les fit entrer dans la maison isolée. Ils traversèrent une assez longue enfilade d'appartements, puis ils entendirent une porte se refermer sur eux.

— Mes petits enfants, dit une voix vieillotte et grotesquement cassée, — vous pouvez ôter vos bandeaux.

Les foulards furent dénoués.

Nos cinq amis se trouvèrent dans une chambre close de toutes parts et éclairée par des bougies, bien qu'on fût en plein jour.

Cela ne les étonna point. Ils étaient blasés sur ce mystère.

En face d'eux était le bon petit fantôme du souper des funérailles, Honoré le happe-monnaie.

Ses rides se choquèrent en un sourire agréable, et il dit bien poliment :

— Bonjour, bonjour, bonjour, mes chéris !

Puis il ajouta en les comptant :

— Il m'en manque deux... Olivette et Menand jeune... Est-ce qu'on aurait fait un bon petit coup, mes garçailles?

LE JEU DE LA VIE

Tous nos gens de Vitré, de Vesvron et du Ceuil étaient là, sauf Menand jeune et sa tendre Olivette, qui se portaient au mieux et devaient tromper l'espoir du happe-monnaie.

Or, faisons un peu nos comptes, à l'approche du terme assigné par notre auteur, Jean-de-la-Mer, en son vivant philosophe éclectique.

Nous avons ici Cousin-et-Ami, Houël, Guérineul, le docteur Morin, notre bon M. Fargeau et le président Honoré Créhu, fantôme en parchemin

Menand jeune et Olivette respirent.

Lucien vit; Berthe n'est pas morte.

Tout nous porte à penser que Tiennet Blône n'a point vu sa dernière heure.

Il n'y a donc eu d'occis que l'ex-Besnard, homme d'affaires, lequel n'est point passé de vie à trépas par le fait de la tontine à outrance.

Et Romblon père, qui n'était pas membre de ladite tontine.

Voilà donc ce que c'est que le Jeu de la Mort!

Citoyens! ceci n'est point une digression. C'est notre drame lui-même qui éprouve le besoin de vous dire en quelques mots le fond de sa pensée.

Il est vrai, le Jeu de la Mort a été jusqu'à présent une sorte de Congrès de la Paix dont les membres n'ont pas subi la moindre égratignure.

Tous les hommes s'étaient réunis un jour et s'étaient dit :

— La guerre est déclarée! Nous nous entre-tuerons par tous les moyens possibles, par le fer, par le feu, par le poison, par la calomnie, par la délation, par le canon ou par l'épingle!

Peut-on partir d'un point plus tragique ?

Notez que le pacte fut signé devant un drap noir semé de larmes blanches, dans une chambre funèbre, au bruit des prières de l'agonie.

La mise en scène y était. — Une mise en scène superbe!

Et nos membres de la tontine mortelle étaient tous coquins sans foi ni loi, qui ne devaient point reculer devant le meurtre.

Que diable! après vingt ans, nous ne devrions seulement pas retrouver la queue d'un de ces drôles.

Pas du tout! Ils sont vieillis, cassés, fourbus, généralement laids, mais en bonne santé.

Cette terrible partie d'assassinat a fait l'effet d'un vernis hémostatique et conservateur. Chacun de nos hommes se sent de force à vivre encore cinquante ans, — excepté le bon petit fantôme qui espère compléter ses deux siècles.

Ils sont confits, ces joueurs de la Mort; ils dureront des éternités!

Est-ce une mauvaise plaisanterie?

Quand des hommes, fils d'Adam, se réunissent et crient : Nous allons faire quelque chose, il n'y a jamais rien de fait.

Le proverbe qui dit : L'homme propose et Dieu dispose, vaut à lui seul toutes les philosophies.

Nous pourrions creuser l'axiome, mais ce serait braire

Éclairons plutôt cette longue métaphore que nous avons arrangée en roman, et montrons jusqu'à l'évidence que le *jeu de la mort* c'est tout bonnement le *jeu de la vie*, la vie humaine rendue à la sincérité de ses mille antagonismes, et par conséquent assurée contre une foule de catastrophes.

Car du moment qu'on est averti on se gare ; et nous prétendons que nos joueurs de la Mort étaient beaucoup moins exposés que vous et moi.

Si Jean-de la-Mer, dans sa prévoyance diabolique, ne leur eût point assigné un terme de rigueur, après lequel ils n'étaient plus même admis au partage du gâteau, ils seraient tous décédés dans leur lit, avec des pistolets sous l'oreiller et une cuirasse par-dessus leur chemise.

Ils étaient sages, ces gens, et vingt ans d'inquiétudes les avaient tous rendus prudents comme des lièvres. Se préserver, voilà quelle était leur préoccupation unique. Ils ne songeaient plus du tout à attaquer.

Après ça, nos vitriâs pourront bien réparer le temps perdu et donner un coup de collier à la dernière heure.

Ils ont tous bonne envie des quatre millions, allez! Laissons-les à leur affaire.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil tout autour de la chambre éclairée par des bougies en plein midi, Fargeau, Houël, Morin, Guérineul et Maudreuil tirèrent chacun de sa poche une paire de pistolets.

Puis chacun d'eux s'assit avec sa paire de pistolets devant soi.

Le petit fantôme, qui était sans armes, regardait ce manége et souriait comme on sourit en voyant des enfants jouer au soldat.

— Comme si on n'aurait pas pu vous faire votre petite affaire pendant que vous aviez les yeux bandés ! grommela-t-il. — Ah ! garçailles ! garçailles !...

Il s'assit à son tour.

— Mais dites-moi donc, reprit-il, si Menand et Olivette sont finis.

— Je les ai vus monter dans leur fiacre, papa Honoré, répondit Guérineul, et à moins que vous ne les ayez fait étrangler par un de vos muets...

— Incapable ! incapable ! incapable ! s'écria vivement le vieillard ; — je suis là pour tenir les enjeux... Je vous laisse la besogne, mes mignons... et vous êtes tous de grands vilains paresseux, da !

Il était enjoué! il était caressant, ce vieux coquin!

— Eh bien! reprit-il, puisque nous n'avons à pleurer aucun de nos amis, il faut un peu parler de nos petites affaires, mes chéris... Après-demain, nous serons tous forclos, comme on dit... et nous n'avons plus que trente-six heures pour jouer notre dernière partie... Attendre, c'est très bien... mais il y a un terme à tout...

— Nom de bleu! s'écria Guérineul, je vous ai toujours dit, moi, qu'il faudrait finir par où nous aurions dû commencer... des pistolets et des couteaux!... et puis au petit bonheur!

Il prit ses deux pistolets et les fit sonner sur la table.

Tout le monde tressaillit, excepté le fantôme.

— Ça peut se faire! ça peut se faire, dit-il en adressant à Guérineul un petit signe d'approbation; — mais voyons si tout le monde est du même avis.

Houël, Fargeau et Morin gardèrent le silence.

Cousin-et-Ami réclama du geste l'attention générale.

— Messieurs, dit-il, délibérons et délibérons vite, car l'absence de notre cohéritière Olivette nous sert... Je crois savoir qu'elle a gardé dans son cœur...

— Écoutez, nom de bleu! Maudreuil! interrompit Guérineul, — ne *débinez* pas trop la marquise, parce que les convenances...

— La paix! la paix! la paix! dit le président Honoré.

— Je crois savoir qu'elle a gardé, reprit Cousin-et-Ami, un amour romanesque pour ce gars de Vesvron... Tiennet Blône.

— Bah! fit Guérineul d'un air fat, — tâche!

— Ah! ah! ah!... ricana le bonhomme Honoré; — Tiennet Blône!... un beau brin de garçon... Après?

— Après? dit Cousin-et-Ami; — après?... Il nous reste deux jours pour arranger nos affaires... Ce Tiennet Blône et Berthe sont vivants tous les deux... C'est là le nœud... il faut le trancher!

HAUTS FAITS DE TIENNET BLÔNE

Ce Cousin-et-Ami avait eu un beau moment autrefois au souper des funérailles. Un instant nous avions espéré qu'il s'élèverait au-dessus du commun et prendrait une position un peu importante.

Mais du tout. Feu de paille. L'exaltation de l'homme qui hérite l'avait grandi pour quelques heures, puis il était retombé.

Bon employé des pompes funèbres, du reste, aimant le cimetière, plein de goût pour tout ce qui concerne les corbillards, ferré sur la première, la seconde et la troisième classe, l'esprit meublé d'os en croix, de larmes d'argent et de jolies épitaphes.

Dans son intérieur, les objets d'art consistaient en plusieurs vues du Père-Lachaise et en tableaux exécutés avec des cheveux, où des messieurs et des dames, agenouillés à l'ombre des saules pleureurs, se mettaient des mouchoirs sous le nez et gravaient sur des mausolées des inscriptions ingénieuses.

Ces tableaux étaient tous animés par des chouettes, des chauves-souris et des sabliers ailés.

— Trancher le nœud ! s'écria Guérineul répondant à la motion de Cousin-et-Ami, — voilà vingt ans qu'on répétaille cette bourde-là ; proposez quelque chose !

— D'abord, reprit Cousin-et-Ami, est-on bien sûr que ce Tiennet Blône soit à Paris?

— Oui, oui, oui, oui ! réplique le fantôme, toujours gai comme pinson.

— Puisqu'il était hier chez la marquise ! ajouta Houël.

— Eh bien, s'écria Cousin-et-Ami, — je vous le dis franchement, il n'y a pas à tortiller, puisque Berthe est encore en vie... J'opine... et pourtant... Ma foi, écoutez donc, c'est un terrible homme que ce gars-là !

— Pour ma part, dit Fargeau très résolûment, je ne veux pas m'attaquer à lui.

Guérineul le regarda. En suivant Fargeau, il pensait jouer au fin.

— Ni moi non plus ! fit-il.

— Permettez, mes agneaux ! dit le fantôme, il ne s'agit pas du gars... il s'agit de notre petite cousine Berthe qui va hériter de quatre millions après-demain, y compris l'annuité que vous venez d'apporter comme de bons petits enfants...

Son regard qui avait, à ce moment, un rayon sarcastique, glissa vers le coin de la chambre où l'on avait déposé les sacoches. Tous les regards des assistants suivirent le sien et il y eut un gros soupir poussé en chœur.

Ces sacoches, c'était le plus pur de leur sang. C'était le revenu intact de leur part d'héritage qu'ils apportaient ainsi pour la vingtième fois depuis vingt ans Depuis que la succession de Jean de-la-Mer était ouverte, ils n'avaient pas touché un sou, les malheureux !

Et cette atroce plaisanterie du vieux philosophe menaçait de finir au plus mal. Après s'être serré le ventre plus ou moins pendant vingt ans, les cohéritiers voyaient leurs épargnes prêtes à s'envoler.

Ils n'étaient pas là, croyez-le bien, sur un lit de roses. Jean-de-la-Mer les avait mis en face les uns des autres, et au premier abord, ils avaient accepté la lutte assez gaîment. Mais Romblon ayant escamoté la bataille définitive qui devait *trancher le nœud* derrière la roche de la Mestivière, Ils s'étaient dégoûtés du péril pour l'avoir vu de trop près.

Ils s'étaient dit : Vingt ans! Pardieu! dans vingt ans, il passe bien de l'eau sous les ponts. Laissons faire le temps.

Et le temps s'était moqué d'eux comme ce vieux singe de Jean Créhu.

Pauvres gens! versons une larme sur leurs embarras.

— Je vous prie de croire, mon respectable ami et cousin, reprit Maudreuil en s'adressant au happe-monnaie Honoré, — que je parle avec réflexion... Il s'agit beaucoup de ce Tiennet Blône... Nous le retrouverons, soyez-en bien sûr, entre nous et notre cousine et amie...

— Savoir! dit le fantôme, — savoir, savoir, savoir, mon chou, savoir!

— Notre cousin et ami Fargeau, reprit encore Maudreuil, — a voulu résoudre le problème en sens inverse... Il a proposé hier un arrangement à quelqu'un pour nous faire égorger tous.

— Comment! moi aussi! s'écria Guérineul.

— C'était avant notre entrevue, répliqua simplement Fargeau.

— Hé! hé! hé! ricana le fantôme, en avons-nous fait de ces jolis projets!... Mais ce pauvre cousin Fargeau!... il ne se décourage pas, au moins!... C'est bien, mon bichet! c'est très bien!

Fargeau réfléchissait.

— Diable! se disait-il, — M. Baptiste m'a vendu... Heureusement que c'était une fausse attaque... Jouons serré : la partie est encore belle!

— Notre bon Fargeau a usé de son droit, dit le docteur Morin ; c'est l'argent qui lui manque comme à nous... Si ce vieux libéral de Jean Créhu ne nous avait pas coupé les vivres, notre affaire serait faite depuis longtemps...

— Délibérons! délibérons! interrompit Houël ; le temps presse.

— Je sais où est Berthe, dit Cousin-et-Ami.

— Moi aussi, s'écrièrent à la fois Houël et Morin.

— Bavard de Baptiste! pensa Fargeau.

— Le cousin Fargeau le sait parbleure mieux que vous! ajouta Guérineul.

— Penser à nous détruire réciproquement désormais, reprit Cousin-et-Ami, c'est bien grave!... Sans ce diable incarné de Tiennet, je dirais : occupons-nous exclusivement de Berthe...

— Eh bien!... dit le fantôme.

Il y avait de l'hésitation sur tous les visages, sauf celui de M. Fargeau, qui semblait assister à cette conférence en homme désintéressé.

Evidemment, il avait d'autres cordes à son arc.

— Eh bien... répéta Cousin-et-Ami.

— Il n'y a pas de doute!... murmura Houël; — c'est épineux!... Souvenez-vous du souper des funérailles... ce Tiennet nous en fit voir de rudes!...

— J'ai vu mieux que cela! dit Maudreuil avec une certaine emphase.

— Quoi donc?

— Je vous dis que c'est un diable!... Quand j'ai été à Londres pour étudier la question des obsèques anglaises, j'ai voulu voir un pugilat... Je rattachais cet exercice à l'art des gladiateurs que les anciens faisaient combattre autour des tombeaux... Il y avait un nommé Swift qui était étonnant..

« Pendant que je regardais ce Swift battre tous ses concurrents, j'aperçus parmi les spectateurs une figure de connaissance... Notre Tiennet Blône, habillé en pure gentleman et suivant la lutte avec un binocle d'or.

« Je me procurai son adresse et j'allai chez Swift :

« — Peut-on tuer un homme d'un coup de poing? lui demandai-je.

« — Je crois bien, me répondit-il; le coup de poing du poumon...

« — Voulez-vous me vendre un coup de poing du poumon cinq cents livres sterling?

« Il fit quelques difficultés, puis il fut convenu qu'il écraserait le pied de notre Tiennet au sortir de son hôtel, qu'une bagarre s'ensuivrait, — puis le coup de poing du poumon.

« Ce Swift, sans exagérer, porterait Romblon-Ballon à bout de bras.

« Le lendemain, il attendit Tiennet, qui s'appelait M. Mérieul. »

— Ah diable!... interrompit-on dans l'assistance.

— Il attendit Tiennet, reprit Cousin-et-Ami, et lui planta loyalement sa botte sur le coude-pied.

« J'étais là, moi, pour voir si mon boxeur gagnait ses 12,000 fr., que j'avais pris, je dois l'avouer, chez le banquier de mon administration.

« Tiennet le repoussa rudement.

« Swift se mit en garde.

« Il se fit aussitôt un cercle de curieux.

« Tiennet jeta son chapeau. A la première passe, je le crus mort. A la seconde, il sauta de côté, mit le cou de Swift sous son bras, le saisit par les hanches, fit un haut-le-corps, — et ramassa son chapeau.

« Swift avait été lancé comme un bâton qu'on fait tourner en l'air. Il gisait à dix pas de là sur le pavé la tête fendue... »

— Tonnerre de Landerneau! s'écria Guérineul; j'aurais voulu être là par exemple... c'est le coup des lutteurs du Midi!...

— J'ai vu mieux que ça! dit Morin à son tour.

— Ah bah! s'écria-t-on à la ronde.

— Je ne l'aime pas, moi, ce Tiennet, reprit le docteur: c'est lui qui alla chercher cet âne bâté de Méaulle pour soigner Jean-de-la-Mer.

« J'étais à Alger, pour éviter la rencontre de nos amis, ici présents. Deux fois de suite j'entendis siffler quelque chose à mon oreille, en me promenant derrière la ville.

« C'étaient des balles. Comme j'avais entrevu le Tiennet, qui était officier de spahis, je lui attribuai ces attentions anonymes. J'avais grand tort, mais j'ignorais que notre cousin Fargeau fût alors en Afrique... »

Fargeau salua. Le fantôme lui décerna un bravo caressant et paternel.

— Voulant mettre fin à ces tentatives, poursuivit le docteur, je m'abouchai avec quelques Arabes des douars. Je suis prudent, moi; je ne liardai pas sur le nombre, et d'ailleurs, en conscience, ces Arabes ne coûtent pas cher!

« Quelques livres de kouskoussou, du tabac et des dattes: cent francs le tout. Moyennant ça, vous achetez une demi-douzaine de coquins verdâtres, avec des coiffes blanches, qui feraient peur à la vieille servante des brigands de Gil-Blas.

« Je pris donc six burnous. Le Tiennet chassait le lion, comme Gérard, tout seul dans les sables.

« Mes six engeances se cachèrent au fond d'un oued desséché. Moi, je pris position entre les quatre murs d'un marabout, afin d'avoir au moins le spectacle pour mon argent :

« Tiennet, — le lieutenant Mérieul, — passa bientôt à cheval.

« Prrrran! — Pan! Pan!

« Six coups de fusil!

« Des lambeaux de l'uniforme volèrent au vent. — Tiennet prit le galop et disparut dans un tourbillon de sable.

« Vous croyez que c'est tout? — mes Arabes partageaient cette opinion.

« Mais Tiennet sortit soudain du tourbillon de sable. Il était blessé. Son burnous blanc avait des taches rouges.

« Il tenait à la main un fusil double.

« Nous le vîmes se coucher le long du flanc de son cheval, de telle sorte que la selle et le garrot lui faisaient un rempart, — sa jambe seule restait visible, sous le ventre, à l'étrier.

« Il passa comme le vent. Son fusil s'alluma deux fois. Deux de mes Arabes tombèrent.

« Les quatre autres rechargeaient.

« Tiennet revint, essuya la décharge, qui tua son cheval raide, et tira ses deux coups, couché qu'il était à plat ventre.

« Deux Arabes de moins!

« Et avant que les autres eussent le temps de recharger, il bondit comme un lion sur le sable. — Il n'avait que son couteau de chasse contre deux grands yatagans affilés comme des rasoirs.

« Son sang coulait.

« Les deux Arabes l'attendaient de pied ferme.

« Avez-vous vu la foudre tomber?...

« Je ne sais pas comment ça se fit, moi. Ce ne fut pas un combat. Les deux Arabes n'eurent seulement pas le temps de crier : Allah!

« Ils roulèrent, sanglants, au fond de l'oued, sur les cadavres de leurs quatre compagnons.

« Tiennet essuya son couteau, souffla dans son fusil, embrassa son cheval mort et s'en alla en sifflant l'air de chez nous :

« Monsieur Bertrand dit à l'Anglais,
« Arrête!
« Arrête!... »

Le docteur se tut.

— Nom de bleu! Ah! nom de nom de nom! fit Guérineul avec admiration; dès là-bas, il donnait un peu *cossument* le coup du bélier!... Ah! nom d'un chien! nom d'un chien!...

— C'est joli! dit le fantôme; — bien gentil! bien gentil!

Les autres se regardaient déconcertés.

Fargeau, qui n'avait pas encore parlé, toussa comme font tous les pédants avant l'exorde, et prononça de sa voix discrète et flûtée :

— Tiennet Blône a fait mieux que cela.

— Pas possible! s'écria Guérineul.

— Ecoutez et jugez :

OU LE FANTÔME SE MONTRE BIEN LÉGER

M. Fargeau toussa une seconde fois, prit une pose universitaire et commença ainsi :

— La force et ce brutal entraînement que vous appelez le courage ne sont rien à mes yeux. Ce qui rend un homme redoutable, c'est l'adresse d'esprit. Quand l'adresse d'esprit se trouve réunie à la force et au courage, ma foi, il ne faut pas s'y frotter.

Avez-vous entendu parler du major Hans Bach, le mangeur de Hongrois?...

— Je l'ai vu à Vienne, répondit Cousin-et-Ami, quand je suis allé prendre des notes sur le système d'inhumation germanique... un terrible boucher!

— Un taureau-chacal! reprit M. Fargeau; Hercule et Thersite. Quand le capitaine Philippe fut fait prisonnier sous Comorn...

— Qu'est-ce que c'est que le capitaine Philippe? demanda Guérineul.

— Tiennet Blône,.. Quand il fut fait prisonnier par les Autrichiens, on le mit dans la forteresse de Tarvis, d'où jamais captif ne s'évada.

« Tiennet avait beaucoup fatigué pendant la guerre. Gœrgey, son général, comptait sur lui et ne le ménageait pas. Il se reposa pendant huit jours. Le commandant de la forteresse était un brave homme.

« Au bout de huit jours, ce commandant fut changé et remplacé par le major Hans Bach, le mangeur de Hongrois

« Tiennet donna une poignée de main au gouverneur destitué et lui dit : Commandant, vous étiez trop bon : vous me gêniez...

Ce sera un plaisir au moins de faire la guerre à ce coquin de Hans Bach !

« — Prenez garde ! répliqua le commandant; à la moindre fredaine, Hans Bach vous cassera la tête... Portez-vous bien !

« Ils se séparèrent.

« Hans Bach vint voir son prisonnier. Il le trouva beaucoup trop bien logé, trop bien vêtu, trop bien nourri. *Der Teufel !* un Français au service de la Hongrie! abomination double ! Hans Bach défendit qu'on le laissât sortir pour faire la promenade sur le rempart; il ordonna qu'on le mît tout en haut du donjon, vêtu d'une manière de sac de toile et nourri comme un chien.

« Tiennet lui dit : Merci, major; comme cela, je m'en irai demain.

« Hans Bach sourit. Il plaça un factionnaire dans le cachot, un factionnaire à la porte et deux sentinelles sous la fenêtre, dans le préau. — Tous les quarts d'heure, les deux sentinelles du préau devaient crier : Garde à vous ! auquel cri le factionnaire du cachot devait répondre en se montrant à la fenêtre.

« Toute la nuit on fit des rondes à n'en plus finir.

« Le lendemain, Hans Bach monta au donjon après le déjeuner.

« Il entra et referma derrière lui la porte du cachot.

« Le prisonnier était couché sur la paille dans son sac de toile; le factionnaire, après avoir présenté les armes, continuait sa promenade militaire.

« — Eh bien ! capitaine ! dit Hans Bach, nous ne sommes pas encore parti?...

« Comme le prisonnier ne répondait pas, Hans Bach se pencha; mais à ce moment une main d'acier le saisit à la gorge et le terrassa. C'était le factionnaire... Et le factionnaire était notre Tiennet Blône... »

— Ah! fichtre! interrompit Guérineul.

On écoutait autour de la table.

Fargeau poursuivit :

« Mon Dieu, oui... le prétendu prisonnier, couché dans son sac de toile, sur la paille, n'était autre que le soldat allemand, avec un bâillon gros comme la tête dans la bouche... Tiennet lui avait emprunté son costume sans lui en demander la permission, et il se pavanait de long en large, le mousquet sur l'épaule.

« Hans Bach n'avait garde de crier, car Tiennet Blône l'étran-

glait. — Sans lâcher la gorge, il s'assit commodément sur la poitrine du mangeur de Hongrois et lui enfonça de la paille à poignée dans la bouche. Il en mettait, il en mettait !

« Quand le major fut empaillé, Tiennet lui lia son foulard sur la bouche pour que le tout fût bien solide. Après quoi il le déshabilla.

« Il fit une seconde fois sa toilette auprès du major garrotté. Ce que le major prodiguait de blasphèmes intérieurs pendant cela, vous pouvez le deviner.

« Mais voici le comble !

« Le major portait d'incommensurables moustaches rousses. Tiennet les coupa proprement, les fixa sur un peu de poix arrachée aux fentes de la porte, et se les appropria sous les yeux de leur ancien propriétaire.

« Pauvre mangeur de Hongrois !

« La toilette était achevée. Tiennet avait le costume complet du major autrichien, depuis le shako-casquette jusqu'aux bottes molles, en passant par les moustaches rousses. Comme il allait prendre congé du commandant, les sentinelles crièrent : Garde à vous ! dans le préau.

« C'était le quart d'heure qui finissait.

« Tiennet se mit à la fenêtre et fit le salut militaire.

« Les sentinelles pensèrent.

« — En voilà un qui garde un peu bien ses prisonniers, le major Hans Bach !...

« — Bonsoir, major ! dit Tiennet avec politesse.

« Puis il sortit et ajouta sur la porte en grossissant sa voix :

« — De la paille !... de la paille !... S. M. impériale est trop bonne d'accorder de la paille à de pareils coquins !...

« Le factionnaire du corridor porta les armes.

« Tiennet, qui avait la canne de Hans Bach, corrigea un peu son mouvement et passa.

« Il traversa les galeries, la salle d'armes, les cours, les préaux, tout doucement, sans se presser. Le nouveau commandant n'était à la forteresse que depuis la veille ; on n'était pas encore familier avec ses allures.

« Arrivé à l'écurie, il dit au palefrenier :

« — Qu'est-ce que tu as de bon, Fritz, en fait de coureur ?

« — Gracieux Seigneur, il y a *Lisola*, un vrai tourbillon.

« — Voyons ! selle-moi Lisola, que je gagne un peu d'appétit pour mon second déjeuner !

« — Oui, gracieux Seigneur.

« Lisola fut sellée. — Un tourbillon, c'était vrai! — Deux heures après, Tiennet avait fait douze lieues.

« On le chercha sur la route de Hongrie. Il courait du côté de Francfort.

« Quant au major Hans Bach, le mangeur de Hongrois, il fut délivré à la garde montante, désempaillé, baigné, lotionné, etc... »

— Et Tiennet Blône? demanda Morin.

— Tiennet Blône n'était pas fâché de voir l'Allemagne... En passant à Wiesbaden, il dansa comme un perdu et fit sauter trois fois la banque... J'oubliais de vous dire qu'il renvoya au major, dans un paquet cacheté, son uniforme et ses moustaches.

— Ah bien! ah bien! par exemple! dit Guérineul, — en voilà des histoires!

Tout le monde réfléchissait. — C'était à cet homme-là qu'il fallait s'attaquer.

— C'est gentil, prononça le fantôme du bout des lèvres, — c'est bien gentil... mais...

Il s'interrompit. On entendit le bruit sec de sa petite tabatière d'argent, il prit une prise, et l'assistance éternua comme toujours.

— Mais quoi? demanda-t-on.

Le fantôme secoua d'un air fat sa vieille figure d'ivoire jauni.

— J'ai vu encore mieux que ça! dit-il avec une mystérieuse solennité.

— Allons donc!...

— Il n'y a pas d'allons donc! répliqua le fantôme en clignant de l'œil... j'ai vu mieux que ça, mieux que ça... oui, oui, oui... Écoutez plutôt :

« A la cour d'un sultan des Indes, que je ne nommerai pas par discrétion... »

Tout le monde dressa l'oreille à ce début. On regarda le petit homme. Ses yeux avaient repris leur fixité morne et sa barbe d'un blanc sale remuait toute seule aux mouvements de sa bouche.

— Vous vous demandez, reprit-il, comment j'ai pu aller aux Indes, étant forcé de présider vos réunions tous les ans... je vous expliquerai ça à la fin.

« C'était une cour cossue, genre mogol ; des diamants partout et des cachemires pour linge de corps. — Éléphants et rhinocéros à bouche-que-veux-tu.

« Et des bayadères! ah! des bayadères!

« Et des brames et des parias, enfin toutes les productions du pays!

« Beaucoup d'Anglais qui vont là vendre leurs rasoirs...

« Un jour il arriva des Jungles un tigre de toute beauté. Nous allâmes le voir avec l'empereur, un homme d'éducation et pas fier. Qu'aperçois-je auprès du tigre? Le sieur Tiennet Blône, en costume de satrape et entouré de riches marchands de rasoirs.

« Ma surprise, je vous l'avoue, fut égale à mon étonnement...»

— Ah çà! gronda Guérineul, — est-ce qu'il nous fait poser, le happe-monnaie?

— Chu-u-ut! fit le vieil Honoré, — vous allez voir!

« Les Anglais et Tiennet Blône étaient en grande conférence.

« J'appris qu'ils réglaient entre eux les conditions d'un pari et d'un combat... »

— Parbleu! s'écria Guérineul, — Tiennet va se battre avec le tigre.. ce n'est pas drôle du tout!

Le fantôme haussa les épaules.

— Mon mignonnet chéri, vous n'y êtes pas, dit-il; — donnez-nous un peu la paix! Il s'agissait en effet de battre le tigre... mais ceci n'est rien... après l'avoir battu, il fallait le manger.

— Tout entier, s'écria-t-on.

— Tout entier, comme j'ai l'honneur de vous le dire... Il y avait des millions d'engagés des deux côtés... L'empereur paria trente-six bayadères contre deux douzaines de beaux mouchoirs de poche... Moi, je fis un franc cinquante pour le tigre.

« Le combat commença. Tiennet Blône tua le tigre d'un coup de pied au bas des reins. Il se mit à le manger tout de suite.

« Ce fut vite fait... »

— Allons! allons! monsieur Honoré, dit Cousin-et-Ami, quand il s'agit de vie et de mort...

— Monsieur! déclama le fantôme d'un accent chevaleresque, mourir n'est rien, c'est notre dernière heure!

— Puis, bravant le mécontentement général et prenant un sourire décidément goguenard, il ajouta :

— Quand il s'agirait de l'honneur même, de l'honneur, bien plus cher que la vie à toute âme généreuse, je ne pourrais vous dire autre chose, sinon que Tiennet Blône dévora le ti-

gre... Il le dévora, sac-à-papier! Je soutiendrai ça, voyez-vous, jusque sur l'échafaud!...

— Il est ivre!... se disait-on autour de la table.

— Ivre ou fou!

Par le fait, c'était une chose fort bizarre que de voir cette momie plaisanter à la façon des commis-voyageurs en goguette.

— Non, non, non, mes amours, je ne suis pas ivre, poursuivit-il en secouant son crâne proprement disséqué, et nous verrons bien, avant qu'il soit deux jours, lequel de nous tous était le plus sage... Mais Tiennet avala le tigre : c'est de l'histoire... Et j'aurais perdu mes trente sous, moi qui vous parle, s'il ne s'était pas arrêté devant les intestins...

Ça ne vous amuse pas, mes pauvres enfants, s'interrompit le fantôme, parce que vous n'êtes pas en train de vous amuser... Si vous étiez en train de vous amuser, vous ririez comme des bossus... oui, oui, oui... mais je vous raconte ça, moi, dans un but sérieux... car, que voulons-nous? faire du chagrin à ce Tiennet Blône, n'est-ce pas?... Eh bien, voici la recette. Donnez-lui des intestins de tigre... Il les déteste.

— Est-ce fini? dit Cousin-et-Ami.

Le bonhomme éclata de rire tout seul au milieu de ces figures refrognées.

— Ah! ah! ah! ah! fit-il en coquettant, comme s'il eût obtenu un franc succès de gaîté, — il y a quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, j'étais un satané farceur!... J'inventais des bêtises à mourir de rire!... Mais ne vous fâchez pas, mes garçailles ; c'est fini, comme vous dites... Je n'ajoute plus qu'un mot qui va nous réconcilier joliment : votre grand drôle de Tiennet Blône ne boxera plus d'Anglais, ne fusillera plus d'Arabes et n'empaillera plus de major autrichien.

— Comment!... s'écria-t-on autour de la table.

Fargeau lui-même devint attentif.

— Je l'ai là sous clef votre Tiennet! acheva le vieillard.

Tout le monde s'était levé.

— Où çà? demanda Maudreuil.

— Dans la tirelire.

Les héritiers de Jean Créhu se regardèrent. Ils hésitaient à croire, tant ce coup de fortune était au-dessus de leurs espérances.

— Et... dit Fargeau, — il est vivant?

— La cave est profonde, répondit le fantôme, — et la mai-

son isolée... Il n'a pas d'armes... Si le cœur vous en dit, prenez vos pistolets et descendez... Moi, je m'en lave les mains.

RENDEZ-VOUS

Cette nouvelle, donnée par le fantôme, était tellement invraisemblable et venait si mal après le conte à dormir debout qu'il avait pris la peine d'improviser, que tout le monde douta.

Tiennet Blône dans la tirelire! quelle apparence! comment y serait-il entré? Les cohéritiers se disaient, chacun à part soi : — Nous la cherchons depuis des années, nous, cette coquine de tirelire! et voilà un homme qui tombe des bords du Danube et qui la trouve en un seul jour!

— Mes meilleurs amis, dit le fantôme avec sentiment, — ça vous étonne?... je n'en suis pas surpris... mais croyez-en mon cœur... je ne me serais pas permis cette jolie histoire indienne... car elle est jolie, au fond, cette histoire-là... Je ne l'aurais pas risquée, dis-je, si je n'avais eu sous la main de quoi me faire pardonner ce que ma verve peut avoir d'audacieux et d'un peu caustique... Sérieusement parlant, j'ai trouvé ce beau garçon endormi dans ma cave en faisant la ronde quotidienne qui m'est prescrite par nos statuts... Un instant, j'ai eu l'idée de lui couler une balle dans l'oreille...

— Et vous ne l'avez pas fait! s'écria Cousin-et-Ami.

— Mon bon enfant, je vous en ai réservé l'honneur, répliqua le fantôme.

Cousin-et-Ami rentra ses cornes.

— Il est là-dedans depuis hier soir, reprit le vieil Honoré; — il m'aura suivi comme autrefois papa Romblon, car il n'y a pas d'issue... Vers neuf heures, ce matin, il s'est réveillé... Bonté de Dieu! si vous saviez quelle vie il a fait dans son trou... J'ai cru que la maison allait tomber... J'ai soulevé un coin de la trappe... il se faisait de la lumière avec des bougies de briquet... mais ça ne dure pas longtemps... Je l'ai vu prendre des sacoches dans le tas qui est sous la trappe et les lancer contre la porte... Ah! la porte est bonne... Quand il a eu bien travaillé, il s'est reposé sans doute, car voilà déjà du temps qu'on ne l'entend plus... Voyez-vous, mes bichonneaux, il y a deux manières : le laisser là se mitonner tout seul comme le Romblon ou le dépêcher à l'instant; ça vous regarde.

Fargeau se rassit.

Maudreuil, Houël et Morin s'interrogeaient de l'œil.

— Ça a l'air vrai, tout ça, dit Guérineul ; le vieux n'oserait pas nous en tirer une de cette longueur-là!... Moi je dis : Roule ta bosse, sacrebleure! J'opine pour casser le gars en deux temps.

— C'est peut-être le plus prudent, appuya Houël.

— Je suis de cet avis... murmura Morin.

— Moi aussi... dit Maudreuil.

Ces trois messieurs n'y allaient pas de très bon cœur, parce qu'ils se doutaient bien qu'on allait leur dire :

— Alors, en avant!

— Et vous, cousin Fargeau? demanda le fantôme.

— Moi, je m'en lave les mains, répliqua M. Fargeau.

Le fantôme l'observait en-dessous.

— Il a son idée! pensait-il, — bien sûr, il a son idée!... mais il y passera tout de même!

— Mes mignonnets, poursuivit-il tout haut, — voici ce que je propose... le cousin Houël est cassé comme un vieux pot, le cousin Maudreuil n'a que le courage civil, et le docteur Morin est un peu plus poltron que moi qui fais honte aux lièvres... Notre cousin Guérineul, au contraire... ah! ah!... Tonnerre de Landerneau! comme il dit, voilà un brave garçon, celui-là!

— Bon! bon! grommela Guérineul, — je vous vois venir, vous, l'ancêtre, sacrebleure!... C'est à moi le tour, pas vrai... Je n'aime pas beaucoup ce jeu-là, moi... nom d'un chien!... tirer sur un homme dans une cave!...

— Écoutez! reprit le happe-monnaie, — je vais vous donner deux de mes petites garçailles...

Il appelait ainsi les grands drôles qui accompagnaient les héritiers dans les fiacres pour les garder et leur bander les yeux.

Guérineul prit ses pistolets et les arma.

— Voyons, Fargeau, dit-il, — faut-il marcher?

— Marchez, répliqua Fargeau avec une tranquillité qui contraria manifestement le fantôme.

— Diable! diable! diable!... fit ce dernier ; — il a décidément son idée!

Par le fait, Fargeau mettait en ce moment la dernière main au plan de l'une de ces comédies subtiles et compliquées qui étaient sa spécialité.

Ça se dessinait. C'était noué, serré, brouillé comme une toile d'araignée.

Guérineul partit, le pistolet à la main, escorté par deux estafiers armés.

— Nous allons entendre la chose, dit le fantôme, qui mit son menton sur ses deux pouces et prêta l'oreille, attendant l'explosion.

Morin, Houël et Maudreuil se rapprochèrent de la trappe.

Fargeau méditait comme si la partie qui se jouait là, si près de lui, ne l'eût en aucune façon regardé.

— Tu y passeras, mon mimi, pensait le fantôme, en le guettant sournoisement, — tu y passeras tout de même!

— Mon bon monsieur Honoré, dit la voix de Cousin-et-Ami à son oreille, — je voudrais bien vous parler avant de partir.

Le fantôme fit un signe de consentement.

— Avant de partir, murmura la voix du docteur Morin à son autre oreille, j'aurais deux mots à vous dire.

Second signe de consentement.

— Peut-on vous causer un tout petit peu avant de partir? lui dit tout bas Houël en s'approchant sous prétexte de lui demander une prise.

Troisième acceptation gracieuse, coquette, folichonne, comme savait les faire ce bon petit fantôme.

— Il est longtemps, le cousin? dit-il au bout de quelques minutes; — je lui ai donné des aides, non pas pour le défendre, mais pour l'empêcher de rien emporter...

Il tira de son gousset une montre vitriâse, large comme une soucoupe et couverte de mirodures.

Chacun se taisait. — L'explosion se faisait attendre.

— Il est si fort!... dit enfin Morin.

— S'il étranglait Guérineul... ajouta Houël.

— Et s'il venait tomber sur nous comme une bombe! acheva Maudreuil.

Fargeau glissa un regard inquiet vers la porte.

En ce moment, on entendit des pas précipités dans le corridor.

Les quatre cohéritiers saisirent instinctivement leurs pistolets.

Ils croyaient voir déjà Tiennet Blône sur le seuil.

Mais ce n'était que Guérineul.

— Eh bien! s'écria le fantôme.

Guérineul, qui était pâle, jeta sur la table, pour toute réponse, un petit papier où se voyaient trois ou quatre lignes écrites en lettres rouges.

— Oh ! oh ! fit le fantôme, — écrit avec du sang !

Il lut à travers ses lunettes de fer :

« J'ai le portefeuille de Romblon ; je sais où vous prendre tous ; si un cheveu tombe de la tête de Berthe, vous aurez de mes nouvelles !

« TIENNET BLÔNE. »

— C'était par terre, au milieu de la cave, dit Guérineul ; — nous avons cherché partout... pas d'issues !... Ce gars-là, c'est le diable !

Olivette et son époux Menand jeune venaient d'entrer. Olivette portait les pistolets.

Combien il était intéressant, Menand jeune, ému par le péril et peut-être par l'amour !

Par l'amour, puisqu'il venait de passer deux heures en tête-à-tête avec celle qu'il avait choisie.

Par le péril, car les deux chevaux de son fiacre avaient pris le mors aux dents, et s'étaient emportés derrière l'aqueduc d'Arcueil. — C'était là le motif du retard de Menand jeune et de son Olivette.

Nous l'avouons sans fausse modestie : cette création de Menand jeune nous a valu bien des compliments agréables. Quelques femmes ont poussé l'admiration jusqu'à l'inconvenance, et les anciens notaires nous ont fait frapper une médaille dorée par le procédé Ruolz.

Menand jeune restera dans le souvenir reconnaissant des peuples, comme *les Orphelins du Hameau* et le jeune Alexis de *la Maisonnette dans les bois*.

Il est seulement plus joli, plus espiègle, plus susceptible d'inspirer de dangereux caprices aux femmes.

Il s'assit auprès de la porte et fit des boules de terre glaise pour sa sarbacane.

Heureux les hommes qui connaissent le prix du temps !

Olivette avait pris place parmi les héritiers.

On avait mis devant elle le billet de Tiennet Blône.

Ses sourcils étaient froncés violemment.

— Berthe ! pensait-elle, — Berthe !..... mon malheur !... Celle qu'il aimait dès ce temps-là !...

S'il y a en ce bas-monde quelque chose de méchant, de cruel, d'impitoyable, c'est une ancienne servante devenue dame.

Un serpent à sonnettes n'a sous la dent que de l'eau de fleur d'oranger en comparaison des couleuvres dont nous parlons ici.

Fargeau regardait la jolie marquise, qui était vraiment à croquer sous son costume masculin, et il souriait à ses pensées.

Olivette était justement ce qu'il lui fallait pour entamer le premier acte de sa comédie.

Autrefois, Olivette avait déjà joué une pièce de lui dans le chêne creux de la Mestivière...

En somme, il y avait là quatre personnages importants et bien tranchés. D'abord, le fantôme, qui avait ses raisons pour se croire sûr de son affaire, — c'est-à-dire d'envoyer, avant que trente-six heures fussent écoulées, tous ses co-héritiers au Père-Lachaise.

En second lieu, Menand jeune, insouciant et léger, blonde fantaisie, souriant comme le printemps, séduisant comme une rose.

Troisièmement, Olivette qui avait en ce moment dans les veines du fiel au lieu de sang.

Elle avait revu Tiennet. Elle était furieuse d'amour et de jalousie. Il lui fallait Tiennet et la vengeance.

Quatrièmement, M. Fargeau, possesseur d'un plan tout fait qui valait juste quatre millions, à son estime.

Quant à Houël, Morin, Guérineul, comparses! Ils se sentaient débordés en ce moment, et devinaient vaguement qu'il y avait là des gens qui les tenaient. Maudreuil lui-même voyait la partie désespérée...

Il regrettait à cette heure les vingt années perdues!

La réunion n'avait plus de but.

On mit cependant quelques propositions sur le tapis. Maudreuil ouvrit cet avis qui était assurément praticable, de feindre l'accomplissement de la condition testamentaire et de partager sous main, entre les prétendus morts et les vivants.

Quoi de plus facile, puisqu'ils avaient tous changé de nom.

Mais le fantôme repoussa bien loin cette motion et chacun put remarquer le sourire de mépris qui vint à la lèvre de M. Fargeau. Olivette ne daignait même pas écouter.

Une bataille? C'était encore possible et chacun pouvait la provoquer.

Mais quand on a reculé pendant vingt ans!...

Et puis le premier qui aurait mis la main sur ses pistolets était si sûr d'être accablé!...

— Mes enfants chéris, dit le fantôme, la séance est levée... nous ne nous reverrons qu'en enfer !

Il y avait du terrible, beaucoup de terrible sous le grotesque de ce vieil homme.

Maudreuil, Guérineul, Houël et Morin eurent froid jusqu'à la moelle des os.

Sans se consulter, ils songèrent tous à quelque coup de désespoir. Ces mots que le centenaire venait de prononcer tout doucement avec son sourire moitié joyeux, moitié funèbre, c'était leur arrêt. Ils le savaient.

Une chose singulière, c'est que madame la marquise Oliva de Beaujoyeux choisit ce momemt pour coquetter avec M. Fargeau.

Fargeau l'avait abordée galamment et lui avait dit :

— Je ne viens pas vous parler tontine et millions, belle dame... Je sais que vous ne songez pas à cela.

— Si fait, répliqua Olivette, — mais j'ai mon affaire.

— Ah ! ah ! vous aussi !... Ces dernières heures pourront être fort intéressantes.... Mais venons au fait : l'aimez-vous encore ?

— Comme une folle !

— Alors vous détestez Berthe?

Les yeux d'Olivette brûlèrent.

— Fort bien, dit Fargeau ; — nous allons nous entendre... je puis mettre votre rivale entre vos mains...

— Expliquez-vous.

— Pas ici... Dans une demi-heure je serai au Luxembourg, derrière le carré des Roses... puis-je espérer que vous voudrez bien m'y rejoindre ?

— J'y serai avant vous, dit Olivette.

LE CARRÉ DES ROSES

Avant de partir, Guérineul, Morin, Houël et Maudreuil tentèrent un dernier effort auprès de M. Honoré. Ils allèrent à lui, les naïfs, et lui dirent chacun à l'oreille :

— Si vous voulez, nous emporterons le magot et nous partagerons.

Le fantôme les envoya paître avec ce laisser-aller plein de bonhomie qui faisait de lui un si aimable compagnon.

Il n'avait aucune envie de partager, ce digne vieillard !

Guérineul, Morin, Houël et Cousin-et-Ami montèrent mélan-

coliquement dans leurs fiacres respectifs, et se laissèrent bander les yeux comme des victimes résignées.

Guérineul, jusqu'au dernier moment, avait espéré l'appui de Fargeau, son futur beau-père, et celui d'Oliva. Mais le rapprochement inattendu d'Oliva et de Fargeau lui était d'un bien triste présage.

C'est à peine s'il avait la force de jurer nom d'un chien! ou nom d'une pipe! en songeant qu'Oliva n'avait même pas répondu à son sourire excessivement tendre. — Tout était fini, même de ce côté.

— Sacrebleure! ces découragements, on les secoue. Guérineul se dit que s'il fallait y passer, nom de nom! il y aurait du grabuge!

Pendant que tous les héritiers de Jean Créhu montaient en fiacre, le bon petit fantôme était à sa fenêtre et les regardait d'un air narquois.

— Bonsoir, mes mignonnets, disait-il en frottant ses mains qui faisaient tic tac comme des osselets bien secs, — bonsoir! bonsoir! bonsoir!

Nous croyons même qu'il leur fit un pied de nez,

Mais, au moment où les fiacres partirent, sa figure se rembrunit notablement.

Il venait de voir un objet qui se mouvait dans le terrain voisin.

Il mit précipitamment ses lunettes. — L'objet était un mendiant qui courait à toutes jambes en suivant les fiacres de loin.

Le fantôme ferma sa fenêtre. Il ne souriait plus.

— Tiennet d'un côté, murmura-t-il, — ce coquin-là de l'autre, — il faut se hâter de faire sa petite affaire!.... oui, oui, oui!

Derrière le grand carré des Roses, dans le jardin du Luxembourg, il y a une large et belle allée que les bonnes d'enfants et les militaires désertent pour encombrer l'esplanade ou pour aller s'asseoir en espalier le long des murs brûlants de la Pépinière.

Vers trois heures et demie de l'après-midi, une jeune femme dont la tête fine et hardie se cachait sous un mantelet de soie sombre, tourna le carré des Roses et entra d'un pas pressé dans l'allée en question.

Son visage disparaissait presque derrière un voile noir chargé d'épaisses broderies.

Elle regarda des deux côtés de l'allée. Il n'y avait personne.

C'était Olivette qui arrivait la première au rendez-vous donné par M. Fargeau.

Olivette consulta la montre mignonne qui pendait à sa ceinture. Il y avait à peine une demi-heure que les fiacres avaient quitté la maison du fantôme.

Cette demi-heure lui avait suffi pour faire sa route, pour changer de toilette et pour se débarrasser de Menand jeune.

Elle était donc bien pressée!

Oui. — Et cela lui faisait peur. — Elle mit la main sur sa poitrine où son cœur battait avec violence.

Les vaudevilles et les proverbes ont eu beau le répéter. Cette chose banale est restée une chose vraie. Le premier amour ne meurt pas.

Il y a plus. Ce premier amour peut rester jeune, ardent, héroïque, au milieu de l'âme perdue. Le contact du mal est impuissant à le ternir. Il vit, vainqueur du temps, invulnérable à la contagion du crime, — comme ces belles fleurs d'azur que le voyageur Levaillant trouva dans la gueule empestée d'un crocodile mort.

Olivette se promenait sous les hauts tilleuls de l'allée. Elle tenait à la main le billet que Tiennet Blône avait écrit dans le souterrain avec son sang.

Elle était pâle sous son voile. Ses yeux brûlaient, creusés par la fièvre; ses mains étaient froides et tremblantes.

Elle eût poignardé Berthe, en ce moment, sans hésitation, ni remords.

Ses lèvres remuaient machinalement et disaient :

— Il l'aime! oh! comme il l'aime!

Des pas sonnèrent sur le sable.

Olivette reconnut l'allure discrète et scholastique de M. Fargeau. Elle s'élança vers lui.

—Vous l'avez vue? s'écria-t-elle en l'abordant; — dites-moi tout de suite si elle est belle.

Fargeau salua selon toutes les règles de la politesse.

— Mais répondez donc! dit Olivette impérieusement.

— Je suis aux ordres de madame la marquise, répliqua Fargeau, dont la voix eut peut-être un tout petit accent de raillerie en prononçant ce dernier mot; — madame la marquise a-t-elle entendu parler d'une cantatrice d'un théâtre très infime?... Mais, non; madame la marquise ne descend jamais si bas.

— Le théâtre de Diane? demanda Olivette dont la voix chevrottait.

— Précisément.

— Est-ce qu'elle ressemble à cette femme... qu'on dit si belle?

— C'est elle.

Olivette appuya ses deux mains contre sa poitrine.

Fargeau la regardait en souriant.

— Ah ! dit-il avec onction, — comme nous allons bien nous entendre, madame la marquise et moi.

Il y avait des chaises le long du treillage du grand carré des Roses. Olivette chancelait. Fargeau la fit asseoir.

— Nous l'aimons donc terriblement! murmura-t-il, — puisque nous nous occupons de lui en ce moment où il s'agit de quatre millions...

— Je vous ai dit, répliqua Olivette, — que je suis sûre de réussir...

— On a son petit plan, à ce qu'il paraît, poursuivit paternellement Fargeau ; c'est très bien... Moi, qui ne suis pas amoureux, j'ai aussi le mien... je joue cartes sur table comme toujours...

Olivette, malgré son émotion, ne put s'empêcher de sourire.

— Pour la réussite de ce plan, continua encore M. Fargeau, je pourrais me passer de vous... mais j'avoue que vous faites admirablement mon affaire... Vous frapperez Berthe...

— Au cœur, si je peux ! interrompit Olivette avec une rage contenue.

— C'est bien ce que j'ai pensé... au cœur... et de la bonne manière... voyons ! Laissez ce chiffon de papier et prêtez-moi toute votre attention... Vous savez que je ne frappe que moralement parlant, moi... vous allez juger si le coup vous convient.

« C'est pour ce soir...»

Mais, avant de laisser poursuivre M. Fargeau, nous constaterons l'indiscrétion obstinée de ce coquin de mendiant du Pont-Neuf.

Ce mendiant qui louchait.

Depuis la république on laisse entrer les mendiants au Luxembourg. Le nôtre, profitant de cette amélioration sociale, avait suivi M. Fargeau jusqu'au carré des Roses. — Une fois là, il avait escaladé le treillage et s'était glissé parmi les rosiers, au mépris des lois et règlements qui concernent la police des jardins publics.

Pendant que M. Fargeau parlait, le mendiant était tapi derrière un beau rosier-buisson, touffu comme un if et placé à distance convenable.

Il entendait très bien toute la conversation.

C'était un homme actif que ce mendiant. Tout en écoutant il prenait des notes.

M. Fargeau fut bien un quart d'heure à expliquer son affaire à la charmante marquise.

En achevant, il dit:

— Cela vous convient-il?

— C'est une idée infernale! murmura Oliva comme en se parlant à elle-même; — elle en mourra de honte!

— Ça, je vous en réponds! son fils est l'orgueil incarné. C'est un coup décisif que vous portez à votre rivale... J'ajouterai que les choses sont d'avance un peu préparées... Le fils a déjà de mes nouvelles.

— Vous êtes un démon, Fargeau! dit Olivette qui semblait rêver.

— Trop aimable! murmura Fargeau, qui salua d'un air reconnaissant.

— Il faut que vous me disiez pourquoi vous vous êtes adressé à moi.

— C'est tout simple... Moi, je vis fort retiré... Vous, vous avez justement l'entourage qu'il faut pour rendre la fête complète.. Tous ces beaux messieurs qui fréquentent vos salons... Toutes ces jeunes filles rieuses et moqueuses .. Le signal partira de votre loge... Moi, je me charge d'amener le jeune homme.

Oliva hésitait. Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

— C'est lâche!... lâche! dit-elle tout bas au bout de quelques instants; — c'est lâche comme tout ce qui vient de vous, Fargeau, lâche comme le vol de la promesse de mariage!...

— Ah! fit M. Fargeau en souriant: — vous vous souvenez de cette petite histoire? L'idée était assez originale... mais nous n'avons pas le loisir de faire de la critique rétrospective, madame la marquise... Tiennet Blône est libre... Demain il aura retrouvé cette belle des belles... la Lovely... demain, il sera trop tard.

Olivette se redressa, l'expression de son visage était sombre et résolue.

— A ce soir, dit-elle...

Une jeune fille qui semblait venir de loin, car sa démarche était inégale et comme harassée, tournait en ce moment le coin



de l'allée de l'Observatoire. Elle aussi était voilée, et la rapidité de sa course collait son voile à sa figure.

Il y avait de la poussière à sa robe, du désordre dans sa mise et dans tous ses mouvements une sorte de fièvre.

Ce pouvait être une de ces pauvres fleurs flétries qui émaillent le pays latin...

Elle passa en courant devant le carré des roses.

M. Fargeau l'aperçut et demeura la bouche béante au milieu d'une phrase commencée.

— Clémence!... cria-t-il: — Clémence!

La jeune fille eut un tressaillement léger, mais elle continua sa course sans tourner la tête.

ROMBLON-RAISON

La jeune fille dont la vue avait excité chez M. Fargeau un si vif mouvement de surprise, se perdit bientôt parmi les arbres.

Elle se dirigeait vers la grille de cet heureux théâtre où l'on mange des pommes et du flan dans les avant-scènes, le théâtre national de *Bobino*. — C'était bien la route la plus droite pour gagner la rue du Regard.

Fargeau fut sur le point de s'élancer à sa poursuite, mais il se contint, parce qu'il pensa:

— Si c'est Clémence, je la retrouverai toujours à l'hôtel.

Il lui restait d'ailleurs à compléter l'explication de son plan.

C'était une de ces comédies à la Fargeau, comédies torturées, subtiles, envenimées, dont le creux du chêne de la Mestivière nous a montré jadis un spécimen. Mais le talent de M. Fargeau avait grandi avec les années. Au chêne de la Mestivière, nous n'avons vu qu'un tout petit lever de rideau : il faisait maintenant de grandes pièces.

La scène, pour laquelle il avait besoin de madame la marquise Oliva de Beaujoyeux, n'était du reste que le prologue de cette grande pièce, qui devait se nouer et se dénouer entre Berthe et lui.

C'était combiné fort habilement. Il n'avait rien donné au hasard. Comme il n'avait ni aide ni confident, sauf pour ce prologue qu'Olivette elle-même trouvait diabolique, toutes les chances étaient en sa faveur.

Olivette et Fargeau causèrent encore pendant une dizaine de minutes. Fargeau en dit assez sur la position de Berthe pour que l'ancienne servante comprît la portée du coup qu'on allait frapper. Il garda le reste.

Dans le carré des Roses le mendiant écrivait sur son genou.

Olivette et Fargeau se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le soir, au théâtre de Diane. — Olivette se chargea de convoquer les acteurs du prologue.

Le mendiant enjamba la balustrade, plia son papier en forme de lettre et le cacheta. Il ne mit point d'adresse.

— Je sais tout et je ne sais pas grand'chose, grommela-t-il; — je n'ai pas la clef... C'est embrouillé comme l'écheveau des sorcières !...

— Si j'avais fait affaire avec cet homme-là, poursuivit-il en regardant de loin Fargeau qui entrait dans la rue Madame, — peut-être aurais-je eu le gros lot... mais j'ai peur de lui... Dès qu'il sera tombé au fond de l'enfer, il trompera Satan. . J'aime mieux Ballon.

Au coin des rues Madame et de Vaugirard, il trouva un honnête Auvergnat, mollement assis sur ses crochets.

— Mon brave, dit-il en lui mettant dans la main un franc et la lettre sans adresse, — tu vas aller rue de l'Ancienne-Comédie, n°...., chez madame la marquise de Beaujoyeux.

L'Auvergnat le regardait avec des yeux énormes.

Un mendiant qui donnait vingt sous pour une commission de cinq minutes de marche!

— Faudra rapporter la réponse? demanda-t-il.

— Tâche d'écouter! interrompit le mendiant. — Chez la marquise, tu trouveras un gros monsieur qui a l'air riche comme un puits. Tu lui diras : *Romblon*. Si l'on te répond *Raison*, tu donneras la lettre. — Sinon tu te mettras à la porte et tu attendras le gros monsieur...

— Je lui dirai quoi?

— Romblon.

— Romblon, Romblon, Romblon! répéta l'Auvergnat pour se bien mettre la chose dans la tête, — et il me répondra?

— Raison.

— C'est-il de la politique?

— Non.

L'Auvergnat partit.

Le mendiant pressa le pas vers la rue du Regard où M. Fargeau venait de s'engager :

Tout en marchant, l'Auvergnat se disait :

— Louche-t-il, ce gueux-là!... c'est des manigances, bien sûr!

Et il répétait :

— Romblon-Raison.. Romblon-Raison... Romblon-Raison...

Par une singulière coïncidence, il y avait dans la rue de l'Ancienne-Comédie en ce moment un superbe cavalier, vêtu selon les règles du dandysme le plus irréprochable, qui arpentait le trottoir en répétant, lui aussi, entre ses dents :

— Romblon-Raison... Romblon-Raison... Romblon-Raison.

Ce beau cavalier était entré tout à l'heure chez madame la marquise et venait d'en ressortir, n'ayant trouvé personne.

L'Auvergnat franchit le seuil de la marquise.

Le beau cavalier s'arrêta devant la porte. Il rêvait profondément.

L'Auvergnat redescendit et vint se planter de faction sur le trottoir. — Il regarda son voisin le beau cavalier et se dit :

— Il a l'air un peu riche, celui-là !

Puis il ajouta :

— Si je fais faction ici pendant deux heures, les vingt sous du gueux qui louche, ça ne pèsera pas lourd... Voyons voir.

— Sans vous commander, bourgeois, dit-il tout haut, — cette lettre-là est peut-être bien pour vous... Attention... Romblon...

— Raison! répliqua aussitôt Mazurke.

Car c'était Mazurke, ce superbe cavalier.

Mazurke qui, tout en réfléchissant, répétait comme un refrain ces mots étranges trouvés dans le portefeuille du squelette :

— Romblon-Raison...

Le commissionnaire lui tendit la lettre, mais il se ravisa.

— C'est que... dit-il en se grattant l'oreille; — le monsieur doit être très gros, qu'on m'a bien recommandé !

— J'ai beaucoup maigri ces jours-ci, répondit Mazurke.

— C'est donc ça !

— Donne!

Comme l'Auvergnat hésitait, Mazurke lui arracha la lettre et lui mit une pièce de cinq francs dans la main.

— Fichtrrra! s'écria l'enfant de l'Auvergne; — ah! bougrrri!... bougrrri!... Riche comme un puits... c'est ça!... c'est ça!... N'y a pas de réponse pour le gueux qui louche ?

— Qui louche ?... répéta Mazurke; — non... va!

L'Auvergnat se paya plusieurs canons et alla, le soir, entendre *le vaisseau le Vengeur* aux Champs-Elysées.

Mazurke ouvrit la lettre.

Il reconnut tout de suite l'écriture de M. Baptiste, l'homme aux lunettes bleues.

La lettre... — Mais avant de lire cette lettre, il faut bien vous apprendre comment Mazurke était sorti de son trou.

Mazurke avait eu à passer une heure terrible, une de ces heures dont on se souvient toute sa vie.

Il était tombé sur le sol froid de cette cave, brisé de cœur et de corps, vaincu, perdu, plus faible désormais qu'un enfant ou qu'une femme.

La force qu'il avait prodiguée avec folie dans sa lutte contre la porte de fer, cette force était complétement épuisée.

Il gisait là sur les pièces d'or et d'argent éparses. Il ne bougeait pas ; il ne pensait pas. La sueur se glaçait à son front morne.

Ces deux espoirs de sa vie, Berthe et Lucienne, il les repoussait pour mourir sans souffrir.

Mais Berthe et Lucienne étaient là dans ces épaisses ténèbres, toutes deux belles, tantôt souriantes comme de railleuses promesses, — tantôt éplorées et demandant secours.

Secours ! à ce mort dans sa tombe !

Mazurke s'accrochait à son atonie. Il sentait que le réveil serait horrible.

Il ne voulait plus vivre. — Il avait peur de ces suprêmes convulsions où se tord le désespoir.

Oh ! pauvre enfant ! cette blonde Lucienne qui allait l'aimer, qui l'aimait déjà, et qu'il adorait lui, à sa dernière heure.

Oh ! Berthe ! Berthe retrouvée ! sa sœur, sa famille, à lui qui avait tant de fois dit à Dieu en pleurant : Je suis seul, tout seul ! je n'ai pas de famille ! ayez pitié de moi !...

Elles se seraient aimées, Berthe et Lucienne, sa femme et sa sœur...

Sa femme ! sa sœur !... oh ! le délire revenait !

Sa main crispée déchirait déjà sa poitrine.

Il sauta sur ses pieds tout à coup. Vous eussiez dit une secousse galvanique. Ses deux mains pressèrent son front.

Un mot timide et tremblant tomba de ses lèvres :

— Peut-être...

Il venait de revoir dans l'ombre ces deux rayons verdâtres, mobiles, vitreux.

Et comme le vieil Honoré, il s'était dit : Là où passe cet animal, un homme peut passer aussi, peut-être.

L'air respirable qui emplissait la cave annonçait une communication quelconque avec l'extérieur.

Le voilà fort. Voilà que sa poitrine s'élargit, vivifiée. Ses membres se tendent : c'est notre Mazurke qui casse les boxeurs anglais, qui lance les Italiens par les fenêtres, qui tue les

conscience du chemin parcouru la veille, il ne savait pas où il allait. La trappe supérieure s'était refermée tant bien que mal après son passage. On n'y voyait guère plus dans le puits que dans la cave.

Mais au premier rayon du jour, faible et lointain, qui lui arriva par les fentes de la trappe, quel vif transport! Son cœur emplit joyeusement sa poitrine. Il poussa un hourra comme aux heures de bataille, quand son cheval au galop le lançait, sabre au vent, dans les carrés autrichiens.

Plus de fatigue! Il montait. il montait, et bientôt sa tête souleva la trappe.

Il regarda le ciel avec des yeux affolés. Il était libre! Ah! vive-Dieu! gare aux joueurs de la mort.

Cependant tout n'était pas fini. Mazurke sortait de son trou dans un état pitoyable. Ses vêtements étaient souillés de glaise du haut en bas, ainsi que sa figure et ses mains. Il n'avait plus de chapeau. — Il était enfin dans cet état où l'on arrête un homme, de confiance et sur sa mauvaise mine.

A peine avait-il franchi la grille de bois qu'un long cri retentit à l'autre extrémité de la rue. Mazurke était en train d'examiner les lieux pour s'y retrouver à l'occasion, il fut rudement dérangé dans son examen,

— Le voilà! le voilà! criait-on; — arrêtez-le!

Le premier mouvement d'un honnête homme est d'attendre de pied ferme, quand un quiproquo de cette sorte lui barre le chemin. Car c'était évidemment un quiproquo. Il y avait là des soldats, des gardes nationaux et du peuple. On cherchait un voleur (et Dieu sait que le quartier est bon pour les battues de ce genre!); on voyait un homme sortir de terre; on criait: sus! c'est la règle.

Mais le second mouvement de Mazurke fut de prendre ses jambes à son cou et de détaler à grande vitesse.

Il venait de songer en effet à sa position exceptionnelle. Il n'avait sur lui d'autres papiers que le portefeuille de papa Romblon, qui n'aurait pas été une recommandation bien puissante auprès de la justice.

En cavant au mieux, dépourvu qu'il était de passeport, le moins qu'il pouvait craindre, c'était une détention de quelques jours.

Et Berthe! Berthe!

Il sauta d'un bond dans le terrain où plus tard le mendiant vint s'établir, et prit chasse aux cris de deux ou trois cents ba-

dauds, agents et tourlourous qui se mirent à sa poursuite.

Mais on n'a pas mérité le beau nom de Mazurke sans avoir desjambes à l'épreuve. Il dépista enquelques minutes la meute humaine qui le poursuivait, et sauta dans unfiacre, au coin du quai d'Orsay, derrière les Invalides.

Le fiacre prit le trot bien tranquillement. Cette fois Mazurke était sauvé pour tout de bon, — mais du diable s'il eût pu retrouver la route qu'il avait suivie à travers les chantiers, les terrains et les dépôts de pierre detaille qui diaprent la bonne ville du Gros-Caillou.

Le hasard l'avait couché là sur un lit d'or, deux millions amoncelés; deux millions qui venaient de son père.

Le hasard refermait derrière lui la porte du trésor.

OU YAUME LE PATOUR ÉCRIT AU LOUCHARD

Mazurke se fit conduire chez un tailleur et troqua, grâce à quelques louis qui restaient dans sa poche, son costume déchiré, souillé, impossible, contre un accoutrement complet de dandy.

Après quoi il revint rue de l'Ancienne-Comédie, déterminé à voir la marquise Romblon, et tout ce monde mystérieux qu'il lui fallait combattre et briser.

Il n'était pas sans se douter de ce qu'il devait à Romblon-Ballon.

La maison de madame la marquise de Beaujoyeux était vide. Mazurke sortit et fit cent pas sur le trottoir. Ce fut là qu'il rencontra l'Auvergnat intelligent chargé de la missive du mendiant.

Mazurke, nous l'avons dit souvent, avait de l'enfantillage un peu plus qu'il ne faut au fond du caractère. Une des choses qui l'avaient le plus frappé dans cette cave, c'était la bizarre et inexplicable alliance de mots : Romblon-Raison.

Il allait, répétant ce nom et ce mot, lorsque l'Auvergnat lui dit : *Romblon.*

Il répondit *Raison* tout naturellement.

Et l'Auvergnat lui remit la lettre.

Mazurke traversa la rue et entra dans le passage du Commerce pour la lire plus commodément.

Voici ce que disait la lettre :

« Vous avez dû recevoir ma dernière ce matin. Le Fargeau travaille comme un diable. Ses mécaniques ont complètement réussi chez madame de Marans...»

— Madame de Marans ! s'interrompit Mazurke ; — sa mère !... Voilà qu'elle est mêlée à tout cela, maintenant !...

Il lut avec une avidité croissante :

« ... Tout est sens dessus dessous. Le fils est pris à la conscription, ce qui fera découvrir la vérité. En outre, comme il a jugé à propos de chipper l'argent du remplaçant et le dépôt de la Grièche, madame de Marans est bel et bien perdue.... »

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? pensait Mazurke, pris d'effroi.

La lettre continuait :

« ... Perdue de fond en comble, si elle n'a pas douze à quinze mille francs ce soir... »

— Il faut que je les aie, moi, se dit Mazurke.

« Mais ce n'est pas tout, reprenait la lettre ; Fargeau a inventé une bien autre mécanique, une vraie ! On doit attirer le petit docteur au théâtre de Diane pour lui bien montrer ce que c'est que sa mère. Et tous les habitués de la marquise seront là pour faire un scandale d'enfer... »

— Ce que c'est que sa mère ! répétait Mazurke, qui se perdait dans un dédale inextricable de pensées : — C'est quelque atroce guet-apens ! Mais *ce que c'est que sa mère !...* que signifie cela ?

Il poursuivit :

« Vous sentez, la Grièche criera comme une pie ; les sifflets iront leur train, et le petit Gabriel arrivera là au bon moment...

« Il n'y a pas à dire, le Fargeau est étonnant pour avoir comme çà des idées ! Le docteur blond est capable d'étouffer sur le coup... »

Mazurke se creusait la cervelle.

Dans cette famille qui était celle de Lucienne, il y avait donc aussi de grands malheurs menaçants !...

Il reconnut bien vite qu'il perdrait son temps à vouloir sonder dès à présent ce mystère. D'ailleurs la phrase qui suivait attira violemment son attention.

« Il est superflu de vous dire que Fargeau ignore l'affaire de cette nuit, à moins qu'il ne l'ait apprise en un lieu dont je vais vous parler tout à l'heure. Le hasard a voulu en effet que le Hongrois ait été assommé justement dans la cour de la fameuse maison, — dont je puis désormais vous indiquer la position exacte. »

— Bon ! se dit Mazurke, je suis fixé au moins ! je sais à qui je dois mon aubaine de cette nuit.

« Ce qui me fait revenir au Hongrois, continuait la lettre, c'est que Fargeau a écrit sous son nom au petit Gabriel pour réclamer une dette d'honneur... »

Les bras de Mazurke tombaient.

Jamais toile d'araignée n'avait eu tant de fils enchevêtrés!

« .... Il est évident que ce Fargeau a tout un plan. Si vous voulez avoir les deux millions, il faut vous hâter et en finir dans les vingt-quatre heures.

« J'ai passé ma journée entière à espionner, à guetter, à courir. Vous êtes trop juste pour ne pas convenir que ma découverte mérite un bon prix. Comme je ne veux pas que vous perdiez du temps à vous demander ce que cela vaut, je vous taxe à cinquante pauvres billets de mille francs comptant, si vous voulez savoir la fameuse adresse. »

La lettre finissait là. Il n'y avait point de signature.

Mazurke demeura un instant comme abêti.

Plus il réfléchissait, plus la nuit se faisait dans son esprit.

Une seule idée était lucide, en lui, c'est que Lucienne était menacée d'un affreux malheur. Elle lui en devenait mille fois plus chère. La sauver à tout prix, voilà le plus pressé.

Mais comment?

Et par quel enchaînement de circonstances madame de Marans?...

Mais ces questions auraient pu l'occuper quinze jours durant.

Une fois la vérité voulut se faire jour dans son cerveau. Il eut comme une intuition rapide et soudaine. Il devina. — Mais le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. C'est Boileau qui l'a dit.

La vérité ici était tellement romanesque, qu'il la repoussa.

Il consulta sa montre qui marquait quatre heures et demie.

Il avait environ trois heures devant lui.

Dans ces trois heures il fallait se procurer les douze ou quinze mille francs qui manquaient à la mère de Lucienne, organiser une contre-cabale, et trouver le moyen de fermer au docteur Gabriel les portes du théâtre de Diane.

Quinze mille francs! quand on songe que Mazurke avait couché cette nuit sur un lit de deux millions!

Mais il n'avait pas même songé à emplir ses poches de louis, tant il se croyait sûr de retrouver le trésor tout entier.

Mazurke monta dans un remise en se disant.

— A Lucienne d'abord...

Il y avait en lui bien de l'inquiétude, mais aussi bien de la joie. Protéger Lucienne! sauver la mère de Lucienne!

Quant à Berthe, eh bien! les heures de la nuit lui restaient pour serrer la gorge de Romblon ou de Baptiste. L'un ou l'autre saurait certainement où trouver Berthe, et Mazurke avait des recettes pour faire parler les coquins trop discrets.

Il cria au cocher :

— A l'hôtel Bristol!

A l'hôtel Bristol, Yaume, l'ancien pâtour, était bien tristement vautré sur la causeuse de son maître, et fumait un cigare panatellas avec une profonde mélancolie.

Il attendait son maître depuis le matin.

Il s'était dit d'abord:

—Censé, je présuppose qu'il va réintégrer, comme l'on dit, à l'heure du déjeuner.

Et il avait commandé un de ces braves déjeuners substantiels et solides que Mazurke avalait chaque matin si gaillardement.

Le déjeuner servi, comme Mazurke ne revenait pas, Yaume se mit à table et mangea encore mieux que n'eût fait Mazurke.

—Censément, pensa-t-il au dessert, comme pour excuser sa hardiesse, fallait-il laisser tout ça se perdre?

Il poussa un gros soupir en allumant un des cigares de Mazurke.

Comme il avait un poids sur le cœur, il but coup sur coup trois ou quatre petits verres.

Hélas! rien ne pouvait l'égayer le pauvre garçon!

—Ah dame! ah dame! se disait-il: — où donc qu'il s'aura égaré M. Philippe!... Il avait pas mal bu du madère avec excès sans modération, cette nuit.... Les hommes qu'est pas natûrellement pochards ne devraient jamais boire!

Il sifila un bon verre de cognac et ajouta:

—La boisson, c'est des bêtises, censément censé révérence parler! L'ivrogne est au-dessous des animaux à quatre pattes, sauvages et sans raison.

En foi de quoi, il se renversa sur la causeuse et regarda monter la fumée de son cigare.

Il s'ennuyait. L'idée ne lui venait même pas de chanter une de ces belles chansons vitriâses qui ébranlent les murailles et cassent les vitres.

Tout à coup, il se leva et courut au secrétaire de Mazurke. Il avait jeté, ma foi! son cigare entamé comme un gentleman.

— Puisque je l'ambitionne, dit-il, en saisissant une plume et du papier, — je dois enfin me le payer d'écrire censément au *louchard!*

Le feu de l'inspiration était dans ses yeux.

Il écrivit en gros bâtons écrasés, courant du grenier à la cave:

« Monsieur Baptiste,

« Ayant eu l'avantage de vous en communiquer le désir que j'avais d'y être fixé sur le socialiste, et sachant que vous en tenez une boutique d'informations dessus les objets perdus et douteux dont on les cherche, je viens vous prier par la présente incluse de m'y répondre clairement à la même question que je vous ai faite dans l'antichambre, avec promesse de vous payer comme il faut, quoique je sois en service, et par conséquence peu fortuné, étant bien sûr que si lon le pouvait lon préférerait être bourgeois que d'être chez les autres.

« Dans cette attente je vous salue avec ma considération.

« Yaume. »

Il relut cette lettre attentivement et s'étonna de sa propre force.

— C'est censé ficelé à l'œuf, ça, dit-il, je présuppose que je vais enfin savoir ce que j'ambitionne d'être fixé.

Il cacheta la lettre et courut la mettre à la poste.

En chemin, il rencontra deux messieurs qui causaient politique.

L'un d'eux disait:

— Quand on aura mis tous les socialistes en prison...

Yaume n'en put pas entendre davantage. Mais c'était un trait de lumière.

Il revint à l'hôtel Bristol et commanda le dîner pour quatre heures.

— Jésus! Jésus! se disait-il, au désespoir, puisqu'on les met tous en prison, et qu'il l'est censément, bien sûr qu'on l'aura mis en prison! Jésus! Jésus!

Il s'arrangea dans une bergère, déchaussa ses gros pieds et les fourra, pour se distraire un peu, dans les pantoufles de Mazurke. — Socialiste sans le savoir!

— C'est pas l'embarras, reprit-il, — v'là ce que c'est que de se boire, pompette, comme l'on dit, et avec ivrognerie..... Je vas toujours manger le dîner pour pas qu'il se refroidisse.

Il mangea le dîner.

Au moment où il allumait le cigare digestif, Mazurke poussa la porte et entra comme une bombe.

Yaume n'eut que le temps de repousser les pantoufles.

—Ah dame! ah dame! s'écria-t-il, je suis ben aise, monsieur Philippe!... Ils ne vous ont donc pas mis en prison?

Mazurke ne répondit pas.

Il ouvrit son secrétaire et en fouilla tous les tiroirs.

Les tiroirs étaient vides et Mazurke le savait bien d'avance.

— Vous avez égaré censé quoi donc? demanda Yaume.

—Il me faut de l'argent, répondit Mazurke.

—Pas l'embarras!

—Tu en as?

—Que non fait!... Mais vos cinquante mille francs?...

—Volés!

—C'est-y possible!... s'écria Yaume; — quoique censément vous le méritez pour excès de vin jaune et conduite inconsidérée, monsieur Philippe... Si je ne craignais pas de vous inconvénienter je vous remontrerais...

—Veux-tu bien te taire!...

—Ah! dame, oui, je veux bien!

Mazurke s'était jeté sur un fauteuil. Il se leva.

—Allons! dit-il — prends ton chapeau.

—Oui, monsieur Philippe.

—Nous allons aller te vendre.

—Me vendre? répéta Yaume; —censé... Vous plaisantez?

—Non.

—Alors, v'là qu'est bon..., ça se peut.

—J'ai besoin d'argent, reprit Mazurke, absolument... J'ai bien réfléchi... Je n'ai trouvé que ce moyen-là de m'en procurer... Tu es bien bâti...

—Oh! fit Yaume avec modestie, — assez tout de même, bien bâti, monsieur Philippe.

— Un marchand d'hommes t'achètera quinze cents francs.

—Pas l'embarras!

—Je prendrai les quinze cents francs...

—Comme de juste!..,

—J'irai au jeu... je gagnerai...

—Pardié oui!...

—Et je te rachèterai.

—Ah! dame! merci, par exemple, pour cette idée-là, monsieur Philippe!

—Est-ce dit?

— Censément, je crois bien, puisque c'est vous qui le dites... allons, en avant deux!

Il flanqua son chapeau de livrée sur l'oreille et partit comme un déterminé.

Mais avant de franchir le seuil, il se ravisa :

— Censé, dit-il, y a pourtant une chose... j'ai écrit au louchard.

— A M. Baptiste, toi!

— Oui... pour une chose que j'ambitionnais d'être fixé dessus... si le louchard me répond, vous m'enverrez la lettre au régiment, pas vrai?

— Je te le promets, répondit Mazurke en riant.

— Comme ça, je saurai enfin ce que c'est! A présent: peloton! pas accéléré (comme l'on dit) arrrche!...

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Rue Saint-Nicodème, 328, — *deux de plus cela fait* 330, — il y a une maison illustrée de plusieurs tableaux.

Le premier étage est occupé par une sage-femme, reçue par la Faculté de Paris, et élève de madame Commandeur. Cette sage-femme prend des pensionnaires à des prix bien modérés. — Son tableau représente un enfant dans un carré de choux.

Au second étage madame de Saint-Roch, surnommée madame Confiance, connue par trente ans de succès, rapproche les deux sexes au moyen d'une publicité bien entendue, et serre, à prix fixe, les doux liens du mariage. Son tableau est une miniature mythologique qui montre aux yeux un *dieu d'Hymen* couleur de chair sur un fond bleu.

Au troisième étage, deux tableaux : l'un vous offre l'image d'un soldat français aux prises avec plusieurs Arabes et leurs coursiers : *On demande un remplaçant!* M. Berthelot, agent de recrutement. — L'autre étale à vos regards un paysage, traversé par une route qui monte en perspective et à outrance. Sur cette route chemine une colossale voiture au dos de laquelle est écrit : *Berthellemot, déménagements pour Paris et la campagne.*

Quant à Berthelleminot, il demeure aux environs de la Bourse, au siége de la compagnie *le Pactole*, exploitation des gisements aurifères de la Californie. (Actions de 2 fr. 50 c., divisées par coupons de dix sous.)

C'est Berthellemot qui a inventé la fameuse formule : « 328, deux de plus cela fait 330. » Une semblable idée suffit à la

gloire d'un homme. C'est plus simple, plus fort, plus naïvement sublime que « Prodige de la chimie! » C'est comparable à « plus de filasse! »

M Berthelleminot de Beaurepas, cet industriel, triple comme Hécate, ce chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, était en tête à tête avec Lasthénie Ragon, devenue madame de Saint-Roch. Ces deux modèles de tendresse et de constance délibéraient sur la question de savoir s'il n'était pas opportun de faire peindre un quatrième tableau, allégorisant le placement des cuisinières. C'est là un métier honorable et lucratif. Madame de Saint-Roch pouvait y employer les heures que lui laissaient ses labeurs matrimoniaux.

— Ma bonne amie, lui disait le sage Berthelleminot, tu ne placeras personne, de même que tu ne maries âme qui vive, malgré tes trente ans de succès... mais tu auras un registre et tu feras *déposer*.

— Tu es mon guide et mon mentor, Aristide, répondait Lasthénie. — Il faut que le ciel soit injuste, puisque tu n'es pas encore millionnaire.

Berthelleminot eut un sourire orgueilleux.

— Hé hé! fit-il, — hé hé hé! cela viendra, Bibite, cela viendra... et après tout, quand on n'a jamais subi une seule condamnation correctionnelle, on n'a pas à se plaindre de l'Être suprême.

— Les temps deviendront moins durs, dit Lasthénie; — que je fasse seul ment un pauvre mariage, ils viendront tous à la queue leuleu...

— Ton bureau ne pourra plus les contenir!

— C'est évident... Il n'y a que le premier mariage qui coûte!

— Et puis, reprit Berthelleminot, dont le sourire était décidément gaillard, — si je ne suis pas millionnaire, j'ai fait du moins quelques petits bénéfices...

— Vraiment, mon Louloute?

— Oui, mon Bibi... ça va... ça va!... Les actions de 2 fr. 50 c., divisées en coupons de dix sous, commencent à rouler... c'est à la portée des aisances les plus gênées... j'ai là quelque chose...

— Quoi donc?

Berthelleminot tira de sa poche trois billets de cinq cents francs.

Lasthénie ne put retenir un cri de joie.

— C'est de l'argent gagné, Bibite, dit l'entrepreneur.

Lasthénie croyait rêver. De l'argent gagné! de l'argent gagné dans l'un des fantastiques commerces de son Aristide! c'était incroyable à ce point qu'elle doutait après avoir vu.

— Quinze cents francs! murmura-t-elle avec une douce émotion. — Il ne faut pas les dépenser, Louloute! Il faut les placer... non! ça court des risques!... il faut les mettre dans ma paillasse.

— Laisser dormir des capitaux! s'écria Berthelleminot, — que tu appartiens bien à ton sexe, Lasthénie!... Ces quinze cents francs, j'en ai l'emploi... J'achète ce soir cent cinquante rames de papier que je divise en petits carrés grands comme la main, sur lesquels je fais imprimer la liste des *Amis de la prudence...* Mes cent cinquante rames me donnent soixante-douze mille feuilles.... J'ai soixante-quatre bulletins dans chaque feuille, ci : quatre millions six cent huit mille bulletins bien établis, lisibles et pouvant servir au vote... Je les vends un franc le mille... c'est pour rien... Je touche quatre mille six cent huit francs, et je te donne huit francs, Bibite, pour ta toilette...

— Merci, Louloute!

— Attends donc!... Avec mes quatre mille six cents francs j'achète un terrain à la barrière du Combat, et je fais bâtir un superbe café chantant, où la schoppe de deux sous coûtera cinquante centimes. J'ai les garçons gratis, j'ai les chanteurs pour rien, et j'espère même qu'ils me feront quelques petits cadeaux; les chanteuses m'offriront des appointements, comme c'est l'usage. Il n'y a pas de café chantant à la barrière du Combat, Bibite... Cinq cents francs de bon tous les soirs... au bout de la saison d'été, nous avons une cinquantaine de mille francs de côté.

— Es-tu sûr, Louloute?

— Attends donc!... Je râfle d'un seul coup tous les œufs de la capitale; je les centralise dans quatre-vingt-seize bureaux, deux par quartier, — et comme les amateurs ne peuvent s'en procurer que chez moi, je double le prix, j'écoule et je réalise pour ne pas me faire écharper comme accapareur... ceci est une entreprise de transition... En quatre jours, le tour est fait et j'ai cent mille francs dans ma caisse.

— Quel talent! quel talent! soupirait Lasthénie.

— Attendez donc... Je mets un habit neuf, je me rends chez le ministre de l'intérieur, et je lui dis : Je viens proposer une affaire à Votre Excellence. — Prenez donc la peine de vous

asseoir, monsieur Berthelleminot de Beaurepas. — Ne faites pas attention... Puisque le palais des Tuileries ne sert plus qu'à exposer les artistes vivants... voulez-vous me le vendre?

— Comment, Louloute, s'écria Lasthénie, le palais des Tuileries?...

— Attends donc!... je l'achèterais, bien entendu, à *tempérament*... Cent mille francs comptant, puisque je les ai, le reste de mois en mois... Et je te promets que je ne serai pas embarrassé pour les paiements... Le Louvre serait une très mauvaise opération... Mais les Tuileries!... Ah! ah! j'ai tout le plan dans ma tête, vois-tu... J'exploite les arbres des bosquets... Pas de frais de charroi! des pieds superbes! je débite les statues. Je suis sûr que le jardin, bien entretenu, donnerait, lui seul, cent mille écus de légumes!... Quant au château, je t'installe à l'état-major avec tes bureaux et les miens... J'établis une maison de santé au pavillon de Marsan, un hôtel garni au pavillon de Flore, et sous l'horloge une table d'hôte à deux louis par tête, sans le vin... Dans le vestibule, je place des boutiques de brosses à dents et de savon de Windsor... Dans la cour, deux rangées de baraques d'un style élégant étalent tous ces riens charmants qui font le commerce de Paris. des encriers syphoïdes, des gants à dix-neuf sous, des caleçons de bains, des pois Leperdriel et des gravures croquantes... L'entrée du jardin reste publique, moyennant une légère rétribution... — Il y a là, Bibite, de tels éléments de succès que je ne crois pas exagérer en portant à un million cinq cent mille francs les bénéfices de la première année.

— Tu plaisantes!... fit Lasthénie naïvement.

— Une fois possesseur de ces quinze cent mille francs, reprit l'entrepreneur qui grandissait d'une coudée à chaque phrase, — j'élargis un peu le cercle de mes opérations... On peut faire quelque chose avec les Champs-Élysées dont l'exposition est bonne... Que dirais-tu, Bibite, d'une cité, d'une cité nouvelle, fondée au lieu où fut jadis le bois de Boulogne, et qui porterait le nom de Berthelleminotdebeaurepasville?

— Dame!...

— Eh eh! on y verrait la rue Lasthénie!...

— Et la rue Aristide!... O mon ami, tout cela est trop beau!

— Soyez persuadée, ma chère, répliqua sévèrement l'entrepreneur, que quand je dis une chose... Mais les femmes sont toutes ainsi... Il faut avoir égard à la faiblesse de leur intelli-

gence... En tout cas, ajouta-t-il avec protection et douceur, nous avons les premiers fonds... Unissons la prudence à l'audace et nous verrons bien !

Il tapa sur son gousset contenant les trois billets de cinq cents francs, de cet air qu'avaient les bons chevaliers en touchant leur épée.

— Voilà le point de départ ! s'écria-t-il, — le premier degré de l'échelle... Dès ce soir, nous allons faire manœuvrer ça !...

Un bruyant coup de sonnette lui coupa la parole.

— C'est pour le bureau de remplacement, dit Lasthénie.

Berthelleminot s'élança derrière ses cartons et ouvrit un énorme registre.

Mazurke et Yaume entrèrent.

— Monsieur vient pour un remplaçant? demanda Berthelleminot.

— Oui, répondit Mazurke.

— Laissez-nous, madame! prononça royalement l'entrepreneur.

Lasthénie, qui avait reconnu le beau capitaine de la soirée Beaujoyeux, obéit à regret. Le *dieu d'Hymen* se serait évidemment illustré en mariant un cavalier comme celui-là.

— Monsieur, reprit Berthelleminot en feuilletant son registre, — j'ai l'honneur de vous faire observer tout d'abord que nos prix ont dû monter légèrement à cause des éventualités de guerre européenne... L'affaire d'Italie, monsieur, est une grosse affaire... les conscrits se vendent chers..... et pour deux mille quatre cents francs, on n'a pas...

— Tant mieux, interrompit Mazurke, je viens vous en vendre un.

Yaume gardait un silence modeste.

La physionomie de Berthelleminot changea.

— Désolé, monsieur, dit-il, nous sommes au plein.

— Voyons, insista Mazurke, — je ne vous le vendrai pas cher.

— Mais, monsieur, se récria l'entrepreneur, — au cas même où il me conviendrait d'acheter un homme, de quel droit me le vendriez-vous?

— Oh ! fit Yaume, — ne vous inconvénientez pas de ça... M. Philippe sait bien ce qu'il fait.

— Regardez-moi ce gaillard-là, reprit Mazurke.

— Pas grand... dit l'entrepreneur qui mit son binocle par-dessus ses lunettes, — lourd... épais... mal bâti...

— Censément!... murmura Yaume, — pas l'embarras!... J'ambitionnerais assez de lui taper dessus, à celui-là!

— Quinze cents francs; au lieu de deux mille quatre cents! dit Mazurke.

— Payables?...

— Comptant... et je vous laisse mon homme.

— Monsieur, répliqua Berthelleminot en se levant, — je ne fais pas de ces affaires-là.

Mais il n'aurait pas dû se lever, ce chevalier de l'Aigle jaune. Quand Mazurke le vit debout, il prit tout à coup un air étonné. Puis il planta sans façon ses deux mains sur les épaules de l'entrepreneur et le regarda bien en face.

— Monsieur!... monsieur!... balbutiait Berthelleminot, scandalisé de cet examen.

Mazurke fit un pas en arrière.

— Yaume! s'écria-t-il, — pille-moi ce coquin-là... Pille! pille!

Yaume ne fit qu'un saut, tant l'exercice commandé rentrait dans ses idées. Il saisit l'entrepreneur à la gorge, le terrassa et lui mit le pied sur la poitrine.

Puis il leva son gros poing et demanda :

— Faut-il l'abîmer censé tout à fait, monsieur Philippe?

SUITE DE LA LAITIÈRE ET DU POT AU LAIT

M. Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe, crut sa dernière heure venue.

Le poing de Yaume était carré comme celui de son illustre compatriote Bertrand Duguesclin.

— Ne frappe pas encore, dit Mazurke.

— Comme vous voudrez, monsieur Philippe, répondit Yaume avec chagrin, — quoique j'aurais ambitionné de l'arranger pour la chose du mal bâti qu'il a dit tout à l'heure.

— Vous ne me reconnaissez pas? demanda Mazurke à l'entrepreneur.

— Non... balbutia ce dernier; — je n'ai pas l'avantage...

L'idée ne lui venait même pas qu'il pût avoir affaire à des voleurs.

Quoiqu'il n'eût jamais subi une seule condamnation correctionnelle, il savait bien qu'il avait laissé çà et là par le monde des souvenirs féconds en coups de canne et autres manifestations.

— Regardez-moi en face, reprit Mazurke.

— Volontiers, cher monsieur... Ah!... eh bonjour donc!... J'y suis! vous êtes M. Anatole!...

Quelque Arthur qu'il avait joué sous jambe, cet Anatole.

En prononçant ces mots, il essaya de se relever.

— Méfiance! dit Yaume; — si vous bougez, je t'assomme!

— Vous avez donc oublié l'*Argonaute* et les forêts de la Valachie? demanda Mazurke.

Ma foi! c'était tout au plus si Berthelleminot s'en souvenait. Il avait tant travaillé depuis lors.

— Attendez donc... balbutia-t-il; — vous êtes...

— Je suis un homme qui vous connaît parfaitement, mon brave! interrompit Mazurke; qu'avez-vous fait de M. Lucien Créhu de la Saulays qui partit avec vous pour Granville à la place du jeune Tiennet Blône?...

— Ah diable!... fit l'entrepreneur, — je n'ai plus tout cela bien présent... Voyez-vous, voici : une tempête horrible sillonna les flots. Le ciel était d'une couleur cuivrée, et les éclats sinistres de la foudre se mêlaient aux mugissements du vent... Nous relâchâmes à Douvres... Je laissai mes messagers à l'auberge et je crois... je crois que j'allai à Londres...

— Avec les fonds de l'entreprise?

— La tempête, monsieur!...

— Lâche-le, dit Mazurke à Yaume.

Yaume obéit avec une répugnance visible.

— Quand je pense, grommelait Mazurke, que c'est ce coquin-là qui m'a fait faire la campagne de Hongrie!... J'avais cherché partout... Je me dis un beau jour : peut-être que Lucien est encore en Valachie. A tout le moins y trouverai-je sa trace... Et voilà qu'il n'y est jamais allé!

— Voyant ça, dit Yaume, et pour vous avoir motivé sans raison une course au-delà des frontières et douanes, faut-il le rarranger?

— Non, répliqua Mazurke qui souriait presque; — je crois que désormais Lucien n'échappera pas longtemps à mes recherches...

— C'est qu'il y a du temps tout de même que vous dites ça, monsieur Philippe! interrompit Yaume.

— Et d'ailleurs, poursuivit Mazurke, — je lui dois quelque chose à ce vieux coquin, pour l'occasion qu'il m'a donnée de faire le coup de fusil en compagnie de ces braves Hongrois!... C'est le bon moment de ma vie... Sabre en main, au galop, de la poudre dans l'air, de vaillants cœurs derrière soi, devant

des Autrichiens ou des Russes... En avant, morbleu! en avant!

— Arrrehe! ajouta Yaume, — y ayant été pareillement moi de même dans la troupe, mais de ligne et non pas les hussards, et en France, non pas en Hongrie.

Berthelleminot trouvait tout cela charmant, parce qu'il se voyait délivré de ses terribles craintes.

Mazurke reprit gaîment :

— Allons, vieux coquin, je vous pardonne...

— Le fond fait passer la forme, pensa Berthelleminot.

— Mais le temps presse, ajouta Mazurke, donnez-moi mes quinze cents francs, et en route!

—Comment! s'écria Berthelleminot, qui pâlit;—vos quinze cents francs?

— Oui, pour mon conscrit..

— Mais je n'ai pas besoin...

— Vous discutez, je crois!...

— Assurément, monsieur. Je fais plus, je...

Mazurke fronça le sourcil.

— Attention! Yaume, dit-il.

Yaume cracha dans ses mains.

— Pille!... prononça doucement Mazurke.

Oh! le pauvre pot au lait! les trois billets de cinq cents francs qui devaient fournir quatre millions six cent huit mille bulletins à un franc le mille, puis acheter un terrain à la barrière du Combat, — puis monopoliser tous les œufs de la capitale, — puis donner enfin aux Tuileries une destination utile et lucrative.

Oh! le pauvre pot au lait qui se cassait!

De l'argent gagné! trois mille coupons d'actions à cinquante centimes.

Hélas! mon Dieu! à quoi tient notre destinée!

Berthelleminot de Beaurepas fit sa soumission au moment précis où Yaume le saisissait de nouveau par le cou. Il tira de sa poche les précieux billets et les tendit à Mazurke en lui disant :

— Vous ne savez pas, monsieur, vous ne pouvez pas savoir tout le mal que vous faites, à moi en particulier et à l'industrie de notre pays en général... Je cède à la force.

— A la bonne heure! répliqua Mazurke. Ce garçon-là est à vous.

— Censément, approuva Yaume.

— Je vous l'emprunte pour ce soir, reprit Mazurke, — mais

demain il reviendra... Il aime à bien manger, à mieux dormir, et boit comme une tanche !

— Ah dame! fit Yaume en souriant avec modestie.

Berthelleminot aurait voulu avoir une machine infernale pour exterminer ces deux êtres odieux.

— Je ne nourris pas mes remplaçants, dit-il.

Yaume lui fit un signe de tête amical.

— Si ça vous inconvéniente de m'avoir à votre table, insinua-t-il, vous me paierez le traiteur trois fois par jour...

— Au plaisir de vous revoir, monsieur Berthelleminot de Beaurepas, dit Mazurke.

— A l'avantage, et bien des pardons pour vous avoir arrangé, ajouta Yaume; — je ne vous en veux pas!

Ils sortirent.

Berthelleminot vomit contre eux des imprécations dignes d'Euripide.

Dans la rue Mazurke dit à Yaume :

— Demain, tu apporteras les quinze cents francs à ce coquin... moi je vais gagner dix ou quinze mille francs pour mon affaire... Ecoute-moi bien, maintenant... Si tu ne me revois pas avant la nuit, tu sauras que je suis au théâtre de Diane... Toi, à sept heures, tu te rendras à ce même théâtre... Tu guetteras l'arrivée d'un jeune homme blond, jolie figure... Au fait, tu l'as vu à Wiesbaden!

— Le frère de la petite blonde qui avait des cloches bleues dans les cheveux?

— Justement.

— V'là qu'est bon!

— Tu l'empêcheras d'entrer au théâtre.

— Ça se peut bien... mais s'il veut passer malgré moi?

— Tu es plus fort que lui.

— Censé... alors, dans le cas d'entêtement de sa part, on peut le piller un petit peu?

— Le piller et le houspiller! pourvu que tu ne lui casses rien... La chose certaine, c'est qu'il ne faut pas qu'il entre au théâtre.

— Il n'entrera pas, monsieur Philippe.

— A ce soir!

Yaume se dirigea vers l'hôtel Bristol. Mazurke se fit conduire à ce tripot, où le pauvre docteur Gabriel avait contracté, la veille, sa *dette d'honneur*.

Il pensait, Mazurke, qu'il lui faudrait bien une demi-heure

pour gagner ses quinze mille francs. Quant à l'idée de perdre, allons donc ! n'était-il pas l'enfant chéri de la Veine, cette fantasque déesse des joueurs !

Dans la maison de madame de Marans, la pauvre Lucienne était tout seule. Sa mère était partie ; son frère ne revenait pas.

Clémence sa compagne, son amie, celle qui lui aurait donné du courage dans la peine amère qui l'accablait, Clémence était loin de Paris.

Lucienne pleurait, la tête entre ses deux mains.

L'orage menaçant avait éclaté. Tout était, dans la maison, trouble et mystère. Lucienne ne savait pas encore où descendrait le malheur de sa famille, mais elle sentait tout ce qu'elle aimait glisser sur la pente funeste.

Sa mere ! sa mère bien-aimée, Lucienne la devinait perdue.

— Personne ! murmurait-elle, l'enfant faible et désespérée, — personne pour nous défendre ou nous protéger !

Sa pensée allait à son Mazurke ; mais, en ce moment de lourde douleur, elle avait la conscience du peu de fonds qu'il fallait faire sur ce pauvre roman de son amour.

Mazurke était un inconnu. — Ces rêves charmants qu'elle avait faits, c'était la veille ou dans la matinée de ce jour.

Il y avait de cela quelques heures seulement, — un siècle, — les minutes qui séparent le dernier sourire du premier sanglot !

Elle pleurait, essayant vainement d'envoyer à Dieu sa prière distraite.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement et Clémence s'élança dans la chambre.

Lucienne poussa un cri de joie. — Puis elle recula étonnée.

Clémence était pâle et bien changée. Sa robe et son mantelet noirs se chargeaient de poussière.

— D'où viens-tu ? demanda Lucienne.

— Du château .. J'ai fait dix lieues à cheval en deux heures... mon cheval est tombé au-delà de Châtillon... je n'ai pu le relever... De Châtillon jusqu'ici j'ai couru...

Le château des Lointier était situé entre Guignes et Melun.

— C'est pour nous que tu as fait cela ! dit Lucienne, reconnaissante. Merci ! merci, ma petite Clémence !... mais pourquoi venir à cheval ?

— Parce que je me suis échappée.

— Echappée !

— Oui, je n'ai plus d'asile, Lucienne... Il faut que tu me caches dans ta chambre.

— Tout ce que j'ai est à toi, ma Clémence... mais...

— On m'a fait partir de Paris ce matin, avant le jour, interrompit Clémence, qui venait de tomber sur un siége, brisée par la fatigue et peut-être par l'émotion; — j'étais gardée comme une prisonnière. Tu ne sais pas? cette nuit, pendant que nous parlions, M. André Lointier écoutait...

— Ton père!

— Je te dis qu'il n'est pas mon père! répliqua Clémence dont la pâleur augmenta. — M. André Lointier m'a fait partir, parce qu'il sait bien désormais que je veux vous défendre toi et ta mère...

— Oh! ma pauvre Clémence! s'écria Lucienne rendue au sentiment de sa propre détresse, — nous avons grand besoin d'être défendues!

— Je le sais... aussi, me voilà!

Lucienne se jeta dans ses bras. Elles restèrent un instant serrées l'une contre l'autre, confondant leurs larmes et leurs baisers.

— Me voilà libre, reprit Clémence, — que ta mère le veuille ou non, je suis sa fille... je la défendrai, fût-ce malgré elle!...

— Ma mère ne saura pas... dit Lucienne, je te cacherai. Personne ne te verra.

Les yeux humides de Clémence eurent un sourire.

— C'est cela, murmura-t-elle comme on répond aux naïvetés des enfants; — tu me cacheras, ma Lucienne... et personne ne me verra.

Puis elle reprit en changeant de ton.

— Mais il ne s'agit pas de moi... me voilà reposée... Tu pleurais quand je suis venue... Dis-moi ce qui s'est passé aujourd'hui; dis-moi tout et bien vite, car je me sens prête à combattre... et je ne voudrais pas arriver trop tard!

CLÉMENCE LOINTIER

Elles étaient toutes deux, Lucienne et Clémence, dans la petite chambre au lit blanc, serrées l'une contre l'autre; Clémence hardie et vaillante, Lucienne oppressée par la conscience du malheur de sa famille.

Malheur inconnu, mais qu'elle devinait mortel.

Il y a quelque chose d'étrange dans cette force nouvelle qui était sur le visage pâli de Clémence. C'était la fièvre peut-être,

car ses beaux yeux s'entouraient d'un cercle sombre et sa joue brûlait.

Elle n'avait point prononcé le nom de Gabriel. Et ce nom-là lui remplissait l'âme, d'autant mieux qu'elle l'y gardait captif. Elle aimait passionnément et malgré elle.

— Je vais te dire tout ce que je sais, commença Lucienne; — et mon Dieu! ma pauvre Clémence, quand j'y songe, je ne sais rien, sinon que nous sommes écrasées sous un terrible malheur.

« D'abord, Gabriel a été pris à la conscription... »

— Ah! interrompit Clémence, — mais il est fils de veuve...

Lucienne courba la tête.

— Oui... dit-elle, — mais... que sais-je moi!... mon pauvre esprit s'y perd!... Il paraît que les fils de veuve ne sont plus exemptés... ou peut-être... Oh! Clémence! Clémence! s'interrompit-elle en éclatant en sanglots, — je ne sais pas!... je ne sais pas!... Dieu nous abandonne!

Clémence la soutenait dans ses bras comme une mère.

— Dis-moi tout! répétait-elle, — dis-moi tout!... et bien vite!... car il y a en moi une voix qui me crie: le temps presse!

— Eh bien! poursuivit Lucienne, j'étais allée ce matin visiter mes anciennes maîtresses de pension, parce que j'avais déjà besoin de ne pas réfléchir.... J'avais peur... Je souffrais...

« Quand je suis revenue, la maison était déserte.

« En passant dans la chambre de ma mère, j'ai vu le secrétaire ouvert.

« Et tout y était en désordre comme si la main d'un malfaiteur... »

Lucienne s'arrêta, indécise et les yeux cloués au sol

Le sang monta aux joues de Clémence, qui appuya ses deux mains sur sa poitrine.

— Gabriel avait perdu au jeu la nuit dernière... murmura-t-elle.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Lucienne; — moi aussi, j'ai eu cette crainte... Je te dis que nous sommes condamnées!

Clémence se redressa.

— J'aime ton frère, dit-elle, tandis que ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire; — innocent ou coupable, je l'aime... Je l'aimerais déshonoré aux yeux de tous... Et je suis bien malheureuse, moi aussi, Lucienne!

— Ma sœur! ma sœur chérie!... murmura celle-ci qui cacha sa tête dans le sein de Clémence; que Dieu te récompense!

— Continue... Je ne t'interromprai plus.

— Je suis entrée dans le jardin, poursuivit Lucienne... J'ai vu quelque chose contre la charmille, à l'endroit où nous causons le matin et le soir... Je me suis approchée... c'était ma mère!... ma pauvre mère, Clémence!... évanouie et couchée sur le sable.

— Que s'est-il donc passé?

— Le sais-je?... je l'ai rappelée à la vie... toute seule et sans secours, car quelque chose me disait de ne point mêler les domestiques ou les étrangers à ce mystère... Elle a été bien longtemps à recouvrer ses sens... et quand elle s'est retrouvée sur le canapé du salon, si tu savais comme ses pauvres yeux étaient égarés et brûlants!

« Elle a regardé tout autour de la chambre.

« Puis elle a dit :

« — Où est-il?

« Elle m'a vue.

« Ses paupières se sont mouillées.

« — Oh! toi! m'a-t-elle dit en me pressant convulsivement contre son cœur, — je ne t'ai pas assez aimée .. pauvre enfant qui mourras de notre mort!... Tout pour lui, tout!... je ne songeais qu'à lui qui était mon orgueil et ma folie...

« Je te dis ses propres paroles, Clémence, s'interrompit Lucienne, je n'ai pas tout compris... mais je me souviens.

« Ma mère a été dix minutes environ anéantie et comme morte.

« Je la suppliais d'avoir confiance en moi et de me dire sa peine.

« Elle me répondait toujours :

« — Nous sommes perdus, pauvre enfant!... toi comme nous, hélas!... nous sommes perdus sans ressource!

« Je me suis mise à genoux.

« Tu sais comme elle est pieuse. Elle s'est agenouillée près de moi. Ses mains se sont jointes, et par trois fois elle a dit : Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!...

« Ce n'était pas une prière, Lucienne; c'était le cri du désespoir.

« Elle s'est relevée violemment.

« — Écoute! a-t-elle murmuré parmi les sanglots qui l'étouffaient, ton frère m'a tuée... Dis-lui que je lui pardonne!

« Et comme cinq heures ont sonné à la pendule, elle a tressailli tout à coup.

« — L'heure du suprême effort! a-t-elle dit en essuyant ses larmes; — dis-lui que je vais réparer sa faute, fût-ce au prix de ma vie en ce monde et de mon salut dans l'autre... Dis-lui qu'il ne me reverra plus... Qu'avant de mourir je le rachèterai... qu'il pourra vivre de son orgueil... et qu'on ne saura pas...

« — Mère! oh! mère! lui disais-je, — et moi! et moi!

« — Et toi, mon enfant chérie! et toi!... Je t'aime! je t'aime! oh! je t'aime bien, va!... Adieu pour toujours!

« J'ai voulu la retenir.

« Elle s'est échappée en m'ordonnant de rester.

« Et moi, je lui ai obéi, le cœur étreint, la mort dans l'âme.

« Où est-elle, à présent, ma mère! ma pauvre bonne mère!... »

Clémence écoutait sans mot dire, l'œil fixe et l'esprit tendu. Elle ne répondit point.

Pendant une minute ou deux, le silence ne fut interrompu que par les plaintes de Lucienne.

Au bout de ce temps, Clémence dit :

— Penses-tu qu'il t'aime, ce capitaine Mazurke?

Lucienne la regarda à travers ses larmes.

— Réponds! dit Clémence avec une sorte de rudesse; — c'est le dernier espoir!... Il me faut un homme... et Albert n'oserait pas peut-être... T'aime-t-il?

— Oui, répliqua Lucienne tout bas, — je le crois... je le sens.

— Où demeure-t-il?

— Place Vendôme, hôtel Bristol.

— Veux-tu venir avec moi chez lui?

— Oh!... fit Lucienne.

— Tu as raison... Tu es trop faible et trop brisée... j'irai seule.

— Toi! Clémenee!

— Prie Dieu pour nous tous, ma Lucienne... Peut-être qu'un jour, ta mère m'aimera...

Elle baisa Lucienne au front et partit, son voile sur le visage, avec la poussière de la route à ses vêtements.

Lucienne leva ses deux mains vers le ciel et pria.

Yaume venait de rentrer, lorsque Clémence sonna à la porte de Mazurke.

Il n'avait encore chanté que trente-deux couplets de la bal-

lade vitriâse : *Quand je quittis d'chez mon père.* Il alla ouvrir en commençant le trente-troisième couplet.

— M. Mazurke, dit Clémence.

Yaume la regarda et fut médiocrement prévenu en faveur de cette demoiselle charmante, il est vrai, mais dont le costume était dans un désordre complet.

— Censé, répliqua-t-il, — M. Mazurke c'est pas son vrai nom de tout de bon... M. Philippe n'y est pas ici pour le moment d'à présent.

— Est-ce bien sûr? demanda Clémence.

Yaume la regarda de travers.

— Pas l'embarras, grommela-t-il, malgré que je ne voudrais pas insolenter une personne qu'est possiblement une ancienne à M. Philippe, faut pas non plus me sussépecter de vouloir tromper, la belle enfant!... Vous feriez mieux de vous épousseter un petit peu...

Clémence entra, saisissant ce prétexte aux cheveux.

— Vous avez raison, dit-elle. — Donnez-moi une brosse.

Yaume alla chercher une brosse.

— Ça fait censément comme chez soi! grommela-t-il. — Joli brin, quoique ça, avec un peu de toilette qu'on lui mettrait sur le dos, s'il fallait aller à la promenade avec...

Quand il revint, Clémence avait ôté son chapeau. Elle arrangeait sa belle chevelure en désordre devant la glace.

— Vous gênez pas! pensa Yaume. — Faut-il brosser Madame?

— S'il vous plaît, répondit Clémence.

Yaume commença aussitôt son office de femme de chambre.

— Je vais attendre votre maître, dit la jeune fille quand il eut fini.

— Ça se peut bien, répliqua Yaume.

— Va-t-il rentrer bientôt?

— Non.

— Savez-vous où je le trouverais?

— Oui.

— Voulez-vous me le dire?

Yaume se gratta l'oreille.

— Censé, répliqua-t-il, — vous me plaisez assez... rapport à vous être fait brosser et astiquer comme ça par moi sans façon, à première vue... mais je ne sais pas si je dois...

— Écoutez! interrompit Clémence ; — votre maître, s'il ne me voit pas avant une heure, s'en repentira jusqu'au dernier jour de sa vie!

— Ah bah! fit Yaume; c'est long, ça!... Eh bien, ça se peut tout de même... Savez-vous où est le théâtre de Diane?

— Boulevard du Temple.

— Oui, à sept heures M. Philippe y sera.

Il était six heures et demie.

Clémence s'assit au secrétaire de Mazurke et, saisissant une feuille de papier, elle traça rapidement ces quelques mots.

« J'aurai peut-être besoin d'un défenseur ce soir. Je suis à Paris malgré M. André Lointier et à l'insu de mon oncle. — Depuis sept heures au théâtre de Diane.

« C. L. »

Elle mit sur l'adresse le nom de M. Albert.

Puis elle tira sa bourse et glissa un louis dans la main de Yaume en disant :

— Remettez ce mot à un garçon de l'hôtel... et qu'il soit porté tout de suite.

— Oh! oh! fit l'ancien pâtour alors qu'elle était déjà partie, j'ai fait comme l'on dit une er-reur!... vingt francs!... Ce n'est pas une ancienne... c'est une personne de distinction... Je vais aller houspiller le petit frère de la demoiselle, au cas qu'il voudrait entrer malgré moi ousque ça lui est défendu par M. Philippe!

Il aimait cette pensée, ce bon Yaume!

Sept heures sonnantes, il arriva devant le péristyle modeste du théâtre de Diane.

Les petites places étaient déjà entrées.

Quant aux grandes, on pouvait penser qu'elles seraient bien occupées ce jour-là, car il y avait une douzaine d'équipages sur la chaussée.

Douze équipages au théâtre de Diane! Était-ce pour voir la sensible Zoé, la fière Cymodocée, Grièche et Fofolle?

Yaume n'était pas là depuis dix minutes, qu'il vit arriver Mazurke, à pied, pâle, défait et la tête basse.

Mazurke vint droit à lui.

— J'ai perdu les quinze cents francs du vieux coquin, dit-il d'un air soucieux, — je ne sais pas ce que je vais faire... Toi, empêche toujours notre jeune homme d'entrer...

— Convenu, monsieur Philippe!

— Heureusement que j'avais loué mes places avant d'aller au jeu... Mais ces diables de claqueurs que je ne pourrai pas payer!...



— J'ai un louis sur moi, dit Yaume.

— Mon pauvre garçon, reprit Mazurke en secouant la tête, je crois que je vais me faire casser les reins ce soir!...

— Faut pas, monsieur Philippe!... faut pas!... Dites donc!... j'allais oublier de vous parler de ça... il y a une jeune demoiselle qui...

— Je me moque bien des demoiselles! interrompit Mazurke.

— Pas moi... Mais des goûts et des couleurs, comme l'on dit... Cette demoiselle-là, pour vous finir...

Mazurke le saisit par les épaules et le planta devant lui comme un écran.

Le marche-pied d'une voiture élégante venait de s'abaisser sur la chaussée, vis-à-vis du théâtre de Diane.

M. Fargeau, madame la marquise Oliva de Beaujoyeux, madame Paoli et Guérineul traversaient l'asphalte pour gagner le théâtre.

Oliva riait à gorge déployée, et Mazurke l'entendit qui disait à Paoli :

— Une cabale adorable!... Cinquante drôles à trente sous... des filles aux troisièmes loges... et nous aux premières... Vous allez voir, ma chère! vous allez voir, quand je donnerai le signal!...

TROIS LOGES

Avant d'aller à la maison de jeu perdre les quinze cents francs qui auraient fait de M. Aristide Berthelleminot de Beaurepas, entrepreneur, un des plus grands capitalistes de l'Europe, Mazurke s'était fait conduire au théâtre de Diane. C'était vers quatre heures et demie. Il vit sortir du contrôle un domestique à la livrée de Beaujoyeux.

Ce domestique avait loué au nom de la marquise trois loges contiguës. Mazurke se fit donner la position exacte de ces loges. Il loua les six places de balcon placées au devant, et neuf places d'orchestre formant un carré immédiatement au-dessous.

Après quoi il demanda où se réunissait la claque.

On lui répondit naturellement qu'il n'y avait pas de claque au théâtre de Diane. Mais pour cinq francs un choriste lui donna l'adresse d'un café borgne de la rue des Fossés-du-Temple où il devait trouver son affaire.

Le plan de Mazurke était bien simple :

D'abord fournir les dix mille francs du dépôt, quitte à s'occuper plus tard des dettes de M. le docteur Gabriel et de son

remplaçant; ensuite débaucher la cabale que la marquise avait sans nul doute achetée.

Avec cela et l'obstacle mis à l'entrée de Gabriel, la machination Fargeau tombait d'elle-même.

Seulement, il fallait de l'argent.

Et au lieu de gagner ses quinze mille francs, Mazurke avait perdu les trois billets de banque du *vieux coquin*, comme il appelait irrévérencieusement Aristide Berthelleminot de Beaurepas, chevalier de l'Aigle-Jaune de Souabe.

Il revenait les mains vides.

Le bout de conversation qu'il entendait, caché derrière la vaste carrure de notre bon Yaume, ne dut pas diminuer le regret qu'il avait.

— Une cabale adorable! disait madame la marquise de Beaujoyeux.

Mazurke vit entrer successivement la majeure partie des hôtes des *salons agréables :* Pervenche et Sensitive, M. Godanchet (l'habit bleu), qui voulait voir *abîmer* une femme avant de ramener le châle-tapis, les cinq demoiselles et le garçon à Limoges; Romblon-Ballon, tout en nankin, Guérineul, des étudiants, madame de Cerceil et Rose, sa nièce, la radieuse; — Azinzourt, Poitiers et Crécy, — madame de la Rue avec ses trois pupilles, enfin le ban et l'arrière-ban.

L'ancien Menand jeune lui-même venait pour faire nombre, le cœur plein de bons sentiments à l'égard de la pie borgne et boiteuse qu'il avait laissée au logis.

A peine l'eussiez-vous remarqué, tant ces natures simples tiennent peu de place dans la vie, si toute sa personne n'eût exhalé les sévères parfums de l'échalotte.

Telle le divin Virgile nous montre Vénus se révélant aux mortels par ces douces senteurs d'ambroisie que laisse partout son passage.

Mazurke ne savait trop à quel saint se vouer.

Notez que c'est toujours là le rôle de ce pauvre Mazurke, qui est bien le plus empêché de tous les héros de roman!

Il entra.

La salle était comble, sauf les quinze places qu'il avait louées.

Il ramena son chapeau sur ses yeux et s'en alla s'asseoir au balcon devant la loge de madame de Beaujoyeux.

A peine était-il assis qu'une ouvreuse vint à lui :

Êtes-vous le capitaine Mazurke? lui dit-elle.

— Non, répondit Mazurke.
— C'est qu'il y a une jeune et jolie dame...
— Au diable!...
L'ouvreuse retourna vers Clémence Lointier qui se cachait derrière son voile, à l'angle même de la loge occupée par Fargeau, et lui dit :
— Ce monsieur-là est un brutal.
Clémence l'éloigna du geste et resta en observation.
Bien qu'elle n'eût jamais vu Mazurke, elle était certaine de ne se point tromper.
Il faut se souvenir que Clémence Lointier n'était point là pour la cabale dont elle ignorait l'existence. Elle ignorait aussi le double rôle que jouait la mère de Lucienne, bien qu'elle eût deviné vaguement où pouvait aller le mystère de ses absences nocturnes.
Clémence était là uniquement pour parler à Mazurke et trouver un défenseur vaillant qui pût sauvegarder la famille attaquée.
Elle attendit.
Mazurke regarda la salle. Il avait peur. Tous les visages lui semblaient cruels. — Aux troisièmes loges, il reconnut ces filles apostées qui étaient là pour insulter.
Partout il croyait voir les gens de la cabale, — les hommes à trente sous, — qui allaient assassiner une pauvre femme.
La mère de Lucienne, cette femme!
Un cœur d'élite dont il ne savait point l'histoire, mais qu'il entrevoyait sublime dans ce danger de toutes les nuits, bravé par amour maternel.
Mazurke était tout prêt à se faire tuer pour cette femme.
Mais se faire tuer ne sert à rien.
Les gens des trois loges qui étaient derrière lui riaient indécemment et causaient tout haut.
On jouait un vaudeville pleureur où Cymodocée causait bien des chagrins à Ida, la mélancolique, qui était sauvée par Fofolle et par le trop tendre Zoé.
Les trois loges semblaient ne pas même savoir que la toile était levée.
Mazurke écoutait, le chapeau sur la tête, ce qui est de bon ton au théâtre de Diane, et ne bougeait pas plus qu'un terme.
— Ah çà! disait-on derrière lui, si tout est fini à dix heures, on pourra s'en aller danser?
— Et jouer? ajouta Guérineul.

— Mais certainement, mais certainement, répondait la marquise ; et je vous promets que tout sera fini avant dix heures... Regardez-moi ces demoiselles en haut... elles mangent déjà leurs pommes.

Les trois loges éclatèrent de rire.

Mazurke eut froid dans le sang.

— Voyons, messieurs ! qui se charge de donner le signal?

— Moi... moi !... s'écrièrent les étudiants aventureux.

— Sacrebleure !... bien des pardons, mesdames, dit Guérineul ; — je suis sur le devant de la loge... ça m'appartient.

— Va pour Monsigny ! fit le chœur.

Quand le silence se rétablit, Mazurke entendit dans le fond d'une loge son ami Romblon-Ballon qui faisait :

— Pou-ouh ! pouh ! pheuh !... pheuh !... pouh !

Pervenche disait :

— Quelle littérature !

Elle songeait à sa pièce de l'Odéon, si malement sifflée par un public pervers.

Sensitive lui chantait à l'oreille :

— Te voir, le soir, ma blanche Pervenche, au frais, après le gras repas !... T'entendre, ma tendre ! Avoir l'espoir, douce âme de femme...

— Allons ! la paix ! gronda le bas-bleu que ses souvenirs de l'Odéon rendaient inabordable.

Et les nièces de babiller ! et ces dames de ricaner comme on fait entre grands personnages quand on se sent dans des latitudes inférieures !

La toile tomba sur le mariage heureux de Zoé avec Ida, qui avait enfin déjoué les perfidies de Cymodocée Tampon, grâce à Fofolle.

Clémence allait s'ébranler pour joindre Mazurke, lorsque celui-ci se leva et se tourna vers la loge de madame la marquise de Beaujoyeux.

Il ôta son chapeau et rejeta ses cheveux en arrière.

La lumière du lustre tombait en plein sur son beau visage.

Clémence eut un mouvement d'admiration.

— Il doit être bon et brave ! se dit-elle.

Une rumeur s'était élevée à la fois dans les trois loges.

Tout le monde avait reconnu Mazurke.

Les nièces étaient enchantées et se disaient :

— Voilà le beau capitaine qui va nous aider !

Guérineul se reculait instinctivement, parce qu'il se sentait trop près de Mazurke.

Romblon, du fond de sa loge, faisait pou-ouh ! et se demandait d'où diable il revenait, celui-là ! M. Baptiste lui avait si bien dit qu'on l'avait assommé derrière le Gros-Caillou.

La marquise Oliva était pâle comme au moment où le capitaine avait passé pour la première fois le seuil de sa maison.

Pourquoi était-il là ? Il venait défendre Lovely au moment précis où elle était attaquée. L'amour est ainsi. Il lui semblait, à Oliva, que si Tiennet Blône eût été en péril, fût-ce au bout de l'univers, son cœur le lui aurait dit, et qu'elle se serait élancée.

Il l'aimait donc, cette femme odieuse ! il l'aimait donc avec passion, comme Oliva l'aimait, lui !

La haine grandissait en elle, mais l'abattement la prenait. En face de lui, elle n'osait plus.

Mais vraiment, en somme, il ne s'agissait guère ici de petites luttes entre amoureuses ; les intérêts engagés étaient plus graves. Il y avait des hommes d'affaires dans le complot.

M. Fargeau n'était séparé de Romblon-Ballon que par la cloison à hauteur d'appui de sa loge. Le trouble du gros homme ne lui avait nullement échappé.

Et, s'il faut le dire, la venue de Tiennet ne déplaisait point trop à M. Fargeau, qui, une fois la partie engagée, confiant qu'il était en son habileté à escamoter la coupe, aimait assez à jouer gros jeu.

Il se pencha vers Ballon et lui dit :

— Vous le croyiez bien mort, n'est-ce pas ?

Ballon poussa un *pheuh !* plein d'épouvante et regarda cet homme qui répondait ainsi aux plus intimes mystères de sa pensée.

— Ah ! fit-il, — Ah ! diable ! vous êtes monsieur Fargeau ?

— Votre Baptiste l'a manqué !... murmura Fargeau au lieu de répondre ; et nous sommes bien près d'être perdus !

Romblon s'agitait en ce moment sous le regard de Mazurke qui était toujours debout au-devant de la loge.

— Je puis vous apprendre, poursuivit doucement Fargeau, si toutefois vous l'ignorez, que cet homme-là sait parfaitement le petit service que vous lui avez rendu hier au soir...

— Vous pensez ?... ah diable !... Pou-ouh !... Par le fait, il me regarde avec des yeux !... Papa aurait bien trouvé un moyen...

— Il y a un moyen tout simple, mon cher monsieur Romblon, interrompit Fargeau.

— Un moyen ?...

— Cet homme est un combattant hongrois... il a franchi la barrière sans passeport... et le commissaire de police est justement dans sa loge, là-bas, vis-à-vis de nous.

— Ah ! diable ! fit Romblon dans un mouvement de joie ; — le commissaire !

Ce mot fut prononcé trop haut. Mazurke l'entendit et tourna la tête vivement pour jeter un regard vers la loge indiquée où se tenait en effet le commissaire.

Quand Mazurke reprit sa position, il avait un sourire à la lèvre.

— Parlez plus bas, dit Fargeau à Romblon, — et ne vous réjouissez pas si vite... Pour nous autres, dont les affaires doivent être désormais vidées sous trente-six heures, le moyen est bon ; en faisant arrêter cet homme, nous nous débarrassons de lui pour quelques jours, et cela suffit... mais pour vous le moyen ne vaut pas le diable !

— Pou-ouh !... pourquoi cela ?

— Parce que cet homme en prison ne s'en trouvera que plus près du parquet pour dire que vous l'avez voulu faire assassiner.

— Oh ! oh ! ph-uh ! parlez plus bas vous-même !

— Soyez tranquille... et répondez-moi tout net.... Avez-vous des hommes dans la cabale organisée par la marquise ?

— Oui... quelques-uns.

— Les voyez-vous d'ici ?

— J'en vois un... deux... j'en vois trois ! dit Romblon, qui avait mis le binocle à l'œil.

— Sont-ils meilleurs que vos assommeurs d'hier ?

— Comment !... vous voudriez ?

— Je veux vous sauver parce que j'espère me servir de vous, monsieur Romblon... Écoutez-moi bien... Cet homme est là pour la Lovely... La Lovely a un autre nom... Savez-vous cela ?

— Pheuh !...

— Vous ne le savez pas... peu importe... Elle a deux autres noms... Si cet homme la connaît sous ses trois noms, nous chercherons tout à l'heure un joint pour le toucher... si cet homme ignore le mystère, le joint est tout trouvé.

— Vous croyez, monsieur Fargeau ?

— J'en suis sûr... Dans ce dernier cas, c'est-à-dire s'il ne sait rien, il va la reconnaître tout à coup et s'initier brusque-

ment à un roman plein d'émotion... Il va s'élancer dehors pour l'attendre à la sortie... La rue des Fossés-du-Temple est déserte...

— Ah diable! monsieur, ah diable! fit Romblon; — à neuf heures et demie du soir!...

— Voyez, monsieur Romblon!... ça vous regarde! dit Fargeau, qui reprit sa position et braqua indolemment sa lorgnette sur la galerie.

Mazurke, en ce moment, s'inclina avec grâce sur le rebord de la loge, et offrit ses hommages aux dames.

Il envoya même à Romblon un salut souriant où le gros homme crut voir bien des choses.

La marquise était glacée. — Bien qu'il n'y eût rien jusqu'alors qui pût faire deviner au commun des hôtes des trois loges la gravité de la situation, une sorte de gène pesait sur toutes les poitrines.

Mazurke seul avait l'air d'être parfaitement à son aise.

— Eh bien! dit-il en s'adressant à Guérineul, c'est donc nous qui allons donner le signal, monsieur de Monsigny?

— Vous en êtes, capitaine? s'écrièrent les nièces folles.

— Comment donc, si j'en suis, mesdames! répliqua Mazurke gaîment, — on a oublié de me réserver un rôle dans la comédie, mais je vous jure bien que je vais m'en faire un tout seul!

— Charmant! charmant! firent ces dames et demoiselles; — ah! nous allons bien nous divertir!...

NEUF PLACES D'ORCHESTRE

C'était vraiment une cabale organisée dans la perfection, et tout à fait digne de la haine d'une femme. On n'en voit pas tous les jours de pareilles en de pauvres lieux comme le théâtre de Diane.

La marquise avait mis Romblon à contribution et bien d'autres encore.

A tous les étages de la salle, on voyait des figures impatientes et moqueuses. Il y avait un bon quart du public dans le complot.

La marquise toute seule, avec Romblon et M. Fargeau, comprit le sens caché des paroles de Mazurke.

Guérineul tendit sa main aux doigts jaunis par le cigare.

— Eh bien! sacrebleure! dit-il, je suis content de vous

voir avec nous... vous allez voir comment ça va marcher quand je vais lever mon foulard... c'est le signal convenu.

— Ah! ah!... fit Mazurke; — nous allons voir ça!

Clémence était toujours immobile à la même place. Elle n'avait plus même la pensée de joindre Mazurke, tant elle sentait qu'il devançait l'avertissement.

D'ailleurs elle suivait de l'œil les mouvements de l'homme qui était pour elle M. André Lointier, et qu'elle avait appelé si longtemps son père. Elle savait, car elle le connaissait, qu'il ne sortirait pas de cette loge sans tenter quelque tortueux méfait.

Elle ne craignait que lui pour Mazurke dont elle était désormais l'alliée.

— Eh bien! monsieur de Monsigny, reprit Mazurke toujours avec la même aisance, — puisque vous êtes chargé de donner le signal, penchez-vous de mon côté, je vous prie, j'ai une bonne plaisanterie à vous suggérer.

— Oh! dites-la tout haut, monsieur le capitaine! supplièrent les nièces.

— Ah çà! murmura Paoli à l'oreille de la marquise; — je n'aime pas son air à ce bel homme!

La marquise était comme fascinée. Elle ne répondit point.

— Soyez tranquille, mesdames, répliqua Mazurke aux jeunes filles; — vous saurez tout.

— C'est une surprise?

— Oui... c'est une petite surprise.

Guérineul tendit la tête en avant.

— Encore! dit Mazurke.

Guérineul sortit à moitié de la loge.

— Encore!

— Nom de bleu! je tomberais.

— C'est égal.

— Comment! c'est égal!

— Encore!...

Et comme Guérineul hésitait, Mazurke l'attira en riant et le fit passer sans effort apparent de la loge dans la galerie.

Les nièces riaient de confiance.

Guérineul ne savait trop s'il devait se fâcher.

Mazurke lui frappa sur l'épaule en bon camarade.

— Maintenant, mon cher monsieur de Monsigny, reprit-il, ayez la bonté de regarder au-dessous de nous.

Guérineul obéit.

— Que voyez-vous? demanda Mazurke.

— Je vois un orchestre bien garni, répliqua Monsigny, qui était juste assez spirituel pour comprendre que s'il ne se fâchait pas tout rouge, il fallait entrer gaillardement dans la plaisanterie, — sauf neuf stalles vides.

— Ces stalles sont à moi, mon cher monsieur de Monsigny, dit Mazurke.

— Ah! ah! fit Guérineul; — j'en suis bien enchanté pour vous, monsieur le capitaine.

— A présent, reprit Mazurke, si vous n'êtes pas à bout de complaisance, veuillez lever les yeux et regarder la petite loge qui nous fait face.

— C'est la loge de la police, je crois.

— Précisément... Un de vos amis vient de me la faire remarquer sans le vouloir... Vous pouvez vous relever et vous asseoir là, près de moi, mon cher monsieur de Monsigny.

— Nom de bleu! s'écria Guérineul en riant, vous m'en donnez la permission?

— Oui, répliqua Mazurke qui baissa la voix, je vous en donne la permission.

Guérineul le regarda. Les yeux de Mazurke étaient fixes et froids. Guérineul détourna la vue.

— Ah çà! q..e font-ils donc là tous les deux? se demandaient les nièces.

Mazurke leur adressa un petit signe de tête plein de malignes promesses.

La *surprise*, elles n'en doutaient pas, allait être triomphante.

— Hongrie! patrie! disait Sensitive; — cet homme est comme un dieu, morbleu! J'ai tous les éléments d'un chant magyare qui aurait un succès fou; mais je ne peux pas trouver de rime à Kossuth...

— Bismuth... lui souffla M. Godanchet, chimiste à Limoges.

— Mon cher monsieur de Monsigny, poursuivit Mazurke, il faut que vos amis puissent croire que nous causons tous deux de bonne amitié...

– Mais...

– Faites-moi, je vous prie, le plaisir de vous taire... et souriez un peu, si cela ne vous contrarie pas.

Guérineul croyait être sous l'empire d'un cauchemar. Il était brave, et cependant il se sentait trembler rien qu'à l'idée d'affronter la colère de cet homme.

— Souriez donc! reprit Mazurke, dont les sourcils se froncèrent légèrement.

Guérineul sourit.

— A la bonne heure!... Il faut vous dire, d'abord, mon cher Monsigny... ou plutôt mon cher monsieur de Guérineul...

— Ah!... fit celui-ci en tressaillant; — vous êtes le diable, vous!...

— Non... je suis seulement un de vos pays.

— Et vous vous appelez?...

— Tiennet Blône.

Guérineul fit un bond sur sa banquette.

Le boxeur à la poitrine crevée, les six arabes fusillés et le major autrichien empaillé passèrent devant ses yeux éblouis comme une fantasmagorie.

— Sacrebleure! murmura-t-il; — ah! nom de nom de nom!

— Souriez encore un peu, continua Mazurke, afin qu'on ne s'inquiète pas là, derrière nous... — Bien! — Voyez-vous, il est très certain que je suis en position d'être arrêté par ce brave homme qui est en face de nous... comme vous êtes, vous, cher monsieur, en passe d'être lancé, tête première, dans l'orchestre.

— Comment! comment!...

Mazurke avait la bonhomie peinte sur le visage.

— C'est dans cette prévision, acheva-t-il doucement, — que j'ai loué ces neuf places en bas...

— Ah!... ah!... fit Guérineul étouffé.

— J'aurais pu n'en louer que quatre, dit encore Mazurke, mais on peut se tromper d'un pied ou deux, et jeter maladroitement son homme sur un innocent... ce qui est toujours fâcheux... Souriez, je vous prie, monsieur de Guérineul, et n'ayez pas peur, car, en définitive, rien ne vous est plus facile que d'éviter le saut périlleux!.. Il s'agit seulement de rester là, près de moi, toujours souriant... de ne pas échanger un seul mot avec les trois loges... et d'attendre ma volonté pour faire ce fameux signal...

— Et si je ne voulais pas, moi! nom de nom! se récria Guérineul, dont le sang s'échauffait.

Mazurke ne fit en apparence que lui toucher le bras.

La figure de Guérineul devint livide.

— Vous m'assassineriez devant huit cents personnes! grommela-t-il.

— Je vous étranglerais comme un chien, mon cher mon-

sieur... mais pour Dieu! souriez un peu ou tout va se gâter!

Le pauvre Guérineul fit une grimace qui voulait être un sourire.

Les nièces disaient :

— Comme ils s'entendent tous deux! nous allons en voir de belles!

Mazurke se tut, — Guérineul resta immobile auprès de lui, comme un enfant qu'écrase le voisinage d'un pédagogue sévère.

Mazurke attendait, comme tout le monde désormais, le lever du rideau.

Et tout en attendant, il rêvait, ne pouvant s'arracher à la pensée de cette femme, — la mère de Lucienne, — et au labeur étrange qu'elle avait entrepris.

Quel courage il entrevoyait derrière ce masque que la pauvre mère avait attaché sur son visage! Que de douleurs mystérieuses! Quel dévoûment et quel dangers!

Son esprit se perdait à vouloir pénétrer tous les détails du secret deviné.

Et aussi à chercher le nœud inconnu qui pouvait relier cette femme, selon lui si grande et si noble, aux machinations des Romblon, des Fargeau et des Guérineul.

Pas une seule fois la vérité n'essaya de se faire jour, car, au milieu des choses de la vie, on repousse volontiers ces combinaisons qui semblent toucher au roman.

Et pourtant la vie réelle va si souvent au-delà des fictions les plus hardies!

Mazurke était là, seul contre tous ; la loi le menaçait au lieu de le protéger; un signe de cet homme qu'il tenait là, écrasé sous le poids de sa volonté souveraine, pouvait le perdre. — Mais il ne songeait pas à sa situation.

Il était sûr de son pouvoir.

Ce qu'il craignait, c'était l'entrée du fils de cette pauvre femme, c'était le scandale qui allait peut-être briser ce noble cœur...

Au moment où le rideau se levait pour l'intermède de chant, un silence profond se fit dans la salle.

Une cabale bien troussée a sa solennité comme toute exécution mortelle.

Le drame, pour n'être plus tout entier sur les planches, n'en devient que plus intéressant.

Les rires cessèrent dans les trois loges.

On entendit courir, le long des galeries, le fameux :

— Chu-u-ut!

Les gens qui veulent absolument entendre!

Mazurke avait quitté sa place pour se mettre entre les loges et Guérineul.

— Attention! dit Fargeau à l'oreille de Romblon; — regardez-le bien!

Il n'y eut pas besoin de bien regarder.

A l'entrée de Lovely, qui fut saluée par quelques applaudissements fidèles, Mazurke se dressa comme un ressort, puis il retomba lourdement sur la banquette.

Ses deux mains s'appuyèrent contre son cœur, tandis qu'un cri étouffé s'échappa de sa poitrine :

— Berthe!... Berthe!...

— Il ne savait rien! murmura Fargeau; il va vouloir lui parler... Voyez vos hommes!

Romblon ouvrit sans bruit la porte de la loge et se glissa dans le couloir.

Une seule personne remarqua ce mouvement : ce fut Clémence.

Lovely s'était avancée sur le devant de la scène, pâle comme une morte, mais toujours si belle que les yeux de la marquise s'allumèrent au feu de sa haineuse jalousie.

Elle eût voulu, en ce moment, devancer le signal et faire pleuvoir sur sa rivale le déluge des outrages préparés.

Pauvre Berthe! c'était comme si on eût frappé un cadavre.

Elle venait de subir, derrière ce rideau levé maintenant, le plus cruel de tous les martyres.

En quittant pour la première fois sa maison, après avoir lu la lettre de mademoiselle Grièche, elle s'était rendue en toute hâte au théâtre. Grièche l'y attendait.

Grièche, d'ordinaire si bienveillante, nous dirions presque si respectueuse, avait changé d'attitude. Elle dit à Lovely sans autre ménagement :

— Je veux mon argent.

— Si vous me l'aviez dit dans votre lettre, répondit Berthe, je vous l'aurais apporté.

Grièche secoua la tête et grommela :

— Si c'est comme ça, tant mieux, je n'aurai rien à dire... mais si l'on m'a conté la vérité, ma noble madame de Marans, gare à vous!

— Qui vous a révélé ce secret? demanda Berthe.



— Quelqu'un qui l'a voulu, ma noble dame... allez me chercher mon argent.

Berthe remonta dans sa voiture.

Nous savons ce qui l'attendait au logis.

Son secrétaire ouvert, le dépôt enlevé!

Puis ce dernier coup, donné par la propre main de son fils!

Ce fut Lucienne qui la rappela à la vie. — Elle eut l'idée de mourir, tant l'abîme était profond et le salut impossible!

Oh! tous les coups de Fargeau avaient, cette fois, touché le but!

Mais sa double existence était connue. En mourant, elle laissait l'infamie derrière elle.

Ses enfants! ses enfants bien-aimés! Pour eux, le courage lui revint, et le courage chez elle était sublime. La longue douleur de sa vie l'avait fortifiée au lieu de l'alanguir. — C'était la femme dans toute la vaillance de son dévoûment; c'était la mère qui ne pouvait fléchir que morte.

Elle retourna au théâtre et demanda le directeur. — Cet homme ne vivait guère que par elle, — il lui refusa secours : c'est la règle.

Elle descendit au foyer où l'attendait Grièche.

L'heure du spectacle approchait.

— Mon argent, dit la duègne.

Berthe chancelait sous le poids de sa honte, car tous les acteurs étaient là rassemblés.

— Donnez-moi jusqu'à demain... dit-elle d'une voix brisée.

La duègne était la meilleure femme du monde; mais cet argent, c'était le pain de sa fille. — Et elle aussi aimait passionnément son enfant.

Elle était fière, cette pauvre Grièche. Pour certaines gens, le pain, c'est l'honneur, parce que la misère appelle l'infamie.

D'une bonne femme comme Grièche, dans tel cas donné, il n'y a point de compassion à espérer.

Ni pitié, ni délai, ni trêve. Elles sont impitoyables.

— Ah! s'écria-t-elle, d'autant plus irritée qu'elle avait eu plus de confiance, — ce qu'on m'a dit est donc la vérité!... Tu m'as volé mes pauvres dix mille francs, misérable!... et tu vas me le payer!...

Les artistes s'ameutaient. Grièche était folle de fureur. — Au milieu du cercle curieux et hostile, Berthe se tenait, debout, les yeux mouillés, le front livide; ses mains se joignaient

glacées. Elle ne devait jamais tant souffrir, même à sa dernière heure.

MARTYRE

Elle n'avait jamais fait de mal à ses camarades, cette pauvre belle Lovely, bien au contraire. Mais pourquoi était-elle si aimée du public? Pourquoi tant de fleurs pour elle, chaque soir, et tant de couronnes?

De toutes les joies de ce bas monde, le succès est la joie la plus brillante et la plus enivrante. Mais savez-vous ce que le succès engendre de haines sourdes et de colères envenimées? — Ils sont là tout à l'entour, un peuple d'impuissants et d'envieux!

Une nuée de chauves-souris que la lumière blesse et aveugle!

Ils sont là, faisant ombre autour de toute renommée, niant l'évidence du jour, regardant les fleurs qui tombent et disant: chardons! écoutant le tonnerre des bravos et grommelant: moquerie!

Ils sont là, orgueilleux, stupides, enragés, soit que le hasard leur ait mis une plume d'oie dans la main, soit qu'ils barbouillent la toile, soit qu'ils déclament ou qu'ils chantent.

O rois de la critique! Janin, opulent esprit, style radieux, pensée prodigue! Banville, amant heureux de la poésie, chère plume qui sculpte la phrase comme le ciseau antique taillait le marbre de Paros! Gautier, pinceau qui dore et qui réchauffe comme le soleil! Rolle, raison exquise. Minos assis au seuil de l'Élysée littéraire! vous tous qui jugez souverainement et sans appel, vous tous qui êtes bienveillants parce que vous êtes forts, si jamais le socialisme met ses pieds crottés dans le domaine de l'art, vous serez détrônés. Et que de fiel viendra tacher le velours illustre de vos siéges! que de fiel rentré, fermenté, aigri! Le citoyen de Cymodocée Tampon guillotinera la gloire de Rachel; l'ami de Fofolle enverra Déjazet à Bobino; Zoé demandera la tête de Frédérick Lemaître.

Et Pervenche, la femme libre! Narcisse Baldaquin! et Balanciel! et Robinel!

Ils attendent, soyez sûrs, la grande révolution qui doit décidément niveler le champ artistique et raccourcir les géants à ce point qu'on verra un petit peu les nabots.

Et en attendant, ils grincent, ils ragent, ils aiguisent leurs dents. S'ils trouvent à mordre par fortune, quelle curée!

Pauvre belle Lovely! Elle allait payer cher ces triomphes

qui ne la touchaient point, mais qui faisaient tant de jaloux autour d'elle!

Encore une fois, pourquoi avait-elle ces grands yeux pensifs et doux, puisque Cymodocée Tampon ne pouvait éteindre la frange rouge qui bordait ses paupières? Pourquoi le sensible Zoé ne *faisait*-il plus d'*avant-scènes* depuis qu'elle était entrée au théâtre de Diane?

Pourquoi sa voix merveilleuse emplissait-elle la salle où se perdaient les glapissements pointus d'Ida?

Pourquoi se mêlait-elle d'être une grande artiste et une adorable femme?

Est-ce que ces choses-là se pardonnent?

Les dames avaient mis de côté leurs crochets; Zoé ne regardait plus la glace que d'un œil.

Paoli avait eu raison de dire que si une fois demoiselle Grièche se mettait à crier, on l'entendrait de la Madeleine à la Bastille.

Elle possédait une voix, cette Grièche!

— Voyez-vous, disait-elle, les deux poings sur ses hanches et en approchant son visage de celui de Lovely; — je lui aurais donné le bon Dieu sans confession à ce bel oiseau-là!... C'est que je la respectais, ma parole!

— Vrai, ça, appuya Cymodocée; — elle en avait plein la bouche!

— C'est bon, risqua Zoé; — à présent, elle en aura plein le dos.

Grièche lui jeta une œillade furieuse.

— Toi, quart d'homme, dit-elle, — si tu la soutiens, je vas t'arranger!

Zoé n'était pas si chevalier que cela. Il ne se battait ni contre les hommes, ni contre les femmes. Les poules lui faisaient peur.

— Soutenir une voleuse! se récria-t-il en dessinant une pirouette; — vous ne me connaissez pas, maman Grichemar!

— Dieu merci, reprit Ida, l'amoureuse, personne ici ne la soutiendra... nous sommes d'honnêtes femmes! nous autres!

— Ça va sans dire, ajouta Cymodocée.

Et Fofolle conclut:

— Dame... quand on cache de même son adresse, il y a du louche, bien sûr!

— C'est vrai! c'est vrai! s'écria Grièche; il faut que j'aie perdu l'esprit... cette créature-là m'avait ensorcelée... Quand

je pense que je lui ai confié l'argent de ma fille sans même connaître son adresse!... Mais qu'en as-tu fait de mon pauvre argent, poursuivit-elle avec un redoublement de violence et en se retournant contre Lovely — qu'en as-tu fait?... qu'en as-tu fait?...

Lovely n'avait pas encore ouvert la bouche. Elle était là immobile et comme insensible au milieu de ce groupe d'insulteurs. Ses bras restaient croisés sur sa poitrine; ses yeux étaient sans larmes.

La pâleur livide de son front et la ligne sombre qui se creusait sous sa paupière disaient seules sa souffrance.

Sa souffrance était horrible. Mais ce n'était pas l'insulte qui lui déchirait le cœur.

Grièche et tous ces êtres, mâles ou femelles, ameutés autour d'elle, c'était la partie matérielle et grossière de son supplice.

Gabriel! Gabriel! l'enfant adoré! Lucienne! ceux qu'elle ne voulait plus revoir!

Dieu qui s'était servi, pour la frapper, de la main de son fils!

Oh! la pauvre âme torturée! La pauvre mère!...

— Réponds donc! glapissait Grièche, qu'as-tu fait de mon argent?

— On me l'a pris... murmura Lovely.

Il y eut dans le cercle un rire d'incrédulité.

— On te l'a pris! s'écria la duègne dont la colère montait; — ah! on te l'a pris!... Et tu crois que je me paierai de ça!...

— C'est drôle, fit observer Cymodocée Tampon avec l'autorité que lui donnait sa position sociale, — tous les escrocs, ça a les mêmes rengaînes... Ils ne sortent pas de là: *on me l'a pris!*

— Ah! si! repartit Fofolle, ils disent encore: *je l'ai perdu...*

La duègne secoua le bras de Lovely.

Le sang lui venait aux yeux et ses lèvres tremblaient.

— Écoute, reprit-elle, — c'est à ma fille ces dix mille francs... Si tu veux me les rendre je ne te ferai pas de mal.

— Je vous les rendrai, madame...

— Tais-toi!... ne me pousse pas... je deviens folle!... Misérable! misérable! Sais-tu ce que c'est qu'une jeune fille qui n'a pas de pain?...

— Ah! dame! fit Ida l'ingénue, — faut bien manger!... c'est la nature qui le commande.

— Sais-tu qu'elle est honnête, ma fille?...

Les dames se pincèrent la bouche.

— Un ange! dit Zoé à demi-voix, — pure et candide comme la fleur des champs...

— Tiens! tiens! misérable! gronda la duègne dont les doigts se grispèrent sur le bras de Lovely; — tu es cause qu'on insulte ma fille!... Oh! j'ai envie de te tuer!

C'est vrai. Ces vieilles femmes, la rage les enivre tout de suite.

— Si vous saviez, — dit Lovely dont la voix éclata en un sanglot désespéré, — si vous saviez comme je voudrais mourir!

— Meurs si tu veux! râla la duègne, mais pas avant de m'avoir payée!

— Ah çà! murmura Fofolle, qui était bonne fille au fond, ça devient de la tigresse!

— Allons, allons, maman! appuya le Colbrun du théâtre, — faisons-nous une raison.

Il n'en fallait pas davantage pour porter à son dernier paroxysme la fureur de la duègne.

— Vous voyez bien que vous la soutenez! s'écria-t-elle avec des inflexions de voix extravagantes; parce qu'elle est belle et que je suis vieille... parce qu'elle gagne cinq ou six cents francs par mois et que je joue la comédie pour un morceau de pain sec!... Jour de Dieu! quand vous vous mettriez tous contre moi, ça ne m'empêcherait pas de lui arracher les yeux, à cette noble dame!... madame de Marans... qui a un docteur pour fils!... et une demoiselle habillée de satin!... du satin acheté avec l'argent de ma fille!... Ah! coquine! coquine!

Elle écumait.

Ses cheveux gris s'étaient dénoués et tombaient en mèches raides sur ses épaules.

Elle avait l'air d'une furie.

Lovely ne bougeait pas et ne répondait plus.

Grièche, étouffée par la rage, essaya de trouver de nouvelles injures. Mais sa voix la trahit. Alors, exaspérée et folle, elle fit un mouvement pour se jeter sur Lovely.

Cymodocée et Ida la saisirent à bras-le-corps.

Ce n'était point pour protéger la pauvre Berthe.

Mais Berthe était habillée et coiffée avec des fleurs dans ses cheveux, toute prête pour l'intermède.

La discipline théâtrale est rigoureuse comme la discipline militaire.

— Son entrée! s'exclama Cymodocée; ne la frappe pas maintenant... tu vas lui faire manquer son entrée!

— Et l'amende! ajouta Ida; — voyons, sois sage, maman Grièche.

Maman Grièche ne se possédait plus. Cependant ses bras tombèrent. La raison d'état fut plus forte que sa rage.

Mais sa rage n'y perdait rien.

Elle écarta ses camarades d'un geste froid, presque tragique, et fit elle-même un pas en arrière.

— Je n'ai plus de quoi payer l'amende, dit-elle en affectant ce ton calme des gens que la fureur affole; — soyons sage!... Et puis, pourquoi la frapper, cette femme-là?... Les coups ne nous font pas de mal à nous autres... J'ai mieux que cela à vous offrir, madame de Marans... — Voyez-vous, s'interrompit-elle d'un accent vraiment effrayant, vous me paierez, fût-ce avec votre sang!... J'irai à votre joli hôtel de la rue du Regard... je m'installerai sur la porte... et à tous ceux qui passeront, je dirai : C'est ici que demeure la noble madame de Marans, autrement nommée la Lovely, qui vole l'argent des pauvres...

Berthe eut un tressaillement faible, mais elle garda le silence.

— Ida! s'écria Zoé à l'autre bout du foyer, veux-tu répéter la scène du baiser?

— Oui, Gaëtano, oui, répliqua l'amoureuse, — mais ne m'embrasse pas pour de bon, parce que tes lèvres déteignent.

Zoé s'approcha tortueusement. — Ida fit semblant de se diriger à tâtons dans la nuit.

ZOÉ — C'est bien ici!... Le sycomore à droite... à gauche la madone... Griselda va venir...

IDA. — Je tremble... Voici la madone et le sycomore!

ZOÉ. — J'entends des pas...

IDA. — Il m'a semblé qu'un bruit léger...

ZOÉ. — Griselda!

IDA. — Gaëtano!

ZOÉ. — Oh! merci, merci d'être venue! merci, Griselda! merci pour moi qui t'aime! merci pour toi que je veux faire heureuse! merci à toi! merci à Dieu! merci à la vierge Marie!... Griselda! Griselda! merci à la nuit qui nous protége! merci à l'astre nocturne qui a guidé tes pas jusqu'ici!... Que sais-je! la joie emplit mon âme et je délire!... merci pour ce bonheur! merci pour ce transport! merci à ta sainte mère qui t'a faite

si belle!... Ta mère, Griselda! oh! ta mère!... Merci à ton père! oh! ton père!... Griselda! ton noble père!...

FOFOLLE (*à demi-voix*). — Merci à ta nourrice et à tes frères de lait!...

LE COLBRUN (*de même*). — Merci à ta tante!... oh! Griselda, ta tante!

FOFOLLE (*de même*).—Eh bien des choses à ta marraine!... oh! ta marraine, Griselda!

ZOÉ (*continuant*). — Merci à l'étoile bleue qui nous sourit au ciel... Merci à la nature entière... Merci! merci! merci!

LE COLBRUN. — Quelle scie!

IDA. — Si le cruel Oloferno surprenait ce rendez-vous.

ZOÉ. — Oloferno! le lâche et l'infâme! le traître et le misérable! Oloferno le menteur! Oloferno le félon!... Mon glaive est prêt... qu'il vienne!

LA CONCIERGE (*entrant*). — V'là le grog de mamzelle Ida, au rhum.

LE COLBRUN (*imitant Zoé*). Merci à vous portière, qui apportez ce timide breuvage!... merci au limonadier qui l'a préparé!... merci à votre conjoint! merci au chat qui fait votre orgueil! merci à l'ail qui vous parfume!... merci, portière! merci! merci! oh! merci! merci!...

Ida but son grog et Zoé s'en alla bouder dans un coin.

La voix de Grièche se faisait entendre de nouveau.

— J'attendrai tes enfants au passage, disait-elle, — ton fils et ta fille... Tu les aimes bien, n'est-ce pas?... Oh! je leur apprendrai ce que c'est que leur mère... Une femme qui monte sur les planches... et une voleuse!...

On eût dit jusqu'alors que les coups de Grièche frappaient une statue de marbre.

Mais, à ce dernier trait, la Lovely passa la main sur son front et ses jambes chancelèrent.

— Pitié! murmura-t-elle.

Grièche éclata de rire.

— Pitié! répéta-t-elle. — Dites donc, vous autres! elle demande pitié! elle ne veut pas que ses enfants sachent ses histoires, la madame de Marans.

Berthe joignit ses mains tremblantes.

— Oh! — murmura-t-elle, tandis qu'une larme jaillissait enfin de ses yeux ardents, — oh! mes enfants!... oh! mes enfants!...

— Eh bien! parbleu! s'écria Fofolle, — si j'avais dix mille

francs, moi, je te les flanquerais à la figure, vieille Grièche!

— Un peu d'or, un peu de boue! soupira Ida qui achevait son grog.

Grièche allait peut-être s'attendrir, car le dernier cri de Berthe s'était échappé de son âme, déchirant comme une plainte d'agonie, mais cette malencontreuse diversion lui rendit toute sa colère.

Elle attira Lovely jusqu'au milieu du foyer.

— Ça vous ennuie! dit-elle en s'adressant à ses camarades; — une pauvre vieille femme qui perd le pain de son enfant!... la belle affaire!... L'enfant peut apprendre à cancaner comme Fofolle, n'est-ce pas?... On gagne sa vie à ce métier-là... ou bien elle peut s'entendre avec les ouvreuses comme mademoiselle Ida... Mais je ne veux pas, moi, se reprit la duègne avec un grand mouvement d'énergie; — je ne veux pas; ma fille est pure : pour la garder pure, je prendrais le sang de cette femme-là jusqu'à la dernière goutte... Vous ne savez pas tout... ses enfants à elle vont dans le grand monde... J'irai, moi aussi... peut-être me refusera-t-on l'entrée des salons; mais, de la porte de l'antichambre, je crierai : M. de Marans est le fils de la Lovely la chanteuse! Mademoiselle de Marans est la fille de la Lovely la voleuse!

On sonna pour l'intermède.

Berthe tressaillit et se redressa.

— Je vous demande vingt-quatre heures pour vous payer, dit-elle d'un ton froid et bref.

Et comme la duègne ouvrait la bouche pour répliquer, Berthe appuya sa main sur son épaule et prononça un mot à son oreille.

La duègne recula.

— Vous ferez cela! murmura-t-elle d'une voix étrange; — vous!... oh! Lovely... j'ai peut-être été trop dure avec vous... mais c'est que ma fille...

Berthe l'écarta du geste et se dirigea vers la scène.

Grièche fit un mouvement comme pour la suivre.

— Après tout, dit-elle en se ravisant, — j'aime mieux que ce soit elle que ma fille... Pauvre femme... ah! pauvre femme!...

Les crochets allaient leur train. Zoé se mirait. Le Colbrun causait avec le chien d'Ida. Fofolle chantait une *scie*. Altamore, le traître, se fourrait du charbon dans les sourcils.

La duègne toute seule pensait encore à Lovely.

LA ROMANCE DU SAULE

— Comme elle est pâle ce soir! se disaient les dilettanti du théâtre de Diane.

Car Lovely avait attiré au théâtre de Diane, — si loin des latitudes choisies où la religion musicale a ses autels, des dilettanti, de vrais dilettanti.

Aussi bien, ce Paris a des yeux de lynx et aucun diamant ne s'y peut cacher longtemps.

— Comme elle est pâle notre diva! on dirait qu'elle souffre!

L'orchestre, maigre et insuffisant, essaya ces mesures larges et plaintives où Rossini prélude au chant d'Ophélia.

Le cœur de Mazurke bondissait dans sa poitrine. Du premier coup d'œil, il avait reconnu Berthe.

Mille pensées se croisaient et se choquaient en lui.

C'était Berthe! Berthe! — Dieu l'avait guidé jusque-là en quelque sorte par la main pour la protéger, pour la sauver.

Oh! comme il remerciait Dieu ardemment au fond de son âme!

C'était Berthe! cette mère héroïque dont il avait admiré le dévoûment sans savoir, admiré et deviné, comme on devine les énigmes les plus inextricables, dès qu'elles touchent à un être aimé.

C'était Berthe, cette mère martyre qui se mourait à la peine, pour faire ses enfants heureux.

Oh! sa sœur! sa sœur adorée!

La première note qui tomba de la bouche de Berthe lui emplit le cœur.

Il ne bougea plus. — Il était pâle comme elle. — Et sa vaillante force fléchissait sous l'émotion qui le domptait.

En ce moment, Guérineul aurait pu donner le signal des sifflets; Mazurke n'aurait pu l'en empêcher, car il ne le voyait pas. Il avait tout oublié. Mais si Guérineul avait donné le signal, Mazurke l'eût assommé sur place.

Les trois loges attendaient et commençaient à s'étonner, car la chanteuse avait presque achevé le premier couplet de la romance du *Saule*.

Au parterre, aux galeries, au paradis, les exécuteurs apostés attendaient aussi.

Un silence complet régnait dans la salle.

Au milieu de ce silence, la voix de Lovely montait pure, large, magnifique d'émoi et de tristesse, comme la pensée du maître.

On dit que le peuple n'aime pas la grande musique. On ment ou l'on se trompe. Quand la grande musique arrive au cœur du peuple, ce sont des effets violents et soudains qui ne se produisent point dans un autre auditoire. A écouter Malibran, il y avait au cintre des larmes brûlantes, qui tombaient sans bruit, tandis que l'amphithéâtre écorchait les exclamations italiennes et que le balcon trépignait de confiance.

Seulement, il faut au peuple certaines interprétations claires et sympathiques. Il ne comprend pas toutes les réputations. Là où il ne trouve que l'art, il ne s'échauffe pas volontiers. Par-dessus l'art, il demande du cœur.

Le peuple du théâtre de Diane n'était certes pas le peuple des cintres de l'Opéra. — Cinq sous la place. C'était le public sans façon et sans peur du boulevard du crime, ce public passionné, amoureux, fougueux, ce public qui crierait : *Panem et circenses!* s'il savait le latin.

Nous ne pouvons pas prétendre que ce public-là, en thèse générale, ne préfère un bon gros mélodrame à toute sorte de musique.

Et cependant la voix de Lovely disant la romance du Saule le tenait captif, ce public, et comme écrasé. Pas un bruit, pas un souffle. Il écoutait, il souffrait ce mal enivrant et divin qu'on gagne au contact du génie.

Elle était si belle, cette femme! et son âme vibrait si doucement dans son chant!

Tout ce que la tristesse a de poésie suave, tout ce que la dernière heure a de pieux et de résigné, on l'éprouvait, on le sentait.

Ce n'était plus une cantatrice, oh ! non, car sa voix se noyait dans de vraies larmes. C'était la mourante disant son adieu doux et grave, c'était l'espoir perdu, la jeunesse et la beauté penchées au seuil froid de la tombe, — et implorant, comme un refuge le suprême sommeil.

Il y avait dans une loge de face dont la grille était à demi relevée, un homme tout seul.

Cet homme avait un bandeau sur les yeux.

Ses deux mains pressaient sa poitrine, et des larmes coulaient le long de ses joues.

Cet homme était M. Raymond Lointier, le pauvre aveugle; cet homme était Lucien.

De sorte que Berthe avait là autour d'elle tous ceux qui l'aimaient.

Elle ne le savait pas. Elle souffrait jusqu'à mourir, se croyant délaissée par les hommes et abandonnée de Dieu.

Lucien était plongé dans une véritable extase, toute pleine de délices. Ce qu'il ressentait, il ne faut pas essayer de l'écrire, car le cœur ne dit pas tous ses secrets, et il est de ces mystiques ardeurs que la plume ne rend pas, même à demi.

Il était venu là comme il y venait bien souvent, en cachette, attiré par une force inconnue à laquelle il ne savait point résister. A cette même place, il avait pleuré déjà de souffrance et de joie...

La femme qui chantait n'était pas aveugle, on le lui avait dit. Donc, ce n'était pas Berthe. — Mais elle lui rappelait Berthe; mais c'était bien Berthe que sa fièvre lui rendait.

Il vivait durant quelques minutes dans le passé. Sa jeunesse renaissait, ressuscitant le bonheur et lui ramenant tous ses souvenirs chéris.

Oh! qu'elle était aimée, cette Berthe, qui se mourait dans l'abandon et dans la solitude!

Tiennet, son frère! Lucien, son amant, son mari devant Dieu!...

Un murmure doux courut dans la salle.

Le premier couplet de la romance du Saule était achevé.

Quelques applaudissements se firent entendre.

Mazurke respira comme un homme qui s'éveille.

Les nièces disaient :

— Mais on l'applaudit!... et personne ne siffle!... Est-ce que ça va passer en chansons!

Paoli toucha le bras de la marquise.

— Eh bien! dit-elle, votre M. de Monsigny?...

Oliva se tourna vers Guérineul. Son regard rencontra celui de Mazurke. Elle baissa les yeux comme une jeune fille; ses tempes battirent et son front se couvrit de rougeur.

— Oh! oh! pensa la Milanaise, je ne suis pas amoureuse, moi!... Et j'ai juré que cette Lovely aurait de mes nouvelles... Quand je devrais donner moi-même le signal..

La pauvre Lovely en avait eu déjà de ses nouvelles! C'était Paoli qui, sur les indications de M. Fargeau, avait donné l'adresse de la maison de Marans à la vieille Grièche, en lui inspirant des inquiétudes sur les dix mille francs confiés. C'était Paoli qui avait presque dicté la lettre où Grièche intimait à madame de Marans l'ordre de se rendre au foyer du théâtre de Diane. Et sa tâche n'avait pas été aisée, car Grièche était ac-

coutumée à aimer Lovely comme son enfant, tout en la respectant comme un être supérieur.

Mais quand il s'agit de mal faire, le diable vient en aide à ses créatures. Rien ne leur résiste. — Et puis, cette pauvre Grièche aimait si sincèrement ses dix mille francs !

Lovely entamait le second couplet de la romance.

Lucien abaissa un peu la grille de sa loge pour mieux entendre et afin que les barreaux ne pussent lui enlever au passage la millième partie de ces sons qui le mettaient dans le ciel. — Paoli l'aperçut et se prit à sourire.

Si Mazurke n'eût pas été tout entier à Berthe dans ce moment, s'il eût pu saisir le regard et le sourire de la Milanaise, que de douleurs évitées ?

Mais Berthe chantait ; dans cette salle emplie, il n'y avait pour lui que Berthe.

Une autre personne était là, dans l'ombre, qui ressentait, bien qu'à un degré moindre, les mêmes émotions que Mazurke. C'était Clémence Lointier, cachée derrière la dentelle épaisse de son voile noir, et appuyée contre la loge de M. Fargeau, à l'angle du couloir conduisant aux stalles de balcon.

Clémence ignorait toute cette longue histoire bretonne qui revivait en ce moment dans les souvenirs de Mazurke. Elle ne savait même pas le nom du château de Ceuil. Mais il y avait des mystères dans le présent encore plus que dans le passé. En reconnaissant sous le nom de Lovely, au théâtre de Diane, la mère de Gabriel et de Lucienne, elle devinait une partie des secrets du présent.

Elle sentait désormais ce qui faisait la force de M. André Lointier contre la famille de Marans.

A ce moment, il y eut en elle quelque chose d'étrange. La figure pâle et souffrante d'Albert se montrait, de l'autre côté de la salle, dans le couloir du balcon. Albert parcourait des yeux les galeries et les loges, Clémence le vit et tressaillit.

— Elle savait pourtant qu'Albert devait venir, puisque c'était elle-même qui l'avait appelé.

Mais il y a d'inexplicables pressentiments. La vue d'Albert lui causa une sensation pénible et pleine de frayeur. Elle se demanda de quel droit elle avait jeté cet homme dans la bataille engagée. C'était un étranger pour ceux que le péril menaçait, c'était un étranger aussi pour elle.

Elle n'avait pas ce qu'il fallait pour le payer.

Albert l'aimait d'amour ; — tout au plus pouvait-elle l'aimer comme une sœur aime son frère.

A cette heure où Albert, accouru sur son ordre, la cherchait sans pouvoir la découvrir, elle le regarda autrement et mieux qu'elle ne l'avait jamais regardé. Cette tristesse qui était sur le visage du jeune homme, elle lui donna une signification. C'était vraiment comme un stigmate de malheur et comme une menace de mort prochaine.

Clémence le vit ainsi.

Et sous ces lumières, et parmi cette foule, elle eut le frisson qui court le long des veines, dans la solitude nocturne, alors qu'on pense aux morts.

Folie ! Albert était jeune, fort, obscur. Sa situation trop humble lui épargnait du moins la haine et l'envie : Albert n'avait pas d'ennemis.

Clémence se disait cela ; mais sous la riche chevelure noire d'Albert il lui semblait voir un front livide, des yeux creusés...

Que sais-je ! elle avait la fièvre, cette pauvre fille ! A travers le frac élégant d'Albert elle voyait une blessure ouverte et du sang !...

Elle se cacha tout au fond du couloir, ne voulant pas qu'Albert l'aperçût. Elle avait l'esprit frappé. Elle se disait : non, non, je ne veux pas le mêler à toutes ces ténébreuses intrigues... Si je l'aimais, j'aurais le droit... mais je ne l'aime pas...

Comme elle se renfonçait ainsi dans l'ombre du couloir, la porte de la loge où se tenait M. Fargeau s'entr'ouvrit, et la grosse face de Romblon-Ballon apparut plus rouge et plus brillante de sueur que jamais.

— Eh bien ?... dit Fargeau à demi-voix.

— Eh bien !... répliqua Ballon ; — pououh !... ah diable !... bon ! bon !... les escaliers sont raides à ces petits théâtres de deux sous... Pouh !... l'affaire est dans le sac...

— Expliquez-vous.

— Mauvaise, la rue des Fossés !... pououh !... Je les ai mis au coin de la Tour, et je leur ai dit : Vous verrez venir un beau... un fashionable par la rue d'Angoulême... Il attendra à la porte de derrière... Une femme vêtue de noir, avec un voile de dentelles sur la figure, sortira... Le fashionable la suivra... C'est là l'ordre et la marche... Quand il passera devant la rue de la Tour, un renfoncement sur la tête et un coup de couteau dans le dos...

— Vous n'avez pas prononcé le nom de la Lovely?
— Non...
— C'est bien.

Fargeau repoussa la porte de sa loge sur le nez de Romblon, qui fit : Pou-ouh! pou-ou-ouh! pouh!

Clémence s'était dressée sur la pointe des pieds. Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour entendre cette conversation, qui avait lieu à voix basse. Mais un seul mot était parvenu jusqu'à son oreille : le nom de la Lovely.

Cette circonstance la confirma dans le dessein qu'elle avait de pénétrer à tout prix auprès de madame de Marans avant la sortie du théâtre...

M. Fargeau, lui, avait repris sa position au fond de sa loge. La conduite de Mazurke ne lui avait échappé en aucune façon; mais il attendait.

Il attendait la venue du jeune docteur Gabriel, convoqué à cette fête.

Et que lui importait le cabale, si Gabriel venait.

Pour l'assassinat moral que ce bon M. Fargeau voulait commettre, la cabale était comme le poison où l'on trempe le couteau. — A la rigueur le couteau peut tuer sans poison.

Il attendait. Gabriel tardait, il est vrai; mais jusqu'au dernier moment, il pouvait venir.

Pourquoi la troisième lettre de Fargeau aurait-elle manqué son effet, après le beau succès des deux premières?

De toutes ces passions qui s'agitaient autour de lui, Mazurke ne s'inquiétait point. Il avait oublié l'ouvreuse et la jeune demoiselle qui voulait lui parler; il ne connaissait pas Albert; il n'avait pas vu Lucien ; il ne songeait plus à Fargeau.

Le mouvement de Romblon lui avait échappé.

Ces loges qui étaient derrière lui comme des machines de guerre chargées jusqu'à la gueule, cette cabale savamment organisée, tout cela disparaissait et s'effaçait.

Peu lui eût importé en ce moment l'entrée de Gabriel lui-même.

Pardieu! il aurait embrassé Gabriel; il lui eût dit : A genoux, enfant, à genoux! ta mère est une sainte!...

Sa joie grandissait.

C'était une de ces allégresses puissantes, profondes, communicatives, qu'éprouvent seulement les cœurs naïfs et forts comme était celui de Mazurke.

Il écoutait; il regardait. Cette douleur poignante qui était

dans la voix et sur le visage de Berthe le faisait pleurer et à la fois sourire.

Oh ! qu'elle avait souffert ! mais comme elle allait être heureuse !...

Son âme débordait ; il avait peine à contenir les cris de bonheur qui voulaient jaillir de sa poitrine... Il ne se connaissait plus...

Quand Lovely cessa de chanter, les mille têtes de la cabale se tournèrent vers les trois loges, attendant le signal.

Mazurke s'éveilla de son rêve enchanté.

— Allons ! monsieur de Monsigny ! dirent... les nièces.

Mazurke regarda Guérineul qui avait de la sueur aux tempes. Guérineul regarda les neuf stalles vides de l'orchestre.

— Allons ! monsieur de Monsigny ! s'écria Paoli qui n'avait garde d'oublier son humiliation de la veille.

Mazurke lui frappa sur l'épaule.

— Allons ! monsieur de Monsigny ! dit-il à son tour avec une gaîté soudaine ; applaudissez !

Il joignit l'exemple au précepte.

Paoli saisit le foulard d'un étudiant et leva la main pour l'agiter.

— Applaudissez ! répéta Mazurke qui serra le bras du malheureux Guérineul.

Guérineul applaudit.

Et Makurke, dressant sa haute taille devant les trois loges, dit encore :

— Applaudissez !

Le foulard glissa entre les doigts de Paoli.

Et chacun, dans les loges, baissant les yeux devant cet œil flamboyant, hommes, femmes, jeune fille, chacun dompté par une force irrésistible, battit des mains en frémissant.

— Criez bravo ! dit Mazurke dont la mâle tête rayonnait à contre-jour.

On cria bravo.

Et la cabale qui était payée pour faire ce que faisaient les trois loges, la cabale d'applaudir avec frénésie, entraînant le public charmé.

Le théâtre tremblait du parterre aux cintres.

Une ovation folle ! un triomphe inouï !

Et une pluie de fleurs tombant sur la scène tandis que le rideau descendait lentement.

La Lovely, plus pâle qu'une morte, changeait de costume dans sa loge.

Elle demandait à Dieu du courage, car elle n'en était qu'aux premières gouttes de son calice d'amertume.

PERFIDIES DE YAUME

Pendant que ces choses se passaient au théâtre de Diane, Yaume se promenait dignement sur le boulevard, où son costume de groom hongrois faisait l'admiration des marchands de coco et négociants en contre-marques.

La façade de cet établissement national où Cymodocée Tampon, Ida, Fofolle et Zoé conservent les saintes traditions de l'art idiot, n'est pas assez large pour qu'un seul factionnaire ne puisse la garder. Yaume était bien sûr de ne pas manquer son homme.

On se souvient qu'il avait pour mission de s'opposer à l'entrée de M. le docteur Gabriel.

Yaume n'était pas un aigle, mais il avait de la prudence, et sa naïveté n'allait point jusqu'à méconnaître l'existence des sergents de ville.

— Censé, se disait-il en montant sa garde, je préférerais autant que M. Philippe m'eussé-je chargé d'une ouvrage différente que celle qu'il m'a culquée, comme l'on dit. Le jeune homme de qui je dois insister pour qu'il reste à la porte peut prendre la mouche et se vexer de la susceptibilité de son âge... Auquel cas lui faire du chagrin est forcé... Quoi donc ! dans des endroits que je sais bien, on lui casserait ses quatre pattes indifféremment que ça n'importerait pas... mais ici... il y a de la chandelle de tous côtés... et ça sent le violon, cette histoire-là !

Il se gratta l'oreille.

— Ah dame ! ah dame ! reprit-il ; — ah dame ; je ne suis point content !... mais c'est tout de même, puisque M. Philippe l'a dit.

Deux sergents ville passaient : Yaume les regarda d'un air aimable et fredonna le soixante-quatorzième couplet de la fameuse chanson vitriasé.

A la différence d'Ajax qui disait à Jupiter : donne-moi du jour et sois contre moi !

Yaume eût prié le maître de l'Olympe d'éteindre un peu le gaz.

Un fiacre s'arrêta sur la chaussée : un jeune homme sauta

sans toucher le marchepied et s'élança vers la façade du théâtre de Diane.

Yaume se planta devant la porte.

C'était bien Gabriel qui arrivait, la figure bouleversée, les habits en désordre, les cheveux épars.

Une troisième lettre anonyme l'avait convoqué au théâtre. On lui promettait qu'il verrait là d'étranges choses.—Et le nom de sa mère était dans la lettre.

Au moment où Gabriel passait devant Yaume, celui-ci l'arrêta sans façon.

— Tiens ! tiens ! s'écria-t-il, — v'là qu'est cocasse, par exemple ! Est-ce que vous m'auriez censément reconnu, vous?

Gabriel voulut se dégager, mais Yaume vous avait un bon poignet !

Il faut avouer, cependant, que le pauvre pâtour ne savait pas du tout comment prolonger la scène.

Heureusement un bruit de sabots se fit entendre sur l'asphalte. C'était le cocher du fiacre que Gabriel dans son trouble avait oublié de payer.

— Arrêtez-le ! criait-il.

Comme certains gentilshommes leur en font journellement de toutes les couleurs à ces pauvres cochers de fiacres, ils sont portés à voir partout des escrocs.

Le nôtre hurlait en hâtant sa course de ses gros pieds ensabotés :

— Arrêtez le filou ! le voleur !

Et toute la séquelle qui flâne aux abords des théâtres de faire foule aussitôt.

— Un bourgeois qu'a battu son épouse ! disaient les uns.

— Une femme qui vient d'accoucher de cinq jumeaux, disaient les autres.

— Le feu à l'Opéra-Comique !

Et allez ! quinze cents personnes qui se bousculent. Des montres volées en quantité, des foulards changeant de poches, et quelques jeunes filles pêchant dans la bagarre une *connaissance honnête !*

Yaume, lui, riait dans sa barbe. Il avait son affaire.

Au centre du groupe, Gabriel se démenait, tenu d'un côté par Yaume, de l'autre par le cocher.

Il ne demandait qu'à payer le malheureux, mais ses deux mains étaient prisonnières.

— Ah ! voleur ! ah ! coquin ! ah ! filou ! disait le cocher.

— Il paraît, mame Paturel, haranguait madame Hulot sur le trottoir opposé, il paraît que c'est un Polonais qui a voulu enlever la demoiselle de l'horloger d'en face.

— Eh bien! mame Hulot, répliquait madame Paturel, on m'avait dit que c'était un pompier...

— Tâche! interrompit madame Chauvelin, c'est deux polytechniques qui ont eu des raisons ensemble pour la marchande de bouquets des Folies...

M. Flécheux, l'orgueil du passage Vendôme, s'approcha la tabatière ouverte.

— En souhaitez-vous, mesdames?

Ces dames en souhaitaient.

— Il paraîtrait, dit M. Flécheux, que le cintre des Délassements-Comiques s'est écroulé... et qu'il y a cent cinquante personnes d'écrasées... Il fait plus doux qu'hier, pas vrai, ce soir?...

Un sergent de ville s'était fait jour jusqu'au centre de la bagarre.

Gabriel ouvrait la bouche pour s'expliquer; le cocher jurait: Yaume prit une pose parlementaire pour prononcer le discours suivant:

— Mon commissaire, dit-il, si vous ambitionnez censé de savoir la vérité vraie, je vais vous en communiquer.

— Mais, voulut dire Gabriel...

— La paix, filou! gronda le cocher.

— Donnez-nous le silence, reprit Yaume à cause du respec que l'on doit à l'uniforme des Français, qu'est porté avec hon neur ici présent, par l'autorité... Y a donc censément, mon commissaire, qu'étant sur les lieux à y faire mon devoir de ma place, j'ai entendu des cris et vu une personne qui s'en sauvait avec empressement pour s'évader en détalant.

— C'est vrai! c'est vrai, appuya-t-on à la ronde.

— Mais... voulut encore dire Gabriel...

— Tais ton bec, filou! commanda la foule.

— Filou, poursuivit Yaume, — c'est à la loi de décimer si l'invective est juste et convenable... Y a donc, censé, mon commissaire, que, dans le doute de ses desseins et voyant sa mauvaise mine, je lui ai posé la main dessus... qu'il m'a dit alors en roulant des yeux de tigresse: Lâche-moi, propre à rien, ou je t'effondre!

— Oh!... protesta le pauvre Gabriel.

C'était en effet un affreux mensonge, et qui fait tache dans la vie jusqu'alors si pure de Yaume le pâtour.

Mais la foule cria :

— Filou, tais ton bec !

— Après ? dit le sergent de ville avec la fierté d'un tribunal tout entier.

— Après? Censé censément des propos dégoûtants qu'il a tenus, sauf respect... Des s... des b... que je n'ose pas répéter, sachant les usages de la bonne compagnie... Dieu merci! qu'il en a dit!...

Perfide pâtour !

— Au poste ! prononça l'autorité.

On laissa le cocher et le sergent de ville traîner Gabriel vers le poste.

Yaume s'esquiva, bien sûr désormais que M. le docteur Gabriel n'entrerait pas de si tôt au théâtre de Diane.

Madame Paturel, madame Hulot, madame Chauvelin et M. Flécheux, orgueil du passage Vendôme, étaient allés vers les quatre point cardinaux pour annoncer aux populations comme quoi le Cirque-National était tombé sur le Théâtre-Historique.

Ils avaient applaudi tous ! Romblon-Ballon avait applaudi, le bon M. Fargeau avait applaudi. Et Guérineul donc ! Et Menand jeune !

Tous, tous ! Pervenche et Sensitive, ces dames et leurs mères, les étudiants et M. Godanchet, fabricant de produits chimiques à Limoges.

Nous croyons que la belle Paoli elle-même avait rapproché ses deux mains gantées de blanc.

C'était une avanie dans les formes.

Et les gens apostés pour la cabale tournaient maintenant vers les trois loges des regards d'intelligence qui voulaient dire :

— Hein ! comme nous avons bien compris que vous aviez changé d'avis ! comme nous avons battu des mains ! comme nous avons gagné notre argent !

Dans l'histoire des cabales, ces changements subits sont si fréquents !

Une cabale dirigée contre une femme est ordinairement une machine de guerre, montée pour amener une capitulation.

Une fois la capitulation obtenue, la machine de guerre devient un instrument de triomphe...

Les trois loges enrageaient. C'est à peine si l'on s'y rendait compte de cet étrange résultat.

Mazurke, le sourire aux lèvres, salua gracieusement la marquise et dit :

— Merci, mesdames... On n'est pas plus bienveillantes et plus charmantes... Je vais aller porter à madame Lovely vos précieuses félicitations.

Il mit son chapeau sur sa tête, tourna le dos et se retira.

Fargeau et Romblou échangèrent un regard.

— Pou-ouh ! fit le gros homme; — s'il passe au coin de la rue de la Tour.

— Il y va... dit Fargeau.

— Tonnerre de Landerneau ! s'écria Guérineul en rentrant dans sa loge; — quel homme ! quel homme !

Tout le monde avait besoin de tomber sur quelqu'un.

Les tantes, les nièces, les étudiants, Pervenche, Sensitive, l'habit bleu Godanchet, etc., prirent ce malheureux Guérineul pour victime et l'accablèrent de reproches.

C'était lui qui était la cause de tout, lui, le poltron qui s'était laissé dominer comme un enfant.

— J'aurais voulu vous y voir, vous ! disait le Guérineul ; — et quand il vous a dit d'applaudir, n'avez-vous pas obéi ?

Seul, Menand jeune, gardant jusqu'au bout la mansuétude de ses mœurs, ne dit pas une parole offensante, ne fit pas un geste moqueur. Cette âme-là, oh ! cette âme-là, cherchez-en une pareille !

Après le départ de Mazurke, la marquise semblait s'être éveillée tout à coup.

M. Fargeau s'approcha d'elle.

Jusqu'à la dernière seconde, M. Fargeau avait espéré l'arrivée de Gabriel. Cette comédie si supérieurement arrangée avait donc raté complétement ! Malgré sa philosophie, ce bon M. Fargeau laissa percer un petit peu d'amertume lorsqu'il dit en se penchant à l'oreille de la marquise :

— Eh bien ! belle dame, nous en sommes pour nos frais !

— Elle ne va pas reparaître ? demanda Oliva.

— Non... Et s'il faut vous le dire, je vous croyais plus de vigueur... plus de...

— C'est vrai !... c'est vrai !... s'écria Oliva ; — j'ai été lâche... je n'ai pas osé... Il me tenait là, vaincue sous son regard... mais cette femme ! oh ! cette femme ! si vous saviez comme je la hais !...

— Désormais, belle dame, cela m'est à peu près égal, répliqua Fargeau.

— Mais êtes-vous bien sûr qu'elle ne reparaîtra pas? dit Paoli qui semblait vouloir flatter la colère de la marquise.

Oh! fit cette dernière dont les dents se serraient convulsivement, si elle reparaît, malheur à elle!

— Pourvu que le capitaine ne vienne pas souffler sur tout ce beau courroux! prononça encore Fargeau à demi-voix et d'un accent plus railleur.

— Chère bonne, dit Paoli, tout ce qui vous intéresse m'intéresse; je vais aller voir au foyer si la Lovely a fini sa soirée... Attendez-moi.

Elle sortit, laissant les trois loges maussades et tourmentées par cette mauvaise humeur qui suit toute défaite.

Au bout de dix minutes elle revint.

Un sourire méchant et cruel errait autour de ses jolies lèvres.

— Eh bien! firent toutes ces dames et demoiselles, à qui le sourire de Paoli rendait l'espoir de mal faire.

— Elle est partie, répondit la Milanaise.

Oliva baissa la tête.

— Et nous allons partir aussi, mesdames, s'il vous plaît, ajouta Paoli, en arrangeant sur ses épaules le crêpe de Chine fameux, — partir tout de suite.

Il y avait du triomphe dans l'accent de cette charmante femme.

— Pourquoi partir de suite? demandèrent les nièces.

Paoli prit la main de la marquise.

— Chère bonne, murmura-t-elle, — nous avons notre revanche toute prête.

— Que dites-vous?

— J'ai appris bien des choses en dix minutes... La Lovely est à nous!...

— Comment cela?... s'écria la marquise dont les yeux brillèrent.

— Venez! venez! je vous expliquerai tout en chemin...

Les trois loges déménagèrent bruyamment et en un clin d'œil.

Paoli s'était penchée en passant et avait dit quelques mots à l'oreille de Fargeau.

Ce dernier perdit tout à coup son air d'indifférence qu'il affectait depuis son entrée au théâtre. Il tressaillit violemment et devint pâle, comme à l'instant où M. Baptiste lui avait dit

pour la première fois que Raymond Lointier était amoureux fou de la Lovely, et que la Lovely était madame de Marans.

Il fit signe à Romblon de rester.

GÉNÉROSITÉ DE M. FARGEAU

Menand jeune avait suivi sa *société*, mais il avait eu l'adresse de glisser sous sa redingote un des petits bancs que l'ouvreuse avait loués aux dames. Menand jeune emporta ce meuble afin d'orner sa demeure.

Il était ancien notaire, et malgré sa délicatesse éprouvée, il aimait à prendre toute espèce d'objets. — Si jamais il s'introduit dans le sein de vos familles, veillez sur lui sans faire semblant de rien.

Ce n'est pas perversité de sa part, c'est besoin d'acquérir un mobilier.

Il *fait* les tasses, soucoupes, petits couteaux, cure-dents, boîtes, plumes, crayons, grattoirs, magots de la Chine. Il aime les sous qui traînent sur les cheminées. On l'a vu dévisser des pommes de cuivre dans les escaliers et emporter des bouteilles vides.

Mais chacun a ses faiblesses, mon Dieu! et de si légers défauts ne terniront jamais un grand caractère.

Au moment où les habitués des salons agréables de madame la marquise de Beaujoyeux quittaient leurs trois loges, il y avait déjà longtemps que Clémence s'était esquivée, afin de se rendre auprès de madame de Marans.

Albert l'avait aperçue seulement comme elle partait, et il s'était élancé sur ses pas.

Sous le péristyle, Albert reconnut M. Raymond Lointier qui regagnait sa voiture, soutenu par un domestique de l'hôtel. Il enfonça son chapeau sur ses yeux et hâta sa course.

Le domestique ne vit ni Albert ni Clémence, qui avait un peu d'avance sur Albert.

Celui-ci, comme presque tous les jeunes gens dans sa position, s'habillait avec une recherche sévère. Il n'outrait point la mode comme nos seigneurs du trottoir Tortoni, mais il la suivait. C'était un élégant, parce que c'était un malheureux. Les riches seuls et les forts ont le droit insolent de négliger leur mise.

Par hasard, ce soir-là, grâce au tailleur qui avait remplacé ses habits couverts de boue, Mazurke pouvait passer, lui aussi, pour un élégant.

Clémence, qui avait pris des renseignements au contrôle, tourna l'angle des boulevards et s'engagea en courant dans la rue des Fossés-du-Temple.

Albert la suivit de près.

Il la vit entrer chez la concierge du théâtre de Diane.

Il attendit devant la porte.

Le sort d'Albert était fixé dès ce moment.

Trois hommes arrêtés à l'angle de la rue de la Tour faisaient faction et se dissimulaient de leur mieux dans l'enfoncement d'une porte cochère. C'étaient les hommes de Romblon-Ballon.

Ils valaient beaucoup mieux que les trois philosophes, chargés d'assommer Mazurke derrière le Gros-Caillou.

Le boulevard du Temple offre, en ce genre, tout ce qu'il y a de plus excellent dans la capitale.

La Cité ne vaut plus rien; le revers de l'Hôtel-Dieu s'est gâté; la rue Mouffetard est odieuse, mais honnête. C'est le boulevard du Temple qui a détrôné la rue aux Fèves.

Et vraiment, ces bons garçons n'avaient ni air ni soleil aux abords du Palais-de-Justice. Au boulevard du Crime, ils sont à merveille. De bonnes guinguettes, des taudis où l'on fait la poule, le Temple à cinquante pas, et le canal Saint-Martin tout près. Trouvez mieux!

Romblon-Ballon avait donné à ses trois hommes le signalement de Mazurke et celui de madame Lovely. On n'avait rien à démêler avec cette dernière, mais elle devait servir à faire reconnaître Mazurke.

— Attention! grommela le chef des trois hommes, — voilà le fashionable!... Ballon nous avait bien dit qu'il tournerait la rue d'Angoulême pour venir à la rencontre de sa particulière... La particulière a une robe de soie noire et un voile noir brodé sur la figure... Méfiance!

La concierge du théâtre de Diane répondait aux questions de Clémence :

— La chanteuse?... madame Lovely, pas vrai?... Elle vient de sortir... Elle allait bon train, mam'selle!... mais si vous courez, vous pourrez bien la retrouver sur le boulevard où elle va prendre son fiacre.

Clémence n'en demanda pas davantage.

Elle reprit sa course.

Albert, au lieu de l'appeler, se mit à la poursuivre.

Clémence passa devant les trois hommes et ne les aperçut

point. Un cri étouffé se fit entendre derrière elle. Elle se retourna sans cesser de courir.

Elle crut voir la figure pâle d'Albert. — Albert chancelait, puis tombait.

Mais elle était bien sûre de l'avoir laissé dans la salle.

La fatigue et la fièvre lui donnaient décidément d'étranges visions à cette pauvre Clémence.

Un assassinat derrière les théâtres, à vingt pas de la porte ouverte d'un marchand de vins!...

Quelle folie!...

Albert ne poussa pas un autre cri.

Le couteau du chef lui avait piqué le cœur.

Les trois estafiers s'éclipsèrent. Ils avaient gagné leur argent.

En sortant du théâtre, Romblon-Ballon et Fargeau purent savoir, par la rumeur publique, qu'un homme avait été assassiné au coin de la rue de la Tour.

— Et le malheureux est mort sur le coup? demanda M. Fargeau avec intérêt.

— Sur le coup! lui fut-il répondu.

— Pou-hou! fit Romblon; — ah diable! voilà une histoire!...

Quand Clémence arriva devant les fiacres, Lovely était déjà partie.

Romblon et Fargeau longèrent les boulevards et descendirent la rue Saint-Martin.

On avait mené le pauvre docteur Gabriel jusqu'aux portes des Arts-et-Métiers.

Au moment où Romblon-Ballon et Fargeau passaient, il y avait encore foule devant le corps-de-garde. Yaume était parmi les curieux et regardait les résultats de sa perfidie sans remords.

— M. Philippe, pensait-il, m'avait mis là pour pas qu'il entre!... Fallait censé pas qu'il soye entré!

Les yeux de Romblon tombèrent sur Gabriel qui se débattait devant le poste.

— Ah diable! fit-il; — bon!... Pouh!... Est-ce que ce n'est pas le petit docteur?

— Quel docteur? demanda Fargeau avec distraction.

Mais il aperçut Gabriel, à son tour, et s'arrêta brusquement.

Depuis le théâtre de Diane, il n'avait pas prononcé une parole; il réfléchissait.

Dans un drame comme le nôtre, où les fils de l'intrigue se brouillent et se nouent tout naturellement, ce serait peine inutile que de jouer à cache-cache avec l'intelligence du lecteur. Nous ne faisons jamais de mystère à plaisir, et parmi la foule des événements qui s'entassent, nous dédaignons les premiers secrets du métier.

Fargeau songeait aux dernières paroles de madame Paoli.

Madame Paoli lui avait dit à l'oreille en quittant la loge :

— Grièche a fait un bruit d'enfer... Lovely est perdue. Elle va venir me chercher jusque chez la marquise pour mettre les pouces et accepter ce qu'elle refusait si insolemment hier.

Ce pauvre M. Fargeau n'avait en vérité pas bonne chance.

Ce que Lovely refusait hier, c'était une entrevue avec M. Raymond Lointier l'aveugle.

Tout ce beau travail de M. Fargeau allait donc aboutir en définitive à ceci : jeter Berthe dans les bras de Lucien !

On conçoit que les réflexions de M. Fargeau ne devaient pas être gaies.

Mais c'est dans ces moments de terrible embarras que les hommes forts trouvent des ressources et rétablissent d'autorité leur partie aux trois quarts perdue.

La vue du petit docteur Gabriel ramena un rayon d'espoir dans l'âme de ce pauvre bon M. Fargeau.

— Il faut le tirer de là, cet enfant! dit-il.

— Bon! s'écria Ballon; — pou-ouh!... il ne nous gêne pas dans ce poste.

— C'est quelque malentendu...

— Après?...

— Réclamons-le.

—Pou-ou-ouh !... fit Romblon avec étonnement, —pourquoi faire?

— Un sentiment de générosité... commença pathétiquement Fargeau.

— Bon!... interrompit Ballon; — ah diable!... le pauvre Hongrois... Vous êtes donc généreux, vous?...

M. Fargeau haussa les épaules.

— Citoyen, dit-il au chef du poste, — ce jeune homme est mon voisin... il appartient à une famille honorable...

— Vraiment !... grommela le guerrier français, eh bien, il n'en a pas l'air...

— C'est M. le docteur Gabriel de Marans.

— Ah! bah! un docteur ça?...

— Pou-hou!... positivement! prononça de loin Romblon-Ballon.

Le chef du poste regarda de son côté, et l'aspect d'un homme si vaste, complétement vêtu de nankin, lui donna beaucoup de confiance.

—Pourquoi ne paie-t-il pas ses courses? dit-il encore pourtant.

— Il y a certainement ici quelque fâcheuse erreur... plaida Fargeau.

— Positivement! appuya Ballon. — Ah diable!... un malentendu...

— Voyons, dit le chef du poste, — le réclamez-vous?

— Avec le plus grand plaisir...

— Alors donnez-moi vos noms... qu'il paie... et qu'il s'en aille!

Prétendre que chaque membre de la force armée est plus poli que feu M. de Coislin, ce serait peut-être de l'exagération.

Ces citoyens ont des formes à eux. Ils sont si peu habitués à voir un galant homme en face.

Quand ils vous disent : va-t'en! il faut s'en aller et les remercier au fond du cœur.

M. Fargeau, M. Romblon, qui étaient deux coquins, réclamaient ici le docteur Gabriel de Marans, pauvre petit fou, coupable assurément, et bien coupable, mais dont le cœur restait honnête. — Ainsi va le monde.

Ils s'éloignèrent tous les trois, suivis de Yaume, qui n'eut pas honte d'aggraver ses torts par la curiosité la plus indiscrète.

Gabriel se confondit en remercîments et voulut s'élancer de nouveau dans la direction du théâtre de Diane.

Il était bien loin de se douter, le pauvret, que la première lettre sans signature, le prétendu billet de Mazurke et la troisième missive qui le convoquait au théâtre de Diane, étaient tous les trois l'œuvre de cet homme obligeant et secourable, M. André Lointier, son voisin!

Celui-ci l'arrêta d'un geste paternel.

— Où allez-vous? dit-il.

— En un lieu où je devrais être déjà depuis longtemps, monsieur.

— Je respecte vos secrets, mon jeune ami, reprit Fargeau, et la question que je viens de vous faire m'est inspirée seulement par un fait que je dois vous soumettre... sans chercher

aucunement à en deviner la portée... Ce soir un homme s'est présenté chez moi... Il se trompait de porte... Je ne m'en suis aperçu qu'après beaucoup de paroles échangées... Cet homme se croyait chez vous et venait vous trouver pour vous dire que des choses extrêmement importantes pour vous se passaient ce soir chez madame la marquise de Beaujoyeux...

Romblon écoutait et se demandait où son digne camarade en voulait venir.

Yaume écoutait aussi.

Fargeau parlait avec un certain embarras.

Il n'avait pas eu le temps de dresser convenablement ses batteries.

Ce qu'il voulait, c'était la présence de Gabriel chez la marquise; c'était la rencontre du fils et de la mère, — afin d'empêcher Berthe de se réunir à Lucien.

Il espérait retrouver dans les salons Beaujoyeux cette occasion de mortel scandale qu'il avait perdue au théâtre de Diane.

Gabriel passa la main sur son front.

— On s'y perd! murmura-t-il, — tous ces avis étranges et anonymes...

— Vous comprenez bien que ce que je vous en dis... interrompit M. Fargeau.

— Monsieur, interrompit Gabriel à son tour, — je vous remercie... je profiterai de votre avertissement... mais il faut d'abord que j'aille de ce côté...

Il montrait le boulevard.

Fargeau ne pouvait pas lui dire : Par là il n'y a plus rien.

Gabriel poursuivit :

— Je reviendrai ensuite chez madame la marquise de Beaujoyeux.

On échangea des poignées de main et Gabriel partit.

Yaume, qui avait tout entendu, mais qui trouvait l'entretien peu intéressant, alluma une pipe et se mit à flâner.

— Ce petit homme est amoureux de ma fille, dit Fargeau à Romblon.

— Alors, je ne m'étonne plus si vous l'avez réclamé.

— Je ne veux pas qu'il l'épouse.

— Bon! s'écria le gros homme; — mais pourquoi lui avez-vous raconté cette histoire?

Au lieu de répondre, Fargeau s'arrêta au milieu de la rue.

— Mon cher monsieur Romblon, dit-il en lui prenant la

main, — vous avez vos entrées particulières chez madame la marquise de Beaujoyeux, n'est-ce pas?

— Hein? fit Ballon. — Pou-ouh!

— S'il y a indiscrétion...

— Du tout!... Ah diable! Ça me coûte les yeux de la tête, seulement, et papa n'aurait pas souffert.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Je ne sais pas... Quel service?

— Quand ce petit homme viendra chez la marquise, pouvez-vous le faire entrer sans qu'on le voie?

— Parbleu! dit Romblon, — si ce n'est que ça, j'ai ma clef du second escalier... mais...

Romblon hésita et ce fut presque à voix basse qu'il acheva :

— Est-ce que vous n'avez pas assez du Hongrois?

Fargeau haussa les épaules.

— C'est tout bonnement pour qu'il arrive au salon sans être annoncé, répliqua-t-il. Le Hongrois était une épée suspendue sur notre tête, tandis que cet enfant est un poignard dans notre main.

— Ah diable!

— Est-ce dit?

— C'est dit.

— Alors, montons en voiture! s'écria Fargeau, — et fouette cocher... La soirée n'est pas perdue...

COUPS DE THÉATRE

Nous l'avons dit, elles ne sont pas méchantes ces pauvres enfants; seulement, comme les griffes mignonnes commencent à pousser au bout de leurs pattes de velours, elles aiment à égratigner un peu.

A part Oliva de Beaujoyeux et madame Paoli, la belle Milanaise, ces dames et ces demoiselles n'avaient vu dans l'affaire du théâtre de Diane qu'une espièglerie un peu forcée, — un *éreintement*, pour employer le terme des coulisses.

La blonde Cerceil et sa nièce adorable, les trois demoiselles de la Rue, mademoiselle de Poitiers, mademoiselle de Créey, mademoiselle d'Azincourt, toutes ces ravissantes houris qui dansaient dans les rêves de l'habit bleu (M. Godanchet, chimiste à Limoges, médaille d'argent), toutes ces pécheresses souriantes, soyez-en bien certains, auraient été désespérées de voir leur vie facile tourner au drame. On leur avait promis ce

spectacle séduisant : Une femme très belle humiliée. Elles étaient parties pleines de curiosité et d'espoir.

Mais elles ne savaient pas ce qu'il y avait d'horrible derrière le comique de cette farce.

Nous en disons autant des étudiants cossus et autres jeunes badauds qui émaillaient les salons Beaujoyeux.

Seulement tout ce monde était piqué au jeu. La fameuse très belle qu'on voulait humilier, avait récolté un triomphe. On était vaincu. Il fallait se dédommager.

Et Paoli offrait une occasion superbe !

Les salons Beaujoyeux étaient armés en guerre. On ne dansait pas, on ne jouait pas. L'habit bleu faisait trêve à ses naïvetés limousines et donnait peut-être une pensée au châle-apis, au cinq écharpes de barége et au garçon abandonné. Pervenche refoulait un cent d'alexandrins formidables qu'elle avait perpétrés dans la journée; Sensitive cherchait à *je t'aime* une autre rime qu'*amour extrême* ou *mon bien suprême*. Elle ne trouvait que *crème*, et cela lui mettait du malheur au cœur.

Guérineul, oh! qu'il était déchu! s'il s'était avisé de jurer seulement *nom d'un chien*, ce soir on l'eût flanqué dans la rue.

Il le sentait, il avait presque envie d'aller *en brûler une* au café Molière.

Madame la marquise ne prenait même pas la peine de dissimuler sa préoccupation.

Paoli seule avait un air parfaitement dégagé. C'était, pour le moment, un personnage important que cette Paoli. Elle allait jouer le rôle d'exécuteur en chef.

On entendit le tintement de la sonnette et un silence profond se fit.

Paoli se leva.

— Je vais aller la recevoir, dit-elle.

Oliva tremblait de tous ses membres. Elle ouvrit son flacon et en aspira fortement les sels.

La porte extérieure s'ouvrit.

Un colloque s'engagea dans l'antichambre entre Paoli et la nouvelle venue. Tous ceux qui étaient dans le salon pouvaient entendre.

— C'est bien elle! murmura Oliva dont l'émotion était au comble; je reconnais sa voix!...

Et ce n'était pas madame la marquise qui reconnaissait la voix de Lovely, la chanteuse, c'était la petite servante Olivette,

qui reconnaissait la voix de mademoiselle Berthe Créhu de la Saulays, son ancienne maîtresse.

Pas n'est besoin d'ajouter un mot pour expliquer la situation de cette femme. Elle aimait passionnément, malgré sa volonté, malgré son intérêt. Elle aimait de cet amour tyrannique et entêté qui résiste à tous raisonnements et se moque de tous remèdes : amour de courtisane, parbleu! maladie d'amour.

— Et sa rivale était là. — Du moins, elle croyait que cette femme était sa rivale.

La femme qui, vingt ans auparavant, l'avait empêchée d'être heureuse.

La femme qui lui avait gâté sa vie; la femme qui l'avait fait monter si haut, selon le monde où elle vivait et descendre si bas, selon sa conscience.

Car, le jour où l'on aime, on retrouve sa conscience.

Elle avait été servante.

Et sa maîtresse était là.

Sa maîtresse allait entrer chez elle, — dans ce salon tendu de soie, plus brillant sans nul doute que le grand salon du Ceuil.

Sa maîtresse allait entrer chez elle pour recevoir un coup de poignard au cœur.

Elle n'avait pas pitié, madame la marquise, oh! non, car sa haine était de vingt ans, une haine de soubrette damnée, une haine venimeuse, une haine vile et implacable, — mais elle avait peur.

Peur de cette femme brisée qu'on allait martyriser sous ses yeux.

Si cette femme la reconnaissait!...

Savez-vous? cette frayeur que l'on a double l'émotion; l'émotion, c'est le plaisir. Le plaisir grandit quand on y mêle un peu de souffrance.

Telles âmes perdues se comportent comme tels sens blasés.

Une fois, le marquis de Sades se pendit pour connaître le fin fond de l'extase.

Olivette souffrait juste ce qu'il fallait pour savourer en plein la coupe de la vengeance.

Certes, cela valait bien mieux que l'ignoble cabale des sifflets, des injures, des outrages grossiers, avec cela on n'atteint pas le cœur.

La honte, la honte poignante. Voilà une arme qui tue!

Et voyez comme tout arrive bien quand la chance s'en mêle!

Pendant que Paoli causait dans l'antichambre, Romblon-Ballon et Fargeau entrèrent par la porte du boudoir. Fargeau dit à l'oreille de la marquise :

— Le jeune homme va venir...

Le sein d'Oliva bondit. A la bonne heure! Elle était belle ainsi! et heureuse!

Tiennet n'était pas là, cette fois, pour défendre Berthe.

Oliva s'enfonça dans sa bergère comme la belle tigresse qui ramasse ses membres avant de s'élancer sur sa proie.

Paoli disait dans l'antichambre :

— Entrez, madame, entrez.

— Je ne veux parler qu'à vous seule, madame, répondait la nouvelle venue dont la voix défaillait et tremblait.

— Eh bien! chère dame, reprenait Paoli dont on devinait le perfide sourire, — il n'y a personne au salon... entrez.

Ce mensonge donna beaucoup de gaîté aux nièces.

A vrai dire, tout le monde trépignait d'impatience.

La porte s'ouvrit.

La Milanaise poussa Berthe plutôt qu'elle ne l'introduisit.

Berthe, à la vue de tout ce monde, laissa échapper un cri faible, et fit un mouvement pour s'enfuir. La porte était refermée derrière elle.

Chose étrange! dès ce premier moment, tout le plaisir que s'était promis l'assemblée s'évanouit. Étudiants et nièces éprouvèrent, au lieu de la joie espiègle qu'ils attendaient, un sentiment pénible.

A travers le voile baissé de la pauvre femme, on voyait une si navrante souffrance!

Elle demeura immobile à côté du seuil.

— Madame la marquise, dit Paoli cérémonieusement, j'ai l'honneur de vous présenter madame Lovely du théâtre de Diane, qui a sans doute besoin d'argent, puisqu'elle s'est souvenue de moi...

Les nièces essayèrent de sourire. Elles avaient le cœur gros. La marquise détournait les yeux. Fargeau s'était éclipsé, d'abord pour n'être point reconnu par sa voisine, ensuite pour attendre Gabriel et lui faciliter l'entrée. Paoli sentait que sa voix tombait sans écho.

Elle s'étonnait; sa verve s'en allait.

— Madame la marquise, dit-elle encore pourtant, continuant ce rôle qui déjà n'avait plus de succès, — madame la marquise m'excusera si je me suis permis de donner mon adresse chez

elle... Je tenais à lui faire voir que ces vertus farouches s'humanisent toujours... car madame Lovely vient pour notre affaire...

Berthe gardait le silence et ne bougeait pas.

L'acte de Paoli devenait odieux, au point de dégoûter l'assemblée, qui, pourtant, n'avait point de superflu en fait de délicatesse.

Les nièces chuchotaient.

Les étudiants s'éloignaient.

Romblon pensait:

— Ah! diable! Elle est belle comme tout, celle-là... pou-ouh!.. Si Oliva ne me coûtait pas les yeux de la tête...

— Tonnerre de Landerneau! se disait Guérineul; je ne l'ai pas reconnue au théâtre, moi... mais du diable si ce n'est pas ma cousine Berthe!... Quel embrouillamini, nom de nom de nom! quel embrouillamini!

La marquise cherchait une réplique et n'en trouvait pas.

Elle avait compté sur son public pour animer la scène.

Paoli restait abasourdie.

— Eh bien! dit Romblon au milieu du silence et de la meilleure foi du monde, — Oliva... pou-ouh!... madame Lovely ne serait peut-être pas fâchée de se rafraîchir?

Rose de Cerceil alla chercher un siége et l'offrit à madame Lovely.

Les étudiants se rapprochèrent.

Une minute encore et madame Lovely allait avoir une cour.

Le sang monta aux joues d'Oliva.

— Madame Lovely, dit-elle avec une intention de sarcasme qui ne porta pas, — est sans doute pressée d'en terminer avec vous, chère bonne... On n'est pas collet monté ici comme au foyer du théâtre de Diane... Faites votre affaire.

Berthe releva son voile.

Nul ne s'attendait à ce mouvement, et il y eut un murmure d'admiration dans le salon.

Car la douleur donnait comme un cachet divin à la souveraine beauté de cette femme.

Dans ses yeux qui gardaient des traces de larmes, il n'y avait ni frayeur ni bravade.

Le regard d'Oliva se baissa devant le sien.

Elle fit un pas vers le centre du salon.

— Vous m'avez fait du mal dans le premier moment, madame, dit-elle en s'adressant à Paoli, — mais je me suis

souvenue que mon sacrifice était accompli... Je n'ai plus peur de la raillerie.... et ce que je souffre est si bien écrit sur mon visage, qu'au lieu de me railler, voyez, je crois qu'on a pitié de moi.

Elle se tourna vers la marquise.

— Je ne vous connais pas, madame, reprit-elle; — on m'avait tendu un piége chez vous, à ce qu'il paraît... ceux qui pensent à mourir ne gardent point de rancune... Je vous pardonne, madame.

Puis, promenant son regard sur l'assemblée, elle ajouta encore, sans amertume, et presque en souriant :

— Si c'était un spectacle qu'on vous avait promis, vous voilà déçus, n'est-ce pas!... peut-être veniez-vous voir ce qu'il en coûtait à la fierté d'une femme pour tomber... Il en coûte la vie, et ce n'est rien, allez!... Jeunes filles, il y a une larme dans vos yeux... Merci!... pour cette larme, je vous dois mon histoire... Je suis mère: il me faut dix mille francs pour racheter l'avenir de mon fils... Je donne mon honneur pour sauver le sien... La Lovely va se vendre et mourir... Mon fils, qui a un autre nom, ne saura même pas ce qu'est devenue sa mère... il pourra regarder chacun en face, mon fils, mon pauvre enfant que je ne verrai plus!...

Presque toutes les jeunes filles pleuraient.

La Lovely mit son bras sur l'épaule de Paoli.

— Venez, madame, dit-elle; — je suis prête.

La Milanaise jeta un dernier regard vers Oliva qui, à cette heure, luttait peut-être contre un sentiment de compassion. — Oliva lui fit signe de sortir. Elle obéit.

Lovely baissa son voile et franchit le seuil.

Il y avait dans le salon une sorte de stupeur.

Une minute s'écoula.

Au bout de ce temps, la porte du boudoir s'ouvrit avec fracas, et Gabriel de Marans s'élança dans le salon.

Fargeau le suivait.

— Où est-elle? s'écria le jeune docteur dont les traits exprimaient une véritable folie; — où est-elle?....

Fargeau ne répéta point la question, mais son regard, après avoir fait le tour de la chambre, interrogea la marquise, qui répondit à voix basse :

— Partie!...

Fargeau fit un geste de dépit furieux.

Gabriel secouait ses cheveux blonds inondés de sueur,

— Où est-elle? répétait-il; je sais qu'elle est venue!... je le sais!

La même idée naissait dans tous les esprits.

Ce fut Rose de Cerceil qui l'exprima.

— Votre mère?... murmura-t-elle.

Gabriel recula comme si on l'eût frappé au visage.

— Elle est donc venue! prononça-t-il avec effort.

Puis il ajouta d'un air sombre :

— Ma mère!... qui a dit cela?... cette femme n'est pas ma mère!...

Personne n'avait vu la porte principale tourner lentement sur ses gonds, parce que l'attention de tous était concentrée sur Gabriel.

C'était comme la suite de ce drame triste jusqu'à l'angoisse, dont la pauvre Lovely avait dit la première scène.

A ce moment, une voix grave s'éleva près du seuil. Elle dit:

— Celui qui renie sa mère est un lâche!

Tout le monde tressaillit.

Oliva poussa un cri en prononçant le nom de Tiennet Blône.

Fargeau et Romblon faillirent tomber à la renverse. Ils avaient reconnu Mazurke.

RENIER SA MÈRE!

M. Fargeau ne pouvait en croire ses yeux. Quant à Romblon-Ballon, il se demandait bien sérieusement si cet homme-là était le diable.

Qui donc avait-on tué à sa place au coin de la rue de la Tour?

Pauvre Albert! pauvre vie obscure et triste! pauvre mort! égorgé contre une borne et jeté à la Morgue où personne ne viendra le chercher!...

Personne, ni mère ni ami!

Il était mort pour un autre. Et peut-être eût-il accepté cette fin d'un cœur content, le pauvre Albert, si seulement Clémence se fût retournée, si seulement elle eût fait un pas en arrière pour relever sa tête qui touchait le pavé, pour verser cette larme qu'on accorde à toute mort prématurée, pour dire au moins à ceux qui allaient le mettre en terre, pour dire :

— Il s'appelait Albert!...

Hélas! une croix sans nom, un lit dans la tombe commune, et l'oubli plus lourd que la terre du dernier asile!...

A la vue de Tiennet Blône, le peu de pitié qui s'était fait jour

par hasard dans le cœur d'Oliva s'évanouit bien vite. Elle regretta d'avoir laissé échapper sa prétendue rivale. Elle eût voulu maintenant l'avoir pour la jeter en proie à la folie de cet enfant furieux.

A présent, elle comprenait le plan de Fargeau. C'eût été là une vengeance terrible et complète.

Mais ce Tiennet! quel démon l'avertissait donc? comment venait-il partout où passait Berthe?

Oliva mettait cela sur le compte de l'amour.

Dans l'espèce, comme on dit au palais, le démon était censément notre ami Yaume qui avait rencontré Mazurke en regagnant le boulevard, — histoire de flâner, — et qui lui avait conté l'entretien de Fargeau et de Gabriel.

— Je l'aurais bien imposé d'entrer encore au spectacle, le petit failli médecin, monsieur Philippe, dit Yaume avec fatuité, — mais j'avais acquis la certitude que je me doutais bien que c'était fini... V'là donc qu'est bon!... Alors, le *maigréchin* (M. Fargeau) lui dit, dit-il, faut vous y rendre dans les appartements de madame la marquise de Beaujoyeux, si toutefois vous ambitionnez de savoir des choses qui vont vous étonner! Que le gros en jaune (Romblon) faisait pendant ça comme ça: l'ou-ouh! pououh!.... Censé comme un coucou malade.... Alors, le failli merle de petit médecin leuz-y dit: En vous remerciant, bien obligé, excusez!... alors...

Mais Mazurke était déjà loin.

— Pas l'embarras! grommela Yaume un peu piqué, il n'écoute jamais que le commencement, M. Philippe!... Alors, je vas reflâner.

Mazurke sauta dans un remise et se fit conduire rue de l'Ancienne-Comédie.

Décidément, les habitués des salons Beaujoyeux devaient avoir du drame ce soir-là. Mais ce n'était plus ce drame qui énerve : l'agonie d'une femme, ce drame sans consolation, ce deuil affreux; c'était maintenant le drame pimpant avec l'acteur favori.

Vive Dieu! Mazurke entrait en scène, le magnifique soldat dont toutes les nièces raffolaient; il entrait en scène par un coup de théâtre.

Il y eut un mouvement tout autour du salon. Rose de Cerceil rougit, l'enchanteresse; Azincourt, Crécy, Poitiers, montrèrent leurs dents blanches en un sourire charmant. Pervenche montra ses dents jaunes en un vilain sourire.

— Hongrie! Patrie! murmura Sensitive; ça se chanterait au café-concert.

Guérineul songea aux neuf places vides et à la cabriole qu'il avait failli faire.

Pour des motifs différents et à des degrés inégaux, Romblon, Fargeau et madame la marquise Oliva de Beaujoyeux semblaient frappés violemment.

Mais c'était le jeune docteur Gabriel qui avait reçu de cette entrée soudaine le choc le plus rude.

Il pâlit, puis tout son sang inonda son visage.

Puis encore un sourire étrange éclaira ses traits, décomposés par la rage.

Ceux qui avaient spéculé odieusement sur le désespoir de cet enfant ne s'étaient point trompés. Sa vie était dans l'orgueil. Ce qui le rendait fou à cette heure, c'était l'orgueil déçu.

Dans une seule journée, lui, M. de Marans, il avait appris tant de hontes qu'il ne se souvenait plus d'avoir commis un crime.

Il n'était pas gentilhomme! il était bâtard! sa mère était une femme perdue!

Oh! certes, on devient fou pour moins que cela. Mais quand on a l'âme d'un homme, on songe à sa mère d'abord, pour douter, — ensuite au bonheur perdu, — et cette idée puérile: *Je ne suis pas gentilhomme!* si elle vient par hasard, ne vient que la dernière.

Au fond de ces abîmes où s'écroulent parfois la joie et l'honneur d'une famille, qui pourrait s'attendre à trouver debout cette pauvre faiblesse des gens heureux: la vanité?

Gabriel était un enfant. Les poètes ont si bien divagué en parlant de cet âge qu'on hésite à dire la vérité toute simple. Ils ont célébré en vers de toute mesure la bonté, la générosité, la candeur, etc., de la VINGTIÈME ANNÉE! Les poètes sont aveugles ou menteurs. La vingtième année est l'âge de l'orgueil et de la faiblesse.

L'orgueil uni à la force est presque une vertu.

L'orgueil uni à la faiblesse, c'est le malheur ou le crime.

A vingt ans, l'homme le meilleur, l'homme qui sera un saint ou un héros, est en danger de devenir un misérable.

A vingt ans, la femme est une femme. A vingt ans, l'homme est un être sans nom, qui mue, qui se forme, qui fatigue; un être à la fois débile et fanfaron, égoïste souverainement; — un être capable de tout ce qui est mal, souvenez-vous-en!

Vingt ans, c'est la crise.

Dans cette crise, il peut y avoir de la poésie, des rêves brillants, des opéras, des féeries; — mais du cœur, pas un atome.

Le cœur sommeille durant ces jours de fièvre cérébrale. Le jour où l'on devient moins poète, on est homme, c'est-à-dire, bon, brave, fort.

Ce sourire qui naissait sur le visage bouleversé de Gabriel, à la vue de Mazurke, c'était comme le suprême épanouissement de sa rage. Il trouvait son adversaire; il était content.

— Ah! c'est vous, monsieur le capitaine?... dit-il en prenant tout à coup ce ton froid qui annonce ou précède l'insulte; — nous avons ensemble plus d'un compte à régler.

Il fit un pas vers Mazurke qui lui épargna la moitié du chemin.

—Je ne sais pas si nous avons ensemble des comptes à régler, monsieur Gabriel, répliqua ce dernier dont le regard dominait Fargeau, Romblon, Guérineul et les autres cabaleurs du théâtre de Diane, — mais je sais que vous êtes la dupe d'une comédie infâme, ce qui me fait pitié.. je sais en outre que vous venez de prononcer des paroles indignes, ce qui me fâche, monsieur Gabriel.

Ceci fut dit rondement et d'un accent presque paternel.

—En vérité!... ricana le petit docteur; cela vous fait pitié, monsieur le capitaine!.. cela vous fâche!...C'est désolant, sur mon honneur!

—Gabriel, commença Mazurke, qui adoucit encore sa voix, —vous êtes un enfant...

Voilà le mot qui les exaspère!

— Pardieu! monsieur, interrompit le jeune docteur, dont les dents, plus blanches que celles de Rose Cerceil, grinçaient et se choquaient, —vous n'avez pas besoin de m'insulter, je vous jure!

— Vous êtes un enfant, répéta Mazurke, et si vous n'étiez pas un enfant, il faudrait vous juger bien sévèrement.

— Qu'est-ce à dire?

— Je sais ce que vous avez fait, monsieur Gabriel.

—Vous savez?

Fargeau se demanda si le capitaine n'avait pas, lui aussi, des rapports avec l'homme aux lunettes bleues. Il était seul à comprendre le sens exact des paroles échangées.

— Je sais tout! prononça Mazurke lentement.

Ces choses avaient pour les habitués des salons Beaujoyeux

tout l'intérêt d'un imbroglio dramatique et plein de mystères. On écoutait. Nul ne songeait à remarquer ce qu'il y avait de bizarre et de peu convenable dans l'action de ces deux hommes qui venaient là dans une maison étrangère échanger à haute voix des explications, et peut-être des provocations.

Mazurke semblait le maître.

Bien que le commun des invités ignorât le pouvoir qu'avait Mazurke sur Romblon, Fargeau, madame la marquise, etc., personne ne s'étonnait.

On écoutait comme au spectacle.

Pendant que Gabriel cherchait une réponse, Mazurke poursuivit.

— Si vous n'étiez pas un enfant, croyez-vous que je vous pardonnerais d'avoir renié votre mère?

— Me pardonner!... répéta Gabriel en relevant la tête avec arrogance.

Mazurke passa la main sur son front. — Evidemment un douloureux souvenir était en lui.

— Renier sa mère! murmura-t-il comme en se parlant à lui-même, — c'est là un crime que je croyais impossible!... Un jour, moi, j'ai vu une mère qui détournait les yeux de son enfant et qui lui disait : Tu n'es pas mon fils!...

Mazurke frémit de tout son corps, car cette mère c'était la sienne.

— L'enfant souffrit comme on ne souffre pas deux fois en sa vie, poursuivit-il d'une voix profonde et changée, — comme on ne souffre pas pour mourir...

— Quand une mère est coupable, dit Gabriel; — quand elle déshonore un nom noble.

— Tais-toi! de par le ciel, tais-toi! s'écria Mazurke.

— Quand une mère oublie ses devoirs, au point...

— Tais-toi, te dis-je!... Ta mère est la plus pure de toutes les femmes.

Gabriel, qui gardait son sourire sarcastique, fronça le sourcil tout à coup et fixa ses yeux hardis sur Mazurke.

— Vous la connaissez donc bien, vous!... prononça-t-il d'une voix sourde.

— Si je la connais!

Les poings de Gabriel se crispèrent. Une idée venait de luire dans le chaos de son esprit.

— Vous êtes son amant!... vous êtes son amant!... dit-il par deux fois.

— Oh!... s'écria Mazurke en reculant avec horreur.

— Vous êtes son amant! répéta Gabriel avec un cri extravagant; et voyez, ajouta-t-il en se tournant vers l'assemblée stupéfaite, voyez comme un gentilhomme traite l'amant de sa mère!

Sa main se leva.

Mazurke l'abattit avant qu'elle eût effleuré sa joue.

Gabriel, ivre et affolé, se dressa sur ses pieds pour lui cracher au visage.

Mazurke lui colla sa main puissante sur la bouche.

Gabriel trépignait, écumait, criait.

— Misère! disait Mazurke en le contenant sans effort; — misère et infamie!... Il parle de l'amant de sa mère! Oh! Dieu lui devait un autre fils!...

Il n'y avait pas un front qui ne fût pâle.

C'était un combat à mort qui se préparait.

La marquise haletait et défaillait.

Elle enviait passionnément, au fond du cœur, le sort de cette femme insultée par son enfant, insultée et reniée!

Car il l'aimait, lui, cette femme; Oliva traduisait en amour chacune des paroles, chacune des actions de Mazurke.

Il l'aimait, il l'aimait! ce n'était plus un secret. Le fils, lui-même, ne l'avait-il pas deviné?

Oh! pour être aimée ainsi, que n'aurait-elle pas donné, Oliva, jalouse et vaincue!...

— Lâche!... râlait Gabriel qui chancelait sous la main de Mazurke; — il faut que l'un de nous deux meure!...

— Il faut que je défende ta mère contre toi, n'est-ce pas, Gabriel de Marans!... murmurait Mazurke qui avait à la lèvre un amer sourire.

— Il faut que tu défendes ta maîtresse contre son fils déshonoré!... Tu te doutes bien que je ne suis pas venu ici les mains vides... Je ne savais pas le nom de l'infâme... Mais je savais qu'il était ici... Et j'ai des épées en bas dans ma voiture.

— Des épées!... répétèrent les femmes effrayées.

— Tu ne veux pas!... dit encore Gabriel.

— Si fait... je veux bien, répliqua Mazurke, dont le calme augmentait à mesure que la fureur de Gabriel devenait plus folle.

— Viens donc! s'écria ce dernier avec un éclat de voix.

Il s'élança vers la porte.

— Messieurs!... messieurs, s'écrièrent toutes les femmes, empêchez-les de sortir!

Quelques-uns s'ébranlèrent.

Mazurke les arrêta du regard.

— Allez avec eux, au moins, insistèrent les jeunes filles ; — empêchez un malheur!

Mazurke était sur le seuil.

Il dit à ceux qui l'approchaient :

— Je vous défends de me suivre!

Et il disparut.

OU MAZURKE A DE L'ESPRIT

Personne n'osa désobéir à Mazurke.

Et d'ailleurs, chose singulière, ce n'était pas pour Gabriel que les femmes avaient peur. L'intérêt aurait dû se porter sur ce malheureux enfant, qui était le plus faible et qui était désespéré.

Le contraire arrivait.

Sans savoir, et malgré les apparences, l'instinct féminin donnait le beau rôle à Mazurke.

Rose Cerceil exprima l'opinion commune en murmurant :

— Si ce petit fou allait le blesser!...

Gabriel descendit l'escalier en quelques enjambées.

Mazurke le rejoignit sous le vestibule.

Ils montèrent ensemble dans la voiture de Gabriel.

— Quai des Augustins, dit ce dernier au cocher.

Il tira sa montre.

— Minuit et demi, ajouta-t-il en se tournant vers Mazurke ; — il n'y aura personne sur le quai... Nous pourrons nous battre tout à l'aise.

Mazurke était renversé dans l'angle de la voiture.

Il ne répondit pas.

Tout le monde a pu voir la cohue de voitures qui se presse au bas du Pont-Neuf, précisément à cette heure de minuit et demi. L'effet est d'autant plus bizarre, que toutes les boutiques sont depuis longtemps fermées, et que les rues et les quais dorment à l'entour.

C'est un bruit assourdissant, parmi le grand silence de la nuit parisienne; c'est un mouvement, un embarras : cochers et chevaux se hâtent, sentent le lit et l'écurie.

Fiacres honteux, qui couvrent du voile banal de leurs stores des amours de hasard, brillants équipages qui se sont encanaillés par fortune dans la boue du boulevard du crime, coupés

qui ont été rire au Vaudeville, calèches qui ont été pleurer au Gymnase, citadines qui ont dévoré vingt-huit actes et soixante-quinze tableaux au théâtre de l'Ambigu-Comique, tout cela se mêle, tout cela roule et se croise avec quelque carrosse littéraire revenant de l'Odéon.

Cela dure une demi-heure. Puis le silence revient avec la solitude.

La voiture qui emportait Mazurke et Gabriel tomba au beau milieu de la bagarre. Le cocher qui dormait aux trois quarts, au lieu de garder sa droite à l'embouchure de la rue Dauphine, prit du champ pour tourner, se laissa séparer du trottoir et fut dès lors obligé de couper en biais la ligne du quai, mettant le désordre dans le courant des équipages, fiacres, etc., qui descendaient vers le faubourg Saint-Germain.

Des jurons, il en plut! des malédictions, des menaces, mais pas de coups. Rarement les cochers parisiens oublient la prudence.

Cependant le mouvement cessa peu à peu. Il y avait un bel et bon embarras, compliqué de bris de timons et de capotes défoncées.

Gabriel et Mazurke sautèrent sur le pavé. Gabriel avait les épées.

Au moment où ils cherchaient à louvoyer au travers de tous ces véhicules empêchés, un cri faible retentit à l'oreille de Mazurke.

Il se retourna et vit au fond d'un cabriolet mylord dont la capote était baissée, une femme qu'il ne reconnut point. — Elle se penchait pourtant. — Mazurke continua sa route.

La femme leva le tablier du cabriolet et descendit résolûment, au risque de se faire écraser vingt fois.

Malgré le voile épais qui couvrait son visage, on pouvait aisément deviner qu'elle était toute jeune et charmante.

Mazurke et Gabriel s'arrêtèrent derrière le marché de la Vallée.

Gabriel jeta une épée aux pieds de Mazurke.

— Allons, dépêchons! dit-il.

— Êtes-vous bien fort à ce jeu-là? demanda Mazurke.

— Oh! s'écria Gabriel, — ne raillez plus ici!... Vous avez payé mon amitié par la plus lâche des trahisons...

— Vous, dit Mazurke, — monsieur le docteur Gabriel, vous ne m'avez pas payé du tout les dix mille francs que vous me devez.

— Est-ce un prétexte pour reculer, monsieur?

— Du tout!... je vous attends bien tranquillement comme vous voyez... c'est un fait que je constate.

Le contraste était complet entre ces deux hommes, dont l'un écumait de fureur, tandis que l'autre gardait un calme méprisant qui, désormais, ne devait guère se démentir, suivant toute apparence.

Gabriel tomba en garde.

Rien qu'à voir la façon dont il engagea le fer, l'issue du combat ne pouvait être un instant douteuse. Son épée tremblait et frémissait sur celle de Mazurke, qui était immobile et ferme comme si elle eût été rivée à des doigts de marbre.

Gabriel était assez beau tireur, néanmoins, et sans la fièvre qui le tenait, Mazurke aurait été forcé de jouer serré.

Il attaqua de fougue, négligeant de se couvrir, et porta coup sur coup les cinq ou six bottes qui défraient les assauts de salle.

Mazurke parait et ne ripostait pas.

— Il me semble qu'on crie là-bas!... dit-il au bout d'un instant; — écoutez donc, s'il vous plaît.

Comme Gabriel ne s'arrêtait pas, Mazurke prit son épée dans une croisée et la jeta sur la chaussée.

— C'est pour écouter... dit-il en manière d'excuse.

Une voix de femme se faisait entendre en effet dans la direction du Pont-Neuf.

Et l'on pouvait distinguer parfaitement le nom de Gabriel.

— Qu'est-ce que cela peut être? pensa tout haut Mazurke.

—Que vous importe, monsieur, puisque c'est moi qu'on appelle? s'écria le docteur blond.

— Cela m'importe beaucoup, répliqua Mazurke; — figurez-vous, monsieur Gabriel, que je suis obligé de m'occuper de vous plus que vous ne pensez...

— Ah!...

— Plus que vous ne valez, continua Mazurke.

— Monsieur!...

— Plus que je ne voudrais, surtout!

Il donna un petit coup de lame sur les doigts de Gabriel, qui cherchait à reprendre son épée.

— Mais c'est une dame qui nous arrive!... poursuivit-il.

— Arrêtez! arrêtez! dit la jeune femme du cabriolet-mylord qui accourait essoufflée.

— Clémence! s'écria Gabriel stupéfait.

C'était en effet Clémence, qui avait vu les épées au moment ou Gabriel les sortait de la voiture, et qui s'était élancée sur les traces des deux adversaires.

— Au nom de Dieu! répéta-t-elle, — arrêtez!

Sa détresse n'était pas tout à fait en rapport avec la situation, il faut bien le dire; mais elle ne pouvait pas deviner la bizarrerie de ce combat inégal.

Elle pensait arriver entre deux hommes qui s'égorgeaient et se jeter au milieu des épées.

— Gabriel! Gabriel! poursuivit-elle, — songez à votre mère!

Il n'y songeait que trop.

— Et vous, monsieur Mazurke, dit-elle encore, par pitié!...

— Elle sait son nom!... pensa Gabriel.

— J'ai l'honneur d'être connu de vous, mademoiselle? demanda Mazurke étonné.

— Oui... oui... répondit la jeune fille.

Elle ajouta de manière à n'être entendue que de lui seul :

— Lucienne...

Gabriel avait croisé ses bras sur sa poitrine.

— Je n'ai assurément aucun droit de contrôler les actions de mademoiselle Clémence Lointier, dit-il avec amertume; — mais la trouver ici... toute seule... à cette heure!

— Je me rendais chez M. Mazurke... répondit étourdiment Clémence.

— Chez moi? répondit Mazurke.

— Ah! fit Gabriel; — la nuit!...

Il se tourna vers son adversaire.

— Vous êtes décidément un homme très heureux, monsieur le capitaine! dit-il en essayant de retrouver des inflexions sarcastiques.

— Allez-vous l'insulter, elle aussi! prononça Mazurke qui devinait bien que cette jeune fille aimait Gabriel, mais qui ne comprenait pas les motifs de sa démarche.

— L'insulter! repartit le docteur; pardieu! vous êtes là pour la défendre... Et d'ailleurs, je n'ai qu'à me louer du hasard qui m'apprend le secret des nuits de mademoiselle...

Il se complaisait à frapper le petit et l'impuissant qu'il était!

— Taisez-vous! dit Mazurke.

Clémence pleurait.

— Oh! balbutia-t-elle parmi ses larmes, c'était pour vous, Gabriel!... pour votre sœur... pour votre mère...

— Est-ce que ma sœur a aussi sa part de jolis secrets? demanda-t-il.

Il ne respectait plus rien.

— Taisez-vous! dit encore Mazurke dont la joue devenait pâle.

— Si vous voulez que je me taise, répliqua le docteur, — laissez-moi ramasser mon épée.

Mazurke poussa l'arme du pied. Gabriel s'en saisit avec le râle de la rage satisfaite.

La colère prenait Mazurke, à la fin. Cet enfant, qui s'instituait le juge impitoyable de tout ce qui l'entourait, de tout ce qui l'aimait, cet enfant qui avait tant de choses à se faire pardonner, et qui ne pardonnait rien, lui inspirait tout à l'heure encore une compassion mêlée de mépris.

Mais il avait outragé Lucienne en passant.

Lucienne qui était sa sœur!

Le sang montait au cerveau de Mazurke.

Clémence devina sans doute ce qui se passait en lui; car elle joignit les mains.

— Oh! monsieur! monsieur! murmura-t-elle, ayez pitié de lui!

Gabriel eut envie de la tuer.

— Pitié! s'écria-t-il; — je vous aimais, vous, et je vous déteste!... Dites-lui plutôt de se hâter... quand il m'aura couché là sur le pavé, il restera encore assez de nuit pour le rendez-vous que je gêne...

Clémence couvrit son visage de ses mains.

Mazurke garda le silence cette fois. — Mais sa colère montait.

La fierté de Clémence ne se révoltait point. C'était son cœur qui saignait.

Car, avant de voir Gabriel sous cet aspect odieux, elle le connaissait. Elle aimait Gabriel, nous l'avons déjà dit, mais elle ne l'estimait pas.

Et parmi les souffrances de sa vie triste, cette souffrance-là était la plus amère.

— Je demande pitié pour vous, Gabriel, dit-elle, — parce que, si vous êtes coupable, vous êtes aussi bien malheureux!

— J'ai mon épée, monsieur, interrompit le docteur, — défendez-vous.

— Écoutez! s'écria Clémence épouvantée, écoutez-moi... Il est peut-être encore temps de sauver votre mère, votre sœur

et moi-même... J'allais chez le capitaine, puisqu'il vous faut une explication, j'y allais pour implorer son secours... Lucienne est en larmes, attendant votre mère qui ne revient pas...

— C'est cela! dit Gabriel en reprenant sa garde; — tout le monde dans le secret!... notre honte au grand jour!... Allons, monsieur, allons! Je ne m'inquiète plus, moi, d'une mère qui m'a déshonoré, d'une femme qui m'a trahi, d'une sœur qui sans doute est perdue!...

— Taisez-vous! prononça une troisième fois Mazurke.

Sa voix fit trembler Clémence.

Gabriel, au contraire, se prit à ricaner.

Cela ne dura pas.

La colère de Mazurke, — une de ces belles colères comme il en avait parfois, pas souvent, — la colère du lion piqué par le moucheron, — éclata en ce moment.

— Ah çà! petit malheureux! s'écria-t-il en tombant en garde à son tour, penses-tu que je vais m'amuser longtemps avec toi!...

Il para prime, au coup droit que lui portait Gabriel, passa sous l'épée et planta son pied sur la gorge de Gabriel renversé.

— Ne le tuez pas! ne le tuez pas! supplia Clémence qui s'agenouilla.

Mazurke se mit à rire.

Il prit les deux épées et les lança dans la rivière par-dessus le parapet du quai.

Gabriel, étouffé, ne parlait plus.

— Le tuer! dit Mazurke; voilà le diable!.. les pauvres bonnes âmes ne sont pas aimées ; mais ces petits coquins qui outragent leur mère, qui insultent leurs maîtresses, qui salissent le nom de leur sœur, même quand leur sœur est un angel... ces bambins sans force ni cœur, qui ont tous les vices et qui volent, pardieu! qui volent comme des échappés de Brest... car vous avez volé votre mère, monsieur le docteur, je sais cela!... Eh bien! on les adore!... Des femmes belles, pures, choisies...

— Monsieur!.., oh! monsieur!... priait Clémence.

— Le tuer!... reprit Mazurke; — ce serait justice!... le tuer d'un coup de pied, comme un chien!... Mais moi-même qui parle, croiriez-vous que je l'aime, ce gamin à diplôme! ce docteur pour rire!... Non, non, mademoiselle, je ne veux pas le tuer... et j'ai même de bonnes raisons pour cela! ajouta-t-il

dans sa moustache ; — mais que voulez-vous que je fasse de lui?... Si je le lâche, il va s'attacher à nous comme un roquet enragé... J'y songe, il nage très bien... si je l'envoyais faire un plongeon ici près?

Il montrait la rivière avec grand sérieux.

Gabriel eut un tressaillement sous le pied qui l'étranglait.

Evidemment, cette motion n'était pas de son goût.

— Soyez généreux!... dit Clémence.

— Allons! s'écria Mazurke, — je ne le jetterai pas à l'eau... mais c'est uniquement pour vous faire plaisir, mademoiselle.

Il se gratta le front.

— Comment faire pour se débarrasser de lui?... murmura-t-il.

Une idée lui vint, et il eut un franc éclat de rire.

— J'ai mon affaire! s'écria-t-il.

Il prit Gabriel à bras-le-corps et le souleva de terre comme un paquet.

Le petit docteur s'agitait et criait, mais c'était peine perdue. Mazurke, chargé de son fardeau, traversa le quai au pas de course, gagna la première porte cochère et en fit jouer le marteau à tour de bras.

Le portier, réveillé en sursaut, tira le cordon.

Mazurke entra, déposa Gabriel sous la voûte, et referma la porte sur lui.

— En route! cria-t-il ensuite ; — le concierge va faire une enquête... Nous avons le temps de gagner la voiture.

Gabriel hurlait comme un diable et demandait le cordon.

Le portier, fonctionnaire scrupuleux, voulut voir quel était l'intrus qui troublait le repos de ses administrés.

Quand on rendit la liberté à ce pauvre Gabriel, Mazurke et Clémence étaient loin.

LE BOUDOIR DE PAOLI

Mazurke disait à Clémence, dans la voiture louée par cet infortuné Gabriel :

— C'est la première fois que je vous vois, mademoiselle, mais nous sommes de vieilles connaissances... Vous me demandez si j'aime Lucienne!... oh! la chère enfant, Dieu sait que mon cœur est tout à elle... et à sa mère aussi, mademoiselle, car nous nageons, voyez-vous, dans un océan de mystères... Il y a désormais entre Lucienne et moi un obstacle...

un grand obstacle, ajouta-t-il en soupirant, et ces obstacles-là ne se brisent, hélas! ni à coups de poing ni à coups d'épée... Mais il y aura temps pour tout, et ce qu'il faut d'abord, c'est sauver Berthe...

— Berthe!... répéta Clémence.

— Ai-je dit Berthe?... Je veux parler de sa mère...

— Madame de Marans?

— Oui, madame de Marans... Dites-moi tout ce que vous savez... absolument tout!

Clémence obéit.

— C'est à peu près ce que le hasard m'avait appris à moi-même, dit Mazurke, quand la jeune fille eut achevé; — seulement, vous ignorez les motifs de cette guerre acharnée, lâche, cruelle, que l'on fait à une pauvre femme... Moi, je les sais.

Il y eut un instant de silence. Le fiacre roulait vers la rue du Regard.

Mazurke reprit :

— Il n'y a pas à sortir de là, c'est de l'argent qu'il faut!... Si ces gens-là combattaient au grand jour, j'entrerais avec vous chez madame de Marans, j'y resterais, et nous verrions bien!.. Mais j'aurais beau être là, je ne pourrais empêcher le scandale de grandir au dehors... Madame de Marans a reçu un dépôt; madame de Marans, la digne femme, la mère héroïque, a pris un faux nom pour monter sur les planches.... Gabriel doit de grosses sommes... Demain, on viendra réclamer le dépôt confié... demain, on montera quelque comédie diabolique... Je ne sais pas, moi!... Soyez sûre, mademoiselle, qu'ils tenteront un dernier effort pour l'écraser sous la honte... Eh bien! j'aurai de l'argent demain...

— Si vous vous éloignez, murmura Clémence, — il me semble que le danger renaîtra plus terrible.

— Bah! fit Mazurke, — une nuit est bientôt passée... Ces gens-là ne tenteront rien par la violence, attendu qu'ils me savent là. D'un autre côté, on ne réclame pas les dépôts la nuit... Et pour envenimer un malheur par la calomnie, il faut encore attendre que les vipères du quartier soient éveillées.... En résumé, voici la position : je n'ai pas un sou vaillant; j'ai besoin de deux ou trois milliers de louis... Il est une heure du matin... je prends jusqu'à cinq heures pour chercher un trésor... est-ce trop?

Mazurke souriait.

Clémence avait foi en lui. Le ton léger et fanfaron auquel

Mazurke revenait toujours, l'aurait choquée énergiquement chez un autre, mais chez Mazurke rien ne choquait.

Il avait bien un peu ce qu'on appelle *mauvais ton* en province, et *mauvais genre* dans la rue Saint-Denis, à Paris ; — mais c'était si franc, si rond, si chaud ! — C'était charmant.

Que voulez-vous! Un monsieur qui a *bon ton*, un marchand de foulards qui a *bon genre*, c'est laid comme une redingote sanglée, comme un jeune-premier de vaudeville, comme une cravate blanche empesée; c'est laid comme un mannequin de coiffeur; c'est plus laid qu'une gravure de modes, plus laid qu'un gentilhomme juif, presqu'aussi laid qu'un ténor à bonnes fortunes!

Mazurke était beau, il était noble, gai, jeune : il était fier, il était grand.

Il n'eût pas souri, le pauvre Mazurke, s'il avait su ce que Berthe souffrait en ce moment.

Mais il ignorait tout ce qui regardait Berthe, depuis sa sortie du théâtre de Diane. Il l'avait cherchée, il l'avait manquée, à cause du départ précipité de la malheureuse femme, qui s'était en quelque sorte enfuie, promettant à Grièche les dix mille francs du départ.

Grièche, à cet instant où madame Lovely partait, Grièche n'insultait plus, car elle savait que madame Lovely pourrait, en effet, se procurer les dix mille francs ; — mais à quel prix !

Grièche avait pitié.

La rencontre de Yaume avait poussé Mazurke vers la maison Beaujoyeux. Son idée était que Berthe avait pu être entraînée dans ce repaire. Quant au motif qui l'y avait réellement amenée, comment l'eût-il deviné ?

A son arrivée dans les salons Beaujoyeux, Berthe n'y était plus. Ce qui avait pu se passer là, nul ne le lui avait dit. Sa querelle avec le docteur Gabriel était venue tout de suite.

En calculant les heures, Mazurke devait croire que Berthe était rentrée maintenant, et que Clémence allait la retrouver chez elle.

Il souriait tout bonnement, parce qu'il se voyait au bout de ses peines. Il n'avait plus à chercher; il n'avait qu'à combattre. Cela lui plaisait.

Il souriait, parce qu'il songeait à ce lit de pièces d'or où il avait couché la veille.

Il s'orientait d'avance et il se disait : Vive Dieu! il faudra bien que je le retrouve!

La voiture s'arrêta rue du Regard, devant l'entrée commune de l'hôtel Lointier et de la maison de Marans.

Comme Clémence descendait, Mazurke lui baisa la main et lui dit :

— Merci, mademoiselle, pour la tendresse que vous leur portez!... Dites-leur que désormais elles ont un ami qui veille sur elles... Madame de Marans un frère... et Lucienne...

Il hésita.

— Et Lucienne un père!... acheva-t-il comme à contre-cœur.

— Un père!... répéta Clémence étonnée.

— Du diable! s'écria Mazurke; — pas encore, en définitive! Ce qui est sûr, c'est que je l'aime comme si j'étais son père, sa mère, son mari, et cent fois davantage... Adieu, mademoiselle!

Il tourna le dos et remonta dans la voiture.

— Elle sera heureuse... pensa Clémence, qui poussa un gros soupir.

Il n'y avait pas d'envie dans ce soupir.

Mazurke était bien beau. — Mais Clémence songeait à ce pauvre petit Gabriel, vaincu sous ses yeux, battu, écrasé sous la honte et le ridicule.

Chose mille fois pire, en amour, que le crime lui-même!

Et Clémence le plaignait, et Clémence l'aimait!

C'était une excellente et délicieuse enfant que cette blonde Clémence. Mais au fond de ce persistant et miséricordieux amour, il y avait peut-être un tout petit mystère d'égoïsme.

Tout petit, vous entendez bien, — large au plus comme ces *grains de beauté* qui font tache si gracieusement sur votre cou blanc, madame.

Ce petit mystère, nous ne l'éclairerons pas.

Pourquoi se montrer sévère? — Un *grain de beauté* moral, une jolie petite tache brune sur la blancheur de l'âme.

C'était un boudoir appartenant au genre ravissant. Et combien de gentlemen, vicomtes ou simplement courriers, étaient entrés là, le lorgnon dans l'œil en mâchonnant :

— Adorable! adorable!

Bergères-Pompadour, secrétaire en nacre avec des miniatures rosées, lit de repos au-dessus duquel deux Amours suspendaient de molles draperies; — des tableaux mignons; — quel-

ques membres potelés, — et les porcelaines si chères aux femmes de goût!

Pour adoucir le jour, la dentelle et la soie.

Pour amortir les pas, un tapis discret où les éperons eux-mêmes se taisaient.

Adorable! adorable!

Mais pourquoi mettre un prie-Dieu là-bas, dans ce coin?

Quand vous vous repentirez, Madeleine, ce prie-Dieu vous sera un remords.

Un prie-Dieu n'est pas fait pour supporter la cravache d'un centaure ou le chapeau d'un loup-cervier amoureux.

Madeleine! ô Madeleine, gardez le prie-Dieu pour plus tard!

La Madeleine de ce boudoir n'en était pas du tout à se repentir; elle avait nom madame Paoli.

Nous entrons chez elle un quart d'heure après son départ des salons Beaujoyeux.

Il était plus de minuit.

Madame de Marans était seule dans le boudoir, parce que madame Paoli avait couru chez M. Raymond Lointier pour lui dire : Victoire! la citadelle est rendue.

Ceci était un peu en contradiction avec les ordres de M. André Lointier, pour qui elle avait travaillé depuis deux jours; mais la belle Milanaise n'avait jamais le moindre scrupule de conscience quand il s'agissait de gagner cent louis.

Albert lui avait promis cent louis de la part de M. Raymond Lointier.

Et, à considérer la passion que M. Raymond Lointier avait mise dans toute cette affaire, Paoli ne craignait point de le voir se dédire.

Ce soir même, n'était-il pas encore au théâtre de Diane à écouter la Lovely?

Paoli l'avait reconnu derrière la grille à demi relevée de sa loge.

Elle était sûre d'être bien reçue.

En quittant madame de Marans, elle lui avait dit :

— Vous n'attendrez pas longtemps.

Berthe restait donc toute seule, la pauvre femme!

Chaque lieu consacré a son caractère indélébile. Si peu expérimenté que l'on soit, on ne prend pas le cabinet d'un notaire pour le réduit d'un artiste, le bureau d'un marchand pour la retraite d'un penseur.

Le boudoir de Paoli avait une physionomie tranchée.

Impossible de s'y méprendre.

Berthe sentait son cœur se soulever, puis défaillir.

Elle s'était laissée tomber sur un fauteuil. Ses deux mains serraient ses tempes.

Il n'y avait rien dans son cerveau, sinon une angoisse confuse et terrible.

Elle ne pensait pas.

Ses yeux restaient cloués au tapis, comme si elle eût craint de voir les objets environnants.

Sa pose était effrayée et comme ramassée. Elle craignait autant de toucher que de voir.

Avait-elle bien mesuré ses forces, avant d'affronter cet odieux martyre?

Elle, Berthe! le cœur noble, la vertu fière! Elle qui était mère et qui adorait ses enfants ! Elle dans ce lieu!

Mais ce lieu parlait ! mais ce lieu ne cachait rien! Mais ce lieu étalait au contraire sa spécialité facile!

Ce n'était pas même l'amour que respirait ce lieu!...

Berthe s'affaissait, brisée, dès le premier pas.

Ses poumons refusaient l'air parfumé de ce temple impur.

Elle ne voulait plus. — Sa vaillance tombait. — L'héroïsme lui-même est faible devant ces horribles nausées qui étreignent et retournent le cœur.

Berthe songeait à fuir.

Lucienne! elle voyait Lucienne! sa fille! — et il lui semblait que l'œil de Lucienne était sur elle. — Sa tête se perdait.

Oh! s'il n'avait fallu que mourir!...

. . . .

Elle se leva. — Ses jambes chancelaient.

Elle se mit à genoux devant le prie-Dieu.

Mais avant que sa bouche eût trouvé une parole de prière, elle se redressa épouvantée.

L'idée de prier en ce lieu lui apparaissait comme un sacrilége.

. . . .

Gabriel! Gabriel! l'enfant adoré! le fils de Lucien! Gabriel, qui avait été le rêve heureux de la jeune mère! son espoir et son courage!

Gabriel! ô mon Dieu! mon Dieu!

Gabriel! sa joie et son orgueil! — Un voleur!

Ou bien le fils d'une voleuse!

Car ce dépôt, si l'on voulait prétendre que Gabriel ne l'avait pas enlevé, il fallait dire : C'est moi...

Voleur ou fils d'une voleuse !
Hélas! un abîme sans issue !

. . . .

Ce Gabriel, — Berthe s'en souvenait, — quand il était enfant, les mères le lui enviaient.

Un chérubin tout rose avec de grands cheveux bouclés!

Et son sourire d'ange heureux !...

Oh! dans le jardin, quelques heures auparavant, Berthe l'avait vu pâle, les cheveux épars, le blasphème à la bouche!

Il avait dit :

— C'est donc bien vrai, cela, ma mère !

Et il lui avait montré une lettre où on l'appelait bâtard.

Une lettre qui disait : — Votre mère est une femme perdue!

Pauvre Berthe! elle savait bien qu'elle n'avait même plus l'amour de son fils pour prix de son dernier sacrifice.

Gabriel l'avait repoussée.

Mais il fallait le sauver, Gabriel! Avant de songer à mourir, il fallait le racheter.

— Pour lui! pour lui! murmurait-elle en joignant ses mains glacées...

On dit qu'à l'heure où la porte de la prison s'ouvre pour la dernière fois, quand le geôlier entre et annonce que l'heure du supplice va sonner, on dit que l'agonie du condamné fait trêve.

Il se redresse en face de la mort.

Le bruit d'une voiture se fit entendre dans la rue.

Berthe pressa sa tête à deux mains.

La porte cochère s'ouvrit.

Des pas montèrent l'escalier.

Berthe leva les yeux au ciel, ses beaux yeux chargés de larmes; elle croisa ses bras sur sa poitrine et attendit.

LUCIEN

M. Raymond Lointier entra, guidé par Paoli.

Paoli le conduisit à un siége et sortit après avoir fait à madame de Marans un signe d'intelligence.

Un quart d'heure auparavant, ce signe d'intelligence aurait blessé Berthe au plus sensible du cœur.

Mais, en ce moment, elle n'y prit point garde.

L'aveugle, qui s'était assis, attendit une minute.

Au bout de ce temps, il demanda :

— Êtes-vous sortie, madame Paoli?

Personne ne répondit.

La voix de l'aveugle changea.

— Voulez-vous vous approcher de moi? murmura-t-il d'un ton timide et doux comme une prière.

Berthe n'hésita pas.

Elle s'approcha. — Et comme la main de l'aveugle tâtonnait et cherchait, elle lui donna sa main.

Ils étaient donc là l'un près de l'autre, Berthe et Lucien, seuls dans une chambre close, — plus près encore que la veille, lorsque Lucien s'était penché sur Berthe évanouie dans le jardin de la maison de Marans.

M. Fargeau avait dit alors :

— Ils ne se reconnaîtront jamais!

Dès que Lucien eut la main de Berthe entre les siennes, il ne parla plus.

Une expression de pitié triste était venue à son front.

Cette main était froide comme la main d'une morte.

Bien qu'elle sût qu'elle était en face d'un aveugle, Berthe n'osait pas relever les yeux.

Entre ces êtres qui s'aimaient depuis qu'ils sentaient leur âme, qui se cherchaient; entre ces deux cœurs dont la tendresse avait résisté au temps et à l'absence, y eut il, à cette heure, ce courant électrique, ce mystérieux contact dont on parle dans les livres?

Nous ne savons.

Parler en sceptique des secrets de l'âme ne convient ni à nos sympathies ni à nos croyances.

Mais il nous convient moins encore de mentir ou de disserter à faux.

Voici ce qui se passa dans la vérité vraie :

Lucien pensait tout naturellement à Berthe, puisque c'était la pensée de Berthe qui l'avait amené là.

En ce moment, le souvenir de Lucien était aussi dans l'esprit de Berthe, parce que, aux heures de souffrance suprême, le passé heureux renaît toujours dans la mémoire.

Mais l'idée ne vint pas à Lucien que la femme dont il tenait la main pût être Berthe.

Et Berthe n'eut pas un seul instant la pensée que cet homme aveugle pût être Lucien.

Ce fut ce dernier qui rompit le silence.

— Comme votre main est froide! dit-il; vous souffrez?

— Oui, répliqua Berthe, — je souffre.

En parlant, elle releva les yeux, parce que cette voix éveillait en elle une vague et incompréhensible émotion.

Lucien avait toujours son bandeau sur les yeux.

Berthe n'avait garde de reconnaître son voisin de la rue du Regard. Elle l'avait aperçu à peine une fois ou deux, au fond de sa voiture fermée.

Elle ne connaissait que M. André, le frère aîné.

Ce qu'on voyait du visage de Lucien ne pouvait faire naître qu'un sentiment : la pitié.

Mais Berthe était-elle en position d'avoir pitié?

Elle ne remarqua point que cet homme était beau et jeune encore; elle vit seulement la pâleur maladive de sa joue et l'expression de résignation douce qui était autour de ses lèvres.

Lucien sentit qu'elle le regardait.

— Je vous fais peur?... murmura-t-il encore.

— Non, répondit Berthe; — demain, je serai morte.

Lucien tressaillit et lâcha la main de Berthe, qui tomba le long de son flanc.

— Morte! répéta-t-il, tandis que ses membres tremblaient; on dit que vous êtes belle comme un ange.... belle et jeune... Vous avez une voix qui semble ravie aux concerts du ciel.... une voix comme je croyais.... une voix qui me rappelle...

Il s'arrêta et reprit :

— Mais c'est de vous qu'il faut parler... Vous êtes donc bien malheureuse?

— Puisque je suis venue... commença Berthe.

— Oui... oui... rendez-moi votre main, madame... Vous êtes venue... donc vous êtes bien malheureuse!... c'est vrai... puisque vous avez de l'honneur!

Berthe lui avait rendu sa main.

Une larme vint à ses yeux pendant qu'elle répétait :

— De l'honneur!...

— Je le sais bien! dit l'aveugle avec vivacité; — j'en suis sûr!

Puis il ajouta en souriant :

— Moi aussi, madame, j'ai de l'honneur!

Berthe le regarda étonnée.

— Non, non, poursuivit l'aveugle, vous ne mourrez pas!.. Et je suis bien heureux, allez, que vous soyez venue! Mourir,

vous!... Dieu est bon, madame. Regardez-moi!... ai-je l'air d'un homme qui marchande le malheur des femmes?...

— Vous avez l'air bon, murmura Berthe.

— Je suis seul... tout seul sur la terre... avec un souvenir qui est mon bonheur et mon malheur... mais je vous dirai ma pauvre histoire... Ecoutez-moi d'abord... Voulez-vous que je sois votre frère?

— Mon frère!... dit Berthe qui croyait rêver.

— Il y a bien longtemps que vous êtes ma sœur, vous! reprit l'aveugle; — j'allais vous entendre à ce petit théâtre... Et voyez ce que c'est! en vous écoutant, je me disais : Elle souffre!... elle souffre!... Comment faire pour la consoler?... Quand on est aveugle, madame, on devient timide comme un enfant... je n'osais pas... Alors je me suis servi de cette femme, madame Paoli... Et quand elle m'a rapporté un *non* pour réponse, j'ai pensé : — tant mieux! elle est heureuse sans doute... Elle n'a pas besoin de moi...

— Que Dieu vous récompense, monsieur! murmura Berthe.

— Et maintenant, reprit encore Lucien, qui parlait vite comme s'il eût été pressé d'épancher son cœur trop plein, — et maintenant que vous êtes venue, je dis une seconde fois tant mieux!... car je suis riche... car je vous aime!... Vous me comprenez bien, n'est-ce pas? je vous aime comme peut aimer une pauvre âme emplie par un souvenir... Ce n'est pas de l'amour, madame, quoique votre voix, bien souvent, — et ce soir encore, — m'ait plongé dans une véritable extase... C'est une tendresse si bonne et si douce qu'elle suffirait presque à me consoler... et depuis vingt ans, je ne me souviens pas d'avoir éprouvé une joie si vive que celle qui m'est donnée par la certitude de vous tirer de peine.

Il y avait dans l'accent de l'aveugle tant de vérité, tant d'émotion naïve, que Berthe ne pouvait douter.

Et pourtant était-ce bien possible!

Ces choses arrivent-elles?

Berthe surtout, Berthe qui n'avait rencontré dans la vie qu'amertume et déception, Berthe, qui avait été si amèrement éprouvée, ne devait-elle pas écouter la voix qui s'élevait au dedans d'elle-même et qui disait : Impossible! impossible!

Est-ce au fond de l'abîme qu'on trouve ainsi le paradis?

Il y avait un fait incontestable et désolant : elle était là par l'entremise de madame Paoli.

Sa présence sanctionnait un marché.

Et cet homme qui lui disait . Soyez ma sœur, cet homme ne pouvait rien ignorer. Il savait qu'elle venait chercher de l'argent!

Berthe était entrée là, soutenue par l'idée de la mort. Elle accomplissait le plus horrible et le plus sublime des sacrifices.

Mais ce qui était sublime dans ce sacrifice n'apparaissait point au dehors. La honte seule se montrait.

Pour l'aveugle, qu'était Berthe, sinon la femme malheureuse ou coupable qui cède au désespoir et qui dit : Je donne mon honneur pour garder ma vie ?

Une chanteuse, en outre, notez cela, une chanteuse de petit théâtre !

Et cependant l'aveugle semblait craindre d'offenser avant tout. Il hésitait même à proposer cet argent qu'on était venu chercher.

Etait-ce un fou ?...

Car Berthe ne soupçonnait pas qu'on pût railler son agonie.

Il est dans l'essence même du malheur d'espérer aisément. C'est le suprême bienfait de la miséricorde de Dieu

Berthe repoussa de force les doutes de sa raison révoltée.

Elle se prit à regarder l'aveugle, et comme son visage exprimait la bonté, rien que la bonté, Berthe eut confiance.

— Vous m'écoutez, n'est-ce pas ? demanda Lucien.

— Oh ! oui... je vous écoute, répliqua Berthe.

— Et vous me croyez ?

— Il y a des gens si malheureux qu'on n'oserait les tromper.

— C'est donc votre malheur seulement qui vous fait croire ! s'écria Lucien tristement; — mais, plus tard, vous m'aimerez un peu, madame... je ne demande rien...

Berthe fut prise d'un élan soudain, qu'elle dut attribuer à la reconnaissance.

Elle baisa la main de l'aveugle.

— Que faites-vous ? dit-il en pâlissant. Puis il ajouta :

— Une sœur ne baise pas la main de son frère... vous ne voulez de moi que comme bienfaiteur... J'accepte ce rôle, madame : j'avais trop espéré.

— Que voulez-vous que je vous dise ? s'écria Berthe; — vous ne me connaissez pas... vous ne savez pas ce qui m'excuse...

Lucien sourit.

— Vous êtes orgueilleuse... dit-il doucement; vous ne voulez pas me laisser le bonheur de mon ignorance... Et si je

vous devine, moi, madame!... si je sens avec mon cœur ce qu'un autre lirait peut-être sur votre beau visage... Si mon âme vous voit noble, pure, chrétienne, subissant le plus poignant de tous les martyres!...

— Vous me connaissez!... balbutia Berthe épouvantée, — cette Paoli vous a dit!...

Lucien secoua la tête lentement.

— Elle ne m'a rien dit, madame... rassurez-vous... Je sais que vous vous appelez Lovely... Si vous avez un autre nom, je l'ignore.

— Non! non! prononça Berthe avec vivacité, — je n'ai pas d'autre nom!...

— Vous ne savez pas mentir, madame!

Il y eut un silence.

— Vous ne savez pas mentir, madame, répéta l'aveugle après quelques instants; — ce que vous coûte la démarche qui vous a mise en face de moi, c'est votre secret. Je puis le deviner vaguement... je ne vous le demanderai jamais : ce n'est pas à vous de vous faire connaître, puisque, si vous acceptez mon aide, c'est moi qui vous serai redevable. Prenez, je vous en supplie, chaque parole que je prononcerai au pied de la lettre... Ne croyez point à une délicatesse romanesque ou exagérée : j'ouvre si rarement mon pauvre cœur!... De quel poids pèsera dans la balance ce que vous voudrez bien accepter de moi auprès de cette joie que j'éprouve!.. Madame, je vous le dis parce que cela est vrai : c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.

Berthe ne répondait plus.

Que répondre? — Cet homme était pour elle comme un ange descendu du ciel.

Et il eût été aussi raisonnable d'espérer la venue d'un ange que de croire, avant de l'avoir vu, à l'existence d'un pareil homme.

Berthe remerciait Dieu silencieusement.

Toute crainte avait disparu de son cœur.

Elle se sentait sauvée.

Parmi les larmes qui mouillaient encore sa paupière, il y avait un beau sourire.

— Je ne veux pas que vous gardiez un doute, reprit l'aveugle en reposant sa tête contre le dossier de la bergère où il s'asseyait; je ne veux pas même que vous gardiez un motif d'être étonnée... je veux que vous arriviez à vous dire : S'il m'a ser-

vie, moi j'ai fait plus, j'ai mis un véritable baume sur sa blessure... Je suis sa bienfaitrice...

— Écoutez-moi, madame; vous jugerez si je dois rendre grâce.

« Je n'ai eu qu'un seul amour dans ma vie; c'était avant d'être aveugle.

« J'étais jeune, heureux, confiant dans l'avenir. On m'aimait. Celle qui m'aimait était belle entre toutes et bonne, et noble, et sainte!

« Dieu, qui l'avait faite si supérieure aux autres femmes, l'avait, en revanche, affligée d'un grand deuil.

« Elle était aveugle... »

Berthe tressaillit. — Sa taille se redressa, raide et tendue.

Lucien sentit sa main trembler.

Il poursuivit d'une voix altérée par l'émotion:

— Pourquoi cacher la folie de mon espoir?... vous êtes artiste... elle était artiste... Eh bien oui!... j'ai pensé parfois... Madame, vous l'avez peut-être rencontrée, car votre main vient de frémir dans la mienne!

— Moi!... fit Berthe au hasard.

— Une cantatrice aveugle...

— Jamais, monsieur.

La joue de Berthe était pâle comme la joue d'une morte.

Lucien laissa échapper un soupir.

— Ce n'est pas pour cela que je vous ai demandé une entrevue, au moins, madame, reprit-il; mais l'égoïsme se glisse partout...

« Je continue:

« Nous vivions en Bretagne... »

— En Bretagne!... répéta Berthe qui défaillait.

Lucien s'arrêta.

La main de Berthe redevenait glacée entre ses mains.

— Qu'avez-vous?... qu'avez-vous, madame?... demanda-t-il vivement.

— Je n'ai rien, répliqua Berthe.

— Vous connaissez la Bretagne?

Berthe hésita, puis elle répondit:

— J'ai chanté par toute la France, monsieur.

BERTHE! BERTHE!

Malgré sa prudence et la belle discrétion de sa nature universitaire, M. Fargeau s'était peut-être beaucoup avancé lorsqu'il avait dit :

— Ils ne se reconnaîtront jamais!

Dans le langage vulgaire, on parle des *yeux du cœur*. — Berthe n'avait jamais vu Lucien; Lucien ne pouvait plus voir Berthe; il fallait les yeux du cœur.

Mais ils n'étaient muets ni l'un ni l'autre.

En ce moment, Lucien regrettait d'être aveugle comme il ne l'avait jamais fait depuis vingt ans.

Il eût donné tout ce qu'il possédait au monde pour pouvoir jeter un regard sur cette femme qui était là devant lui, et dont la main froide tremblait.

Quant à Berthe, elle était frappée si violemment, que vous l'eussiez à peine reconnue.

L'angoisse et le bonheur se disputaient l'expression de son visage.

Elle ne savait pas encore. Mais elle croyait déjà.

Son amour, son seul amour! l'homme qu'elle cherchait depuis vingt ans! le père de Lucienne et de Gabriel.

Lucien, — Lucien dont elle n'avait pas entendu la voix depuis ce dernier jour où il lui avait dit : Je t'aime! dans le chêne de la Mestivière.

Quel rêve!

Lucien aveugle!

Mais pourquoi ne pas se jeter à son cou! pourquoi ne pas lui dire: — Me voilà, Berthe, ta femme! Berthe, qui t'aime et qui n'a jamais cessé de t'aimer!

Hélas! hélas! c'était là l'angoisse.

Angoisse affreuse, souffrance terrible parmi toutes les souffrances qu'elle avait subies, la pauvre Berthe.

Lucien reprit, après un silence :

« — Nous autres, Bretons, nous aimons tous ceux qui sont de la Bretagne... c'est pour cela que je vous ai interrogée, madame...

« Nous devions nous marier, la jeune fille et moi...

« Vous ai-je dit son nom?... »

— Je ne sais, répliqua madame de Marans.

— Elle s'appelait Berthe...

Berthe appuya sa main contre son cœur. — Une larme jaillit de ses yeux. — Mais elle ne parla point.

L'aveugle attendit un instant, puis il reprit :

« — Un misérable voulut s'attaquer à elle ; je le tuai.

« Je quittai le pays. Un jeune garçon, qui était mon ami plutôt que mon serviteur, et que j'aimais comme s'il eût été mon frère, m'avait promis de me la ramener à Grandville, où nous devions nous embarquer.

« Il me manqua de parole, — que Dieu le lui pardonne! — C'est le bonheur de ma vie entière qu'il m'a pris. »

— Tiennet Blône! pensa Berthe.

Puis elle ajouta intérieurement :

— Il ne m'avait pas oubliée!... Et Fargeau avait menti à la Mestivière!... mais sa bouche resta close.

Elle ne pouvait plus conserver même un doute.

Et cependant la pâleur de son front devenait plus mate, et ses yeux levés au ciel exprimaient un navrant désespoir.

« — J'abandonnais, en Bretagne, poursuivit Lucien, une assez riche succession, mais la fortune, que je ne désirais pas, vint en quelque sorte me chercher.

« J'étais parti avec un chevalier d'industrie qui nous avait tous trompés, et qui, au lieu de nous conduire à l'autre bout de l'Europe, comme il en avait pris l'engagement, nous laissa sur la côte d'Angleterre, sans ressources ni amis.

« Je ne sais pas ce que devinrent mes compagnons.

« Moi, j'entrai au service d'un négociant de Southampton, qui m'adopta et me laissa cent mille livres de rentes.

« Je n'avais pas attendu la mort de mon bienfaiteur pour chercher les traces de ma pauvre Berthe. J'étais retourné en Bretagne, j'avais revu mon pays malgré les dangers qui m'y attendaient, car j'étais un meurtrier.

« Berthe avait disparu. — Nul ne savait le lieu de sa retraite.

« Madame, au moment où je l'avais quittée, Berthe allait être mère.

« C'était ma femme et mon enfant que je perdais à la fois.

« Je me dis : Tout ce que Dieu me donnera d'existence sera consacré à les che cher.

« J'ai tenu ma parole, madame, mais Dieu n'a pas voulu... »

Il posa le revers de sa main sur son bandeau, au travers duquel son front brûlait.

Sa voix avait des larmes.

« — Je l'aimais bien, madame, reprit-il; — entre elle et notre enfant adoré, j'aurais été si heureux!

« Je l'aimais tant, que, durant ces longues années, elle a été la pensée unique de ma veille, le seul rêve de mon sommeil.

« Il faut vous dire cela, puisque c'est l'explication de ma conduite et l'excuse des moyens que j'ai pris pour vous rapprocher de moi.

« Madame, je n'ai point agi au hasard. La femme que je veux aider, soutenir, aimer, c'est bien la femme qui chancelle, vaincue par le malheur, qui chancelle au bord même de l'abîme. — C'est la femme fière, mais terrassée, qui murmure comme vous à la dernière heure de la lutte : Pour mon enfant!...

« Car vous êtes mère... n'est-ce pas que vous êtes mère?... »

Berthe sanglotait; ce fut sa réponse.

« — Eh bien! continua l'aveugle, — belle comme elle l'était, ignorant la vie, pauvre, toute seule en ce monde, qui sait, oh! qui sait si elle n'a pas dit dans le désespoir de son pauvre cœur: — Pour mon enfant! pour mon enfant!...

« Vous pleurez, madame; je vous entends... merci!

« Écoutez! quand je dis peut-être, je me trompe, je mens... Les rêves... croyez-vous aux rêves?... Les rêves me l'ont montrée toute pâle et toute brisée... J'ai entendu sa voix changée par les larmes... je l'ai vue qui franchissait un seuil maudit... Madame, madame! s'écria-t-il avec exaltation, — ne me remerciez pas si je vous sauve, car c'est pour forcer Dieu à la sauver! »

Berthe le contemplait avec admiration. Ses sanglots faisaient trêve. Vous eussiez dit qu'elle voyait son âme si belle à travers l'enveloppe de son corps.

Que d'amour et quel amour!

Lucien! c'était son Lucien bien-aimé qui parlait ainsi!

Et Berthe ne suivait pas son cœur qui s'élançait ardemment vers lui!

Berthe demeurait immobile; Berthe se taisait.

Pourquoi?

Parce que derrière ce bonheur immense qu'elle avait rêvé comme on rêve l'impossible : revoir Lucien, il y avait une incomparable torture.

Parce que Berthe était là chez madame Paoli, parce qu'elle y était venue pour vendre son corps avant de mourir!

Parce que... Mais vous comprenez! Un abîme encore! L'enfer au seuil du paradis!

Elle ne voulait pas, — et le pouvait-elle? — Berthe ne voulait pas dire à Lucien : C'est moi!

Cette force mystérieuse qui était entre la faim de Tantale et les mets offerts par l'ironie des dieux, cette force étreignait la pauvre Berthe! Elle ne pouvait pas, vous eussiez fait comme elle. Elle ne pouvait pas!

Ce qu'elle souffrait, il ne faut pas même essayer de le dire.

L'aveugle, lui, ne savait pas.

Il poursuivit :

« — Pendant un peu plus de deux ans, je cherchai avec courage. La Providence m'avait donné la richesse : il me semblait que j'avais une heureuse étoile.

« Nulle part je ne trouvais la moindre trace, mais j'allais toujours.

« En ce temps-là, je n'étais pas aveugle.

« Je faillis mourir de joie une fois, madame, car je la revis... »

— Qui?... Berthe? interrompit madame de Marans avec vivacité.

— Berthe et mon pauvre Tiennet Blône, répondit Lucien, — tous les deux en même temps.

« C'était au théâtre de Naples, le jour de l'incendie. »

— Oh!... fit Berthe, qui ne put se retenir.

— Vous avez entendu parler de cela? demanda Lucien.

Berthe fit sur elle-même un effort terrible.

— Non, répliqua-t-elle, — jamais.

Lucien ne prit pas trop garde, entraîné qu'il était par ses souvenirs.

« — Je ne m'attendais à rien, continua-t-il; j'étais entré là comme j'entrais partout... pour voir... pour chercher.

« Tout à coup mon cœur sauta dans ma poitrine. Une femme descendait la scène... C'était Berthe... ma chère petite aveugle!

« Elle chanta. — Oh! madame! madame! le charme me retenait cloué à ma place.

« Votre voix seule, en ce monde, peut être comparée à la voix de Berthe.

« Pendant qu'elle chantait, une fumée épaisse s'éleva au fond du théâtre. Acteurs et choristes s'enfuirent; mais Berthe resta parce qu'elle n'y voyait pas.

« Je m'élançai.

« De l'autre bout de la salle un autre homme s'élançait aussi.

« Ce fut alors seulement que je reconnus Tiennet Blône.

« Tiennet, Berthe et moi, c'était comme un triangle humain formé par trois cœurs amis qui s'étaient perdus, qui se cherchaient passionnément et que le hasard rapprochait ainsi à l'improviste.

« La flamme montait et remplaçait la fumée.

« Nous avions à vaincre, Tiennet et moi, le flot des spectateurs qui se ruaient en sens contraire vers la sortie de la salle.

« Je voyais la tête de Tiennet au-dessus de la foule. Il m'avait reconnu, lui aussi, — et une fois, parmi ce grand tumulte, j'entendis sa voix qui me criait :

« Frère, courage !

« Berthe commençait à prendre la conscience de ce qui se passait autour d'elle. Nous la voyions étendre ses pauvres bras dans le vide comme pour chercher du secours.

« Nous arrivâmes ensemble à l'orchestre, Tiennet et moi.

« Il étendit sa main ; je la touchai.

« D'un bond il sauta sur la scène.

« J'y étais avant lui.

« En ce moment une poutre enflammée se balança au-dessus de nos têtes...

« — Berthe ! Berthe ! m'écriai-je... »

Madame de Marans haletait à entendre ce récit.

Elle mettait toute sa force à retenir l'aveu qui voulait s'élancer hors de sa poitrine.

Quel bonheur, mon Dieu ! si elle avait pu dire :

— Ce nom, je l'entendis !... Et je te reconnus, mon Lucien !..

« — La pauvre Berthe étendit ses bras vers moi, poursuivit Lucien ; — la poutre enflammée tomba entre nous. — Le feu m'enveloppa.

« Je ne sais pas ce qui advint de Berthe et de Tiennet Blône.

« Moi, j'étais aveugle... »

Il se tut.

Berthe se disait...

— C'est pour moi qu'il est aveugle !

Lucien pensait et cela le consolait :

— C'est pour elle. »

« — Que d'années depuis lors ! poursuivit-il tout haut, — que de temps écoulé... L'espoir s'est enfui, madame..., car, maintenant, elle passerait près de moi, que je ne le saurais pas.

« Je ne la retrouverai jamais sur la terre.

« Si Dieu me compte mon martyre en ce monde, je la rever-

rai dans le ciel, où elle sera sainte entre toutes les saintes...

« Voilà mon histoire, madame. Vous voyez bien que vous pouvez m'aimer comme votre frère. Vous voyez bien qu'en acceptant mon aide, vous me donnerez la seule joie que je puisse avoir ici-bas.

« Si ma pauvre Berthe est morte, elle sourira aux pieds de Dieu en voyant votre peine soulagée.

« Si elle vit, Dieu lui rendra ce que je vous donne... »

. . . .

La force humaine a ses limites étroites.

C'était un cœur vaillant que celui de Berthe, mais cette souffrance était trop navrante.

Pendant que Lucien parlait, toutes les émotions que peut éprouver une âme, son âme les avait éprouvées.

Délices et tortures, tout!

Et c'est là ce qui ploie les plus robustes natures.

Elle l'aimait! si vous saviez! plus qu'autrefois, mille fois plus!

Cet homme si bon, ce cher cœur d'où l'amour, la générosité, la patiente miséricorde s'épanchaient comme d'une source intarissable.

Lucien qu'elle voyait dans ses souvenirs, bouillant jeune homme, hardi, franc, joyeux!

Lucien, qu'elle retrouvait courbé sous un malheur sans nom.

Lucien, qu'elle eût pu rendre d'un mot le plus heureux des hommes!

Mais cette chambre, ce temple impur dont elle avait franchi le seuil en victime!

Ce marché odieux qu'elle avait accepté!

Jamais! jamais!

Plus elle l'aimait, moins elle pouvait. — Ecoutez, c'est horrible, cette pensée : elle était chez Paoli, sa revendeuse d'amour!

C'est horrible!

. . . .

Lucien avait croisé ses bras sur sa poitrine. Il se repliait en lui-même et sa pensée allait vers le passé lointain.

Berthe le regarda longtemps.

Ses yeux étaient baignés de larmes.

Elle se laissa glisser à genoux sur le tapis.

Ses mains se joignirent.

C'était une adoration muette et si ardente, qu'elle se la reprocha comme un blasphème...

— Je t'aime! murmura-t-elle au-dedans de son cœur; — je t'aime comme jamais on n'aime en ce monde!

Sa belle bouche se fronça comme pour donner un baiser.

Puis elle ajouta, le désespoir dans l'âme :

— Adieu, mon Lucien! adieu pour toujours!

Elle s'enfuit en courant comme une folle.

Le bruit de la porte qui se refermait tira Lucien de sa rêverie.

Il chercha la main de madame de Marans.

Puis, comme il ne la trouvait pas, il dit :

— Madame... madame... où êtes-vous?

Pas de réponse.

— Où êtes-vous? répéta Lucien qui se leva tremblant.

On eût pu entendre sa respiration oppressée dans le silence du boudoir désert.

— Partie!... murmura-t-il; pourquoi?

Le sang lui monta aux joues, puis sa pâleur revint mortelle.

— Oh!.. fit-il en se couvrant le visage de ses mains.

Une pensée envahissait irrésistiblement son cerveau.

— Berthe en ce lieu!..... Berthe!..... c'était Berthe!

La sueur froide inondait ses tempes.

Et ce fut un dernier cri déchirant :

— Berthe! Berthe!...

CHIFFON DE PAPIER

Aux cris de l'aveugle, madame Paoli accourut.

Nul n'avait vu sortir Berthe.

Lucien questionna, s'informa, Lucien offrit des sommes folles pour savoir.

La charmante Milanaise n'était pas femme à refuser son bonheur. Mais elle avait peur de M. André Lointier. Avant de répondre, elle réfléchit.

Le résultat de ses réflexions fut que la discrétion était de rigueur à cause du voisinage de la maison de Marans et de l'hôtel Lointier.

— Demain, se dit-elle, je verrai cet André... et il sera tou-

jours temps de faire marché avec l'aveugle... Le bel oiseau ne s'envolera pas!

Nous verrons si elle se trompait.

En attendant, elle répondit qu'on pouvait trouver madame Lovely au théâtre de Diane, — qu'elle s'informerait soigneusement, — et que dès le matin elle aurait l'honneur de faire part à M. Raymond du résultat de ses recherches.

Madame de Marans rentra chez elle au milieu de la nuit.

Gabriel n'était pas encore de retour. — Clémence était cachée dans la chambre de Lucienne.

Ce fut Lucienne qui vint recevoir sa mère.

La pauvre enfant était bien changée. A peine eussiez-vous reconnu en elle cette blonde fille, joyeuse et naïve, qui fourrait sa jolie tête entre les grappes de lilas pour donner le baiser à son amie.

De cela, il n'y avait pourtant que deux jours.

Madame de Marans, au contraire, avait fait sur elle-même un suprême effort... — Après cette scène déchirante où le désespoir lui était venu à travers la joie la plus profonde qu'elle eût souhaitée jamais, elle avait refermé son cœur.

Elle se regardait déjà comme n'étant plus de ce monde.

— Mère, lui dit Lucienne qui n'osait pas l'interroger, — il y a quelqu'un là, dans le salon, qui t'attend.

— Quelqu'un! répéta Berthe étonnée, à deux heures du matin!

— Il t'attend depuis minuit, ma mère, répondit Lucienne.

— Et tu ne le connais pas?...

— Oh! si...

— Qui est ce?

— Bonne mère! s'écria Lucienne en lui prenant les deux mains qu'elle couvrit de baisers, — nous sommes bien malheureux, je le sais, va!... Eh bien! c'est cet homme qui a fait notre malheur... C'est ton ennemi...

— Je n'ai pas d'ennemi, enfant, voulut dire Berthe.

— Ma mère! ma mère chérie! poursuivit Lucienne, qui fondait en larmes, tu ne veux pas me dire... Cet homme qui est là, c'est M. André Lointier.

— Ah! fit madame de Marans, qui se sentit frémir sans savoir pourquoi.

Mais elle se remit tout de suite.

Que pouvait-elle craindre encore?

— Va te reposer, ma petite Lucienne, dit-elle; — je vais voir ce que me veut M. André Lointier.

Lucienne rentra dans sa chambre dont la porte donnait sur le salon.

Madame de Marans se rendit dans cette dernière pièce, où elle trouva M. André Lointier, installé commodément.

Il faut ici se bien rappeler la situation . madame de Marans ne connaissait M. André Lointier que comme un voisin. Elle ne se doutait pas du tout que son vrai nom fût Fargeau Créhu de la Saulays.

Elle ignorait en outre la part que cet homme avait prise à ses récents malheurs, et les paroles de Lucienne l'avaient réellement étonnée.

Et pourtant il est certain que M. André Lointier lui avait toujours inspiré une secrète défiance. — Nous eussions dit antipathie, si le noble cœur de Berthe avait pu haïr ainsi par caprice et sans savoir.

Nous n'avons pas besoin de faire observer que madame de Marans était ici chez elle, et que sa tenue devait être bien différente de celle que nous lui avons vue dans le boudoir de la Milanaise.

A son entrée, M. André Lointier se leva et la salua fort respectueusement.

— Puis-je savoir, monsieur?... commença Berthe.

— Assurément, madame, assurément, interrompit Fargeau de sa voix la plus doucereuse; — je suis ici pour vous donner toutes les explications possibles... et je m'excuserais tout d'abord humblement d'une visite faite à une heure si indue... croyez-le bien, madame... si ma démarche n'était tout entière dans votre intérêt...

Berthe lui indiqua du doigt un siége.

M. Fargeau salua de rechef et s'assit.

Berthe l'imita.

— Vous savez que nous sommes voisins, madame, reprit Fargeau; — et quoique vous ayez seulement des rapports avec notre homme d'affaires...

— Je sais que vous êtes propriétaire de mon habitation, monsieur.

— Pas moi.... oh! pas moi, madame... mon frère... Voilà longtemps que nous logeons ainsi porte à porte.... et s'il m'était permis, je vous dirais que, malgré moi, la sympathie la plus vive, l'intérêt le plus sincère...

Il s'arrêta.

Madame de Marans s'inclina à son tour.

La voix de M. Fargeau s'adoucit encore.

— Vous êtes mademoiselle Berthe Créhu de la Saulays, n'est-ce pas? dit-il d'un ton souverainement bénin.

Madame de Marans sauta sur son fauteuil. Elle n'en pouvait croire ses oreilles.

Ce nom, elle l'avait quitté depuis vingt ans.

— Je vous étonne, madame, reprit Fargeau, — et peut-être même que sans le vouloir je vous cause une émotion pénible... pardonnez-le-moi, je vous en supplie, eu égard à mes excellentes intentions.

« Je viens vous parler affaires, et, vous le savez, les affaires nécessitent un langage qui n'a pas ces exquises délicatesses de la langue du grand monde où vous vivez...

« Pour raviver des souvenirs déjà lointains, je vous rappellerai qu'à l'époque de la mort de votre oncle... »

— Mais monsieur!... voulut interrompre Berthe qui avait peine à se remettre.

— Par grâce, madame, dit Fargeau, — ne niez pas!... Ce que j'avance est certain... un démenti aurait le danger de fausser nos positions respectives et de changer en adversaire un homme animé à votre égard des sentiments les plus véritablement dévoués...

« En ce temps-là, disais-je, vous étiez aveugle...

« Vous voyez bien, s'interrompit-il en remarquant un mouvement de Berthe, que je suis parfaitement renseigné.

« En ce temps-là, vous étiez aveugle... Par conséquent, vous ne pouviez reconnaître aucun des héritiers du respectable Jean Créhu.

« Ni Maudreuil, ni Houël, ni Guérineul, ni Menand, ni Fargeau, ni Morin...

« Quant à Lucien Créhu, nous parlerons de lui tout à l'heure.

« Veuillez être bien persuadée, madame, que je n'ai point l'intention de vous effrayer... Mais je dois vous dire que je suis l'un de ces héritiers, inconnus pour vous, bien que vous ayez passé votre enfance au milieu d'eux. »

— Fargeau! murmura Berthe.

M. André Lointier était sur ses gardes. Il sourit finement.

— Non pas! répliqua-t-il; — mais je vous déclare tout de suite que je garde mon incognito... Choisissez entre ce Fargeau dont vous parlez, Houël, Guérineul, Morin, Maudreuil...

— Maudreuil! dit encore Berthe.

Fargeau ne dit cette fois ni oui ni non.

Il poursuivit :

— Vous n'êtes pas sans savoir combien le testament de votre vénérable oncle était bizarre... Nous avons été obligés d'en subir les clauses... et il se trouve, excusez-moi, belle dame, — que l'existence de Berthe Créhu est, en ce moment, pour nous tous, un inconvénient des plus fâcheux.

« Je me suis dévoué, moi qui vous parle, à l'intérêt général.

« Et, grâce à quelques démarches adroitement dirigées, je vous ai mise dans une position extraordinairement délicate... »

— Comment ! s'écria Berthe ; — c'est vous qui...

— Ne me jugez pas dans ce premier moment de vivacité, belle dame... vous verrez bien tout à l'heure que je ne vous veux pas de mal.

— Mais vous m'avez assassinée, monsieur !

— Oh ! fit Fargeau avec componction, — assassinée !

— Et vous le savez bien !... oui ! vous savez bien qu'il ne me reste plus qu'à mourir !...

Fargeau eut un sourire tout paternel.

— Votre sexe est sujet à tout exagérer, belle dame, reprit-il. — Mourir !... J'espère bien vous ôter ces idées-là... Mais je dois vous dire tout de suite que nous ne voulons pas que vous ayez une seconde entrevue avec M. Lucien Créhu de la Saulays...

Berthe le regarda, stupéfaite.

— Vous savez ?... balbutia-t-elle.

— Oh ! chère dame !... dit Fargeau d'un air bonhomme, — je suis comme le Solitaire, moi, je sais tout... Je sais par exemple ou plutôt je devine que cette première entrevue a été sans résultat aucun... car, si elle avait eu le résultat que je craignais, vous m'eussiez déjà montré la porte avec ce geste digne et très noble que vous avez employé avec la pauvre Paoli... la première fois, s'entend... La seconde fois c'était autre chose... — Il ne faut pas que cette entrevue se renouvelle !

— Elle ne se renouvellera pas, monsieur.

— C'est votre idée, belle dame, en ce moment ; mais le distique de François Ier, vous savez :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie...

« Moi je suis assez de l'avis du roi gentilhomme, voyez-vous.... et je voudrais des sûretés...

« Par exemple, si vous consentiez à quitter Paris dans quelques heures pour n'y jamais revenir. »

Berthe se leva.

— Monsieur, dit-elle, et cela fut si bien dit que Fargeau demeura un instant déconcerté, — vous êtes fou de vouloir effrayer une femme qui va mourir!

Elle le regardait en face.

Il y avait en elle cette vigueur tragique qui dompte même les forts.

Mais Fargeau n'était pas un fort; il avait au contraire cette propriété flasque du caoutchouc qui cède, mais qui revient.

— Ne rompez pas l'entrevue, belle dame, dit-il, avant d'avoir entendu les propositions que je vous apporte... et souffrez que je vous rappelle qu'une mère... une bonne mère comme vous, madame, ne sauve rien en mourant, puisque ses enfants restent après elle.

Berthe se laissa retomber sur son fauteuil.

— Que voulez-vous de moi? murmura-t-elle.

— Je veux vous sauver, belle dame... après vous avoir perdue... Vous voyez bien, moi, je parle franchement... brutalement même : c'est ma manière... Je vous ai attaquée de tous côtés à la fois; il le fallait... Maintenant, je vais mettre un baume sur toutes vos blessures.

Il tira de sa poche un portefeuille et posa sur la table vingt billets de mille francs.

— Voici de quoi désintéresser la pauvre vieille Grièche, dit-il, — acheter un conscrit à votre cher Gabriel et payer les frais de votre voyage.

Berthe regardait ces billets de banque, qui étaient le salut.

— Ils sont à vous, dit encore M. Fargeau.

— A quel prix ? demanda Berthe.

— Votre éloignement d'abord, répondit Fargeau, — puis votre signature apposée au bas de ce chiffon de papier... Je dis votre vraie signature : Berthe Créhu.

Ce chiffon de papier était un acte sur timbre par lequel Berthe déclarait renoncer en faveur de M. (le nom restait en blanc) à tous les biens meubles et immeubles qui pourraient lui revenir de la succession de Jean Créhu.

Comme on voit, M. Fargeau avait vraiment manœuvré comme un ange!

Une fois ce chiffon signé, il tenait ses cohéritiers.

Il venait au lieu et place de Berthe; il profitait de la clause résolutoire du fameux testament : il était riche à quatre millions!

Oh ! le brave homme! mais il fallait que ce chiffon de papier fût signé.

Berthe le lut.

— Monsieur, dit-elle, reprenez votre argent et veuillez vous retirer.

Fargeau remit les vingt mille francs dans son portefeuille, mais il ne se retira pas.

— Je m'attendais à quelque résistance, dit-il en s'arrangeant au contraire plus commodément dans son fauteuil; — les femmes n'entendent rien aux affaires, et ce mot de renonciation vous choque... mon Dieu! belle dame, vous renoncez là, je vous en préviens, à une chose que vous ne posséderez jamais... c'est une pure et simple formalité... n'en parlons plus... et permettez que je vous expose ce que je vais faire contre vous, puisque vous tenez à continuer la guerre.

LE FOND DU SAC DE M. FARGEAU

Fargeau en était arrivé au dernier acte de son mélodrame, à cet acte où traditionnellement tous les traîtres se démasquent.

Il n'avait plus besoin de dissimuler. Au contraire, il avait besoin de se faire bien terrible.

Il avait dit à madame de Marans :

— Puisque vous voulez la guerre, je vais vous exposer mon plan de bataille.

Si Berthe avait connu le monde, elle aurait su que la menace est toujours une preuve du désir qu'on a d'entrer en accommodement.

Mais elle ne savait pas le monde, et d'ailleurs M. Fargeau se trompait singulièrement sur ses intentions.

Berthe ne répondit point à sa dernière attaque. Elle réfléchissait.

— Tout d'abord, reprit M. Fargeau, je vais activer l'affaire Grièche... Vous aurez des gens de justice chez vous demain matin... Demain matin aussi, le parquet descendra ici pour demander compte à M. Gabriel de ce fait d'avoir tiré à la conscription sous un nom qui n'est pas le sien. Tous ses créanciers seront convoqués, et jugez de la confiance qu'ils auront en apprenant l'usurpation de nom.

En vérité, Berthe n'écoutait guère.

Elle songeait ainsi :

— Vingt mille francs !.. Si Gabriel m'aimait, nous irions en Bretagne... et qui sait si Dieu ne m'inspirerait pas un moyen de faire connaître à Lucien notre retraite... Vingt mille francs!

— Vous parlez de mourir, poursuivait M. Fargeau; pardieu! madame, pensez-vous que je n'aie jamais vu de femme en ma vie? Elles ont toutes ce mot à la bouche : mourir... Mais le bel héritage, vraiment, que vous laisserez là à votre fils et à votre fille !

Berthe leva les yeux sur lui. M. Fargeau ne comprit point l'expression de ce regard.

Ce regard voulait dire :

— Pour ces vingt mille francs-là, je donnerais non-seulement ma part d'une succession chimérique, mais la moitié de mon sang !

Fargeau ne pouvait pas deviner cela.

— S'il faut un dernier argument... commença-t-il.

— Eh! monsieur! interrompit Berthe en haussant les épaules et avec une sorte de rudesse, — je ne suis pas une voleuse comme vous me l'avez fait dire par cette pauvre fille, mademoiselle Grièche, du théâtre de Diane. Et prendre votre argent, ce serait un vé.itable vol!

— A d'autres ! s'écria Fargeau, — vous voulez me donner le change !...

Berthe fit un geste de fatigue.

Fargeau se demanda si, bien réellement, elle ignorait ses droits éventuels à la succession de Jean-de-la-Mer.

Cela lui parut impossible.

Il se souvenait très bien que Berthe était cachée derrière le rideau, lors du souper des funérailles où l'on avait lu le testament de Jean Créhu.

En tout cas, l'ignorance de Berthe importait peu.

Il lui fallait la signature à tout prix.

— Si c'est excès de délicatesse, dit-il en changeant de ton, cela vous honore, chère dame, très incontestablement... Mais j'ai l'honneur de vous faire observer que je suis d'âge à ne plus me compromettre à la légère... Il est bien certain, et je vous l'ai dit moi-même, que vous ne toucherez jamais un centime de cette succession... Mais d'autres ont intérêt... Moi, par exemple... D'autres peuvent... dans tel cas donné... Enfin, je vous propose ces vingt mille francs, après réflexion et en complète connaissance de cause.

Berthe secoua la tête.

C'était encore un refus.

Fargeau fronça le sourcil.

— Écoutez, dit-il en se levant, — le temps me manque pour vous convaincre par la discussion... j'aime mieux, dans votre intérêt même, vous contraindre tout d'un coup. Savez-vous ce que c'est qu'un détournement de mineure, madame?

Berthe le regarda étonnée.

— Comprenez-vous bien, poursuivit Fargeau, — la position d'une femme pauvre, portant un faux nom, chanteuse au théâtre de Diane, habituée de la maison Paoli?

— Oh! fit madame de Marans indignée.

— Je puis prouver que vous y étiez encore cette nuit, chère dame. Comprenez-vous bien la position de cette femme, accusée en outre de vol, et qui enlève une jeune fille de dix-huit ans que tout le quartier connaît pour une très riche héritière?

— Mais je ne sais pas seulement ce dont vous voulez me parler, monsieur, dit Berthe.

Fargeau montra du doigt la porte de Lucienne.

Berthe était vaguement effrayée.

— C'est l'appartement de ma fille, balbutia-t-elle.

M Fargeau traversa le salon, ouvrit la porte et appela :

— Clémence!

Clémence se présenta pâle et la mort sur le visage.

Elle avait tout entendu.

— Madame, dit-elle du seuil où elle s'arrêtait : j'ai voulu vous sauver, je vous ai perdue.

Berthe prit le papier et signa.

— Sortez, mademoiselle! dit Fargeau à Clémence.

Clémence obéit. En passant prés de Berthe, elle saisit tout à coup sa main et la baisa.

Quand elle fut partie, Fargeau mit le papier timbré dans son portefeuille et prit son chapeau.

— Il est entendu, chère dame, dit-il, que si vous n'êtes pas partie de Paris demain... ou plutôt aujourd'hui, avant huit heures du matin, je reprends tous mes droits... La trêve que je vous accorde ne va pas au-delà de ce terme... Veuillez accepter mes hommages respectueux.

Il se retira sans attendre la réponse.

Quand le petit docteur Gabriel eut subi l'interrogatoire du portier de la maison où Mazurke l'avait enfermé pour se débarrasser de lui, on le laissa sortir.

Il était véritablement ivre de rage.

Cette journée et cette nuit avaient été pour lui comme une suite de malheurs, entrecoupés de mésaventures qui irritent autant et plus que les malheurs.

Dans cette journée, et non pas seulement une fois, il avait poussé la folie jusqu'au crime : il avait manqué d'honneur et de cœur.

Mais sa colère lui épargnait le remords.

Il s'élança sur le quai. Sa première pensée fut de retrouver Mazurke pour le tuer, de retrouver Clémence pour la punir, de retrouver sa mère pour la juger.

Et quel juge impitoyable!

Il courait seul dans la nuit, s'excitant lui-même et cherchant un aliment à sa fureur.

Comme elle l'avait trompé, sa mère! Clémence, comme elle l'avait trahi ! Et ce Mazurke, y avait-il un nom pour le dédaigneux outrage qu'il lui avait infligé?

Vengeance! oh! vengeance!

Mais ce silence nocturne et cette solitude ont leur effet puissant, même sur la rage folle.

Et puis cet enfant de vingt ans, malade d'orgueil, cet enfant avait en lui ce qui fait les hommes bons et justes.

Ce qui le tenait, c'était la gourme de l'adolescence.

Il faut être miséricordieux; nous y passons tous; il n'y a pas de vaccin pour ce mal.

Le pauvre Gabriel, à travers un flux d'extravagantes malédictions, se sentit tout à coup pleurer.

Et cette première larme noya sa fureur.

Il s'arrêta, stupéfait du regard qu'il jetait sur sa conscience.

Sa mère, sa mère, ce fut le cri de son âme réveillée.

Sa mère qu'il adorait, car il l'adorait; hier encore, si on lui avait dit : Tu insulteras ta mère et tu la renieras, il aurait souri de pitié.

Et même, cette folie qui l'avait pris, c'était à cause de l'amour qu'il portait à sa mère.

Sa mère, objet de son culte religieux, il l'avait vue soudain coupable et ne repoussant pas l'accusation lancée contre elle.

Gabriel s'assit sur le parapet du quai.

Il pleurait à chaudes larmes comme un pauvre enfant qu'il était.

La réaction était complète; il se faisait horreur à lui-même. Et ces preuves qui lui avaient semblé si péremptoires, ces

preuves contre sa mère, il les repoussait; il se demandait comment il avait pu seulement y croire une minute.

Sa mère! une sainte! Mazurke l'avait dit. Il eût voulu embrasser Mazurke pour avoir dit cela.

Et Clémence! elle avait pleuré. — Mon Dieu! en tout ceci il y avait un mystère, mais Gabriel ne soupçonnait plus.

Il voyait tout blanc comme l'innocence.

— Oh! misérable! misérable! se disait-il; parmi tous ceux-là qui sont bons, toi seul, toi seul, tu es infâme et criminel!

Le remords le poignait.

Il reprit sa route lentement et la tête basse.

Il arriva dans la rue du Regard, devant la porte de la maison blanche.

Mais il n'osait plus y rentrer.

Sa mère était là, brisée, désespérée, — malade peut-être, — peut-être morte!

Il s'appuya contre le mur.

Sa poitrine se déchirait en sanglots.

Lui aussi pensait à mourir...

Il était environ trois heures du matin.

M. Fargeau s'était couché bien tranquillement, après avoir enfermé Clémence dans sa chambre.

Une seule fenêtre était éclairée, comme d'habitude, sur la façade de l'hôtel Lointier : — c'était celle de l'aveugle.

Il veillait en attendant Albert qui ne devait pas revenir.

Lucien avait grand besoin de quelqu'un pourtant à qui il pût confier sa peine et ses espoirs.

Dans la maison de madame de Marans, il y avait aussi une chambre éclairée.

Berthe, Gabriel et Lucienne étaient réunis dans cette chambre.

Gabriel, agenouillé, tenait les mains de sa mère collées sur sa bouche.

Lucienne souriait et pleurait.

Berthe regardait tour à tour ses deux enfants et remerciait Dieu du fond de sa détresse.

Elle les attira tous les deux contre son cœur.

— Je savais bien, mère, dit Lucienne, — que notre Gabriel t'aimait!

— Ma mère! oh! ma mère chérie! murmurait le jeune médecin, fou de tendresse heureuse, comme il était fou de rage naguère, — m'as-tu pardonné?... Suis-je encore ton fils?... Mon Dieu! j'ai bien fait de ne pas mourir, puisque me voilà

près de toi, la tête contre ton cœur!... Ma mère! ma mère! dis-moi encore que tu m'aimes!...

Berthe se pencha et lui mit un baiser au front.

— Merci, mère! dit Gabriel; si tu savais... c'était du feu que j'avais dans la tête et dans le cœur!... Je crois bien qu'à l'heure où j'ai trahi ta confiance, j'ai été maudit tout de suite... car j'ai cru... Oh! mon Dieu! j'ai cru ce qui est impossible et insensé! j'ai repoussé ma mère... Plus tard j'ai dit, — et mon cœur saignera jusqu'à la dernière heure de ma vie, — j'ai dit: Elle n'est pas ma mère!

Berthe gardait le silence.

Sa lèvre était toujours sur le front de Gabriel.

Au bout de quelques instants, elle se redressa.

Sa voix était solennelle et triste, lorsqu'elle reprit:

— Mes enfants, il faut que vous jugiez votre mère... Je pars de Paris dans quelques heures... Avant de vous dire: Suivez-moi, je veux que vous sachiez le secret de votre vie et de la mienne.

— Nous te suivrons partout, mère! commença Gabriel.

Et Lucienne couvrait de baisers les mains de Berthe.

Celle-ci leur imposa silence du geste.

— Je ne m'appelle pas madame de Marans, poursuivit-elle; mon fils, la lettre anonyme disait vrai... vous êtes des bâtards... et moi, je chante au théâtre de Diane.

— Mère! s'écria Gabriel, — si tu m'as pardonné, ne dis pas un mot de plus!... cela ressemble à une justification... As-tu peur que je t'outrage encore et que je te renies?

Berthe le couvrit d'un long regard plein de passion.

— Oui, murmura-t-elle; — car, cette fois, j'en mourrais!

MADAME DE MARANS

Gabriel était agenouillé sur le tapis. Lucienne s'assit auprès de sa mère.

Celle-ci recueillit un instant ses souvenirs.

« — J'avais quatre ans de moins que toi, fit-elle en caressant les blonds cheveux de Lucienne, et je n'avais pas de mère.

« J'étais une pauvre enfant aveugle

« On m'a dit que j'avais été recueillie sur le pont d'un vaisseau. Le feu du ciel prit la vie de ma mère et ferma mes yeux.

« Celui qui me recueillit était un corsaire. Il m'éleva comme si j'eusse eté sa fille.

« C'était dans un grand château, bien loin d'ici.

« Lucien, — c'est le nom de votre père, mes enfants, — avait été mon guide et mon défenseur dès les premiers jours de mon enfance. Nous nous aimions avant de savoir ce que c'est qu'aimer. J'avais des ennemis cruels, parce qu'on pensait que le maître du château me ferait son héritière. Un jour on me tendit un piége ; c'était alors si facile ! On me fit croire que Lucien voulait épouser une autre femme et que j'étais un obstacle à son bonheur.

« Ma première pensée fut de mourir. Mais j'étais mère déjà. Il me fallait vivre pour vous. — Il me fallait aussi laisser la route libre à Lucien pour être heureux.

« Je m'enfuis. »

— Et vous n'avez jamais revu notre père? demanda Gabriel.

— Si... je l'ai revu... bien longtemps après.

— Il était marié peut-être?

— Non.

— Alors... pourquoi?

Berthe mit sa main sur la bouche de Gabriel avant que sa question ne fût entièrement formulée.

— Tu as condamné ta mère sans l'entendre, dit-elle; — vas-tu maintenant juger ton père?

Gabriel n'eût jamais cru que la douce voix de madame de Marans pût trouver des inflexions si sévères.

Il baissa la tête d'un air soumis.

Quant à Lucienne, elle écoutait avec recueillement cette triste et chère histoire.

Madame de Marans reprit :

— Votre père, mes enfants, est l'âme la plus généreuse et le cœur le plus noble qui soit ici-bas.

« Votre père m'aime comme je l'aime, c'est-à-dire d'un amour désormais impérissable.

« Il y a une heure, sa main était dans la mienne.

« Il ne pouvait pas me reconnaître.

« Et si je ne lui ai pas dit : C'est moi, ta femme... viens embrasser tes enfants... c'est que mon Gabriel avait, par sa faute, élevé entre lui et moi une insurmontable barrière. »

— Moi! s'écria le jeune homme interdit.

Madame de Marans avait prononcé ces dernières paroles d'un accent douloureux, mais plein de tendresse.

Elle attira Gabriel contre son cœur.

— Dieu aura peut-être pitié de nous, murmura-t-elle; — mais aujourd'hui j'ai eu le bonheur dans ma main, et il m'a fallu le repousser.

— Mais, au nom du ciel, expliquez-vous, ma mère!

— Non, dit Berthe, — ceci est mon secret... Ce que j'ai fait pour toi aujourd'hui, enfant, tu ne le sauras jamais!

Elle parlait de telle sorte que Gabriel n'osa pas insister.

Mais que c'était toujours bien le même enfant ombrageux, prompt à soupçonner, prompt à condamner!

— Et que devins-tu, mère, après ta fuite? demanda doucement Lucienne.

— J'avais pris le peu de bijoux que je possédais, répondit madame de Marans; — je les vendis. — Vous vîntes au monde tous les deux. — Du bonheur et des larmes, pauvres enfants, quand j'entendis vos premiers cris!

« On disait autour de mon lit :

« — Comment fera-t-elle?... aveugle... pas de ressources... seize ans et deux enfants sur les bras!

« Et moi je répétais au fond de mon cœur :

« Comment ferai-je?

« J'avais traversé toute la France pour que Lucien ne pût me retrouver et sacrifier à la pitié que je lui inspirerais son bonheur ou sa fortune.

« J'étais seule, sans ami, et aveugle!

« Aveugle! — On ne sait pas ce que nos pauvres cœurs, à nous autres mères, peuvent souffrir sans cesser de battre.

« On ne sait pas! et nous-mêmes, quand nous regardons le passé, nous nous demandons : Est-ce possible?

« Hier, moi, j'en étais là. — Mais ce que j'ai souffert aujourd'hui m'a bien prouvé qu'on ne meurt pas de désespoir!...

« Quand je relevai de mes couches, le prix de mes bijoux était épuisé.

— Toi qui es fier, mon Gabriel, tu vas rougir de honte. Ta mère fut obligée, un soir, à Toulouse, pour avoir du pain, de chanter dans la rue...

« Le pain qu'elle mangeait, c'était le lait de son sein, c'était la vie de son fils et de sa fille!... »

Gabriel était touché au cœur.

— Je suis fier, dit-il, mais je ne rougis pas de honte... c'est de l'orgueil que j'ai en songeant que vous êtes ma mère!

Lucienne le remercia du regard et colla ses lèvres sur la main de madame de Marans.

— Dieu m'avait donné une belle voix, poursuivit Berthe: quand j'eus fini de chanter, un homme vint à moi et me dit :

« — Petite, j'ai une troupe ambulante; si tu veux venir avec moi, je renverrai ma femme, et toi, tu mettras tes marmots à l'hôpital... Comme ça, nous serons libres.

« Je vous embrassai, mes pauvres anges. J'avais grand'peine à vous porter tous deux. Mais les paroles de cet homme, en me montrant la possibilité d'une séparation, me faisaient vous adorer mieux.

« Perdre mon pauvre trésor! mon Gabriel ! ma Lucienne! ses enfants, à celui dont j'idolâtrais le souvenir !

« Quand l'homme me vit vous embrasser, il reprit :

« — Tiens! tiens! elle les aime, à ce qu'il paraît, ses mioches!... Eh bien, la petite mère, ça n'est pas défendu... garde tes bambins, moi je garderai ma femme... Tu chanteras, et je nourrirai tout le monde.

« J'acceptai. »

— Oh !... fit Gabriel.

— Chère et bonne mère !... murmura Lucienne dont les beaux yeux bleus se mouillaient.

Madame de Marans avait un sourire.

— C'étaient des gens grossiers, dit-elle; mais l'homme tint parole... il me nourrit... et à la différence de certains directeurs mieux vêtus qui m'ont engagée depuis, il me respecta.

« Je restai deux ans dans sa baraque roulante.

« Au bout de ce temps, je débutai au théâtre de Strasbourg.

« Il doit y avoir de grandes joies dans la vie d'artiste. Ces joies, je ne les connais pas. Les applaudissements me trouvaient indifférente, et il me semblait déjà que ces bravos et ces fleurs prodigués insultaient à l'honneur de mon fils et de ma fille.

« Je n'étais pas artiste, j'étais mère; je n'étais que mère. Ma gloire, c'eût été de cacher mon bonheur entre vous deux, mes enfants bien-aimés. Mais il fallait vous élever.

« Et ici commence ma faute, — et ton malheur, mon pauvre Gabriel.

« Je gagnais beaucoup d'argent. Pensant à vous comme je le faisais à toute heure, mille idées me venaient touchant votre avenir.

« Ton caractère se montrait, Gabriel. Tu étais orgueilleux.

« Je me demandai un jour si ce ne serait pas pour toi un bienfait suprême que d'ignorer le métier de ta mère.

« Et aussitôt mon imagination se monta.

« J'ignorais si complétement la vie réelle de ce qu'on appelle le monde !

« Il me sembla qu'il serait bien facile de vous tromper, vous et l'entourage que je vous donnerais. En prenant un nom noble, il me sembla que je vous conférerais la noblesse. Des obstacles, je n'en voyais pas. On me demandait dans les principales villes de la province, on m'appelait à l'étranger. Je me dis : Mon Gabriel et ma Lucienne seront élevés comme un gentilhomme et comme une demoiselle. Ils ignoreront toujours que leur mère a subi ce supplice, — ou cette souillure, — de donner son âme au public qui paie.

« Ils ignoreront que leur mère a monté sur les planches !

« Bien plus, ils ne sauront pas le malheur de leur naissance. Rien n'entravera leur essor. L'avenir est à eux. Toutes les joies que Dieu m'a refusées, à moi, Gabriel et Lucienne les auront.

« Je me disais cela !

« Oh ! pauvre folle !...

« Au début, le hasard me donna raison. Je vous mis en pension tous les deux à Bordeaux. Pour le maître et pour la maîtresse, j'étais madame veuve de Marans, ayant des intérêts considérables hors de France et forcée de voyager souvent. Vous étiez heureux. Moi, j'avais du cœur à travailler pour vous. Je me fis une réputation.

« On parla dans toute l'Europe de la Bettina, la cantatrice aveugle... »

— Mais ce nom est célèbre ! dit Gabriel ; c'était toi, mère ?

— C'était moi, répondit Berthe.

Gabriel cherchait où reprendre son orgueil vaincu.

Lucienne se berçait dans un étonnement enfantin. Vous eussiez dit qu'elle écoutait un conte de fées.

« Chaque fois que je revenais, poursuivit Berthe, — je vous trouvais grandis, plus aimants, plus tendres, — mais plus curieux.

« Sait-on où mène un premier mensonge !

« C'était pour vous. Dieu m'est témoin que je n'avais pas un seul instant songé à moi-même. Pourtant, j'étais sévèrement punie. Il me fallait, dès ce temps-là, me cacher comme une

criminelle, et vingt fois, dans cette ville de Bordeaux où tant d'étrangers se croisent, je faillis être reconnue.

« Vous souvenez-vous de cela ? Ce fut à la pension de Lucienne que je rencontrai notre bienfaiteur à tous, le savant docteur Van-Eyde. Il venait là soigner une petite fille aveugle. — Il me vit, et tout de suite, il me dit : Madame, je vous rendrai la vue.

« Oh ! Dieu m'a donné en ma vie une joie sans mélange, une de ces joies qui compensent des années de martyre ! — Je vous vis, mes enfants chéris ! Je vis mon Gabriel et ma Lucienne, tous deux beaux, tous deux avec des traits semblables, tous deux blonds, comme je savais que l'était mon pauvre Lucien.

« En vous je le vis, Lucien, votre père, — qu'il vous faut aimer, entendez-vous, aimer et respecter, car il m'aime et il vous aime ! »

A ce souvenir du jour où, pour la première fois, Berthe avait pu contempler ses enfants, — cette grande fête de leur existence à tous trois, — Gabriel et Lucienne s'étaient rapprochés de leur mère. Ils se tenaient embrassés étroitement. Aux dernières paroles de Berthe, Gabriel se redressa.

— Il nous connaît donc ? demanda-t-il.

Madame de Marans hésita un instant, puis elle répondit :

« — Si tu ne m'avais pas rendue folle de désespoir aujourd'hui, peut-être n'aurais je jamais revu Lucien en ce monde... Si je l'avais revu autrement et pour une autre cause, vous seriez tous deux dans ses bras à cette heure.

« Cette réponse que je te fais, tu ne peux pas en saisir le sens tout entier.

« Ne m'interroge plus... je continue :

« Bordeaux est grand, mais il faut Paris à ceux qui veulent cacher un secret. Nous vînmes à Paris.

« Toi, Gabriel, tu habitais chez le docteur Van-Eyde ; toi, Lucienne, tu étais à la pension de la rue de Vaugirard. J'avais encore un peu de liberté ; je fis quelques voyages. La Bettina jeta comme un dernier éclat à Naples, à Milan, à Florence ; — puis elle disparut pour toujours.

« En revanche, madame Lovely, pauvre artiste obscure, s'engagea au petit théâtre de Diane.

« L'Opéra aurait ouvert ses portes toutes grandes à la Bettina. — Mais Gabriel était un jeune homme. Il allait à l'Opéra.

« La Bettina aurait pu donner des concerts et gagner deux cents louis dans une soirée au lieu de quelques francs que son

directeur lui jetait. — Mais M. Gabriel de Marans allait dans le grand monde.

« Si j'avais trouvé un théâtre plus humble que le théâtre de Diane, j'aurais été m'y enfouir.

« Et cependant mes ressources se dissipaient; Gabriel était joueur; il me croyait riche; je voyais bien que nous marchions vers un abîme.

« Ai-je besoin de vous dire, enfants, mes craintes, mes efforts, ma lutte contre le malheur qui venait?...

« Le soir, quand je rentrais, je me penchais sur le lit de Lucienne endormie... »

— Et je sentais une larme sur mon front, interrompit Lucienne. — Oh! mère, je ne devinais pas tout... mais je savais depuis longtemps comme tu souffrais!...

— Moi, j'ai senti aussi plus d'une fois une larme à mon front, poursuivit Berthe; — quand Gabriel revenait et qu'il me croyait endormie... Hélas! faut-il le dire? ses absences me servaient... S'il n'eût point passé ses nuits au jeu, peut-être aurait-il découvert ma fraude!

LE DERNIER PANSEMENT

Le reste du récit de Berthe le lecteur le connaît d'avance.

Elle dit ses terreurs par rapport à la conscription qui devait tout perdre; elle dit aussi la crainte que lui inspirait toute pensée de mariage, et Lucienne comprit son éloignement pour Clémence.

Puis vint la question du départ.

Il fallait qu'on eût quitté Paris avant huit heures.

L'impression produite par le récit de Berthe sur Lucienne était de même une reconnaissance sans bornes et une admiration pleine de tendresse.

Il en était de même assurément pour Gabriel. Mais son émotion avait eu le temps de tomber. — Et cette gourme des vingt ans, on ne la jette pas en une nuit.

Gabriel songeait à son père.

Il y avait en lui de la rancune.

Il ne fit aucune objection à ce départ précipité, mais c'est qu'il n'osait pas.

Il était corrigé à demi.

Ce qui était complétement revenu en lui, c'était l'amour et le respect de sa mère.

Pauvre âme dévouée ! que d'efforts et que de souffrances !

Mais ce père méconnu ! cet homme au cœur si noble ! cette manière d'ange qui abandonnait sa femme et ses enfants...

Car c'était ainsi que Gabriel arrangeait cela.

On dit : Il faut que jeunesse se passe.

Jeunesse et vieillesse, deux terribles maladies !

Jeunesse qui ne peut pas, vieillesse qui ne peut plus !

Lucienne s'approcha de lui et murmura à son oreille :

— Ne diras-tu pas adieu à Clémence ?

Gabriel tressaillit.

Pour la première fois de sa vie il s'étonna et se reprocha de n'avoir pas de cœur.

C'est là un grand progrès. — Ils sont presque guéris dès qu'ils voient leur mal.

— Ma mère, dit-il, — voilà plusieurs jours que je néglige un devoir sacré... Avant de partir je veux poser le dernier appareil sur les yeux de M. Raymond Lointier, votre voisin.

Berthe devint pâle.

— C'est vrai ! murmura-t-elle, — il est aveugle !

Une idée venait de naître dans son esprit.

Son premier mouvement avait été de dire :

— Si tu m'aimes, ne va pas dans cette maison !

Car elle avait songé à Fargeau.

Mais elle se ravisa.

— Va, mon enfant, dit-elle, au contraire ; Dieu veuille que tu fasses pour lui ce que Van-Eyde fit pour moi !

Les heures de la nuit s'étaient écoulées. Il faisait grand jour déjà lorsque Gabriel sortit. Lucien ne s'était pas couché.

Il attendait madame Paoli qui devait lui dire où il retrouverait la Lovely, — si M. Fargeau voulait bien le permettre.

— C'est toi, Albert ? dit-il, quand la porte de sa chambre s'ouvrit.

— Non, répondit Gabriel ; — c'est moi... votre médecin.

— Vous, mon enfant ! à cette heure !

— Je viens vous panser, et je ne choisis pas les heures... ce soir, je ne serai plus à Paris.

— Ah ! fit Lucien ; — et Clémence ?

— Comme Gabriel allait répondre, un bruit léger se fit à la porte. Il se retourna ; Clémence était sur le seuil.

La voix s'arrêta dans le gosier du pauvre Gabriel.

— Eh bien !... reprit l'aveugle, tu ne réponds pas ? Et Clémence ?

Clémence avait des larmes dans les yeux.

Gabriel se laissa tomber sur ses genoux et joignit ses mains sans mot dire.

Clémence entra.

Elle tendit la main à Gabriel qui la pressa contre ses lèvres.

— Je suis là, mon oncle, dit Clémence; M. de Marans ne peut pas vous répondre devant moi.

— Une brouille ? murmura Lucien d'un air fâché.

— Non, répliqua Clémence; pour se brouiller, il faut s'aimer... Je n'aime pas M. Gabriel.

Sa main restait sur la bouche de Gabriel qui la regardait, stupéfait.

— Comment! tu ne l'aimes pas ! s'écria l'aveugle.

— Non... je ne l'aime pas.

— Mais tu m'as dit vingt fois...

— Je me suis trompée, mon oncle.

Elle retira sa main; mais ce fut pour tendre son front où Gabriel mit un baiser passionné.

Elle lui rendit le baiser.

Elle était tremblante et bien pâle.

— Je vous pardonne... murmura-t-elle.

Les yeux de Gabriel remerciaient et priaient.

Clémence se redressa.

— Adieu, monsieur de Marans, dit-elle tout haut : — dites à Lucienne que je l'aime mille fois plus qu'une sœur... Nous deux, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre... je prierai Dieu pour que vous soyez heureux...

Elle serra la main de l'aveugle en ajoutant :

— Au revoir, mon bon oncle... je reviendrai quand M. de Marans sera parti.

Puis elle se retira, laissant Gabriel atterré.

Une énigme encore!

— Elle est partie? demanda Lucien, qui souriait sous son bandeau.

— Oui.... partie ! balbutia Gabriel ; — je ne la reverrai plus !

— Les jeunes filles! s'écria l'aveugle ; — mon petit Gabriel, si vous saviez comme elle vous aime, cette capricieuse!... Tous les jours nous parlons de vous... Restez... et je me charge d'arranger tout cela.

Gabriel essuya ses yeux.

— Monsieur, dit-il avec résolution, car ces coups répétés

lui valaient des années et le faisaient homme; — je serai malheureux toute ma vie... je l'ai mérité... Occupons-nous de vous.

Lucien souriait toujours.

Il se disait :

— Querelle d'amoureux ! Feu de paille ! Gabriel lui ôta son bandeau.

— Vous avez pleuré ! s'écria-t-il.

La figure de l'aveugle reprit tout à coup son expression de tristesse.

— Et je pleurerai encore, mon enfant, murmura-t-il.

— Chose singulière, pensait tout haut Gabriel, qui n'était en ce moment qu'un médecin, ces larmes ont dégagé le muscle... Il me semble que vous devriez déjà apercevoir, ne fût-ce que faiblement, la sensation de la lumière.

L'aveugle poussa un cri.

Puis il mit sa main devant ses yeux.

— C'est vrai... fit-il. — Oh !... je ne vois rien... mais le voile qui couvre ma vue est rougeâtre au lieu d'être noir.

Gabriel commença ses préparatifs de pansement.

— Ceci est le dernier appareil, dit-il, — quand notre traitement arrive à ce point, il réussit dans la huitaine... ou bien il n'y a plus d'espoir.

— Ce brouillard lumineux que je... je n'ose pas dire : que je vois... que je sens autour de mes yeux... Est-ce que ce n'est pas un signe favorable?

— Soutenez votre tête, commanda Gabriel, qui bassinait le dedans des paupières; — c'est un signe favorable, mais qui n'est pas certain... Il faut quelques jours...

— J'espère que vous attendrez au moins ce terme pour partir.

— Je ne le puis pas, monsieur... Ouvrez vos paupières toutes grandes... je vous l'ai dit, dans une heure, maintenant, j'aurai quitté Paris.

— Mais pourquoi ?... enfant, pourquoi ?

Gabriel ne répondit point. Il continua le pansement en silence, non sans jeter de temps en temps un regard vers la porte qui avait donné passage à Clémence.

Mais Clémence ne reparut pas.

— Et votre sœur? et votre mère? demanda encore l'aveugle.

— Nous partons tous, monsieur.

Le pauvre Lucien soupira. C'était sa joie mystérieuse qui l'abandonnait.

— Je ne connaissais que vous, Gabriel, dit-il, — mais je vous aimais tous les trois.

Le jeune docteur lui serra la main.

Ils ne savaient pas l'un et l'autre pourquoi ils étaient si profondément émus.

Le sang parle-t-il? Oh ! certes. Il ne fait pas de miracles, mais une voix murmure au fond du cœur, et ce qu'on appelle la *sympathie* a souvent pour exister sa raison inconnue.

Gabriel attribuait son émotion à la pensée de Clémence.

L'aveugle se disait :

— Lucienne et Gabriel !... je m'étais habitué à les sentir près de moi...

Le pansement était achevé.

— Voulez-vous que je vous embrasse, monsieur Raymond? dit Gabriel.

Lucien lui tendit ses bras ouverts.

Ils restèrent un instant sur le sein l'un de l'autre.

— Écoutez, reprit Gabriel, en échappant le premier à cette étreinte, — en restant ici je ne pourrais plus rien pour vous, car ma dernière ordonnance devait être celle-ci : quittez Paris et allez chercher l'air natal.

— L'air natal! répéta l'aveugle avec embarras et répugnance, — est-ce donc bien utile?

— Un travail va s'opérer en vous, répondit Gabriel; vous avez besoin de toutes vos forces, et l'air du pays est un cordial... Dans huit jours, par une belle matinée, à l'ombre des grands arbres, ôtez votre bandeau... Si Dieu le veut, vous ne serez plus aveugle.

— Oh !... fit Lucien saisi d'un enthousiaste espoir.

Il songeait à Berthe et se disait :

— Si je recouvre la vue, je suis bien sûr de la retrouver !... Je reviendrai à Paris... je chercherai !...

Il fut interrompu par l'entrée d'un domestique qui apportait une lettre.

— Adieu, monsieur ! dit Gabriel.

— Attendez ! s'écria Lucien; je ne sais où est mon secrétaire... rendez-moi le service d'ouvrir cette lettre.

Gabriel déchira l'enveloppe et lut à haute voix:

« Monsieur Raymond Lointier,

« J'ai le regret de vous annoncer que M. B.... votre notaire, est en fuite, laissant trois millions de déficit dans sa caisse.

« Veuillez agréer, etc. »

— C'est fâcheux cela, dit Lucien.

— Vous avez quelques fonds chez ce notaire?

— Toute ma fortune, mon ami.

Son visage n'avait pas changé.

Gabriel sortit.

Il mit bien du temps à traverser les corridors de l'hôtel. A chaque instant il s'arrêtait pour prêter l'oreille. Il espérait toujours entendre derrière lui ce pas léger et voir cette robe blanche qu'il avait si souvent guettée à sa fenêtre, — et qu'autrefois il n'attendait jamais en vain.

Mais les corridors étaient déserts. — Ni pas léger, ni robe blanche.

Gabriel consulta sa montre.

Il était sept heures et demie.

Il quitta l'hôtel à regret, sans avoir revu Clémence.

Quand il rentra chez sa mère, tous les préparatifs de départ étaient faits. On n'attendait plus que lui.

Une chaise de poste était attelée dans la rue du Regard.

Madame de Marans avait employé les premières heures de la matinée à se libérer vis-à-vis de mademoiselle Grièche et de son directeur.

— Partons! dit-elle en voyant Gabriel.

Gabriel ne demanda pas même:

— Où allons-nous?

Il prit la main de sa mère et se dirigea vers la porte.

A ce moment, et pour la dernière fois, à travers la croisée du salon, son regard se porta vers l'hôtel Lointier.

Clémence était à sa fenêtre.

Le mouchoir blanc qu'elle tenait à la main s'agita. — Gabriel emportait de l'espoir.

Ce fut Lucienne qui resta la dernière dans la maison de Marans.

Quand sa mère et Gabriel furent dehors, elle tira de son sein une lettre qu'elle déposa sur la table du salon.

— Je suis bien sûre qu'il viendra!... murmura-t-elle.

Sur l'adresse de la lettre, il y avait:

« Au capitaine Mazurke. »

— Lucienne! appela madame de Marans.

Lucienne s'enfuit, émue et confuse.

La chaise de poste partit au galop.

L'EXÉCUTION DE M. BAPTISTE

Revenons à Mazurke qui voulait cette nuit-là même retrouver le fameux trésor.

Mazurke donna son adresse, place Vendôme, au cocher de la voiture qui l'avait conduit rue du Regard avec Clémence Lointier.

Dans son salon de l'hôtel Bristol, il trouva Yaume couché à plat ventre sur le tapis.

Yaume ne se dérangea pas.

— Respect de vous, monsieur Philippe, un petit peu mal au ventre, dit-il, — rapport à de la bière que j'ai bue, en schoppe, qu'est mauvaise pour le choléra.

— Je vais te guérir, moi, répliqua Mazurke; — en avant!

Yaume se mit sur ses pieds avec la vivacité mesurée d'un soldat à l'exercice.

— Ça se peut bien, fit-il; quoique je l'aie assez ficelée, la colique.

— Sais-tu l'adresse de M. Baptiste? demanda Mazurke.

— Le Louchard?

— Oui.

— Qu'est censé pour les renseignements?

Mazurke frappa du pied.

— Ne vous inconvénientez pas, dit Yaume; je présoupçonne qu'il doit bien être couché assurément...

— Je te demande si tu sais son adresse?

Yaume prit un air grave.

— Quant à ce qui est de ça, voilà, répondit-il, ambitionnant de savoir quelque chose dont il est pour les renseignements et détails sur n'importe quoi, je lui ai contourné une lettre...

— Alors, mène-moi chez lui, interrompit Mazurke.

— Pas l'embarras! dit Yaume poursuivant son idée, — il ne m'a pas seulement répondu, qu'est d'obligation dans la politesse.

Mazurke ouvrit la porte, et le poussa dehors.

M. Baptiste Bubart demeurait auprès du pont Marie, non loin de ce petit café de la rue des Nonaindières où Romblon avait recruté les trois philosophes chargés d'assommer Mazurke.

Les trois premiers philosophes, ceux du Gros-Caillou. Les

trois autres philosophes, ceux du boulevard du Temple, ne l'auraient pas manqué comme cela.

Mazurke frappa rondement à une porte d'allée qui fut longtemps à s'ouvrir.

— Qui demandez-vous? fit une voix dans les ténèbres de l'escalier.

— M. Baptiste...

— Connais pas!

C'était Baptiste Bubart lui-même qui faisait cette réponse effrontée.

Mazurke reconnaissait parfaitement sa voix.

— Je venais de la part de Ballon, dit-il en parlant plus bas.

— Ah! ah!.. voyons... *Romblon!*

— *Raison!* repartit Mazurke.

— Êtes-vous seul?

— Non... j'ai un camarade.

— C'est donc bien pressé!

— Dame!... fit Mazurke, puisque vous demandez quarante mille francs...

— Montez! dit M. Baptiste.

Mazurke venait de faire allusion à la lettre que le brave Auvergnat lui avait remise dans l'après-dînée, devant la porte de la maison Beaujoyeux. Baptiste Bubart introduisit ses hôtes à tâtons dans son domicile. Il frotta une allumette contre la semelle de son soulier et fit de la lumière.

Son regard tomba d'abord sur Yaume.

Quand il aperçut Mazurke, il tressaillit violemment.

— Ah! murmura t-il, — je suis pincé!... je m'en doutais!

Mazurke s'assit sur la table.

— Mon brave, dit-il, — n'ayez pas peur...

— Je n'ai pas peur, interrompit l'homme aux lunettes bleues; — j'en ai vu bien d'autres, allez, cher monsieur... Seulement je suis pincé... et c'est bête... Mais qui diable se serait douté?... On venait de me dire que votre affaire était faite.

— Là-bas, derrière l'École-Militaire?...

— Du tout! C'est vieux comme Hérode, l'histoire de l'École-Militaire!... Un coup de couteau dans le dos au coin de la rue de la Tour...

— Auprès du théâtre de Diane! s'écria Mazurke étonné.

— Ils auront fait le cadeau à un autre, dit Baptiste froidement; c'est désagréable pour cet autre-là!... Que voulez-vous?

— Ce que vous offrez à Romblon dans votre lettre.

— Vous l'avez lue?... Je ne demande pas mieux, moi... Avez-vous les quarante mille francs?

— Non.

— Eh bien, allez les chercher!

Mazurke fit un signe.

Yaume qui, jusqu'alors, s'était tenu modestement auprès de la porte, s'avança jusqu'au milieu de la chambre et retroussa ses manches.

— Parbleu! s'écria Baptiste, je vous l'ai dit: je suis pincé; mais vous n'y gagnerez rien.. vous me battrez, vous m'étrillerez, vous me tuerez si vous voulez... c'est le vilain côté du métier... J'y suis: allez!

Il prit la pose de Thémistocle disant: *Frappe! mais écoute...*

Il y avait vraiment quelque chose d'épique dans l'effronterie de ce coquin de Bubart.

Yaume se tenait prêt.

— Réfléchissez! dit Mazurke à Bubart.

— C'est tout réfléchi.

— Vous ne me connaissez pas!

— Si fait! Je sais bien que vous êtes sans pitié quand vous vous y mettez. Mais ces quarante mille francs, c'est le plus clair de mon avoir... ma peau ne les vaut pas. J'aime mieux donner ma peau!

— Allons Yaume, dit Mazurke; tu sais ton affaire?

— Oui, monsieur Philippe.

— Pille, mon garçon, pille!

Yaume secoua ses oreilles comme un barbet et s'élança sur le malheureux Bubart. Ce fut une lutte étrange. Avez-vous admiré parfois l'héroïque et silencieux courage du renard acculé? Cet animal qu'on écrase sous sa mauvaise réputation est bien le Bubart des quadrupèdes. On le tue dans son impénitence finale.

Bubart, dédaignant une défense inutile, essaya seulement d'éviter les premiers horions en fuyant, puis il se laissa faire.

Il ne disait rien.

Yaume, au contraire, invectivait avec une grande véhémence.

— Oui, que je vais te piller, disait-il, et te harpailler censément comme il faut, louchard des louchards! .. De quoi ?... (il lui lança un assez grave coup de pied au bas des reins). De quoi?.. (trois gifles). De quoi ?... (une torgnole sur le nez).

— Mais ce n'est pas cela, dit Mazurke; — déshabille-le sans le frapper.

Yaume fit mine de ne pas entendre.

— Que tu as occasionné, à ce qu'il paraît, des chagrins à M. Philippe, poursuivit-il en variant ses corrections avec art; — et que tu n'as pas pris la peine censé de répondre à ma lettre... Est-ce parce que je suis domestique?... De quoi? (un coup de poing sur l'œil). Si je suis en service chez les autres, je n'en suis que plus malheureux d'être à plaindre, sans fortune et pas d'éducation par la faute de mes parents... De quoi ? (un renfoncement complet). De quoi? Qu'on les aurait payés tes renseignements, failli merle !... Puisque je l'ambitionnais de m'en passer ce caprice d'y être fixé là-dessus!.. De quoi?

Il fallut que Mazurke mît le holà, car Yaume s'animait à la besogne et battait mieux à mesure qu'il parlait davantage.

Quand son maître l'arrêta, il prit un air sincèrement étonné.

— Dame!... fit-il; — c'est donc honnête, ça, de ne m'avoir pas répondu à ma lettre affranchie! de quoi?...

Il prit Bubart au collet et le coucha sur le dos.

Puis, sans plus le frapper, il retourna ses poches avec une prestesse merveilleuse.

Bubart avait beaucoup de poches, il est vrai, mais jamais vous n'eussiez pu penser que les poches d'un seul homme eussent cette capacité prodigieuse de contenir un volume triple du volume de l'homme lui-même.

Tel était le problème résolu par les poches de Baptiste Bubart.

Une montagne de papiers s'éleva au milieu de la chambre.

Tout cela des renseignements! des renseignements exacts et garantis par la maison Isidore Baptiste et compagnie, discrétion et célérité, correspondants à Paris et dans toute la France, renommée pour les créances incurables et la bonne tenue de ses employés.

Une montagne! — lettres, chiffons, papiers timbrés, cahiers, brochures, extraits des registres des prisons, diplômes, passeports, actes de naissance. — Une montagne!

Mazurke regardait cela d'un air assez déconcerté.

Il avait à chercher dans ce monceau de paperasses l'adresse de son trou.

La lettre que Bubart avait écrite à Ballon dans le carré des roses au Luxembourg prouvait que ledit Bubart savait où était la cave tirelire. Mais rien n'indiquait qu'il eût consigné ce détail dans ses papiers.

Rien! — sinon l'habitude invariable des marchands de renseignements qui ont tous leur mémoire dans leur poche.

Mazurke était devant la montagne de papiers. Il n'osait pas y toucher, tant la tâche de compulser tout cela lui semblait être au-dessus de ses forces.

D'ailleurs il n'avait pas le temps.

Heureusement qu'à cet instant même, Yaume fit sortir de la dernière poche de Bubart un portefeuille très sale et presque aussi gonflé que celui de papa Romblon.

Mazurke s'en empara aussitôt et l'ouvrit.

C'était plein de hiéroglyphes à l'usage des initiés de la maison Isidore Baptiste et compagnie.

Sur la dernière page, Mazurke lut ces lignes mystérieuses :

« Laisser le C. de M. sur la droite, la B. de G. sur la gauche... le troisième chantier après les pierres de taille. »

C'était évidemment ce que Mazurke cherchait.

Il traduisit C de M par Champ-de-Mars et B de G par barrière de Grenelle.

Certes, il avait espéré une indication plus précise; mais il fallait bien se contenter de celle-là.

— Lâche-le ! dit-il à Yaume.

Yaume obéit.

Mazurke jeta le portefeuille, s'essuya les doigts et sortit.

Yaume montra le poing à Bubart renversé.

—Si je te retrouve, toi, dit-il, — je te charpaillerai soignément pour t'apprendre la politesse avec moi, monsieur Louchard !

En passant la porte pour suivre son maître, il ajouta entre ses dents :

— Tout de même et quoique çà, je n'ai pas pu savoir ce que j'ambitionnais d'être fixé de sur... Enfin n'importe !

Bubart se releva, heureux d'en être quitte à si bon marché. Il passa le reste de la nuit à rebourrer ses poches désenflées — Et la montagne rentra dans ses doublures.

Au moment où Mazurke sortait de chez l'homme aux lunettes bleues, trois heures de nuit sonnaient à Saint-Louis-en-l'Ile.

Mazurke renvoya Yaume et se fit conduire au Gros-Caillou. Il mit pied à terre derrière le Champ-de-Mars.

Il paraîtrait en effet que les indications du portefeuille de M. Baptiste étaient insuffisantes, car, à quatre heures et demie

Mazurke arpentait encore les rues tristes qui avoisinent la barrière de Grenelle.

Il ne retrouvait point la maison du fantôme.

Les quartiers de Paris sont en général homogènes, c'est-à-dire que toutes les rues d'un même quartier ont un air de famille. Ainsi vous ne prendrez jamais une rue du faubourg Saint-Honoré pour une rue du faubourg Montmartre, et alors même qu'un bandeau épais tomberait tout à coup de vos yeux dans le cœur du pays Latin, vous ne vous croiriez jamais au faubourg Saint-Antoine.

Mazurke sentait vaguement qu'il était sur la voie. — Il *brûlait*, comme disent les enfants au jeu de l'Anguille sous roche.

Bien que ses souvenirs de la bagarre fussent obscurs et presque nuls, ces rues mélancoliques, blanchâtres, désertes, lui rappelaient sa course solitaire.

Les mêmes idées lui venaient. Il songeait encore à Berthe et à Lucienne.

Mais quelle différence! Berthe était retrouvée. Et Lucienne! avait-il encore le droit de l'aimer?...

Mazurke doublait le pas pour secouer cette rêverie; il cherchait. Mais tout cela se ressemblait si bien : longs murs blafards, maisons isolées, terrains, chantiers, parcs à pierres de taille.

Et, çà et là, le maigre obélisque industriel : la cheminée à vapeur endormie.

Le ciel blanchissait du côté de l'Orient; à l'ouest, l'horizon restait noir.

Mazurke passait d'une rue dans l'autre; ce qu'il avait de souvenirs se voilait au lieu de s'éclaircir.

Il hésitait; il prenait sa course tout à coup pour revenir sur ses pas et retourner encore.

C'était désormais le hasard seul qui pouvait le guider.

Il se disait bien :

— Je trouverai, morbleu! je trouverai!

Mais tous les enfants, petits ou grands, se disent cela pour soutenir leur courage qui chancelle.

Mazurke s'arrêta au beau milieu d'une rue qui lui semblait être la reproduction exacte d'une douzaine d'autres rues qu'il venait d'explorer.

Il essuya son front en sueur.

En regardant aux deux bouts de la rue, il vit, à l'extrémité occidentale, encore plongée dans les ténèbres, un bouquet

d'arbres dont les silhouettes se détachaient faiblement sur le ciel sombre.

Un vague souvenir s'éveilla en lui.

Ces arbres se dessinaient comme de grands casques surmontés de leurs panaches.

A ce moment où Mazurke faisait un appel désespéré à sa mémoire, le fond, où ressortaient les arbres, s'éclaira violemment.

Trois flambeaux gigantesques lancèrent à la fois leurs flammes ardentes.

Mazurke poussa un cri et se redressa de son haut. Il ne chercha plus.

AU DERNIER VIVANT

Mazurke reconnaissait parfaitement les trois torches fantastiques qui avaient éclairé son combat contre les trois philosophes.

Il marcha en avant. Au bout d'une cinquantaine de pas, il retrouva la grille vermoulue, le petit terrain et la trappe.

Ce n'était pas par cette issue que Mazurke voulait pénétrer dans la cave.

Comme la maison du happe-monnaie Honoré ne s'ouvrait point de ce côté, Mazurke fit le grand tour et arriva devant la porte cochère en prenant la rue voisine et parallèle.

La porte cochère était très solidement fermée.

Mazurke frappa.

On ne lui répondit pas.

Et pourtant il lui sembla entendre un bruit de voiture et de chevaux à l'intérieur de la cour.

Comme il ne faisait pas jour encore, Mazurke se dit : J'attendrai.

Il se promena de long en large sur le trottoir.

Pour compléter l'histoire exacte de cette nuit, nous devons placer ici une circonstance en apparence assez insignifiante, mais qui eut un fort tragique résultat.

Il s'agit du bon petit vieillard de cent quatre ans, M. Honoré, le fantôme.

Ce vieux vitriâs n'avait pas fermé l'œil cette nuit. Depuis le départ des Joueurs de la Mort, qui avait eu lieu la veille vers quatre heures de l'après-midi, il s'était fait dans la maison un remue-ménage diabolique. S'il y avait eu des voisins (mais il

n'y en avait pas), on eût entendu, douze heures durant, le bruit de l'or et de l'argent retourné à la pelle.

En outre, depuis quatre heures jusqu'à minuit, ces grands drôles, qu'il appelait ses « petites garçailles, » et qui servaient de guides aux Joueurs de la Mort dans les courses en fiacre, ces grands drôles, disons-nous, avaient sillonné Paris en tous sens pour opérer le change d'écus contre des billets de banque.

Ils y allaient avec prudence, prenant dans chaque maison dix mille francs, quinze mille francs au plus.

Mais tous les changeurs de Paris y passèrent, et les *petites garçailles* rapportèrent plus de quinze cent mille francs en billets ou bank-notes. Le reste du contenu de la cave était de l'or.

La circonstance dont nous parlions fut celle-ci :

Environ une heure avant l'arrivée de Mazurke, la porte cochère s'était ouverte et les *petites garçailles* du Happe-Mounaie étaient sortis portant chacun une missive.

Le bon petit fantôme n'était peut-être pas si fort que M. Fargeau en fait de style épistolaire, mais il avait pourtant son mérite.

Les lettres étaient adressées à MM. de Beaujoyeux, Desbois, Peignon, de Monsigny, André Lointier, Bonnin, Romblon, et à madame la marquise de Beaujoyeux.

Elles contenaient en substance :

L'indication exacte de la maison du Happe-Monnaie.

L'itinéraire qu'il fallait suivre, uue fois entré, pour arriver à la cave-tirelire.

Et la prière de garder le plus profond secret.

Du reste, point de signature.

Dans la position où se trouvaient Guérineul, Morin, Houël, Maudreuil, les Beaujoyeux et Romblon-Ballon lui-même, l'effet de ces lettres était certain.

Car il ne faut pas oublier que tous cherchaient, depuis des années, le lieu du dépôt.

Il ne faut pas oublier en outre que le délai de vingt années expirait le lendemain même à minuit.

Mazurke, cependant, arpentait le pavé non sans impatience.

De temps en temps il frappait à la porte, et la porte restait close.

Avait-il un plan, ce Mazurke? Mon Dieu, oui : un plan élémentaire, naïf et primitif; un plan digne de l'homme qui avait

écrasé d'un coup de tête la poitrine du boxeur Swift, fusillé six Arabes au galop et empaillé un major autrichien.

Voici quel était son plan.

Entrer, — soit de gré, soit de force, — peu importait.

Arriver jusqu'au Happe-Monnaie, le prendre sous le bras comme un paquet, et le conduire à la cave.

Emplir ses poches d'or, jeter une sacoche sur ses épaules, offrir ses civilités au bonhomme et retourner rue du Regard.

C'était simple comme bonjour.

Avec un plan pareil dans la tête, il était bien permis d'avoir de ces idées absolument terrestres que les gens d'un goût délicat repoussent et dédaignent.

Mazurke, en définitive, n'avait rien pris depuis sa sortie de la cave.

Son estomac parla, et si vous saviez quelle voix il avait, l'estomac de Mazurke !

Après tout, s'il faisait grand jour déjà, l'heure n'en était pas moins indue. On ne vient pas comme cela chez les gens; dès cinq heures du matin. La porte ne s'ouvrait sans doute que plus tard.

En raisonnant ainsi, et c'était puissamment raisonné, Mazurke tourna l'angle de la rue et descendit vers la barrière, afin de trouver un restaurant. Il est certain que nous eussions dû peut-être y regarder à deux fois, avant de montrer notre héros marchant à la conquête d'un bifteck, dans un moment si solennel.

Mais cette fantaisie de bifteck l'empêcha d'être flambé comme un poulet.

Il déjeuna copieusement et bien. C'était sa partie. — Au moment où il débouchait sa seconde bouteille de bordeaux, une explosion se fit entendre.

Mazurke n'y prit point trop garde, acheva sa tranche de bœuf et sortit.

Il pouvait être six heures.

Quand il retourna devant la maison du fantôme, la porte cochère était grande ouverte.

— A la bonne heure ! se dit Mazurke; — nous allons enlever ça en deux temps !

Il passa le seuil.

A ce moment, deux hommes le croisèrent. Ils étaient tout pâles. Mazurke les vit s'élancer dans la rue et s'enfuir, chacun de son côté, comme si le diable eût été à leurs trousses.

Il avait cru reconnaître M. Fargeau et Cousin-et-Ami.

La cour était déserte, le vestibule aussi. Mazurke entra dans le salon. Il n'y avait personne.

Toutes les portes étaient comme celle de la cour, ouvertes à deux battants.

Mazurke ne savait pas la route qui conduisait du corps de logis à la cave-tirelire. Il appela, pensant que le premier domestique qui se présenterait lui servirait de guide. — Mais dans cette maison du Happe-Monnaie il n'y avait pas plus de domestiques que de maîtres.

Personne!

Mazurke se prit à errer au hasard. Il allait le long des corridors, pénétrant dans tous les appartements et appelant toujours.

C'était une étrange demeure. Les trois quarts des pièces étaient sans meubles, et les pas de Mazurke marquaient dans la poussière épaisse qui couvrait le carreau.

La plus belle chambre, celle qui paraissait appartenir au maître, avait un grabat, une table et une chaise.

Ce luxe faisait honte à la misère des salles voisines.

Néanmoins, il y avait quelque chose de plus riche encore que la chambre à coucher du fantôme, avec son grabat, sa table et sa chaise : c'était le salon où nous avons vu les Joueurs de la Mort réunis en conseil.

Mazurke y pénétra en dernier lieu, et ne put se défendre d'une certaine surprise en voyant ce bizarre tabernacle aux fenêtres murées, éclairé faiblement par la lampe qui pendait de la voûte.

La devise de la tontine, courant autour des frises, lui sauta aux yeux dans un de ces réveils soudains qui font jaillir la flamme des lampes. Il lut : *Au dernier vivant !*

—Est-ce qu'ils auraient joué enfin leur partie? pensa-t-il. — Est-ce qu'ils seraient tous morts?

Il haussa les épaules et ajouta :

— Ils sont trop lâches !

Au-delà du salon fermé, il n'y avait plus qu'un petit couloir conduisant à un escalier de pierre.

Mazurke ne douta pas que ce ne fût l'escalier de la cave.

Il s'y engagea résolûment.

Après avoir descendu quinze ou vingt marches, il s'arrêta cependant. L'air frais qui le frappait au visage ne pouvait lui laisser la moindre incertitude; il était dans la bonne voie. Mais il n'avait pas, comme naguère, une boîte d'allumettes-bougies,

et il était payé pour savoir qu'on n'y voyait goutte dans ce souterrain.

Il se demanda s'il irait prendre la lampe du salon fermé.

Pendant qu'il hésitait, son regard s'abaissa. Il vit sous ses pieds une lueur faible et lointaine. Sa détermination fut prise. Il continua de descendre, mais sans bruit désormais, car l'idée lui était venue que les Joueurs de la Mort pouvaient bien être réunis dans ce souterrain.

Dans cette hypothèse, il fallait prendre ses précautions.

Mazurke était sans armes.

Les marches succédaient aux marches et l'escalier ne finissait point.

La lueur se faisait un peu plus distincte, mais aucun bruit ne montait.

Le pied de Mazurke sentit enfin le sol au lieu de la pierre des degrés. En même temps, une bouffée d'air humide lui vint aux narines.

Cet air semblait chargé de fumée. — Mazurke connaissait, pardieu ! l'odeur de la poudre. — Cet air avait comme un parfum de bataille.

Du salpêtre et du sang !

La lueur qui venait du souterrain lui montra la fameuse porte doublée de fer.

Elle était ouverte comme toutes les autres.

— Entrons ! se dit Mazurke.

Du sang et de la poudre! cela ne l'avait jamais fait reculer !

Ce qui produisait cette lueur, c'était une bougie tombée au bas des marches et dont la mèche touchait presque le sol. La flamme, combattue par l'humidité, éclairait à peine le premier pilier, près qu'elle était de s'éteindre, et laissait tout le reste de la cave dans les ténèbres les plus complètes.

Qu'y avait-il dans ces ténèbres ?

Mazurke avança la tête. On ne voyait absolument rien, sinon çà et là quelques vagues étincelles salpêtrées.

Par terre, Mazurke ne retrouvait plus ces jaunes reflets d'or qui l'avaient tant étonné la veille.

Et maintenant que sa tête était à l'intérieur de la cave, cette odeur de poudre devenait suffocante.

Quant au sang, peut-être était-ce une idée... Du sein de cette nuit opaque et lourde un gémissement sortit.

Mazurke ramassa la bougie et entra, le front haut.

Il s'attendait un peu à recevoir deux ou trois balles dans la

tête, au moment où il levait la lumière qui l'éclairait en plein. — Mais aucun mouvement ne se fit dans la cave. Mazurke s'avança. Quand il eut dépassé le pilier qui lui marquait l'endroit où il s'était réveillé, la nuit précédente, sur un tas d'or, un spectacle terrible s'offrit à ses regards.

Il y avait là, sur le sol, six cadavres affreusement mutilés.

Ils gisaient tous, sanglants et souillés, autour du squelette qui gardait sa position bizarre et dont les yeux creux semblaient contempler curieusement ce grand carnage.

Mazurke se souvint de l'explosion qu'il avait entendue en déjeunant.

A la place du monceau d'or et de sacs de mille francs que vingt années avaient grossi, on voyait maintenant les débris d'une manière de coffre-fort d'où sortaient des canons de pistolets, noirs de poudre.

Évidemment, le petit fantôme avait disposé là une machine infernale pour se débarrasser, en une seule fois, de tous les Joueurs de la Mort.

Il avait réussi en partie.

Cinq hommes et une femme étaient là, broyés.

Romblon-Ballon, Houël, Morin, Menand jeune, Guérineul, qui donnait encore quelques signes de vie, et Olivette, belle jusque dans la mort.

Ils avaient tous d'horribles blessures, — sans doute la machine infernale avait éclaté au moment où ils essayaient d'ouvrir le coffre-fort; — à l'exception d'Olivette qui avait été tuée d'une seule balle au sein, tous ces corps n'étaient plus que d'effrayants lambeaux.

Par un de ces jeux où le hasard nous raille, le squelette qui touchait un des angles de la machine, restait parfaitement intact. Aucune balle ne s'était égarée dans ses os.

Mazurke était frappé de stupeur.

Comme Guérineul remuait encore, appuyé qu'il était contre une espèce de poteau fiché nouvellement en terre, Mazurke se pencha pour lui porter secours.

Mais le malheureux se tordit en une dernière convulsion et tomba mort.

Sa chute démasqua le poteau, et Mazurke put lire en grosses lettres rouges sur un fond noir cette suprême moquerie du centenaire :

Au dernier vivant!

LE BILLET DE LUCIENNE

Maudreuil et Fargeau avaient échappé à la catastrophe parce qu'ils étaient arrivés un instant trop tard. Le bon petit fantôme avait pourtant admirablement pris ses mesures pour que tout le monde y passât; mais le hasard déjoue comme cela les calculs les plus recommandables.

En somme, sur huit, il en avait tué six, c'était un résultat.

Voici comment il s'y était pris pour attirer ses cohéritiers dans le piége :

Depuis longtemps, il nourrissait la pensée d'en finir avec ces chers amis; mais jusqu'au dernier moment il avait espéré qu'ils s'entre-détruiraient les uns les autres. La veille encore, il gardait pour un peu cette illusion. — Quand il vit tous les Joueurs de la Mort lever la dernière séance sans coup-férir et s'en aller en parfaite santé, ma foi, il se dit : mettons la main à la pâte!

La vue de ce curieux en guenilles qui semblait guetter la sortie des héritiers dans le terrain voisin ne fit que hâter la détermination du bon petit fantôme.

Ce n'était pas par un tiers que les héritiers de Jean-de-la-Mer devaient apprendre le chemin de la fameuse tirelire.

Le vieil Honoré se réservait cette tâche.

A la place de la montagne d'écus, transformée en billets de banque et mise en lieu sûr, il fit installer un beau coffre-fort, appétissant à voir, une caisse de physionomie tout aimable.

Nous savons ce qu'il y avait dedans!

La caisse une fois installée, le vieil Honoré avait commandé une chaise de poste et fait sa dernière correspondance.

C'était une simple circulaire adressée aux Joueurs de la Mort et à Romblon-Ballon, dont la police l'avait parfois beaucoup gêné.

Il savait parfaitement que tous les membres de la tontine cherchaient plus ou moins adroitement à mettre la main sur le trésor. En conséquence, il était sûr de l'effet de sa circulaire.

Car sa circulaire disait tout bonnement :

« M... est prévenu que M. Honoré doit prendre la fuite aujourd'hui, emportant les fonds de la tontine. » (Ici l'adresse de la maison.)

Suivant le calcul du bon petit fantôme, chaque cohéritier devait croire que la lettre émanait d'un autre membre de la tontine, appelant tous les intéressés à la défense du trésor commun.

Il en fut ainsi. Personne ne manqua à l'appel.

Les six premiers se rencontrèrent dans la cour, une heure après le départ du Happe-Monnaie qui galopait maintenant sur une grande route quelconque. Il y eut trève tacite, et l'on descendit en toute hâte à la cave.

Devant le coffre-fort, tout le monde respira !

Le vieux coquin n'avait pas eu le temps d'exécuter son dessein.

D'un avis unanime on décida qu'il fallait partager avant l'arrivée de Maudreuil et de Fargeau. C'était toujours ça de gagné.

Romblon-Ballon n'avait droit à rien, mais il pensait bien avoir la grosse part.

On procéda à l'ouverture du coffre où le fantôme avait laissé la clef.

Une explosion terrible se fit et nos six Vitriàs furent mitraillés. — Le Happe-Monnaie avait mis dans le coffre assez de poudre et de balles pour anéantir un bataillon.

Il va sans dire qu'il ne restait pas une pièce de cinq francs dans la cave.

Mazurke remonta les degrés lentement.

— Reste trois ! murmura-t-il en revoyant le jour.

Fargeau, Maudreuil et le fantôme.

Quelques heures après la justice descendit dans la maison du Happe-Monnaie.

Ce que pensèrent les plumitifs en voyant le squelette et les six cadavres, nous le laissons à deviner. Peut-être, d'ailleurs, ne pensèrent-ils rien.

Sur les six morts, cinq avaient sur eux des papiers qui purent servir à les faire reconnaître.

Madame Oliva de Beaujoyeux, Desbois, Monsigny, Romblon-Ballon et Houël, eurent les honneurs d'un extrait mortuaire.

Mais le sixième cadavre n'avait point de papiers.

En revanche, ses poches contenaient beaucoup d'oignons crus et quelques bonnes échalottes.

O pauvre ami ! chère âme naïve ! Menand, notaire silencieux ! un peu voleur, légèrement faussaire, mais simple, mais doux, mais sans fiel !

O bon Menand ! ô Menand jeune ! Artichaut, puis Crouton ! esprit sérieux ! seul soutien d'une pie infirme !

O belle nature ! vous passiez, inaltérable comme le pur diamant, au milieu d'une civilisation corrompue. Vous aimiez les salons de cire, les tableaux-horloges et la musique militaire.

Vous suiviez les tambours battant la retraite. Quand vous voyiez passer des pompiers, votre cœur tressaillait à l'espoir d'un incendie!

Vous éprouviez un mélange de frayeur et d'allégresse à guetter l'explosion du canon du Palais-Royal!

Vous regardiez les éclipses dans une cuvette!

Vous aviez l'adresse de changer vos vieux parapluies contre des parapluies neufs!

Enfin, ô Menand jeune, vous étiez charmant. Si votre décès a passé inaperçu parmi nos tourmentes politiques, la postérité vous rendra justice.

En attendant, adieu, noble ami, adieu Menand! — Crouton, adieu! —

Mazurke sortait du souterrain aussi pauvre qu'il y était rentré. Cette dernière ressource qu'il avait regardée comme assurée à la condition de surmonter certains obstacles, lui manquait au moment même où les obstacles étaient surmontés. L'argent qui était nécessaire à Berthe, Mazurke ne l'avait pas et ne pouvait pas l'avoir.

Que faire?

Si encore il y avait eu quelque chose à tenter, — fût cette chose l'impossible!

Mais rien!

Makurke se dit :

— Je vais me rendre auprès d'elle. Mes mains sont vides, c'est vrai, mais elles peuvent du moins la protéger.

Et il partit.

Huit heures étaient sonnées quand il arriva rue du Regard. M. Fargeau avait dit à Berthe : A huit heures, il faut que vous soyez hors de Paris.

Il n'y avait plus personne dans la maison blanche.

C'était le jour aux logis abandonnés.

Une heure plus tard, l'hôtel Lointier allait perdre aussi tous ses hôtes.

Mazurke entra dans les appartements de madame de Marans comme il était entré naguère chez le Happe-Monnaie. Personne n'était là pour lui apprendre que la famille était partie.

Il attendit.

Vers huit heures et demie, un doute lui vint. Il n'avait jamais mis les pieds dans cette maison. Comment l'y laissait-on seul? A défaut des maîtres, comment un domestique, au moins, ne s'informait-il pas des motifs de sa présence?

Il mit la tête à la fenêtre du salon qui donnait sur la rue. — Des préparatifs de départ se faisaient à la porte de l'hôtel Lointier.

Il revint à la fenêtre ouverte sur les jardins, les jardins étaient déserts et muets.

Mazurke, sans savoir pourquoi, sentait l'inquiétude lui monter au cœur.

Où étaient-elles, Berthe et Lucienne ? Où était Gabriel ? Car il songeait même à Gabriel.

Et cette belle jeune fille, Clémence, où l'avait-on emmenée...

A ce moment son regard s'arrêta pour la première fois sur la table qui était au milieu du salon. Il y avait un billet cacheté sur le tapis. Mazurke s'approcha machinalement. — Il vit avec une surprise extrême que le billet lui était adressé.

« Au capitaine Mazurke. »

Il arracha précipitamment l'enveloppe et courut tout de suite à la signature.

« *Lucienne.* »

Lucienne !

Mazurke fut obligé de mettre sa main sur son cœur qui sautait dans sa poitrine.

Lucienne ! — Hélas ! sa nièce Lucienne !

Lucienne lui écrivait :

« Clémence m'a dit ce que vous avez fait pour ma mère au « théâtre de Diane. Je ne sais pas pourquoi vous nous aimez « tant, mais je sais que vous nous aimez.

« Nous avons grand besoin de protection, et je n'ai confiance « qu'en vous.

« La preuve que j'ai confiance, c'est que je vous laisse ce « mot ici, au moment du départ. Je sais que vous viendrez, « mais vous viendrez trop tard.

« J'ignore où nous allons. Dès que je le saurai, vous le « saurez.

« LUCIENNE. »

Il n'y avait plus besoin de fleur bleue.

Oh ! la fille d'Eve ! « Je ne sais pas pourquoi vous nous aimez tant. » Elle ne croyait pas si bien dire, car elle pensait être toute seule dans la tendresse de Mazurke.

Mazurke eut un sourire de joie ; puis son front devint pâle.

— La voilà qui m'aime à présent! murmura-t-il : — la fille de ma sœur!

— Et moi, reprit-il en froissant le papier avec colère, moi je l'adore : c'est évident!... Le diable est toujours dans mes affaires!... Pour une fois que je suis amoureux en ma vie... mais là bien amoureux... il faut que ce soit de ma nièce!...

Un grand bruit se fit en cet instant à la porte de la rue.

Mazurke entendit des pas qui s'approchaient et une voix tremblante d'émotion qui criait :

— Berthe! Berthe!

Il serra la lettre de Lucienne.

Un homme dont le visage disparaissait presque derrière le bandeau qui lui couvrait le front et les yeux, entra, les bras étendus, tâtonnant comme un aveugle.

La belle Milanaise, madame Paoli, le suivait.

Dès les premiers pas qu'il fit, les pieds de l'aveugle s'embarrassèrent dans le tapis. Il chancela. Mazurke le reçut entre ses bras.

— Il a voulu venir... dit madame Paoli.

Mazurke lui montra la porte.

Madame Paoli le reconnut et s'enfuit.

— Qui êtes-vous? demanda l'aveugle : — est-ce toi, Gabriel, mon chéri?... où est ta mère?... où est ma fille... ma Lucienne?...

— Berthe, Gabriel et Lucienne sont partis, répliqua Mazurke.

— Ah!... fit l'aveugle; — partis!... Il me l'avait dit... mais vous... je sens votre cœur battre près du mien... me connaissez-vous?

— Oui, monsieur Lucien, je vous connais.

— Lucien!... vous m'avez appelé Lucien! ayez pitié de moi; je ne puis voir qui vous êtes...

— Je suis Tiennet Blône, répondit Mazurke.

. . . .

Ce qui se passa entre Tiennet Blône et Lucien Créhu de la Saulays, le lecteur le devine. Ils restèrent longtemps assis l'un près de l'autre dans le salon de madame de Marans.

Pas n'est besoin de dire non plus que la venue de Lucien était le résultat des révélations intéressées de madame Paoli.

Tiennet apprit en même temps que Lucien avait été riche et qu'il était ruiné.

Lucien, pour obéir à la dernière ordonnance du docteur Ga-

briel, — son fils, — avait l'intention de revoir son pays natal. M. Fargeau était entré dans cette idée avec un empressement visible.

Le départ avait lieu ce matin même.

Un domestique de l'hôtel [illegible] vint chercher Lucien.

Tiennet et lui se levèrent.

— Avoir vécu si longtemps près d'elle ! dit Lucien ; — mais j'ai tes yeux à toi, pour voir, maintenant, frère Tiennet !... nous la retrouverons.

— Nous la retrouverons, répéta Tiennet, dont la main pressait le billet de Lucienne, qui était sur son cœur ; — va en Bretagne et guéris-toi bien vite, afin que ton premier regard soit pour ta femme et tes enfants.

— Ma femme ! mes enfants ! oh ! si Dieu me donnait ce bonheur !

Ils se tinrent un instant embrassés.

Puis Tiennet le repoussa doucement en disant :

— Pars... Je sais où te rejoindre... quand tu entendras ma voix désormais, tu pourras remercier Dieu, car le bonheur sera près de toi !

QUATRIÈME PARTIE.

LA MESTIVIÈRE

OU M. FARGEAU S'EN VA EN GUERRE.

Vous tous, hommes d'action ou de pensée qui donnez la vie à cette magnifique et improductive cité ; vous tous qui n'êtes pas les fils de Paris, mais seulement ses hôtes glorieux, quand la première fièvre agita votre cœur, quand le premier travail se fit en votre esprit, vous regardâtes autour de vous et l'horizon étroit de la province vous apparut comme une inerte et odieuse barrière.

Il vous sembla que vous étiez captifs.

Et par-delà les murs de cette prison natale, vous devinâtes l'air libre, la lumière sans voile, l'horizon immense.

Paris, la grande arène des morts !

Paris, où il faut être quand on veut agir ou penser ! Paris, le théâtre unique en ce monde.

Et vous laissâtes la province, cette pauvre mère qui ne voit jamais la gloire de ses fils.

Cette mère un peu ignorante et un peu trop naïve qui ne devine jamais d'elle-même le génie de ses enfants.

Bonne mère, assurément, mais qui commence par rire et hausser les épaules, et railler, et se moquer, Dieu sait comme, quitte à voter plus tard les fonds pour une statue.

Excellente mère qui, pour citer un exemple triste, refuse à Châteaubriand un tombeau pendant sa vie, et lui dresse un autel après sa mort !

Vous prîtes votre essor, vous tous à qui Dieu donna des ailes.

Vous vîntes à Paris pour tâcher, pour combattre, pour vaincre.

Qui avec le burin, qui avec le pinceau, qui avec l'épée, qui avec la parole et qui avec la plume.

Mais tous, ou presque tous, quand vous avez vaincu, la lassitude vous prend, — la grande tristesse du triomphe.

Ce qui vous attire alors, ce n'est plus la lumière et ce n'est plus le bruit. C'est le silence, le demi-jour, l'horizon humble et borné.

Alors, vous retournez sur vos pas, — et combien la route est changée ! — Alors vous revenez, cherchant le repos et murmurant comme Chaulieu vieillard :

« Beaux arbres qui m'avez vu naître,
« Bientôt vous me verrez mourir ! »

Il faut que la tombe soit où fut le berceau.

La vie dans le tourbillon ; dans la retraite la naissance et la mort.

Les livres sont comme les hommes.

Nous voici revenus, après vingt ans d'absence, dans ce grand château du Ceuil, berceau de notre drame.

Ces vingt années n'avaient guère changé les vieilles murailles du manoir, qui se dressait toujours, revêche et triste, parmi les hauts chênes de la forêt.

Mais l'intérieur avait subi l'effet ordinaire de l'abandon. La partie habitée autrefois par les maîtres s'était peu à peu dé-

gradée. L'humidité avait mis les tapisseries en lambeaux. Et ce qui jadis n'était que sévère arrivait au lugubre.

La cuisine seule n'avait pas bougé. Vous eussiez cru retrouver le même feu de souches dans la même énorme cheminée.

Seulement, la vieille Renotte, — la païenne au rosaire, — dormait au cimetière. Olivette n'était plus là, Olivette, la vive et jolie; le beau gars Tiennet Blône, le fils de Toussaint le meunier, ne s'adossait plus, souriant à son rêve, contre la grosse courte-pointe du lit à double étage.

Mais Mathurin Houïn, vieux comme Hérode, tenait encore debout; Pierre Mêchet cablait des fouets comme devant, Yvon tressait de la paille.

Et les autres aussi étaient là autour de la crémaillère où pendait la marmite aux grous.

Fancin, Pelo, Mérieul et Louisic du four à fouaces.

Un autre encore, ma foi, oui! Yaume le pâtour, Yaume en personne, avec son costume de groom hongrois et son beau langage.

Censé, Mazurke n'est donc pas bien loin!...

Yaume émerveillait l'assemblée avec le récit de ses hauts faits. S'il avait voulu seulement faire un signe, Scolastique, Marielle, Yvonne, Noton, Goton et Catiche se seraient arraché les coiffes pour lui.

Mais il n'ambitionnait pas de s'épouser avec une fille censément du commun.

Il l'avait déclaré franchement; il avait dit:

— Me faut au jour d'aujourd'hui une bourgeoise calée avec de quoi en rentes ou métairies, ou pas du tout, — à cause que j'en ai des grises!

C'était trois jours après notre dernière scène.

Dans la chambre où Jean-de-la-Mer était mort, M. Fargeau, Lucien et Clémence étaient réunis.

Une explication venait d'avoir lieu.

M. Fargeau sifflotait en tourmentant le grand feu qu'on avait allumé malgré la saison, car ces murailles délabrées suaient le froid et l'humidité.

Ce sifflotement n'était pas du tout dans les habitudes de M. Fargeau.

Clémence le regardait avec anxiété.

Lucien semblait attendre.

— Comme cela, dit M. Fargeau d'un ton leste et froid qu'il n'avait jamais pris avec son prétendu frère, — vous n'avez plus rien, mon pauvre garçon?

— Non, répond l'aveugle; je n'ai plus rien.

— Diable! diable! fit M. Fargeau, qui remit les pincettes en place au gigantesque crochet de cuivre scellé dans la paroi de la cheminée, — voilà quelque chose de bien fâcheux pour vous!

Il se leva et se prit à parcourir la chambre.

— Bien fâcheux, répéta-t-il, bien fâcheux!... d'autant plus que j'ai réfléchi... je pense toujours aux autres, moi, vous savez... Vous ne pouvez guère rester dans le pays, à cause de l'affaire... Cette diable d'affaire...

— Vous n'avez pas besoin de me le rappeler plus clairement, monsieur! interrompit Lucien.

— Monsieur! se récria Fargeau. — Pourquoi ce ton, mon pauvre ami?... Mais vous savez bien que je ne prends jamais de colère... surtout contre les malheureux... Je voulais vous parler tout bonnement de l'affaire Besnard.

Lucien réprima un mouvement d'indignation. Le sang lui avait monté au visage.

Clémence ne savait pas ce que c'était que cette affaire Besnard; mais elle voyait la souffrance de Lucien, et M. Fargeau lui inspirait une véritable horreur.

Lui qui avait mangé pendant quinze ans le pain de l'aveugle!

M. Fargeau continuait de se promener bien paisiblement.

— Sans cette maudite affaire, reprit-il, je vous aurais bien offert la table et le logement au château, mon cher Raymond... mais vous comprenez... En remettant les pieds sur les terres de notre oncle, j'ai dû redevenir M. Fargeau Créhu... Il ne faudrait qu'un moment pour qu'un domestique vous reconnût... et alors, malgré le temps écoulé depuis lors, je pourrais fort bien être compromis.

— Je partirai demain matin, monsieur, dit Lucien, dont la colère s'en allait en mépris.

— Oh! répliqua Fargeau, ne vous pressez pas... vous avez le temps. Demain matin ou demain soir, peu importe.

— Mais cela est infâme! s'écria Clémence, qui ne put se contenir plus longtemps.

Fargeau vint se planter devant elle.

— Vous dites?... murmura-t-il.

— Je dis que cela est infâme! répéta la jeune fille qui ne baissa point les yeux; — entendez-vous : infâme!

Fargeau tourna sur ses talons et se mit à ricaner. — A la bonne heure! répliqua-t-il; — à la bonne heure!... c'est parler, cela!

Il se frotta les mains.

Clémence s'était élancée vers Lucien. Elle se mit à genoux près de lui et couvrit ses mains de baisers.

— Mon oncle! mon bon oncle, dit-elle, je ne vous laisserai pas partir seul... Partout où vous irez, je vous suivrai!

Lucien la repoussait doucement.

— Pauvre enfant! murmurait-il en lui rendant ses baisers; — tu es sa fille!

Clémence se releva et prit le bras de Fargeau qui passait auprès d'elle en poursuivant sa promenade.

Son mouvement fut si rude que Fargeau s'arrêta court, comme si la main d'un homme fort l'eût cloué à sa place.

Clémence le regardait fixement.

— Est-ce vrai, cela, monsieur? dit-elle.

Fargeau essaya de ricaner encore.

— Répondez! fit Clémence; — suis-je votre fille?

— Non, répliqua Fargeau.

Clémence lui lâcha le bras.

Ses deux mains se joignirent; son regard s'élança vers le ciel.

Il y avait sur ses traits une joie immense; il y eut dans sa voix une reconnaissance passionnée lorsqu'elle dit :

— Oh!... mon Dieu, soyez béni!

Fargeau était assurément un coquin sans cœur; il y avait pourtant un petit coin où le mépris pouvait encore l'atteindre, car il pâlit et sa lèvre trembla.

Cet élan de gratitude envers le ciel, ces yeux mouillés, cette allégresse fougueuse, tout cela, parce qu'il n'était pas son père!

La figure de l'aveugle n'exprimait que de l'étonnement.

— Ai-je bien entendu? murmura-t-il, — il me semble qu'il a dit : non?...

— Vous avez bien entendu, mon oncle! s'écria Clémence qui se jeta à son cou, — je ne suis pas sa fille!... je ne suis pas sa fille!... que sais-je! il m'aura prise à l'hôpital!... je suis l'enfant du hasard... peut-être l'enfant du crime... Mais au moins, je ne suis pas sa fille à cet homme!

Fargeau fit un pas vers elle.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, belle comme le dédain tragique.

Fargeau s'arrêta. Il haussa les épaules et retrouva son sourire narquois.

— Fou que je suis ! grommela-t-il ; — j'ai bien le temps de me mettre en colère... Mon bon ami, ajouta-t-il en s'adressant à Lucien, c'est une idée excellente qu'a cette chère enfant... Vous partirez ensemble... et croyez que ma vive et sincère affection vous suivra partout.

Il prit un flambeau sur la cheminée.

— Au cas où je ne vous reverrais pas demain matin avant votre départ, dit-il encore, — bon voyage!

Lucien et Clémence restèrent muets devant cette froide effronterie.

Fargeau gagna sa chambre à coucher.

— Allons ! se dit-il, — voilà une petite histoire qui ne me coûte rien et que j'aurais bien payée deux ou trois cents louis... Bon voyage, mes chéris, bon voyage !... Je commence à croire que j'ai du bonheur !

Il ôta ses habits et fit sa toilette nocturne.

Avant de se coucher, il mit à son chevet une grosse montre à réveil.

— On dit que Napoléon dormit très bien la veille d'Austerlitz, murmura-t-il en fermant les yeux : c'est demain mon Austerlitz, à moi !... Avant cinq heures du matin, il faut que je sois en bataille... Voyons si je pourrai dormir?

Il dormit bien, parce qu'une bonne conscience est le meilleur de tous les oreillers.

A cinq heures, la grosse montre-réveil fit un tintamarre effroyable.

M. Fargeau sauta hors de son lit.

On n'est pas très brave à ce moment où le corps frileux et engourdi subit encore les effets du sommeil. Quand M. Fargeau se fut frotté les yeux, il frissonna de la tête aux pieds.

Nous devons dire que ce galant homme était poltron à toute heure.

Mais ce matin il avait, en vérité, ses raisons pour trembler.

Il s'habilla en toute hâte, fourra dans ses poches une paire de pistolets dont il visita soigneusement les capsules, et se munit en outre d'une pioche.

Il sortit par cet escalier de service où nous l'avons vu s'en-

gager avec papa Romblon quand on alla chercher les fusils au magasin d'armes, — la nuit du souper des funérailles.

Grâce à ce chemin qu'il prit, personne au château n'eut vent de son expédition matinale.

Il faisait froid. La terre rendait un de ces brouillards légers qui annoncent une belle journée.

M. Fargeau prit la route de la Mestivière.

Le jour était déjà clair quand il entra dans la forêt du Ceuil.

A mesure qu'il avançait vers le tertre, son pas se ralentissait. Il prenait de grandes précautions pour ne point faire de bruit.

Quand il arriva en vue des deux grosses roches qui faisaient à la Mestivière une sorte de porte naturelle, il s'arrêta pour écouter.

On n'entendait d'autre bruit que la voix du vent dans les arbres et le murmure doux de la Vesvre qui coulait au bas du coteau.

M. Fargeau se glissa dans le fourré.

Il jeta sa pioche sur son épaule et mit le pistolet à la main.

AU DERNIER VIVANT

Vers cette même heure où M. Fargeau, armé jusqu'aux dents, quittait le château du Ceuil, la porte d'une petite ferme située entre la Mestivière et l'étang de Bréhain s'ouvrait sans bruit.

Cousin-et-Ami, les yeux gros de sommeil, sortit avec précaution, muni d'une bonne paire de pistolets et portant une belle pioche neuve sur son épaule.

Dans le sentier qui montait de la Vesvre au tertre de la Mestivière, un petit vieillard peinait, soufflait, geignait. La côte était rude. Le petit vieux allait de tout son courage, mais la tâche était vraiment au-dessus de ses forces.

Il portait une pioche sur son épaule osseuse et pointue.

Entre sa houppelande et sa chemise, il y avait des pistolets.

Personne n'aurait pu passer auprès de ce vieillard sans s'arrêter et sans se retourner pour voir son étrange mine : une face de parchemin d'un gris jaunâtre, encadrée par les flocons ternes d'une longue barbe blanche ; un nez saillant, crochu et affilé comme un rasoir ; des yeux morts, perdus dans un labyrinthe de rides.

Il semblait littéralement fléchir sous le poids de sa pioche.

Tandis qu'il grimpait, chacune de ses enjambées produisait un petit bruit sec, comme si l'on eût remué discrètement des osselets dans un sac.

En arrivant au sommet de la montée, il poussa un soupir de soulagement qui siffla comme le cri d'un merle.

Il posa sa pioche et s'assit au pied du chêne creux.

— Bon, bon, bon, bon ! grommela-t-il ; j'ai encore du nerf, puisque j'ai grimpé ça sans m'arrêter !... J'irai, bien sûr, plus loin que le paysan suédois du journal... Et le paysan suédois a été jusqu'à cent trente-quatre ans... Il aura fait quelque imprudence !

Les os de ses mains se frottèrent joyeusement les uns contre les autres.

Puis il ouvrit une petite boîte d'argent et huma une prise de tabac d'un geste tout gaillard.

C'était notre aimable fantôme, frère aîné de Jean-de-la-Mer.

Il avait à peu près un quart d'heure d'avance sur Fargeau et sur Cousin-et-Ami.

— Ça fait qu'il me reste au moins trente ans, reprit-il, — à supposer que je me laisse mourir dès l'âge du paysan suédois... et pas si bête !... Quand je serai tout à fait vieux, je me soignerai... Parbleu ! j'aurai de quoi !... Dans trente ans, mes deux millions auront fait des petits...

Du milieu de ses rides, sous les poils révoltés de ses sourcils blancs, un éclair aigu jaillit et s'éteignit aussitôt.

— Mes deux millions ! répéta-t-il, tandis que sa voix sèche et brisée se faisait caressante ; — mes petits mi mi mi mi !... mes chéris, chéris, chéris !... Allons ! debout, jeune homme !... nous avons de la besogne... En avant !

Il se leva péniblement et reprit sa pioche. Tout en traversant le tertre, il continuait de bavarder avec lui-même, secouant sa tête embéguinée, et radotant tout doucement comme une portière qui balaye sa cour.

— Oui, oui, oui, oui ! disait-il, — j'ai de la besogne... J'ai peut-être eu tort de venir dans ce pays-ci... ; mais je croyais que ma mécanique ferait leur affaire à tous, là bas, dans la cave... c'était si bien arrangé !... Pas du tout ! il paraîtrait que ce Fargeau et ce Maudreuil ont paré la botte... Je n'ai pris que le fretin... Et ces deux chers amis ont suivi ma piste... Je les ai bien reconnus hier tous les deux ! M'ont-ils vu ? J'espère que non. Et d'ailleurs ils dorment à cette heure.

Il passait entre les deux roches, à l'endroit où l'homme de loi Besnard était tombé vingt ans auparavant, avec trois chevrotines dans la tête.

— Quelqu'un qui m'a vu, poursuivit-il, pendant que son visage se rembrunissait, c'est cet homme... ce paysan... qui ressemble à Jean Créhu, mon frère défunt... et qui ressemble aussi à l'homme que j'ai trouvé un jour, endormi et souriant, à soixante pieds sous terre, — dans la tirelire, — auprès du squelette du vieux Romblon... Celui-là m'a vu, j'en suis sûr... il faut se hâter!...

Le fantôme avait tourné la roche. Il était entré dans cette partie du fourré où les Romblon avaient placé les Joueurs de la Mort, autrefois, avec des fusils bourrés d'étoupe.

Le taillis avait été coupé plus d'une fois depuis ce temps, mais les baliveaux restaient droits, robustes, énormes.

Le fantôme s'arrêta au pied du premier baliveau, entre la roche et le ravin.

La veille, seulement, il avait enfoui là le trésor provenant de la tontine.

Il était arrivé de Paris l'avant-veille.

S'il fût resté dans son trou, au cul-de-sac du Puits-Rondel, peut-être ceux qui le cherchaient n'auraient-ils point découvert sa trace de si tôt. Mais son trésor l'inquiétait et le rendait fou. Il voulut l'enfouir. — Et parmi tous les lieux qui peuvent servir de cachette aux environs de la bonne ville de Vitré, il choisit le revers de la Mestivière.

C'était, par le fait, un endroit d'élite. Il n'y passait pas un chrétien en six mois.

Mais Maudreuil et Fargeau étaient des âmes en peine. Maudreuil et Fargeau battaient le pays comme des chasseurs.

La veille, ils avaient vu le vieillard sortir du fourré.

C'est pour cela qu'ils se levaient aujourd'hui, tous deux, de si grand matin.

Le fantôme avait enfoui son trésor au pied du premier baliveau. Le taillis faisait à ce lieu, de trois côtés, une enceinte presque impénétrable. Le quatrième côté se trouvait défendu mieux encore par les derrières de la roche.

Cette roche, au lieu d'être coupée ici à pic comme elle l'était dans ceux de ses plans qui regardaient la Mestivière, descendait au contraire par une pente moussue et assez douce.

Si le hasard avait amené là un étranger, l'étranger aurait pu passer sur le trésor sans se douter qu'il foulait des millions;

car, outre que les millions sont excessivement rares dans les taillis, même vitrias, l'aimable fantôme était trop avisé pour n'avoir pas arrangé sa cachette.

Il avait replacé la mousse brin à brin; il avait replacé les feuilles et le bois mort. Il ne restait nulle trace de son œuvre.

La preuve c'est que M. Fargeau et M. de Maudreuil avaient cherché en vain l'un après l'autre.

Le fantôme saisit sa pioche et cessa de bavarder.

Mais, au moment où il allait donner le premier coup, un bruit léger se fit sur la route du Ceuil à la Mestivière.

Le fantôme prêta l'oreille.

Un autre bruit se faisait dans la direction opposée, et semblait arriver du centre de la forêt.

Le fantôme attendit, retenant son souffle.

Il espérait que les bruits allaient s'éloigner et il pensait :

— Ici, c'est quelqu'un qui descend du château pour se rendre à Vitré... Là, c'est un braconnier... peut-être un chevreuil...

Mais les bruits ne s'éloignaient pas.

Au contraire.

Et l'on devinait chez les deux êtres, invisibles encore, qui trahissaient ainsi leur approche, des précautions infinies.

Le fantôme se prit à trembler.

Il attendit encore un instant, appuyé sur sa pioche et l'oreille au guet.

Les bruits étaient tout proche.

Il glissa son outil dans le fourré et se coucha à plat ventre dans les feuilles, parmi lesquelles se confondait la couleur fanée de sa vieille houppelande.

Au même instant, les branches du taillis s'écartèrent à droite et à gauche.

Fargeau et Maudreuil étaient en présence.

Ils reculèrent tous deux et firent le geste de se viser, car ils avaient tous deux le pistolet armé à la main.

— Il y a assez pour deux, dit Maudreuil ! partageons !

— Soit ! répliqua Fargeau ; — partageons !

Mais au moment où Maudreuil baissait son pistolet, Fargeau tira.

Cousin-et-Ami tomba. Il avait reçu la balle dans la poitrine.

Fargeau se pencha sur lui pour se bien assurer qu'il était mort. Comme Maudreuil respirait encore, il lui déchargea son second pistolet dans la tempe.

Puis il regarda tout autour de lui.

S'il eût regardé au-dessus de lui, il eût vu, debout et immobile comme une statue, sur le sommet de la roche, un homme en costume de paysan vitrias. Cet homme avait les bras croisés et s'appuyait sur une pioche.

Il avait tout vu. — Il regardait, froid et calme comme un juge.

Fargeau ne l'avait point aperçu.

Au lieu de recharger ses pistolets, il prit sa pioche et tâta le terrain. Après une douzaine de coups inutiles, la pointe de la pioche toucha la terre fraîchement remuée. Fargeau poussa un cri de joie.

— C'est là! dit-il; — et c'est à moi!

L'émotion faisait trembler sa voix.

Il jeta sa pioche et prit dans son portefeuille la renonciation qu'il avait extorquée à Berthe.

— J'ai été chez le notaire, reprit-il; — je lui ai montré cet acte... tout est en règle... Cet or qui est là, cette forêt, les terres qui l'entourent, le château, les fermes, les moulins, tout, tout est à moi!

Le paysan ne bougeait pas sur la roche.

Parmi les feuilles, le fantôme restait sans mouvement comme le tronc pourri d'un vieil arbre.

Fargeau ramassa son outil et donna un grand coup en terre.

Puis il ne cessa plus de travailler, avec exaltation, avec folie.

Lentement, bien lentement, le fantôme dégagea une de ses mains qui était sous son corps et prit un pistolet entre sa poitrine et le revers de sa houppelande.

Fargeau travaillait.

Le fantôme se dressa derrière l'arbre.

Un coup de pistolet partit.

Fargeau laissa échapper la pioche, — il était blessé à l'épaule.

Le fantôme fit un pas vers lui. Fargeau voulut s'enfuir.

Mais le fantôme, qui sentait sa main trembler, lui déchargea son second coup à bout portant, et Fargeau tomba sur le corps de Maudreuil.

Le fantôme étendit ses bras décharnés, ivre qu'il était de sa victoire.

— Au dernier vivant! cria-t-il; c'est moi! moi! moi!... Il n'y a plus que moi!

Son talon déchirait le papier signé par Berthe, qui avait glissé des mains de Fargeau.

Dans son transport, le fantôme redressa sa taille voûtée, comme il ne l'avait pas fait depuis cinquante ans peut-être, et sés petits yeux flamboyants jetèrent au ciel un triomphant regard.

Mais son regard se baissa comme s'il eût rencontré l'éclat trop vif du soleil.

Ses bras retombèrent le long de son flanc. Ses dents claquèrent.

Il venait d'apercevoir le paysan, appuyé sur sa pioche au sommet du rocher.

Le paysan se prit, en ce moment, à descendre vers lui avec lenteur.

Le paysan était Tiennet Blône.

Le fantôme frissonna de la tête aux pieds. Il porta la main à son cœur, puis ses jambes chancelèrent.

— Trente ans!... murmura-t-il; j'ai encore trente ans à vivre!

Tiennet Blône était à mi-chemin.

Le fantôme remua ses bras comme s'il eût cherché un appui. Ses yeux s'ouvrirent et tournèrent.

Tiennet l'entendit balbutier encore :

— Au dernier vivant!... trente ans!... on ne meurt pas si tôt!

Il eut un tressaillement qui fit craquer ses os, et il tomba tout de son long, mort de vieillesse.

Tiennet Blône fit un grand trou au pied de l'arbre. Il enleva le trésor et mit les trois cadavres à la place.

EPILOGUE

Le mois de mai n'était pas encore fini. C'était par une de ces belles matinées où le ciel de Bretagne dépouille son manteau gris et laisse errer seulement quelques nuages transparents sur son azur pâle.

Le soleil fouillait joyeusement la feuillée nouvelle, et l'antique forêt du Ceuil vous avait un air de gaité comme ces vieillards de bonne humeur qui se ragaillardissent à point nommé pour l'heure de la fête.

Le printemps fleurissait; les marguerites riaient dans le gazon frais, et la jeune mousse étendait son opulent tapis entre les arbres.

Çà et là, les haies vives montraient, parmi le houx noir et la ronce qui rampe, la fleur d'or des genêts et ses éblouissants bouquets d'aubépine, parure des chemins rustiques.

L'air s'imprégnait de bonnes senteurs. Il y avait sous le ciel de la joie et du bien-être.

Vous souvient-il de ce sentier de la forêt où Tiennet Blône, monté sur Petit-Argent, livrait ses grands cheveux à l'averse et au vent, en chantant la chanson de : Monsieur Bertrand dit à l'Anglais ?...

Pauvre Argent qui allait mourir dans la Vesvre débordée, — et pauvre Tiennet Blône qui allait se briser le cœur contre ce roc : l'égoïsme d'une madame Marion, rentière !

Dans ce même sentier, nous rencontrons aujourd'hui deux de nos connaissances les plus intimes, — des Parisiens, ma foi ! — le beau capitaine Mazurke et madame de Marans.

En partant de Paris, la pauvre Berthe avait pris d'instinct le chemin de la Bretagne.

Quant à Mazurke, le soir de ce jour où Menand jeune (quel souvenir funeste !) avait mangé sa dernière échalotte, il avait reçu un billet de Lucienne.

Ce billet disait :

« Nous sommes à Chartres et nous repartons. »

Cela suffisait à Mazurke qui prit la poste sur l'heure.

Madame de Marans s'appuyait sur le bras de Mazurke et ils causaient comme de vieilles connaissances.

— C'est comme un rêve !... disait Berthe.

— Ma sœur, répondait Mazurke, — moi, j'ai passé vingt ans à vous aimer, à vous chercher... ce que j'éprouve de joie à tenir votre bras sous le mien, cela ne se dit pas... Je suis heureux, je suis fier ; il me semble que toutes les folies de ma vie sont expiées... Ah çà ! s'interrompit-il brusquement, on se tutoie, entre frère et sœur !

Berthe lui tendit son front souriant.

— Je veux bien te tutoyer, mon pauvre Tiennet, dit-elle, — mais nous qui sommes de vieilles gens, ne faisons pas comme les enfants...

Mazurke la baisa. Puis, il resta un instant en admiration devant cette merveilleuse et noble beauté.

— Ma sœur ! ma sœur bien-aimée ! murmura-t-il ; — que Dieu est bon ! que Dieu est bon !

Il avait des larmes dans les yeux, ce grand Mazurke ! Berthe, elle aussi, était émue, mais il y avait dans son cœur une autre pensée.

Ils continuèrent de descendre le sentier en silence.

Lorsqu'ils arrivèrent devant les deux roches dont nous avons parlé si souvent dans ce récit, Tiennet s'arrêta et dit :

— C'est là.

Berthe s'éveilla de sa rêverie.

— C'est là ! répéta-t-elle ; — la Mestivière !...

Elle dégagea vivement son bras et s'élança en avant.

Une fois sur le tertre, elle regarda tout autour d'elle. Ses mains se joignirent et ses joues s'inondèrent de larmes.

— C'est là !... dit-elle encore.

Puis elle ajouta en souriant parmi ses pleurs :

— Je ne l'avais jamais vue, moi, la Mestivière... mais il me semble que je l'aurais reconnue !... C'est là ! mon Dieu ! c'est là !...

Son doigt désignait le chêne creux, géant de la forêt de Ceuil, qui étendait toujours à l'extrémité du tertre ses branches énormes, grosses comme des troncs d'arbres ordinaires.

C'était là !

Hélas ! faut-il dire ce qu'il y avait dans le cœur de Berthe en ce moment !

C'était le lieu du rendez-vous.

C'était là que son chien Chéri la conduisait chaque jour alors qu'elle était aveugle et qu'elle avait seize ans.

C'était là qu'elle avait senti pour la première fois la main de Lucien trembler dans la sienne.

C'était là qu'elle avait entendu pour la première fois la voix de Lucien, émue et si timide, murmurer à son oreille :

— Berthe! oh! Berthe, je t'aime!

C'était là ! — ses jeunes amours, ses souvenirs, son bonheur !

Elle allait d'un objet à l'autre, contemplant religieusement chaque chose. La balustrade qu'on avait mise là autrefois à cause d'elle ; — la Vesvre dont elle avait écoute si souvent le murmure ; — le creux du chêne, — et cet endroit où, les bras étendus, elle s'était précipitée, en disant :

— Mon Dieu, prenez mon âme.

Toutes ces pensées, Mazurke les lisait sur son visage.

Il la suivait en silence, respectant sa joie douloureuse et la religion de ses souvenirs.

Elle se retourna vers lui. — Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Lucien ! mon pauvre Lucien ! murmura-t-elle ; — je l'ai vu... pour la première fois et pour la dernière fois !

Mazurke baissa la tête pour cacher un sourire.

Son regard se tourna vers le fourré.

Personne ne se montrait de ce côté.

— Tiens, Berthe, dit-il, — voici la racine où tu attachas Chéri avec son ruban rose... Je le trouvai là, et j'eus une belle peur !

— Oh ! cette affreuse nuit !...

— Et le jour qui l'avait précédée !... Cette promesse de mariage que tu cherchas en vain !... Mais tu étais aveugle, alors, ma pauvre Berthe... Peut-être que tu ne cherchas pas bien...

Il lui avait pris la main et il l'entraînait vers le creux du chêne.

Berthe se laissait faire.

— Nous étions là... dit-elle en voyant le banc de bois; — il prit son fusil et il me dit : je vais à Vitré... Oh! il me semble que toutes ces choses se sont passées hier!...

— Voilà le trou, interrompit Mazurke.

Il enleva deux ou trois poignées de mousse!

— A quoi bon?... commença Berthe.

— Cherche à ton tour dit Mazurke.

Elle obéit comme on fait pour se prêter à un enfantillage.

Ses doigts rencontrèrent un papier.

Elle poussa un cri.

La promesse de mariage était entre ses mains.

Elle devint pâle et fut obligée de s'asseoir.

— Berthe... ma petite Berthe, — dit Mazurke qui se mit à genoux auprès d'elle, — si tu le revoyais...

— Jamais! jamais! s'écria madame de Marans avec une exaltation soudaine.

— Tu ne l'aimes donc plus?

— Que Dieu te pardonne cette pensée, Tiennet!

— Alors... pourquoi?...

— Ecoute!... Tu ne sais pas!... et je ne puis pas te dire... Quelque chose d'affreux... Une barrière que rien ne peut briser...

— C'est le père de tes enfants, Berthe.

— C'est pour cela... Il ne faut pas qu'il apprenne .. Oh! jamais, jamais, mon Dieu!... que la mère de Lucienne et de Gabriel...

— Et s'il le savait déjà!...

Berthe regarda Mazurke en face.

Ses deux mains s'appuyèrent sur son cœur.

— S'il le savait! balbutia-t-elle, — je mourrais!... Le sait-il?

Comme Mazurke ne répondait point, la pâleur de Berthe devint livide. Ses lèvres tremblèrent.

— Il le sait! prononça-t-elle si bas que Mazurke eut peine à l'entendre.

Ses yeux se fermèrent. Elle ne respira plus.

Au moment où Mazurke se levait effrayé, il se trouva face à face avec Lucien.

— J'ai tout entendu, dit ce dernier; — elle ne parle plus... Elle a dit qu'elle allait mourir... Berthe! Berthe!

Berthe était privée de sentiment.

— Est-elle morte? demanda Lucien avec un calme effrayant.

Sans attendre la réponse, il arracha le bandeau qui lui couvrait encore le front et les yeux.

Il poussa un cri terrible, au lieu du cri joyeux que lui eût arraché la lumière recouvrée, un instant auparavant.

Car il n'était plus aveugle.

— Berthe! Berthe! s'écria-t-il en se jetant sur elle, je te vois!... morte! morte!

Ses lèvres s'appuyèrent sur la bouche de Berthe à qui le souffle revenait, et il sembla qu'elle retrouvait la vie dans ce baiser.

— Berthe, dit Lucien, écrasé par l'excès de sa joie, nous allions mourir ensemble!

Le soir de ce jour, la famille Créhu de la Saulays était réunie dans la salle à manger du château du Ceuil.

Ils étaient tous là : Berthe, Lucien, Tiennet, Gabriel, Lucienne et Clémence.

Ils ne mangeaient guère, les heureux!

Nous devons dire, cependant, que Mazurke n'avait pas entièrement perdu l'appétit.

Il était assis auprès de Lucienne, qui ne parlait pas et qui avait le cœur bien gros parmi toutes ces joies.

Berthe et Lucien se regardaient et regardaient leurs enfants. Berthe semblait dire : — Vois ce que je te donne!

Mazurke repoussa brusquement son assiette.

— Voilà! dit-il; — moi, je pars.

Lucienne tressaillit douloureusement.

Tous les yeux interrogèrent Mazurke.

— Tout le monde est content, reprit-il; ma sœur Berthe a quatre millions pour enrichir tous ceux qu'elle aime... Nous donnons notre belle Clémence à ce vaurien de Gabriel, qui a expié tous ses méfaits en rendant la vue à Lucien... Lucien a retrouvé sa femme... je n'ai plus rien à faire ici...

— Comment!... voulut interrompre Berthe.

— Petite sœur, voici mon cas... je suis amoureux fou de Lucienne, qui est ma nièce et qui m'aime...

Lucienne était rose depuis le front jusqu'aux seins. Elle n'osait plus lever les yeux.

Tout le monde gardait le silence.

— Parce que nous sommes une famille poussée Dieu sait comme et à la grâce du hasard, reprit Mazurke avec fermeté, ce n'est pas une raison pour transgresser les lois de la famille... Au contraire : il faut se serrer et mériter devant Dieu le bonheur que Dieu nous envoie... Je dis donc ceci : J'ai roulé par le monde, mais je suis resté bon chrétien... Si la religion catholique me permet d'épouser Lucienne, je reste ici avec vous pour le reste de mes jours... Sinon, je la baise au front une dernière fois, comme son père, je lui rends certaine fleur bleue que les quatre millions de Berthe ne pourraient pas payer... et je vais quelque part où l'on se bat... n'importe où... au midi ou au nord, à l'orient ou à l'occident, me faire tuer comme un brave garçon qui ne peut plus être heureux!

Deux larmes roulaient sur les joues de Lucienne.

Berthe fit le tour de la table et vint prendre la main de sa fille.

— L'aimes-tu? demanda-t-elle.

Lucienne se pendit à son cou et répondit tout bas :

— Oh ! oui, mère, je l'aime!...

Berthe mit la main de sa fille dans celle de Mazurke.

— Jean Créhu de la Saulays. dit-elle, n'était pas mon père... ma mère me mit au monde sur son vaisseau quelques jours après qu'il l'eût enlevée... Je te laissais m'appeler ta sœur, Tiennet Blône, parce que je t'aurais aimé pour frère.

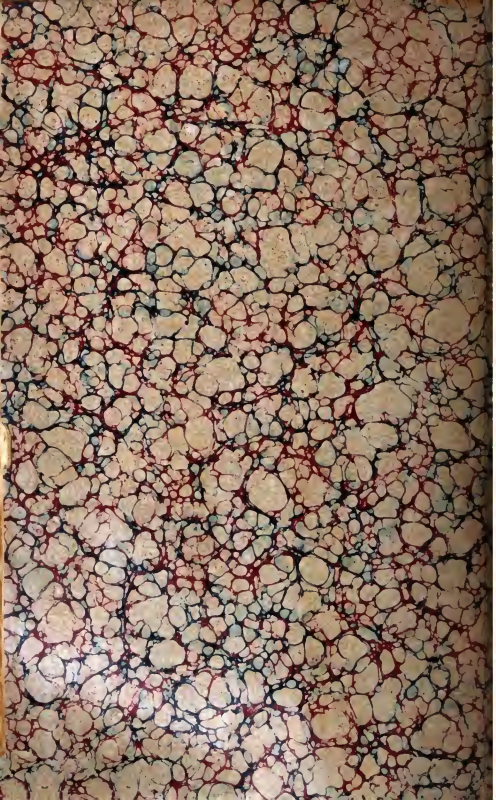
Mazurke enleva Lucienne entre ses bras comme on saisit une proie.

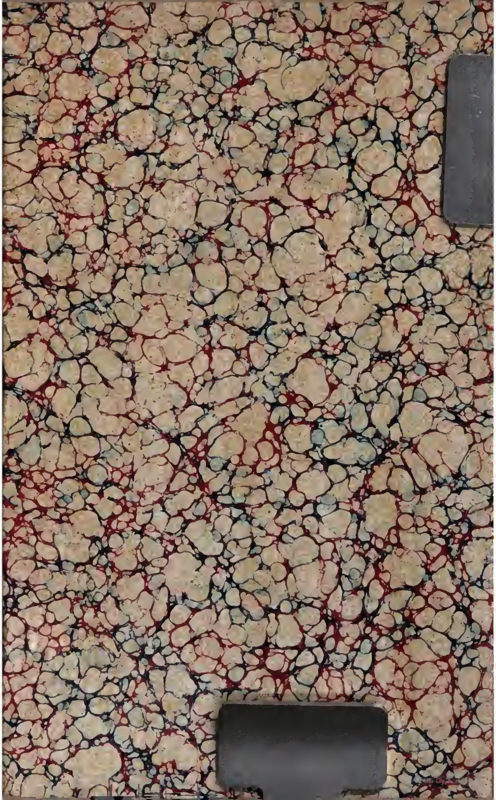
— Vive Dieu! s'écria-t-il ; — en ce cas-là on peut se battre sans moi; je me fais poltron comme un millionnaire et je ne montre plus mes griffes que pour défendre mon beau trésor.

— Censé, se dit notre ami Yaume qui entrait en ce moment, apportant le rôti : — Voilà M. Philippe qui en fait une fin, comme l'on dit dans l'union du mariage... Ça me tenterait assez d'en agir pareillement de même à l'instant... mais ayant servi et voyagé en dehors des frontières et douanes, me faudrait plus huppé qu'une paysanne de la campagne... j'ambitionne une bourgeoise dans le commerce ou une domestique de confiance... Je chercherai... M. Philippe a bien trouvé!

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.








BIBL
S
P